This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

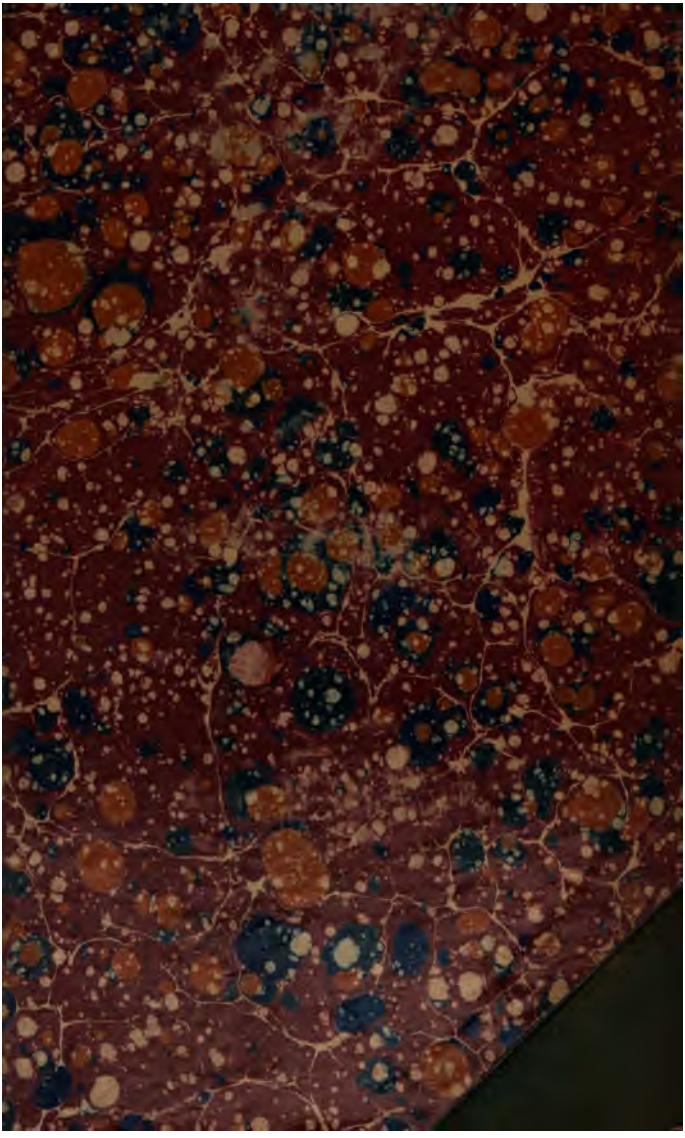
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



HARVARD·COLLEGE·LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
FREDERICK LEWIS GAY
✻ CLASS OF 1878 ✻
OF BROOKLINE
MASSACHUSETTS
✻ MDCCCCXVI ✻

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

UN BEAU-PÈRE

II

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Le Nœud gordien.	1 vol.
Gerfaut.	1 —
Le Paravent.	1 —
La Peau du lion et la Chasse aux amants	1 —
Les Ailes d'Icare	1 —
L'Écueil.	1 —
Un Homme sérieux.	1 —
Un Beau-père.	2 —
Le Paratonnerre.	1 —
Le Gentilhomme campagnard.	2 —
Poésies et Théatre	1 —

Imp. de la Soc. de Typ. - Noblet, 8, r. Campagne-Première. Paris

UN

BEAU-PÈRE

— LE VEAU D'OR —

PAR

CHARLES DE BERNARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

A. DE PONTMARTIN

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LEVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés.

41522.32

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY
OF F. L. GAY
NOV. 3, 1919

UN BEAU-PÈRE

I

LE CAFÉ DE PARIS.

Le lendemain, M. de Roquefeuille, selon son habitude, déjeunait au Café de Paris ; mais contre son habitude, car, d'ordinaire, le soin d'ordonner son repas suffisait pour le disposer à la gaieté, il était de la plus massacrante humeur du monde. N'ayant pas sous la main son neveu Henri de Laubespin, cause principale, ainsi qu'on le devine sans doute, de cette disposition atrabilaire, le général se dédommageait de ce contre-temps en traitant de Turc à More le garçon chargé de le servir, et en déclarant invariablement détestables les mets soumis à son appétit courroucé. Les huîtres n'étaient pas fraîches, le vin de Bordeaux sentait le bouchon ; les côtelettes à la Soubise, crues d'abord, lui avaient été rapportées brûlées ; la gelée de la galantine avait une odeur de colle : tout enfin était superlativement mauvais. Jamais, d'ailleurs, il n'avait été servi avec autant de négligence ; le Café de Paris, en définitive, dégénérait de jour en jour, et il ne comprenait pas par quelle faiblesse condamnable, lui Roquefeuille continuait à favoriser

de ses assiduités un établissement dont la décadence était si évidente.

Tout en grondant d'un côté de la mâchoire tandis qu'il mangeait de l'autre, le général était arrivé à ce terme assez confortable où aboutissent ordinairement les déjeuners de restaurant, bons ou mauvais. Il commençait à déguster son café, et à y trouver, toujours à l'aide de sa mauvaise humeur, un abominable goût de chicorée, lorsque René Falconet entra dans le salon, orné comme la veille de son surtout de peau de bique.

— Général, dit le jeune provincial en s'approchant aussitôt du vieillard, j'espère que je suis d'une ponctualité militaire, et que vous ne me reprocherez pas cette fois d'avoir abusé du quart d'heure de grâce ?

— Bonjour, monsieur Falconet, bonjour, répondit le général, qui continua de remuer son café avec la cuiller pour y faire fondre le sucre, de l'air dont un dogue ronge un os.

— Vous me permettrez de donner quelques ordres à l'un de ces esclaves, reprit René, qui en même temps appela du geste un des garçons.

— Je retiens cette place, lui dit-il en montrant une petite table près de celle où le général achevait de déjeuner. Mettez deux couverts; avec les huîtres, du vin de Chablis première, bien entendu.

Fidèle, en qualité de Bordelais, à son aversion pour les vins de Bourgogne, M. de Roquefeuille haussa silencieusement les épaules.

Quand la personne que j'attends sera venue, je vous dirai ce que vous devez nous servir, poursuivit Falconet sans remarquer la pantomime dédaigneuse du vieillard; en attendant, comme les perdreaux truffés sont assez longs à cuire, commandez-nous-en toujours un. Ah! un mot encore : nous boirons du bordeaux médoc.

— Autant d'erreurs que de mots, dit M. de Roquefeuille en fixant un regard caustique sur le provincial, tandis qu'il soutenait à mi-chemin de la table à ses lèvres la tasse où il

allait boire son café ; votre tisane de Chablis est au-dessous de toute critique, on ne peut vous donner en ce moment que des truffes blanches ou de conserve, et enfin le vin de Médoc n'est bon que pour les malades.

— Je sais, général, que je ne possède pas votre talent pour composer un menu ; mais il me semble cependant qu'en toute saison un perdreau truffé...

— Mangez-le, votre perdreau ; qui vous en empêche ? Demandez des pieds de mouton à la poulette, demandez du boudin, demandez une omelette soufflée, faites un déjeuner de tailleur ! qu'est-ce que ça me fait, à moi ?

Le général porta la tasse à ses lèvres, avala en faisant une grimace de stupéfaction quelques gouttes de café qu'elle contenait et la reposa brusquement sur la table.

— Louis, dit-il d'une voix foudroyante au garçon qui le servait, il paraît que vous avez juré de m'empoisonner aujourd'hui : votre café a un goût indéfinissable, mais atroce ! Je ne sais ce qui me retient que je ne jette tasse et soucoupe par la fenêtre !

— Il n'est pas étonnant que le café ait un goût particulier, répondit le garçon avec une gravité imperturbable ; mon général a vidé dans sa tasse le flacon d'eau de menthe qui est à côté de son bol.

— Et vous m'avez laissé faire, drôle ! reprit le vieillard, qui ne savait s'il devait rire ou se fâcher tout à fait.

— Si j'avais cru que c'était une distraction, je me serais permis d'avertir mon général ; mais j'ai pensé qu'il s'agissait d'une expérience.

— Une expérience ! Du café à l'eau de menthe ! Et, au fait, pourquoi non, ajouta le vieillard, qui, plus riche, eût volontiers imité le viveur romain en fondant un prix destiné aux inventeurs d'assaisonnements inédits.

Il reporta la tasse à ses lèvres et goûta de nouveau le mélange qu'il avait composé par mégarde, dans l'espoir qu'une dégustation plus impartiale le réconcilierait avec cette innovation.

— C'est tout bonnement exécrable, dit-il au garçon, qui semblait attendre avec intérêt le résultat de l'expérience; il faut renoncer au café à la menthe ; faites-m'en verser d'autre.

— Général, dit Falconet en essayant de prendre un air malicieux, si je versais de l'eau de menthe dans mon café au lieu de la verser dans mon bol, je sais bien ce que vous me diriez.

— Que vous dirais-je, monsieur Falconet?

— Vous me diriez que l'amour me fait tourner la tête.

— Il était convenu, je crois, que nous ne parlerions plus de mademoiselle Atala.

— C'est convenu, en effet, reprit René, qui reconnut au ton du général qu'il était peu disposé à plaisanter ; parlons du cher comte : l'affaire marche-t-elle ?

Quoique assez courroucé de son petit échec de la veille et très-résolu de se venger de la manière expéditive dont son neveu lui avait faussé compagnie au milieu du bois de Boulogne, M. de Roquefeuille n'était pas homme à mettre dans le secret de sa déconvenue un étourneau comme Falconet.

— Je n'ai vu hier Henri que pendant quelques minutes, répondit-il, et, comme nous n'étions pas seuls, je n'ai pu lui parler de rien. Mais je le reverrai aujourd'hui, et demain sans doute j'aurai quelque chose de nouveau à vous dire.

— A demain donc, général. Pensez-vous que je trouverai Laubespin chez lui cette après-midi ?

— Je ne crois pas, car il monte à cheval tous les jours. Mais il me semble que votre convive se fait attendre, et que vous risquez de manger votre fameux perdreau aux truffes blanches un peu trop cuit.

— Je crois que vous connaissez la personne qui va déjeuner avec moi.

— Sans doute quelque béjaune, je veux dire gant-jaune, de votre espèce.

— Ah! bien oui, un gant-jaune! d'abord il est en grand deuil, et puis, quoiqu'il soit, ou plutôt qu'il ait été fort beau garçon, il n'a pas le cœur à la toilette ; il est triste, ce pauvre Broussel, si mélancolique...

— Broussel! interrompit le général; le mari de votre tante?

— C'est-à-dire, il n'est plus son mari, puisqu'elle est morte.

— Enfin M. Georges Broussel?

— Oui, mon oncle Broussel ; car, quoiqu'il soit veuf, je le traite toujours d'oncle.

— C'est lui qui doit déjeuner avec vous?

— Il devrait déjà être ici; je lui ai donné rendez-vous pour onze heures précises.

— Ce que vous m'apprenez là me surprend ; je croyais que vous n'aviez aucune relation avec M. Broussel.

— C'est-à-dire mon père et lui ne se voient pas, par une bonne raison : d'abord, l'un habite Paris, l'autre la Lorraine; et à cent lieues de distance, il n'est pas facile de se fréquenter. Mais, à part cela, il y a entre eux une mésintelligence assez vive qui remonte au mariage de feu ma tante. Dans ce temps-là Broussel était commis de forges chez mon père, et mon père, qui n'aurait pas voulu que ma tante se remariât, n'était pas content, surtout de lui voir épouser un simple commis. C'était assez naturel. Mais, général, vous avez dû entendre parler de cela dans le temps?

— J'en ai entendu parler, en effet. Ainsi, vous voyez M. Broussel, quoique votre père ne le voie pas?

— Vous comprenez, général, que je ne me crois pas obligé d'épouser toutes les vieilles querelles de mon père. D'abord, j'ai toujours beaucoup aimé Broussel ; c'est lui qui m'a appris à chasser, à pêcher, à nager, sans compter qu'il m'a tiré de plus d'un mauvais pas. Un jour, entre autres, j'avais un quinzaine d'années, deux paysans d'un village voisin étaient en train de m'assommer, sous prétexte qu'en tirant un perdreau, j'avais envoyé quelques grains de

plomb dans la veste de l'un d'eux. Par bonheur, voilà Georges qui arrive. Sans crier gare, il prend l'un par la cravate, l'autre par les cheveux, les enlève de dessus moi, car j'étais dessous, et commence à leur cogner le nez l'un contre l'autre si rudement qu'au bout d'un instant ils avaient tous les deux le museau tout en sang. Ils n'ont pas demandé leur reste. C'est qu'il a toujours été fort comme deux Turcs, ce brave Georges. Il y avait sept ans que je ne l'avais vu, et, pour dire la vérité, je ne pensais plus guère à lui quand la mort de ma tante est devenue, pour lui et pour mon père, une occasion pour ainsi dire forcée de rapprochement.

— Ils ne se sont pas réconciliés cependant ?

— Ah ! bien oui ; est-ce qu'il y a moyen de se réconcilier avec mon père une fois qu'il vous a pris en grippe ? Ils se sont vus deux ou trois fois pour les arrangements indispensables, et puis : Au plaisir de ne jamais vous revoir. D'ailleurs, mon père est reparti presque aussitôt pour la Lorraine ; mais moi, qui suis resté trois mois à Paris, j'ai vu souvent Broussel pendant ce temps-là. Il était si affligé, le pauvre garçon, si triste, si malheureux, que cela aurait suffi pour me le faire prendre en affection, quand même je n'aurais pas eu depuis longtemps de l'amitié pour lui. C'est que j'ai très-bon cœur sous mon apparence évaporée.

— Vous vous calomniez Falconet, dit M. de Roquefeuille d'un air narquois ; avec votre peau d'ours surtout, vous avez l'air excessivement peu évaporé. Mais à quel sujet M. Broussel était-il si triste et si malheureux ?

— La mort de sa femme, donc !

— Bah !

— Quand on aime sa femme, il est assez naturel qu'on la regrette.

— Oui, quand on l'aime ; mais, entre nous, M. Broussel ne passait pas pour être fort amoureux de la sienne.

— On en a tant dit sur ce pauvre Broussel.

— Il avait même la réputation d'un mari fort peu tendre.

— Peut-on empêcher le monde de jaser ?

— En deux mots, ils faisaient, dit-on, un très-mauvais ménage.

— Je sais qu'on l'a dit, mais il se débite tant de mensonges.

— Ce que je vous répète là, c'est de votre père que je le tiens. Il me semble qu'il doit savoir la vérité.

— Mon père est mon père, général, répondit Falconet d'un ton qui annonçait un certain entêtement, je sais que je dois montrer de la déférence pour son opinion, mais cela ne m'empêchera pas de dire qu'il juge ce pauvre Georges trop sévèrement. Il est rancunier en diable, le cher père, et il voit tout à travers sa rancune. Mon oncle Broussel a éprouvé des malheurs, il a entrepris de fausses spéculations, il a commis des imprudences, enfin il a fait des folies, je conviens de tout cela ; mais ce dont je ne conviens pas, c'est qu'il ait été aussi mauvais mari que le prétendent certaines gens.

— Vous ne croyez-donc pas qu'il ait rendu votre tante malheureuse ?

— Est-ce que je le verrais si je croyais cela ?

— Mais enfin vous devez savoir que l'opinion publique s'est prononcée assez ouvertement.

— L'opinion publique ! une belle prostituée ! s'écria Falconet d'un air de philosophique indignation; que m'importent des bavardages de commères et de portiers ? J'ai mon opinion à moi, et je me soucie fort peu de celle du vulgaire.

— A ce que je vois, votre opinion, à vous, c'est que M. Broussel a été légèrement calomnié.

— Légèrement, général ! c'est gravement, c'est indignement qu'il faut dire. On ne me persuadera jamais qu'un mari qui n'aime pas sa femme et qui la rend malheureuse puisse tomber, s'il vient à la perdre, dans l'état où j'ai vu ce pauvre Georges, pendant les trois mois que j'ai passés à Paris, du commencement de juin au commencement de septembre.

— Il était donc réellement affligé ? demanda M. de Roquefeuille, qui tout en prenant part à la conversation, savourait à petites gorgées la nouvelle tasse de café qu'il venait de se faire servir.

— Ce n'était pas de l'affliction, général, c'était du désespoir, répondit René Falconet d'un ton pathétique ; je n'ai jamais vu douleur pareille. Lui, qui s'était maintenu fort beau garçon jusqu'alors, quoiqu'il eût la quarantaine bien sonnée, je l'ai vu vieillir de dix ans pendant ces trois mois là. — Morte ! disait-il de temps en temps, quand nous étions seuls, sans s'apercevoir que je l'entendais ;— morte ! vous n'avez pas d'idée de l'expression avec laquelle il prononçait ce mot-là.

— Un fort vilain mot par parenthèse, dit le général, qui, après avoir affronté les balles dans trente combats, s'était dans sa vieillesse singulièrement attaché à la vie, et goûtait fort peu les conversations funèbres ; enfin, à tout péché miséricorde. Puisque M. Broussel a vieilli, dites-vous, de dix ans en trois mois, c'est que son chagrin est réel, et alors il mérite qu'on oublie les torts qu'il a pu avoir pendant la vie de sa femme. Et puis, après tout, votre tante avait dix ans de plus que lui.

— C'est ce qui, selon moi, rend ses regrets plus méritoires.

— Il a passé en réalité par de dures épreuves, et je vous accorde qu'à tout considérer il est peut-être plus à plaindre qu'à blâmer ; des revers de fortune continuels, une femme malade depuis long-temps et qui finit par mourir, enfin le sort sans doute si tragique de sa belle-fille...

— Pauvre petite Laure ! interrompit René d'un air de regret ; elle n'avait qu'une dizaine d'années la dernière fois que je l'ai vue, et elle promettait d'être si jolie ! noyée selon toute apparence ! quelle affreuse destinée !

— Cette catastrophe a dû causer aussi beaucoup de chagrin à M. Broussel ; il était impossible qu'il n'eût pas de l'affection pour cette jeune fille.

— Sans doute, général, sans doute ; mais la mort de sa femme, voilà le coup d'assommoir. Morte ! répétait-il sans cesse dans les premiers jours ; morte ! Je n'oublierai jamais la manière dont il prononçait ce mot-là.

— N'est-ce pas lui qui traverse le boulevard ? demanda M. de Roquefeuille en montrant à René un homme en deuil qui se dirigeait vers l'entrée du café.

— Lui-même, répondit le jeune provincial après s'être penché sur l'appui de la fenêtre ; ne le trouvez-vous pas bien changé ?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, le jour de l'enterrement de votre tante ; mais il me paraît bien changé en effet.

Quelques instants après, Georges Broussel entra dans le salon où se trouvaient Falconet et le général. Depuis cinq mois le remords ou le chagrin, l'un et l'autre peut-être, avaient exercé sur sa figure de si cruels ravages qu'à peine y pouvait-on reconnaître quelques traces d'une beauté naguère encore fort remarquable. Ses cheveux, si noirs, avaient blanchi en partie, ses joues creuses étaient d'une teinte livide, et ses yeux profondément enchâssés dans leurs orbites étincelaient d'une ardeur fiévreuse. Dans les moindres détails de la physionomie de cet homme, dans la pâleur morne de son front, dans la sombre fixité de son regard, dans l'inexprimable amertume de son sourire, on lisait, du premier coup d'œil, ce mot, résumé fatal de l'inscription lue par Dante aux portes de l'Enfer : — Désespoir !

Il est des gens qui, en toute occasion, s'évertuent à rehausser le mérite des plus minces personnages de leur connaissance, non pas qu'une bienveillance estimable dans son exagération les pousse à embellir la vérité, mais plutôt parce qu'ils espèrent qu'il leur reviendra quelque chose de ces éloges si libéralement prodigués. Cet optimisme systématique produit quelquefois le résultat avantageux qu'en attendent ceux qui l'exploitent. Le moyen, en effet, de ne

pas finir par accorder quelque considération à un homme dont toutes les liaisons sont si honorables et si distinguées !

Le fils du maître de forges appartenait à cette classe de vaniteux panégyristes. Dans l'illustration du vieux nom de Laubespin, par exemple, il appréciait surtout le reflet qui, pensait-il, ne pouvait manquer de se réfléchir sur lui, Falconet, dès que l'héritier de cette famille d'ancienne chevalerie serait devenu son beau-frère. En un mot, il était de ces gens qui croient sentir de l'or dans leurs poches lorsqu'ils dînent à la table d'un millionnaire et s'estiment marquis pour peu qu'il leur arrive de donner le bras à un duc.

En ce moment Falconet se trouvait dans une position complexe. D'une part, il était ravi de rendre son oncle témoin de la familiarité avec laquelle le traitait un personnage aussi considérable que M. de Roquefeuille ; de l'autre, il tenait d'autant plus à donner au vieux général une haute opinion de Broussel, que la matière semblait moins prêter à l'éloge. Sur quel socle poser ce buste ? la fortune ? la naissance ? le talent ? Rien de cela n'était praticable, puisqu'il était notoire que Broussel, d'une naissance fort vulgaire, n'avait jamais eu de fortune, et que le seul échantillon qu'il eût donné jusqu'alors de ses talents consistait à avoir dissipé celle de sa femme. Restait le malheur, piédestal peu envié, mais dont la vanité s'accommode quelquefois, tant il est dans sa nature de chercher les regards. Faute de mieux, René pensa que les infortunes éprouvées par Georges Broussel pouvaient fort bien lui être comptées comme valeurs actives, et que son titre de veuf inconsolable surtout constituait une de ces spécialités rares et originales qui donnent à un homme une consistance particulière et le classent tout de suite parmi les mieux posés.

— N'a-t-il pas l'air d'un lion en deuil ? dit-il avec emphase à M. de Roquefeuille lorsque Georges Broussel, le front morne et l'œil sévère, parut à l'entrée du salon.

— D'un loup à jeun plutôt, répondit le général ; sur qui la sombre physionomie du nouveau venu avait fait une impression assez désagréable, car par un instinct d'harmonie, au moment de ses repas il aimait à se voir entouré de figures joviales, et ne comprenait pas, disait-il, qu'on pût digérer convenablement en compagnie de gens affligés.

Falconet alla au-devant de son oncle avec une affectation d'empressement, lui serra la main d'un air de commisération respectueuse, et lui dit à l'oreille quelques mots que Broussel parut à peine écouter. Les deux hommes, le plus jeune guidant l'autre, se dirigèrent ensuite vers le vieillard, qui continuait de boire son café.

— Général, dit René, qui prit de nouveau son oncle par la main, comme s'il eût été question de conduire une jeune fille à la contredanse, permettez-moi de vous présenter monsieur Broussel, mon parent, que vous connaissez déjà de nom.

— Peste soit de l'animal avec sa présentation ! se dit M. de Roquefeuille en se levant à demi de sa chaise, tandis que Georges Broussel, non moins visiblement contrarié, s'inclinait d'un air froid.

— Georges, poursuivit le jeune provincial, qui parut ne pas remarquer cette espèce de répulsion mutuelle, ce n'est pas la première fois que vous voyez M. de Roquefeuille.

— Je crois, en effet, avoir eu l'honneur de recevoir chez moi monsieur le marquis, répondit Broussel avec une politesse réservée.

— Votre mémoire est fidèle, monsieur, dit à son tour le général : je me suis présenté chez vous dans une circonstance...

— Bien douloureuse ! dit Falconet en poussant un soupir.

Deux ou trois assiettes d'huîtres, apportées par un des garçons de café, interrompirent la conversation. René et son oncle s'assirent de chaque côté de la table sur laquelle venait d'être posé ce prologue de leur déjeuner. Cette table étant presque contiguë à celle où le général achevait de

prendre son café, les trois hommes pouvaient, à leur gré, continuer l'entretien ; mais M. de Roquefeuille et Georges Broussel paraissaient aussi peu disposés l'un que l'autre à mettre à profit ce voisinage pour faire une connaissance plus intime. En revanche, la pantomime de Falconet pendant ces premiers moments de déglutition, qui rendent muets les plus bavards, fut au moins aussi éloquente qu'aurait pu l'être son langage. Assis de manière qu'il n'avait qu'à lever les yeux pour rencontrer ceux du général, il lui lançait à chaque instant un regard qui voulait dire : Eh bien ! vous ai-je trompé ? Voilà-t-il un chagrin sincère et profond ! Est-il possible de rompre son pain avec plus de tristesse, de boire plus douloureusement et d'avaler des huîtres d'une manière plus désespérée ?

M. de Roquefeuille, que le commencement de cette scène avait presque impatienté, finit par trouver assez divertissantes les grimaces d'intelligence que lui adressait René Falconet. Il n'était que onze heures et demie, sa voiture par conséquent n'était pas encore arrivée sur le boulevard ; dans le café même il n'apercevait personne dont la conversation lui promît un amusement un peu piquant : qu'avait-il donc de mieux à faire que de chercher à tirer parti de l'honnête provincial aux dépens duquel il s'était déjà si souvent égayé ?

— Monsieur Falconet, dit-il tout à coup, hier soir, entre onze heures et minuit, j'ai rencontré dans le corridor du restaurant de la Maison-d'Or une petite femme ou plutôt une grande femme qui m'a paru ressembler singulièrement à certaine Calypso de notre connaissance. L'heureux mortel qui l'accompagnait me tournait le dos quand j'ai passé, en sorte que je n'ai pu voir sa figure. Etait-ce vous ?

René lança au vieillard un coup d'œil où il était facile de lire ce reproche : — Comment avez-vous la cruauté de parler de frivolités de cette espèce en face d'une pareille douleur ?

— La maison dont parle M. le marquis offre des détails

assez remarquables, dit Broussel du ton d'un homme qui fait un effort pour prendre part à la conversation ; la frise de l'entre-sol surtout me paraît habilement sculptée.

— Du moins le choix des sujets annonce un artiste de goût, reprit le général en souriant : des fruits, du poisson, du gibier ; je ne sais si ce genre de sculpture satisfait complétement l'esprit, mais à coup sûr l'estomac n'a rien à y reprendre.

— En fait de sculpture, vous pouvez vous en rapporter a mon oncle, dit René, qui saisit avec empressement l'occasion de rentrer dans son rôle de panégyriste : il s'y entend à merveille, et dernièrement encore il a fait ses preuves.

— Vous vous occupez de beaux-arts, monsieur ? demanda le général à Broussel.

— Pas le moins du monde, monsieur le marquis, répondit Georges froidement, et je ne sais ce que Falconet veut dire.

— Voilà comme il est, dit René au vieillard ; il ne peut rien entendre qui ressemble à un éloge sans prendre aussitôt la mouche.

— René ! interrompit Broussel en jetant à son neveu un regard d'impatience.

— Vous avez beau faire, reprit le fils du maître de forges avec l'obstination qui était un des traits de son caractère, vous ne m'empêcherez pas de dire que vous avez un vrai talent pour la sculpture. Témoin le tombeau de ma tante, dont vous avez choisi le dessin.

Georges Broussel, qui semblait de plus en plus contrarié, haussa brusquement les épaules et ne répondit rien.

— Un tombeau superbe, ajouta confidentiellement Falconet en se penchant vers M. de Roquefeuille ; tout ce qu'il y a de mieux en fait de marbre, et des sculptures dont celles de la Maison-d'Or n'approchent pas. Il n'y a pas encore beaucoup de maris qui auraient fait une dépense pareille.

Ainsi que nous l'avons dit, ce genre de conversation tumulaire n'était pas précisément du goût du vieillard ; mais

voyant que René Falconet, dont il connaissait l'obstination, semblait décidé à pousser l'oraison funèbre jusqu'au bout, il prit son parti en homme vraiment brave.

— Je connais le tombeau dont vous parlez, répondit-il; je l'ai vu il n'y a pas plus d'une semaine.

— Vous l'avez vu ! s'écria René d'un air de satisfaction; n'est-ce pas qu'il est fort joli ?

— Je ne sais pas jusqu'à quel point joli est une épithète qui convienne à un tombeau; ce que je puis dire, c'est que l'ensemble m'a paru d'un style pur et sévère.

— Entendez-vous, Georges? dit Falconet à Broussel, qui semblait profondément distrait, M. de Roquefeuille a vu le tombeau de ma tante et le trouve fort bien.

Georges Broussel s'inclina par un mouvement machinal et sans avoir l'air de comprendre ce qu'on lui disait.

— Ah çà, général, reprit René, qui paraissait charmé du tour que venait de prendre la conversation, vous ressemblez donc à cet Anglais qui a écrit un tas de choses toutes plus lamentables l'une que l'autre ! Je ne me rappelle pas son nom. Vous allez vous promener quelquefois dans les cimetières ?

— Le moins possible, répondit le général avec une grimace involontaire; mais il est des circonstances où, sans être doué du tempérament du docteur Young...

— Young, c'est mon Anglais ! interrompit René.

— On est obligé d'aller au cimetière pour le compte d'autrui, en attendant qu'on y aille pour son compte, ajouta le vieillard pour compléter sa phrase; c'est ainsi qu'il y a sept ou huit jours le convoi d'un de mes vieux compagnons d'armes m'a conduit au cimetière de Montmartre : c'est ce pauvre Labertinière.

— Un général de l'Empire ? demanda Falconet.

— Un chef d'escadron de cuirassiers, pas davantage. Dix coups de feu et autant de coups de sabre ne lui avaient rapporté qu'une seule épaulette à graine d'épinards, tandis que tant d'autres... Enfin, maintenant qu'il est mort, peu

lui importe une épaulette de plus ou de moins. C'est donc après l'avoir vu mettre en terre, qu'en passant près de la place où je me souvenais d'avoir assisté à l'enterrement de madame Broussel, j'ai aperçu le tombeau dont nous parlions tout à l'heure.

— Je suis aussi allé le voir il y a trois mois, quand il a été fini; n'est-ce pas qu'il fait bon effet et que les sculptures en sont fort soignées?

— Ce qui m'a surtout frappé, ce n'est pas le plus ou moins de travail des ornements; il suffit de ne pas regarder au prix pour avoir en ce genre-là tout ce qu'il y a de mieux.

— Qu'est-ce donc qui vous a frappé, général? demanda René d'un air de curiosité.

Avant de répondre, M. de Roquefeuille examina un instant Georges Broussel avec une sorte d'étonnement. Sombre et préoccupé, l'oncle de Falconet semblait accomplir une fonction purement machinale en mangeant ce qui se trouvait servi sur son assiette, et il était évident qu'il n'accordait aucune attention à un entretien qui cependant devait l'intéresser plus que personne.

— Ce qui m'a frappé, reprit le général en continuant de le regarder comme s'il eût essayé de lire sur sa lugubre physionomie le mot d'une énigme en apparence inexplicable, ce n'est pas la tombe en elle-même, mais c'est le culte pieux dont elle est l'objet.

— Entendez-vous, Georges? dit Falconet, nous parlons du tombeau de ma pauvre tante.

Broussel leva lentement les yeux et les promena de René au général d'un air distrait d'abord, mais bientôt après mécontent.

— Étrange conversation de table! dit-il avec un sourire amer.

— Vous nous trouvez indiscrets, monsieur, reprit le vieux général, dont les yeux pénétrants ne quittaient pas ceux de Broussel, mais j'espère que vous me pardonnerez la part que j'ai pu prendre à cette indiscrétion en faveur de

ma profonde sympathie pour votre affliction conjugale.

Georges fronça le sourcil comme s'il eût cru découvrir dans les paroles du vieillard une ironie cachée, et il le regarda fixement.

— Puis-je savoir, monsieur le marquis, dit-il d'une voix mordante, à quel propos vous honorez d'une sympathie que je ne crois pas avoir sollicitée ce qu'il vous plaît d'appeler mon affliction conjugale ?

— Ma foi, mon cher monsieur, répondit le général fort peu intimidé mais passablement surpris, je ne crois pas avoir prononcé une seule parole qui puisse justifier le mécontentement que vous semblez éprouver. A propos du tombeau de madame Broussel, triste conversation de table, j'en conviens, mais c'est à Falconet que vous devez adresser vos reproches à cet égard, puisque c'est lui qui en a parlé le premier; à propos du tombeau de madame Broussel donc, j'ai dit et je répète que ce qui m'a surtout frappé en l'examinant ce n'est pas le plus ou le moins de travail des ornements, mais bien le culte pieux dont il est l'objet. Voilà mes propres paroles, et j'avoue que je ne devine pas en quoi elles peuvent vous paraître offensantes.

Contre l'attente du général et de René, cette explication, loin de satisfaire Broussel, redoubla son mécontentement.

— Je sais, monsieur le marquis, répondit-il d'un air de hauteur, que vous maniez admirablement l'ironie; mais, quelque déférence que je doive à votre âge, je prendrai la liberté de vous prévenir que j'ai fort peu de goût pour le métier de plastron.

— En vérité, mon cher monsieur, reprit M. de Roquefeuille de plus en plus étonné, je n'y suis plus du tout. J'ai trouvé pendant ma carrière militaire des gens diablement susceptibles, mais pas un de votre force. Comment ! je fais l'éloge du culte pieux, c'est le mot dont je me suis servi, que vous avez voué à la mémoire de madame Broussel, et vous prenez cela pour une insulte?

— C'est précisément à l'occasion de cette expression,

dont je suspecte la sincérité et dans laquelle j'ai cru découvrir je ne sais quelle intention de persiflage, que je me permettrai de vous demander une explication. Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, monsieur le marquis, par ce culte pieux?

La voix de Broussel avait une expression si provocante que le général, fort peu patient de sa nature, répondit à son tour du ton le plus vif :

— Eh! morbleu, monsieur, il est beau de pleurer sa femme, mais il y a moyen d'avoir en même temps du chagrin et de la politesse. J'entends par culte pieux les couronnes d'immortelles qui décorent ce tombeau. Verrez-vous encore là dedans une insulte ?

— Les couronnes d'immortelles! s'écria Broussel d'une voix si éclatante que tous les hommes qui déjeunaient dans le salon tournèrent la tête de son côté.

— J'ai dit les couronnes d'immortelles, répondit le général en fronçant le sourcil ; et vous prendrez cela comme il vous plaira, car, à la fin, vous commencez à m'ennuyer.

— Il y a des couronnes ; il y a des fleurs sur le tombeau de ma femme! reprit Georges, dont la figure avait pris une expression d'égarement tandis que son corps était agité d'un tremblement convulsif.

— Puisque M. de Roquefeuille l'affirme ? dit René, qui, fort troublé lui-même en voyant une querelle près de s'engager entre son oncle et le général, prononça ces paroles dans un but de conciliation, mais au fond sans trop savoir ce qu'il disait.

— Des fleurs! des couronnes ! mais elle n'est donc pas morte ! s'écria tout à coup Georges Broussel en se levant si brusquement qu'il faillit renverser la table.

— Pas morte! ma tante? dit Falconet en relevant la carafe.

— Votre femme ? dit à son tour le général, qui, se penchant à l'oreille du jeune provincial, ajouta tout bas : — Maintenant tout est expliqué, il est fou.

— Je le crains, répondit René du même ton en regardant son oncle avec une sorte de crainte.

Le visage de Broussel exprimait un indicible mélange de stupeur, de ravissement et d'ironie.

— Moi qui, depuis cinq mois, l'ai cherchée partout, dit-il avec un accent où dominait ce dernier sentiment, n'avoir pas eu l'idée d'aller à ce tombeau ! Vivante, grand Dieu ! vivante !

— Qui ça, vivante ! votre femme ? demanda le général, dont le courroux naissant s'était changé en compassion ; car il commençait à croire que le chagrin avait tourné la tête au veuf inconsolable.

— Qui est vivante, demandez-vous ? Laure ! répondit Georges d'une voix où l'on sentait frémir les espérances renaissantes d'un indomptable amour ; s'il y a des fleurs sur ce tombeau, qui a pu les y mettre, si ce n'est Laure ? Vivante, juste ciel ! et moi qui voulais me tuer !

A ces mots prononcés avec une expression de sauvage triomphe, Broussel se précipita hors du salon ; un instant après, le général et Falconet, stupéfaits de cette brusque sortie, l'aperçurent traversant le boulevard en courant.

— Broussel, êtes-vous fou ? lui cria, par la fenêtre, René, qui, dans le trouble où l'avait plongé cette scène étrange, avait emporté, en se levant de table, au bout de sa fourchette, le perdreau truffé qu'il était en train de découper.

Au lieu de répondre à cet appel, Georges Broussel s'élança dans le premier cabriolet qui s'offrit à lui.

— Au cimetière Montmartre ! dit-il au cocher.

II

AU CIMETIÈRE MONTMARTRE.

Le même jour, vers deux heures, une voiture de place qui avait quitté le chemin de la Révolte pour la route du

faubourg du Roule prit à gauche en arrivant à la barrière, au lieu d'entrer à Paris, et se dirigea vers Montmartre par les boulevards extérieurs. Dans le fond, à droite, Laure Meynard, enveloppée d'un manteau de deuil et le visage caché en partie par un voile de crêpe, se recueillait pieusement dans sa douleur. Près d'elle Laubespin, également vêtu de noir, gardait une attitude grave et pensive. Doué d'un cœur délicat et intelligent, il n'essayait pas de distraire la jeune fille de ses tristes méditations; mais son regard, invariablement fixé sur elle sans qu'elle s'en doutât, attestait une sympathie aussi tendre que respectueuse, un dévouement non moins sincère que profond.

Depuis que la voiture était en marche, aucune parole n'avait été échangée entre le comte et l'orpheline; ce fut elle qui la première rompit le silence. Levant son voile tout à coup, elle tourna vers Henri un visage baigné de larmes.

— J'ai l'habitude de vous dire mes moindres pensées, lui dit-elle d'une voix émue; et quand j'essaie de vous cacher quelque chose, cela me pèse sur le cœur jusqu'à ce que je vous aie tout avoué.

— Je ne suis pas indigne de votre confiance, répondit Henri avec un sourire d'encouragement; voyons, qu'avez-vous sur le cœur?

— Peut-être ce sentiment est-il coupable, peut-être offense-t-il la mémoire de ma mère; si vous en jugez ainsi, promettez-moi de me le dire.

— Vous savez à quel point je pousse la franchise et combien peu j'ai l'habitude de vous flatter.

— Je le sais, aussi je compte que vous me direz la vérité ans ménagement. Voici la pensée qui m'obsède et qui mêle à ma douleur une torture que personne peut-être, parmi ceux qui pleurent leurs parents, n'a soufferte jusqu'à présent. C'était à moi de faire placer au lieu où repose ma pauvre mère une pierre bien simple au pied de laquelle je pusse m'agenouiller; et vous qui avez une bonté divine, vous ne m'auriez pas refusé sans doute ce nouveau bienfait.

— Laure, interrompit Laubespin, comment ai-je pu mériter un mot si dur ?

— Pardonnez-moi, mon ami ; j'ai tant de chagrin que l'amertume de mes pensées passe involontairement dans mes paroles. Mais vous allez comprendre la brûlante âcreté du venin que je sens circuler dans ma douleur. Ce tombeau que j'aurais dû élever, eût-il fallu mendier pour en payer le prix, c'est lui qui l'a fait construire, lui ! le meurtrier de ma mère !

— On ne peut refuser aux plus coupables le droit d'avoir des regrets.

— Des regrets ! une âme comme la sienne en est incapable.

— Des remords, peut-être.

— Ce cœur de bronze, des remords !

— Enfin toute action a une cause : s'il est inaccessible au repentir, quel sentiment a pu lui faire élever à la mémoire de votre mère un tombeau presque fastueux.

— La vanité, c'est ce faste même qui le dit ; car ne croyez pas que ce soit à sa victime qu'il ait élevé ce monument ; c'est à lui, à son amour-propre furieux, à son féroce orgueil. Vous qui êtes noble et généreux, vous avez peine à soupçonner un si odieux calcul ; mais, moi, j'ai acquis par une cruelle expérience le droit d'y croire et de le dévoiler. Voici ce qu'aura pensé le meurtrier : « Les gens qui parcourent un cimetière comme une promenade ne s'arrêtent que devant les tombeaux les plus apparents, forçons-les donc de s'arrêter devant celui-ci et d'y lire mon nom ; ils emporteront nécessairement une haute idée de mon caractère, car comment devineraient-ils que sous ce tombeau magnifique repose une infortunée que j'ai fait mourir de désespoir et presque de misère ? » Oh ! Henri, quelle dérision affreuse ! Ma pauvre mère ! du marbre après sa mort, et à peine du pain dans ses derniers moments. Cette pensée me tue.

Les larmes de Laure se changèrent en sanglots, et pendant

quelques instants les consolations que lui prodiguait Laubespin furent impuissantes.

La voiture, pendant ce temps, avait parcouru les boulevards de Monceaux et de Batignolles, et elle venait de dépasser la barrière de Clichy.

— De grâce, calmez-vous, dit alors Henri, nous approchons du cimetière; c'est une douleur religieuse et non cet amer désespoir qu'il convient d'apporter au tombeau de votre mère.

— Vous avez raison, répondit l'orpheline en s'essuyant les yeux; il y a une sorte d'impiété à accueillir en ce moment une pensée qui n'appartienne pas entièrement à ma mère : maintenant je suis tout à elle.

Laure se recueillit de nouveau, et le silence régna jusqu'à ce que la voiture se fût arrêtée. En en descendant, la jeune fille s'approcha d'un des étalages de cette espèce de marché aux fleurs que l'on est obligé de traverser pour arriver à la porte du cimetière Montmartre, et elle y choisit une couronne d'immortelles.

— C'est vingt sous, ma jolie petite dame, lui dit une grosse marchande qu'engraissait depuis quarante ans cette industrie funéraire.

Au lieu de répondre, Laure prit une seconde couronne et regarda Laubespin avec une indéfinissable expression de timidité, de mélancolie et de prière.

— Ce sera trente-cinq sous les deux au plus juste, reprit d'une voix rauque la marchande, qui se méprit à l'hésitation de l'orpheline : je vous diminue cinq sous, ma jolie dame, parce que je sais que vous êtes une pratique; il n'y a pas plus de huit jours que vous êtes venue.

A cette offre de rabais, la jeune fille lança un regard méprisant à la grosse femme, remit les couronnes à la place où elle les avait prises, et se dirigea vers un autre étalage.

— Concevez-vous, dit-elle à Laubespin, qu'il y ait des âmes assez viles pour supposer qu'on puisse marchander les fleurs destinées à une tombe?

La jeune fille choisit de nouveau une couronne d'immortelles; et au moment d'en prendre une seconde, son regard adressa pour la seconde fois à Henri une sollicitation muette qu'il comprit aussitôt.

— Payez-vous, dit-il en mettant une pièce de cinq francs dans la main de la marchande, et donnez le reste à cette pauvre vieille femme qui se tient à la porte du cimetière.

— C'est une charité bien placée, monsieur, répondit la marchande, cette pauvre femme est l'honnêteté même et mérite un sort plus heureux.

Laure et Henri entrèrent dans le cimetière après avoir recueilli au passage les bénédictions de la vieille mendiante.

— Croyez que je comprends tout et que pour moi rien n'est perdu, dit alors la jeune fille; vous savez qu'il m'est impossible de rencontrer une pauvre femme malheureuse sans penser aussitôt à ma mère, et votre générosité attentive a toujours son aumône prête au moment où je cherche la mienne. C'est bien, Henri; s'il m'est impossible de récompenser votre bonté, du moins je sais l'apprécier et je ne suis pas une ingrate.

— Vous pouvez accorder en ce moment même à ce qu'il vous plaît de nommer ma bonté, une récompense que mon pieux respect pour la mémoire de votre mère me donne peut-être le droit de solliciter.

— Que voulez-vous dire? s'écria Laure en tournant vers Laubespin un regard de doux étonnement; vous qui lisez si bien dans mon cœur, avez-vous donc deviné le désir que je n'ose vous avouer?

— Je ne sais si j'ai deviné votre désir, mais puisse-t-il s'accorder avec le mien! Vous savez quelle part fraternelle je prends à vos chagrins depuis cinq mois, et il me semble que j'ai mérité de m'y associer aujourd'hui comme aurait droit de le faire un frère véritable.

Avant de répondre, l'orpheline, dont les yeux étaient mouillés de larmes, tendit à Henri une des couronnes d'immortelles qu'elle tenait à la main.

— Cette fois encore vous allez au-devant de mes vœux, dit-elle d'une voix émue, mais cela ne m'étonne plus. Vous lisez dans mon cœur mieux que je n'y lis moi-même; et désormais pour savoir ce que je pense, c'est à vous que je m'adresserai.

— Vous me permettez donc de placer moi-même cette couronne sur le tombeau de votre mère?

— Je n'osais vous le demander; mais ai-je besoin de vous dire à quel point me touche cet hommage rendu par vous à ma pauvre mère? Maintenant, silence; nous sommes dans un lieu sacré où toute parole qui n'est pas une prière devient une profanation.

Henri et Laure venaient d'entrer dans une allée étroite que bordaient plusieurs rangs de tombes régulièrement alignées. Des arbustes, les uns dépouillés de leurs feuilles, les autres ornés de la verdure sombre qui distingue les arbres du Nord, occupaient les intervalles des tombeaux, et donnaient à ce lieu un caractère de tristesse et de solitude en harmonie avec sa destination funèbre.

Au moment où Laure arrivait au terme de son pieux pèlerinage, un homme qui depuis plus d'une heure parcourait cette partie du cimetière, en proie à une agitation voisine de la démence, se jeta en arrière comme si de l'un de ces sépulcres entassés fût sortie tout à coup terrible et menaçante quelque apparition surnaturelle. Cet homme, c'était Georges Broussel. Le front plus pâle que les cippes de marbre dont il était entouré, les traits bouleversés par une émotion mêlée de joie et d'épouvante, il disparut aussitôt dans un massif de cyprès, et y demeura éperdu, les yeux fixés d'un air avide sur la jeune fille qu'il retrouvait vivante après l'avoir crue morte pendant si longtemps.

Laure s'approcha de la tombe de sa mère avec un recueillement si absolu, qu'il est douteux qu'elle eût aperçu Broussel lors même qu'il n'aurait pas cherché à se dérober à sa vue. Après avoir déposé la couronne qu'elle tenait à la main près des autres fleurs funéraires dont sa piété fi-

liale avait déjà décoré le tombeau, elle se mit à genoux sur la terre et commença une prière bientôt interrompue par des sanglots déchirants. Au frémissement convulsif de ses épaules, à son front qui involontairement chercha un appui sur la grille de fer dont était entouré le monument, Laubespin comprit que cette fois encore, vaincue par une douleur que le temps semblait accroître au lieu de l'adoucir, la jeune orpheline allait s'évanouir près du tombeau de sa mère. Prompt comme la pensée, il s'élança pour la soutenir; mais au moment où il se penchait vers elle, une main qui lui parut de glace saisit la sienne et le repoussa brusquement. Les feux de la colère embrasèrent soudain son regard et il se retourna par un mouvement plein de violence. Georges Broussel était à deux pas, immobile, l'œil étincelant de haine et les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'un homme qui s'efforce d'enchaîner sa fureur; à cette vue la menace expira sur les lèvres de Laubespin, et son indignation fit place à une sorte de stupeur.

Les deux hommes se regardèrent un instant en silence comme s'étudient deux adversaires sur le point de recommencer un combat qui ne doit finir que par la mort de l'un ou de l'autre. Pendant ce temps, Laure, dont la tête s'inclinait peu à peu comme un lis penché par l'orage, glissa le long de la grille et tomba sur le gazon qui entourait la tombe aussi doucement que si elle eût pris cette attitude pour essayer de s'endormir aux pieds de sa mère. Par un mouvement qu'il ne put réprimer, Henri se baissa de nouveau vers elle; mais il se sentit arrêté une seconde fois par une main dont les doigts semblaient de fer.

— Si vous la touchez, vous êtes mort! lui dit au même instant Broussel d'une voix sourde.

Par un geste énergique Laubespin se dégagea.

— Mort! répondit-il dédaigneusement : êtes-vous donc homme à m'assassiner?

Pour toute réponse Georges porta la main sous le revers de sa redingote et tira à demi un couteau-poignard.

— Ne la touchez pas, vous dis-je, si vous tenez à la vie.

Laubespin imita rapidement le geste de son ennemi et lui montra à son tour la lame étroite et triangulaire d'un stylet.

— Vous voyez que je m'attendais à vous rencontrer, dit-il en même temps d'un air de méprisante ironie.

— Puisque vos précautions sont si bien prises, que parlez-vous d'assassinat? répondit Broussel avec une rage concentrée; les armes sont égales : ce ne sera donc pas un assinat, mais un duel.

— Un duel au couteau! dit Henri avec un accent de dégoût.

— Je sais que c'est peu gentilhomme, reprit Broussel, qui accompagna ces paroles d'un ricanement sanguinaire, et je dois vous demander pardon de vous faire ainsi déroger. Maintenant que me voilà en règle sous le rapport de la politesse, je prendrai la liberté de vous dire que je suis à vos ordres.

Broussel recula de quelques pas, acheva de tirer son poignard, et se mit en garde avec autant d'aplomb que s'il n'eût été question que d'un pacifique assaut d'armes.

Un combat au poignard, improvisé au milieu d'un cimetière, est fait pour surprendre le courage le plus intrépide; aussi, malgré sa bravoure naturelle, Laubespin ne put-il voir sans quelque émotion la menaçante attitude de son adversaire.

— Vous voulez un duel, vous l'aurez, je vous le jure, lui dit-il en s'efforçant de paraître impassible, mais je n'accepte pas celui que vous m'offrez en ce moment, car ce n'est pas un duel, c'est un combat de bandits.

— Et moi je ne vous accorderai pas une seule minute de délai, la haine que par instinct je vous avais vouée il y a cinq mois et qui depuis quelques instants a envahi mon cœur tout entier, cette haine qui ne sera assouvie que quand je vous verrai mort à mes pieds, cette haine implacable enfin ne me permet pas d'attendre. Que manque-t-il d'ailleurs à

notre duel? des épées? Des poignards valent mieux que des épées quand on est décidé à se voir de près, et ceci, vous le pensez bien, n'est pas un enfantillage au premier sang. Que manque-t-il donc à notre duel? des témoins? Les morts qui nous entourent nous en serviront. En garde, vous dis-je! L'amant de Laure ne sortira de ce cimetière que s'il me tue, autrement il y restera, je le jure sur mon âme! En garde donc, monsieur de Laubespin, je vous le répète pour la dernière fois.

La physionomie de Broussel avait une expression si effrayante, ses yeux, injectés de sang, lançaient de si terribles éclairs, que Laubespin comprit que s'il ne se mettait pas en défense sur-le-champ il allait être assassiné. Domptant alors sa répugnance pour une lutte de cette nature, et rassemblant son intrépidité, il rompit de deux pas, tira son stylet et attendit de pied ferme l'attaque de son redoutable adversaire.

Les gens qu'un lien d'amitié ou un devoir de convenance oblige à remplir dans un duel le pénible office de témoins, devraient, dans un but de conciliation, choisir pour terrain du combat qu'ils sont chargés de régler un lieu semblable à celui où se passait la scène que nous essayons de décrire.

Un cimetière pour champ clos; à l'horizon, de grands murs près desquels ceux d'une prison auraient paru égayés, car ces derniers du moins se laissent franchir quelquefois; des tombeaux de toutes parts; çà et là des bouquets d'ifs, de pins et de cyprès dont le feuillage frémissait au souffle d'une froide bise d'automne qu'une imagination mélancolique eût pu prendre pour la lamentation des trépassés; dans les repos de ce bruissement sinistre, un silence grave, sombre, solennel; à quelques pas, épisode d'effrayant présage, une fosse nouvellement creusée, comme pour recevoir le corps du vaincu; partout enfin la mort souveraine et menaçante: tels étaient les principaux détails d'un tableau fait pour inspirer des dispositions pacifiques au duelliste le plus entêté du point d'honneur.

Si Georges Broussel resta insensible aux remontrances muettes et lugubres des tristes monuments dont il se trouvait entouré, c'est qu'arrivées à leur paroxysme certaines passions deviennent sourdes et aveugles. L'homme en proie à l'un de ces accès terribles pendant lesquels trébuche la raison la plus ferme, tombe alors au rang de ces animaux carnassiers qui n'ont pour loi que la férocité de leur instinct. Froissé depuis longtemps dans les mille replis de son orgueil, irrité par des revers, aigri par la misère, bourrelé de remords, car, si endurci que soit un cœur, il n'est pas impénétrable à la conscience, livré enfin au plus sombre désespoir depuis le jour de la disparition de Laure, Broussel se trouvait dans une de ces crises fatales dont le terme ordinaire est le suicide, lorsqu'au milieu des passions furieuses qui se disputaient les lambeaux de cette âme déchirée, la jalousie vint réclamer sa part. Ce fut l'étincelle dans la poudre. A la vue de Laubespin qui, en accompagnant l'orpheline, semblait exercer le plus légitime de tous les droits, celui que donne un amour partagé, Broussel n'eut plus qu'une seule idée, qu'un seul sentiment, qu'un seul instinct : la soif du sang, car la vraie jalousie, la jalousie implacable et forcenée, ne se désaltère pas à moins.

— Il me faut la vie de cet homme, s'était dit Georges en se mettant en garde.

Une passion exaltée jusqu'à la frénésie est nuisible lorsqu'il s'agit d'un duel ordinaire, où l'adresse et le sang-froid sont les premières conditions du succès; mais dans un genre de combat qui demande surtout de la résolution et de l'impétuosité, l'avantage est pour celui qui dans le transport de la fureur ne voit que la poitrine de son ennemi et ne songe pas à son arme. Toutes les chances étaient donc pour le provocateur, car évidemment son adversaire n'apportait dans la lutte d'autre passion que ce sentiment d'honneur qui ne permet pas plus à un homme de reculer devant la pointe d'un poignard que devant celle d'une épée. Laubespin, qui d'abord avait résolu de se borner à se dé-

fendre, comprit presque aussitôt qu'en face d'une attaque sans doute désespérée, une pareille modération serait aussi imprudente qu'inefficace.

— Il ne s'agit pas, se dit-il avec justesse, de répondre aux coups de couteau de ce furieux par des parades magnanimes et des procédés chevaleresques; après m'avoir assassiné, il serait homme à se moquer de moi. Pas de philanthropie hors de saison. C'est un loup enragé qui m'attaque au coin d'un bois, et pour éviter sa morsure, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de lui planter bel et bien mon stylet dans la gorge.

Un regard jeté sur la jeune fille, toujours évanouie près du tombeau de sa mère, donna un nouvel aliment à cette énergique résolution. Laubespin, à sa vue, se compara mentalement à ces chevaliers du moyen âge, parmi lesquels avaient figuré plusieurs de ses ancêtres, et dont le sang était toujours prêt à couler dès qu'il s'agissait de l'honneur de leur dame; il se dit qu'en cette épreuve il avait plus que sa vie à défendre, et cette idée anima soudain son courage de l'ardeur passionnée qui seule pouvait égaliser les chances du combat.

Les deux adversaires restèrent quelque temps immobiles en face l'un de l'autre en s'observant avec une vigilance mutuelle. A la fin une rougeur brûlante s'étendit sur les joues de Broussel, et le sang dont ses yeux étaient injectés parut en jaillir dans un regard plein de rage. Au même instant, d'un bond aussi rapide que celui d'un tigre affamé qui aperçoit une proie, il fondit sur Laubespin. Le comte s'attendait à cette attaque furieuse; pour éviter le poignard près de s'enfoncer dans sa poitrine, il s'élança de côté et de la main gauche saisit le bras droit de son adversaire avec une vigueur doublée par l'imminence du danger. Pourtant, quelle que fût l'énergie de cette étreinte, Broussel parvint à se dégager, et levant de nouveau son couteau-poignard, peut-être allait-il porter un coup fatal à Laubespin, lorsque l'interruption la plus inattendue changea l'événement du combat.

Du massif de cyprès où s'était caché quelques instants auparavant le beau-père de Laure, M. de Roquefeuille s'élança tout à coup, aussi à propos qu'ait jamais pu descendre de sa machine aérienne le dieu habituellement chargé du dénoûment dans les tragédies antiques. D'un saut beaucoup plus agile que ne semblaient le comporter son embonpoint et son âge, il franchit une tombe qui heureusement ne se trouvait pas entourée d'une grille, et se rua sur les combattants avec autant de résolution qu'il en eût pu montrer trente ans auparavant en chargeant à la tête de ses cuirassiers un carré russe ou autrichien. La circonstance était de celles qui demandent des actions et non des paroles; aussi le vieux général, au lieu d'imiter la loquacité proverbiale des héros d'Homère, usa-t-il sur-le-champ d'un moyen d'intervention beaucoup plus expéditif. Brandissant sa canne en guise de sabre avec une dextérité qui annonçait une connaissance approfondie du maniement de l'arme blanche, d'un coup de taille vigoureusement appliqué il fit sauter le poignard de Broussel; en même temps il repoussa son neveu de l'autre main et se plaça victorieusement entre les combattants interdits.

— Qu'est-ce à dire, messieurs, leur dit-il alors de sa voix tonnante, un duel au couteau! Sommes-nous en Espagne et l'un de vous se nomme-t-il Palafox? Sur mon âme! depuis le siége de Saragosse, je n'ai pas ouï parler de chose pareille!

Broussel, revenu de la stupeur où l'avait jeté cet incident imprévu, se baissa pour ramasser son poignard; mais le général, dont il était difficile de surprendre la vigilance, le prévint en posant le pied sur l'instrument de mort.

— Monsieur Broussel, dit-il en même temps, je sais qu'une douleur fort respectable vous a rendu à moitié fou; mais si l'on doit des égards à la folie paisible, on n'en doit point à la démence furieuse. Je vous avertis donc que ma canne est parfaitement plombée, et que si vous faites un seul mouvement pour reprendre ce couteau, je vous casserai la

tête avec aussi peu de scrupule que j'en mettrais à assommer un chien enragé.

La physionomie du vieillard était si imposante, son attitude si résolue, qu'au lieu de recourir à sa force peu commune pour rentrer en possession de son poignard, Broussel recula de deux pas d'un air sombre et farouche.

— Et toi, Laubespin, rengaîne ce stylet, reprit le général en s'adressant à son neveu d'un ton sévère, est-ce là une arme de gentilhomme, et ne devrais-tu pas rougir de honte ?

— Si vous me voyez ainsi armé, répondit Henri, qui remit aussitôt le stylet dans son fourreau, c'est que je n'ai pas voulu me laisser assassiner sans me défendre.

— Assassiner ! répéta le général en regardant l'adversaire de son neveu avec un étonnement mêlé de quelque inquiétude ; ah çà ! il est donc encore plus fou que je ne le supposais ?

En ce moment la figure effarée de René Falconet se détacha du feuillage d'un vieil if, derrière lequel le reste de sa personne se dérobait encore à la vue.

— Arrivez donc, traînard, lui cria M. de Roquefeuille, qui l'aperçut le premier ; n'êtes-vous pas honteux de vous être laissé devancer par un vétéran ? Si vous étiez soldat, vous ne seriez bon qu'à garder les bagages. Mais avancez donc !

Le jeune provincial obéit à cet appel, et sortit de derrière l'arbre où il s'était abrité prudemment tant qu'il avait vu briller les armes des deux adversaires. Son visage était fort pâle, et ses premières paroles annoncèrent que l'émotion fort peu martiale qu'il venait d'éprouver avait apporté une certaine perturbation dans son esprit déjà assez mal rangé d'ordinaire.

— Bonjour, cher comte, dit-il en souriant d'un air ahuri ; bonjour, mon oncle ; général, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Allez au diable ! lui répondit l'irritable vieillard il

s'agit vraiment bien de se souhaiter le bonjour ! Vous avez montré quelque intelligence en me décidant à venir à ce cimetière, puisque, ainsi que vous le prévoyiez, votre maniaque d'oncle y était venu faire des siennes. Mais à part cette lueur de bon sens, je n'ai jamais trouvé si peu de ressort dans un jeune homme.

— Général, balbutia Falconet, je l'avoue, la vue de deux êtres que j'aime, prêts à s'entre-tuer, m'a fait une impression... en sortant de table surtout... je n'ai jamais éprouvé rien de pareil.

— Poule mouillée ! répondit M. de Roquefeuille en haussant les épaules ; voulez-vous un flacon de sels ?

— Il me semble, général, qu'il est bien permis d'être un peu ému, reprit René de plus en plus blême ; et voilà une jeune dame qui, j'en suis sûr, serait de mon avis si elle pouvait parler.

— Quelle jeune dame ? dit le vieillard en jetant les yeux du côté où venaient de se diriger les regards de Falconet.

A la vue de Laure Meynard, que le rapide mouvement de cette scène ne lui avait pas permis d'apercevoir jusqu'alors, M. de Roquefeuille poussa une exclamation de surprise.

— Ah ! ventrebleu ! s'écria-t-il, voilà une complication à laquelle je ne m'attendais pas : une jeune femme évanouie, et fort jolie, par parenthèse ; ceci change la question et explique jusqu'à un certain point, sans pourtant le justifier, le duel à la Palafox. Une brebis plus ou moins innocente que se disputent deux loups ravisseurs, je connais en gros cette fable-là ; mais je ne serais pas fâché d'en savoir les détails. Me diras-tu, Henri, ce que cela signifie ?

— C'est moi, monsieur, qui vais vous donner l'explication que vous désirez, dit Georges Broussel, qui pendant ce temps était parvenu à mettre un frein momentané aux passions terribles déchaînées dans son cœur.

— Avant toute explication, reprit le général, il me semble urgent de secourir cette jeune femme. Un tombeau n'est pas un lit convenable pour une si jolie personne.

M. de Roquefeuille, qui dans le cours de sa carrière militaire avait bravé cent fois la mort avec courage, s'était pris dans sa vieillesse du plus tendre amour pour l'existence. Redoutant une apoplexie, cette épée de Damoclès des vieillards sanguins et replets, il avait exigé que son cocher et son valet de chambre apprissent à saigner, et, par surcroît de précaution, il portait toujours sur lui une petite trousse garnie, entre autres instruments, d'une lancette. Il tira cette trousse de sa poche, y prit le flacon de sels qu'il avait ironiquement offert à René un instant auparavant, et s'approcha de l'orpheline évanouie, après avoir eu soin toutefois de ramasser le couteau-poignard, sur lequel il avait tenu le pied posé jusqu'alors.

Dès que le général eut approché le flacon des narines de la jeune fille, elle respira fortement, éprouva un tressaillement convulsif et ouvrit les yeux. Son regard d'abord vague et incertain glissa sans s'arrêter sur le vieillard penché vers elle, et sur René Falconet, qui s'était approché, en proie à la curiosité la plus vive, et il se fixa sur Laubespin. Un sourire plein d'amour entr'ouvrit alors les lèvres encore pâles de l'orpheline, mais presque aussitôt la douce mélancolie de son visage se changea en une expression d'horreur. Par un élan d'une incroyable énergie, Laure se leva; et étendant la main vers Georges Broussel avec le geste souverain que les peintres donnent aux anges chargés d'exécuter les célestes vengeances, elle lui jeta cette apostrophe foudroyante :

— Assassin de ma mère ! que venez-vous faire à son tombeau ?

Ce cri de la douleur filiale indignée atteignit Georges au cœur mieux que n'eût pu faire le poignard de Laubespin.

— Laure, répondit-il d'une voix profondément altérée, est-ce donc un crime que de venir mêler mes prières aux vôtres ?

— Vos prières, meurtrier, ne craignez-vous pas que Dieu,

qui nous entend, ne vous punisse sur le tombeau même de votre victime?

— Laure, reprit Broussel avec l'accent d'un coupable courbé par une irrésistible puissance, mais dont l'orgueil ne s'humilie qu'en frémissant, si j'ai eu des torts envers votre mère et envers vous, je vous en demande pardon, pardon à genoux!

Succombant pour la première fois sous le poids des remords, Georges, le front couvert d'une pâleur mortelle, s'agenouilla en effet devant l'orpheline.

— C'est à ma mère qu'il faut demander pardon, répondit Laure en montrant le tombeau, tandis que ses yeux restaient fixés sur Georges avec une expression implacable; peut-être aura-t-elle pitié de vous, car elle est dans le ciel, et la vengeance n'y pénètre pas; mais moi qui appartiens encore à la terre, voici ma réponse à votre prière : Soyez maudit jusqu'à la fin de vos jours, pour toutes les douleurs dont vous avez abreuvé celle qui repose sous cette tombe!

En prononçant ces mots la jeune fille s'approcha rapidement de Laubespin.

— Partons, dit-elle, j'ai achevé ma prière et je ne veux pas rester ici plus longtemps. La vue de ce meurtrier souille ma douleur.

Elle se retourna alors vers le tombeau de sa mère, s'inclina pieusement en faisant un signe de croix et prit ensuite le bras de Laubespin.

— Laure, vous ne partirez pas avec cet homme! s'écria Broussel en sortant de la stupeur où l'avait plongé l'imprécation de l'orpheline, et il s'avança pour l'arrêter.

— Un instant, dit le général, qui lui barra lestement le passage; ne recommençons pas nos extravagances de tout à l'heure. C'est tout à fait librement, ce me semble, que madame ou plutôt mademoiselle s'est mise sous la protection de mon neveu. N'est-il pas vrai, mademoiselle? ajouta le vieillard en s'adressant à la jeune fille.

— C'est à M. de Laubespin que ma mère m'a confiée en

mourant, répondit Laure d'une voix ferme et les yeux animés du plus fier regard ; il est mon protecteur, mon seul ami, mon frère, et aucune puissance humaine ne m'empêchera de le suivre.

— C'est parfaitement clair, reprit le général, et je serais indigne du titre de soldat français si je laissais dans l'embarras une si charmante héroïne. Laubespin, en avant, marche, et ne t'inquiète de rien que de la séduisante petite personne qui t'appelle son frère, heureux coquin ! Au besoin, je me charge de couvrir la retraite.

Henri pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire pour mettre fin à cette scène pénible était d'accepter l'offre de service que lui adressait son oncle avec une énergie digne de ses plus vertes années ; sans répondre un seul mot, il pressa sous son bras celui de Laure comme pour lui dire qu'il était prêt à la défendre au péril de sa vie, et ils s'éloignèrent aussitôt d'un pas rapide.

En les voyant partir, Broussel essaya d'écarter le général, qui lui barrait le chemin, mais autant eût valu essayer de remuer un pilier.

— A nous deux, monsieur Broussel, lui dit le vieillard, qui se maintint d'aplomb, grâce à l'énergie juvénile de ses muscles et surtout grâce à la puissance de sa masse ; et d'abord pas de gestes, je ne suis pas habitué à ce qu'on me porte la main au collet, et je vous préviens que si vous recommencez, ce sera à vos risques et périls.

— Monsieur, je respecte votre âge et je ne veux point d'affaire avec vous, répondit Georges avec une fureur contenue, mais ne m'irritez pas et livrez-moi le passage.

— Monsieur, reprit le général de l'air le plus résolu, je ne vous demande pas de respect pour mon âge, car je n'ai pas besoin de cette supériorité-là pour vous empêcher de commettre une folie dont vous vous repentiriez plus tard. Vous laisserez mon neveu et cette jeune fille se retirer tranquillement, sauf à retrouver Laubespin plus tard, et je me porte garant qu'il ne cherchera pas à éviter votre ren-

contre. Mais n'essayez plus de forcer mes lignes, car bien que vous ayez quelque vingt ans de moins que moi, la partie ne serait pas égale. Vous avez l'air robuste et vous auriez fait un fort beau cuirassier, d'accord ; mais vous n'avez pas d'armes, tandis que vous pouvez remarquer que je tiens dans ma main droite une canne fort bien plombée, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, et dans ma main gauche votre couteau-poignard, qui me paraît parfaitement aiguisé. Du calme, donc, mon cher monsieur Broussel, par prudence si ce n'est par raison. Si vous tenez absolument à voir la couleur du sang de mon neveu, nous arrangerons, pour le jour qui vous conviendra le mieux, une petite rencontre conforme aux us et coutumes des honnêtes gens ; car vous pensez bien que votre couteau est une arme de caraïbe dont je n'autoriserai jamais l'usage ; manque-t-il donc chez Lepage de pistolets ou d'épées de combat ?

Moitié par force, moitié par persuasion, Georges Broussel finit par se rendre aux raisons du vieillard.

— Je regrette, dit-il, de n'avoir pas été maître de moi et de m'être livré à un emportement déplacé, surtout dans le lieu où nous sommes. Trêve donc pour aujourd'hui, mais guerre demain. Je compte sur votre promesse pour obtenir de M. de Laubespin la réparation qu'il me doit.

— Vous avez raison d'y compter, monsieur, et je me charge de vous représenter mon neveu à la première sommation.

Le général promena les yeux autour de lui et n'aperçut plus ni Laure ni Henri, car en ce moment ils étaient déjà sortis du cimetière.

— Maintenant que vous êtes raisonnable, voilà votre couteau, dit-il alors en remettant à Broussel son poignard ; au plaisir de vous revoir, mon cher monsieur, et croyez que mon neveu et moi nous serons toujours à vos ordres.

En achevant ces derniers mots, il salua Broussel avec une aisance parfaite, fit un signe d'adieu à Falconet que

cette scène semblait avoir changé en statue, et se dirigea d'un pas tranquillement martial vers sa voiture, qui l'attendait à la porte du cimetière.

— Oh ! la vengeance ! s'écria Georges Broussel en étendant la main par un geste menaçant vers l'endroit où avaient disparu Laure et Laubespin ; l'amour est doux, l'ambition enivrante, mais que ces deux sentiments sont de glace près du brasier qu'allume dans le cœur la seule pensée de la vengeance !

III

LE VIVEUR ET LA DÉVOTE.

En sortant du cimetière Montmartre le général de Roquefeuille se fit conduire chez sa sœur.

Lorrain, l'unique serviteur mâle de la comtesse, ouvrit la porte, vêtu de sa plus belle livrée. Les dalles de l'antichambre et de la salle à manger avaient été lavées le matin même. Les tapis venaient d'être posés dans les autres pièces de l'appartement. Sur le velours de la cheminée du salon plusieurs cartes de visite, dont quelques-unes portaient les noms les plus illustres du faubourg Saint-Germain, se trouvaient étalées dans un désordre apparent, mais de manière à attirer forcément les regards. Près d'un feu moins mesquin que de coutume, madame de Laubespin, assise sur une causeuse, semblait occupée d'un ouvrage de tapisserie, et son négligé était le plus élégant que comportassent son âge et sa dévotion. A la vue de son frère, la comtesse posa le métier sur le tapis.

— Vous me trouvez sous les armes, lui dit-elle en souriant ; mais je vois bien que mes frais de toilette seront perdus pour aujourd'hui.

— Pour qui ces frais ? demanda le général en s'asseyant

dans la bergère, qu'il préférait aux autres siéges du salon.

— Quelle question, mon frère ! pour qui en ce moment ai-je des frais à faire si ce n'est pour notre forgeron? j'espérais qu'il serait arrivé ce matin, et que, selon votre promesse, vous l'auriez enlevé au débotté pour l'amener ici.

— Il s'agit bien du Falconet ! répondit le vieillard avec un geste d'humeur.

— Qu'y a-t-il donc? vous paraissez contrarié.

— Il y a que nous sommes menacés d'une déroute complète.

— Expliquez-vous, mon frère.

— Je viens ici pour cela, répondit le général, qui prit les pincettes et se mit à démolir d'un air refrogné le flamboyant édifice construit par Lorrain.

— En vérité, vous m'effrayez; qu'est-il donc arrivé?

— Commençons par le commencement, dit M. de Roquefeuille en cessant de tisonner. Vous rappelez-vous ce que je vous disais il y a cinq ou six mois?

Je me le rappellerai sans doute, si vous me mettez sur la voie.

— Voici ce que je vous disais : Le système que vous avez adopté pour l'éducation de votre fils n'a pas le sens commun; au lieu de lui laisser la liberté raisonnable, à la quelle a droit tout homme de son âge, vous le tenez cousu à votre giron comme s'il s'agissait d'une fille. Q'en résultera-t-il? Au lieu de se maintenir dans des conditions tempérées en dépensant son superflu, l'énergie du drôle, et il en a beaucoup, s'accumulera, s'irritera, s'exaspérera, et un beau jour la machine sautera, faute de soupape. Là-dessus vous vous êtes égayée fort agréablement aux dépens de mon goût pour les figures de rhétorique.

— Je me souviens très-bien de tout cela, dit la comtesse d'un air un peu piqué, mais à quel propos me le rappelez-vous?

— A quel propos? fort à propos, comme vous allez le

voir. Il y a cinq mois je vous disais : la machine sautera ; aujourd'hui je vous dis : la machine a sauté.

— Mon Dieu, mon frère, je vous avoue que je n'ai pas plus d'esprit qu'autrefois, et qu'à moins que vous ne preniez la peine de m'expliquer vous-même le sens fort piquant sans doute de votre métaphore...

— En voici la traduction en bon français ; je ne vous réponds pas, par exemple, que ce soit du français de dévote : Henri a une maîtresse. Comprenez-vous, maintenant ?

— Henri a une maîtresse ! s'écria madame de Laubespin d'un air de stupéfaction.

— Vous voilà tout effarouchée, et je m'y attendais, poursuivit le général avec un sourire moqueur ; vous pensez bien, ma sœur, qu'il m'est impossible de partager votre vertueuse indignation, et que la chose en elle-même me paraît trop naturelle pour que je songe à y trouver à dire. Que maître Henri ait une maîtresse, deux maîtresses, trois maîtresses ; qu'il en ait cinq, comme s'en vantait ce fat de Dorat, c'est son droit, et, selon moi, il a parfaitement raison d'en user.

— Une maîtresse ! répéta la comtesse, qui joignit les mains et leva les yeux au plafond.

— Depuis cinq mois, dit M. de Roquefeuille en regardant sa sœur avec plus de malice que de compassion.

— Depuis cinq mois ?

— Tout autant.

— Ce n'est donc pas un simple caprice ?

— Une passade ? comme nous disons, nous autres gens sans retenue ; je ne crois pas.

— Mais alors c'est quelque chose de grave ? reprit la mère d'Henri de plus en plus inquiète.

— J'en ai peur.

— De grâce, mon frère, expliquez-vous ; ce que vous venez de m'apprendre m'alarme à un point que je ne puis vous dire. Au moment de renouer ce mariage, quel contre-temps déplorable !

— A la bonne heure. Je vois avec plaisir que votre dévotion s'humanise, et que le contre-temps vous chagrine un peu plus que le péché.

— Ma douleur, comme mère chrétienne, trouverait en vous si peu de sympathie, que je dois la renfermer dans mon cœur, répondit la comtesse d'un ton grave et sec ; mais si vous vous inquiétez fort peu du salut de mon fils, vous paraissez du moins vous intéresser à son mariage, et alors vous devez comprendre le déplaisir que me cause cet obstacle inattendu.

— Non-seulement je comprends ce déplaisir, mais je le partage ; sur ce point nous nous trouvons donc en communauté. Il vous reste en propre, il est vrai, votre chagrin de femme vertueuse, de mère chrétienne, comme vous dites ; mais, de mon côté, j'éprouve un certain dépit d'oncle profane et mystifié qui me paraît devoir rétablir l'équilibre dans la balance.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'avec son air franc et ingénu, mon cher neveu m'a joué comme n'eût pas su le faire le roué le plus accompli. Il me le paiera, je l'ai juré ; mais en attendant, l'idée d'avoir été sa dupe, ne fût-ce que quelques heures, m'est particulièrement désagréable. Voici ce qui est arrivé : depuis cinq mois, maître Henri, que vous croyez occupé à chevaucher pendant toute l'après-midi, en aussi parfaite innocence qu'autrefois saint Georges ou saint Martin, maître Henri, dis-je, va passer chaque jour plusieurs heures dans une petite maison de campagne que je n'ai pas encore pu découvrir, mais qui, j'en suis certain, est située à Saint-James ou à Madrid, sur la lisière du bois de Boulogne.

— Qui vous a mis si bien au courant de cette déplorable intrigue ? demanda la comtesse avec anxiété.

— Mes propres observations d'abord, et ensuite celles de Ravignac et de trois ou quatre autres vieux batteurs d'estrade qui, ne pouvant plus courre le gibier galant pour

leur propre compte, s'amusent à regarder chasser les autres. Nous étions tous d'accord sur ce point : Laubespin a une maîtresse, et leurs rendez-vous sont au bois de Boulogne; mais aucun de nous n'avait pu parvenir jusqu'à ce jour à dénicher le nid de la belle. Grâce aux jarrets d'acier de cet enragé de Soliman, dont j'ai eu la sottise de lui faire cadeau, Henri a toujours dérouté la curiosité des plus alertes. Hier encore, le drôle, sans respect pour mon titre d'oncle... Mais ceci n'est qu'un épisode, revenons au fond de l'histoire.

— Il y a cinq mois que cela dure, et je ne m'en suis jamais doutée ! dit madame de Laubespin en se reprochant à elle-même son manque de clairvoyance.

— Vous me permettrez, ma chère sœur, de vous dire que ce n'est pas au confessionnal que l'on apprend à connaître le cœur des jeunes gens. Moi qui juge toutes choses à un point de vue purement humain, j'avais aussitôt bâti mon roman. Henri, m'étais-je dit, a pour maîtresse une femme du monde; femme mariée, bien entendu, car en France les jeunes filles n'ont pas assez de liberté pour pouvoir donner des rendez-vous au bois de Boulogne, et j'accordais trop de goût à ce cher neveu pour admettre un seul instant qu'il pût être tombé amoureux d'une Anglaise. Cette supposition faisait parfaitement mon affaire.

— Je ne vous comprends pas, dit la comtesse en prenant un air pincé.

— Comme dévote vous avez le droit de soutenir que je parle hébreu, mais comme femme vous allez convenir que je m'exprime très-intelligiblement. Henri a pour maîtresse une femme mariée, me disais-je donc, et cette aimable personne doit avoir la trentaine bien sonnée, car, par la *vieillarderie* qui court, les femmes ne commencent guère à s'émanciper qu'à cet âge. Une femme de trente à quarante ans ajoutais-je en poursuivant mon raisonnement, comprendra parfaitement que tôt ou tard un jeune homme de l'âge d'Henri rompra la laisse où elle le tient attaché, et pour

peu qu'elle ait de bon sens et d'amour-propre (je n'avais aucun doute à l'égard de l'existence de cette dernière qualité), elle aimera mieux dénouer volontairement la chaîne que de la voir se briser dans ses mains. La laideur de mademoiselle Falconet me paraissait d'ailleurs un accident providentiel, car quelle laideron plus complète pourrait souhaiter une femme amoureuse à son amant pour légitime épouse?

— Est-il possible qu'il existe des femmes capables de combiner des calculs si pervers? dit madame de Laubespin avec un accent révolté.

— Non-seulement cela est possible, mais cela se voit tous les jours, reprit froidement le général, et ce n'est pas à l'étourdie que j'avais bâti sur cette donnée le plan d'attaque dont je vous parlais hier. Hier donc, en vous quittant, je vais attendre Henri sur le chemin du bois de Boulogne, et je le happe au passage. Sans hésiter je lui lâche ma bordée, et le bon apôtre y répond de manière à me faire croire que du premier coup j'avais touché le but. La belle avait trente-cinq ans, le mari était jaloux comme un tigre, enfin une véritable mystification dont j'ai été complétement la dupe, je le reconnais à ma honte.

— Rien de cela n'était donc vrai?

— Rien, répondit M. de Roquefeuille avec l'accentuation la plus énergique. Savez-vous qui est en réalité cette femme de trente-cinq ans dont l'éditeur responsable est jaloux comme un tigre?

— Comment pourrais-je le savoir?

— C'est mademoiselle Laure Meynard, la fille de madame Broussel, en un mot la noyée d'il y a cinq mois, dont vous redoutiez à si juste titre la résurrection.

— Laure Meynard! dit la comtesse, qui pâlit subitement comme si elle eût aperçu un fantôme.

— Elle-même; en deux mots je vais vous mettre au courant de l'histoire.

Le général raconta, non pas en deux mots, mais d'une

manière assez prolixe, la scène qui s'était passée quelques heures auparavant au Café de Paris et celle dont le cimetière Montmartre avait été plus récemment le théâtre; mais il eut soin d'atténuer singulièrement les circonstances qui auraient pu mettre la comtesse sur la voie du duel dont son fils était menacé.

— Voici donc la position, dit-il en manière de résumé : depuis cinq mois votre vertueux Henri a pris sous sa protection, on sait ce que cela veut dire, cette jeune fille, qu'après tout j'aime beaucoup mieux savoir vivante que morte, car même sous ces vêtements de deuil qui d'ordinaire ne sont pas favorables aux brunes, elle m'a paru fort jolie. Il l'aime passionnément, je n'en doute pas, et quitter cette charmante personne pour mademoiselle Félicité Falconet, qui est la laideur même élevée à la troisième puissance, est un acte dont je le crois incapable, car à sa place je ne le commettrais certes pas. Que faire donc?

— Il faut que cette jeune fille disparaisse, dit madame de Laupesbin d'un ton bref.

— Cela est fort aisé à dire; mais qui se chargera de la faire disparaître?

— Moi.

— Vous? reprit le général en regardant sa sœur avec étonnement.

La comtesse s'était levée; elle parcourut pendant quelques instants le salon d'un pas saccadé et en ayant l'air de réfléchir profondément.

— Mon frère, dit-elle tout à coup en s'arrêtant en face du général, je n'ai pas besoin de vous dire à quel point j'apprécie le service que vous venez de me rendre. Grâce à vous, je tiens le fil d'une intrigue désastreuse, et qui pourrait anéantir le plus cher de mes projets; mais ce fil, quelque solide qu'il puisse paraître, je saurai le trancher. C'est mon devoir de mère, et Dieu sait que je n'ai jamais reculé devant l'accomplissement d'un devoir. Jusqu'à nouvel avis, ne vous mêlez plus de cette affaire.

— Comme il vous plaira ; toute cette aventure m'a mis le sang en mouvement, et je ne serai pas fâché de me reposer un peu la tête, car j'éprouve depuis quelques instants des tintements d'oreilles assez désagréables. Jusqu'à ce que vous ayez besoin de moi, je resterai donc tranquille ; à moins pourtant...

En commençant cette espèce de restriction, le général pensait sans doute au duel qui, selon toute apparence, devait avoir lieu entre Broussel et Laubespin, mais il eut la présence d'esprit de s'arrêter à temps.

— Ceci doit-il m'empêcher de vous amener Falconet dès que j'aurai pu mettre la main sur lui ? ajouta-t-il en changeant brusquement la fin de sa phrase.

— Pas le moins du monde, répondit la comtesse avec l'accent d'une femme pleine d'énergie qui vient de s'arrêter à une résolution immuable ; couper d'une main et coudre de l'autre, voilà ce que j'entends faire.

— Je sais que vous êtes la femme forte dont parle la Bible, dit le général en se levant, et je recommencerai à croire au succès de la bataille si je vous vois prendre en main le commandement. En attendant je vais me promener au grand air, car mes bourdonnements d'oreilles augmentent et cela devient fatigant. Peut-être même en rentrant me ferai-je appliquer quelques sangsues.

Après le départ du général, madame de Laubespin fit défendre sa porte, afin de pouvoir se recueillir et combiner sans distraction l'attaque décisive qu'elle se proposait de livrer le jour même à son fils. Contre son habitude, Henri ne rentra pas pour dîner, et il était près d'onze heures du soir lorsque la comtesse, qui l'attendait avec une anxiété à chaque instant plus vive, le vit enfin paraître à l'entrée du salon.

Le visage d'Henri de Laubespin avait une expression triste et soucieuse qui frappa aussitôt la comtesse.

— Méchant enfant, dit-elle en allant au-devant de lui, dans quelle inquiétude tu me plonges !

— Pardon, ma mère, répondit Laubespin d'un air distrait, j'aurais dû vous prévenir que peut-être je dînerais dehors.

— Tu étais donc invité à dîner quelque part? reprit madame de Laubespin en attachant sur son fils un regard scrutateur.

— Pas précisément, dit le jeune homme, qui, ainsi qu'on a dû le remarquer, montrait fort peu de présence d'esprit lorsqu'il s'agissait de mentir; en sortant je comptais rentrer comme de coutume, mais j'ai rencontré au bois quelques-uns de mes amis... qui m'ont prié si vivement de dîner avec eux... qu'à la fin ne sachant plus quelle défaite leur donner...

— Assez, Henri, interrompit la comtesse d'un ton sérieux; une fable plus ou moins bien inventée peut faire honneur à l'imagination de celui qui la compose, mais elle n'en fait aucun à son cœur, lorsqu'elle a pour but de tromper la tendresse d'une mère.

— Vous tromper?... répondit Laubespin avec embarras.

— Assez, te dis-je. Grâce au ciel, jusqu'ici je n'ai jamais entendu sortir de ta bouche un mensonge; laisse-moi croire que tu seras toujours exempt d'un si odieux défaut.

— Mais, ma mère, je ne comprends pas...

— J'ai vu ton oncle aujourd'hui, et il m'a tout dit, interrompit péremptoirement la comtesse.

Laubespin parut surpris et ému; mais loin qu'il se troublât, comme sa mère s'y attendait, l'embarras dont il n'avait pu se défendre jusqu'alors disparut.

— Je doute que mon oncle vous ait tout dit, car il ne sait pas tout, répondit-il avec une fermeté respectueuse; et je suis tout prêt à achever par un aveu sincère et sans restriction le récit nécessairement incomplet qu'il a pu vous faire.

Habituée depuis quelque temps à un redoublement d'égards de la part de son fils, la comtesse ne s'attendait pas à

trouver en lui cette assurance, et le déplaisir qu'elle en ressentit se manifesta par l'ironie de sa réponse.

— Ton roman est sans doute fort intéressant, mais je te dispense de me le raconter; toutes ces histoires-là se ressemblent, et qui sait le début connaît le dénoûment.

— Ma mère, répondit Henri en rougissant légèrement, ces paroles me sembleraient fort naturelles dans la bouche de mon oncle, mais, souffrez que je le dise, elles m'étonnent dans la vôtre.

— Qu'ont-elles donc d'étonnant ? reprit madame de Laubespin d'un air de hauteur.

— Jusqu'à ce jour je vous ai vue juger toutes choses avec une dignité un peu partiale peut-être, mais imposante; et si je n'ai pas toujours été convaincu de la justice de vos arrêts, du moins n'en ai-je jamais contesté l'autorité. Mais je ne me crois pas obligé d'accepter avec la même soumission un persiflage peu naturel à votre caractère et dans lequel je crois reconnaître l'inspiration ironique de mon oncle.

— Vous devez du respect à mon frère aussi bien qu'à moi, dit la comtesse avec un accent impérieux.

— Du respect, oui; de la soumission, non. Il me paraît évident que M. de Roquefeuille vous a présenté sous un jour complétement faux les faits auxquels vous venez de faire allusion; et quoique M. de Roquefeuille soit mon oncle, je ne lui reconnais pas le droit d'altérer, volontairement ou non, la vérité dans une chose qui m'intéresse plus que toute autre au monde.

En dépit de ses efforts pour conserver son sang-froid, Laubespin prononça ces paroles d'une manière si animée, que la comtesse demeura un instant interdite.

— Je suis si peu habituée à vous voir prendre un pareil ton, dit-elle enfin avec une espèce de tremblement dans la voix, que si je n'avais pas un devoir à remplir, je cesserais sur-le-champ cet entretien. Voulez-vous, oui ou non, m'écouter comme il convient à un fils d'écouter sa mère ?

Henri s'inclina d'un air de froid respect.

— Vous en voulez beaucoup à mon frère de m'avoir mise au courant de votre équipée romanesque, poursuivit madame de Laubespin avec un sourire dédaigneux. Dans mon opinion il vous a rendu service au moins autant qu'à moi.

— Peut-être suis-je en effet son obligé, répondit le jeune comte en souriant ironiquement à son tour; mais, pour mieux apprécier jusqu'à quel point je dois porter ma reconnaissance, je désirerais savoir ce qu'il vous a dit.

— Il m'a dit que vous aviez une maîtresse, répliqua la dévote avec une vivacité toute mondaine.

Laubespin ne répondit pas sur-le-champ, et il parut lutter un instant contre une émotion pénible.

— L'assertion de mon oncle, dit-il enfin, est fausse ou vraie selon le sens qu'il y attache. S'il a pris ce mot de maîtresse dans son acception habituelle et frivole, il a commis une erreur contre laquelle je proteste; si, au contraire, donnant à ce terme sa signification littérale et primitive, il a voulu prétendre qu'il existait une femme maîtresse et reine de ma pensée, de mon cœur, de mon âme, il a dit vrai, ma mère : cette femme existe. Depuis longtemps déjà je lutte contre le désir, contre le besoin de vous parler d'elle ; peut-être me serais-je tu encore, car je prévois les obstacles que va m'opposer votre froide raison ; mais, puisque l'occasion que j'attendais se présente sans que je l'aie cherchée, je vais tout vous avouer, mon amour, mes craintes, mes espérances ; je ne dis pas mes projets, car comment pourrais-je en former sans être sûr d'abord de votre approbation ?

La comtesse, dont le front s'était chargé d'un nuage pendant cette réplique prononcée avec l'accent le plus véhément, se rassit en silence et fit signe à son fils de poursuivre. Encouragé par ce geste, dont il ne remarqua ni la froideur ni la contrainte, Henri alors raconta à sa mère tous les incidents de la passion qui remplissait son âme, depuis le moment où il avait arraché Laure au suicide jus-

qu'à la scène dont le cimetière Montmartre avait été le matin même le théâtre.

Madame de Laubespin écouta cette narration, dans laquelle son fils mit l'inimitable accent de la passion la plus vraie, la plus ardente et la plus sincère, avec un dépit qui croissait à chaque mot, mais qu'elle parvint pourtant à dissimuler. Trouvant l'obstacle qu'il fallait vaincre, pour arriver à son but, beaucoup plus sérieux qu'elle ne l'avait cru d'abord, elle comprit qu'essayer de le briser serait une entreprise dont les chances étaient au moins douteuses, et qu'en pareil contre-temps l'emploi de la ruse était préférable à celui de la force. En face de ce jeune et énergique amour, l'autorité de la mère eût sans doute été impuissante; mais il restait à la comtesse l'expérience de la femme du monde, combinée avec l'hypocrisie de la fausse dévote, et en soupesant mentalement cette arme à deux tranchants, elle dit en elle-même : Rien n'est perdu.

— Contre mon attente, ton récit m'a vivement intéressée, dit-elle à Henri en composant si habilement son visage, qu'un air de bienveillante sympathie y remplaça soudain le froid mécontentement qu'il avait exprimé jusqu'alors ; je reconnais que j'ai mis un peu trop de précipitation dans mon jugement; mais, ainsi que tu l'as deviné, la faute en est à ton oncle plus qu'à moi. Il m'avait présenté la chose à son point de vue, et tu sais que ce point de vue est toujours si positif, si mondain, si matériel, qu'il frise parfois la brutalité. C'est ce qui est arrivé cette fois. De notre conversation de ce matin, j'avais conclu qu'il était question d'une intrigue vulgaire avec quelque grisette, et cela t'explique la sévérité de mon accueil. Tu connais mes principes ; tu ne dois donc pas être étonné du chagrin que m'avait causé la seule pensée que tu pusses être engagé dans une aventure de cette espèce. Mais encore une fois je me suis trompée, et c'est avec une véritable satisfaction que je reconnais mon erreur.

— Que vous êtes bonne, ma mère, dit Henri complète-

ment abusé par la dissimulation de la comtesse, et combien je me reproche maintenant de ne vous avoir pas tout avoué depuis longtemps !

— C'est ce que tu aurais dû faire dès le commencement, répondit madame de Laubespin d'un ton affectueux; d'après ce que tu viens de me dire, cette jeune fille est parfaitement honnête et pleine d'exellentes qualités...

— Un ange ! ma mère ! interrompit Henri avec l'enthousiasme naturel aux amoureux.

— Un ange, soit ; une sainte même si tu veux, reprit la comtesse en souriant d'un air d'indulgence ; mais, ange ou sainte, une jeune fille de dix-huit ans ne peut pas rester sous la protection d'un homme de ton âge, sans que cet arrangement, contraire à toutes les bienséances, ne prête aux interprétations les plus fâcheuses. Jamais, par exemple, tu ne parviendras à faire croire à ton oncle que ton amour pour ton intéressante protégée s'est maintenu, pendant les cinq mois de cette épreuve dangereuse, aussi réservé, aussi pur, en un mot aussi innocent que tu l'assures.

— Ma mère, doutez-vous de ma parole ?

— En aucune manière ; mais ta parole même aurait peine à convaincre ton oncle sur ce chapitre délicat, et bien d'autres seraient aussi incrédules que lui. Si tu tiens donc à la réputation de cette jeune fille...

— Autant qu'à la mienne et plus qu'à la vie ! s'écria Henri d'un ton passionné.

— Si tu tiens, dis-je, à la réputation de mademoiselle Laure Meynard, il faut mettre fin à une position exceptionnelle, tranchons le mot, équivoque.

— Que voulez-vous dire ? demanda Laubespin avec inquiétude.

— Rassure-toi, poursuivit la comtesse, dont le sourire affecté prit une expression caressante, je ne prétends pas rompre une liaison d'où, m'as-tu dit, dépend le bonheur de ta vie ; je veux seulement, dans l'intérêt de cette jeune fille, à laquelle je commence à m'intéresser, et dans ton intérêt

à toi-même, changer un état de choses, qui ne saurait se prolonger plus longtemps sans blesser les convenances, en une situation régulière où la médisance la plus envenimée ne puisse trouver à mordre. En un mot, il faut que tu te résignes à abdiquer en ma faveur ton romanesque protectorat.

— Eh quoi ! vous voulez...

— Prendre mademoiselle Laure Meynard sous ma sauvegarde ; vois-tu quelque inconvénient à cet arrangement ?

— Oh ! mon excellente mère, vous comblez mes vœux les plus chers. Combien de fois j'ai été sur le point de solliciter de vous ce que vous m'offrez de vous-même en ce moment avec une bonté qui me pénètre de reconnaissance !

— Ce que je fais est tout simple, répondit madame de Laubespin aussi tendrement que le lui permit le violent dépit qu'elle ressentait au fond de l'âme ; à la manière un peu folle dont tu me parles de mademoiselle Laure Meynard, je vois que je cours grand risque de devenir sa mère, et alors n'ai-je pas raison de vouloir commencer le plus tôt possible l'apprentissage du rôle que tu me destines sans trop t'inquiéter s'il me convient ou non ?

Ivre de joie, Henri, au lieu de répondre, prit les mains de sa mère et les pressa sur ses lèvres avec transport.

— Peut-être suis-je un peu trop faible, reprit la comtesse en continuant son patelinage, mais on n'est pas mère impunément. C'est donc bien convenu, demain tu me mèneras près de cette pauvre enfant.

— Vous la trouverez sans doute souffrante, peut-être malade, car cette scène d'aujourd'hui lui a fait une impression terrible. Elle s'est évanouie en rentrant et elle est restée fort longtemps sans connaissance ; jusqu'à neuf heures j'ai été dans une inquiétude affreuse, et voilà pourquoi je suis rentré si tard.

— A demain donc ! dit la comtesse en tendant à son fils une main fort belle encore, qu'il couvrit de nouveaux baisers.

—Bonsoir, ma bonne mère, répondit Henri transporté de bonheur; le jour où vous me direz: « Je consens que Laure soit ma fille, » ce jour-là je vous devrai deux fois la vie.

— C'est bien, c'est bien, tête folle ! un mariage ne s'enlève pas ainsi au galop. Nous reparlerons de tout cela.

Dès que Laubespin fut sorti du salon, la comtesse, qui s'était levée vers la fin de cette scène, se laissa retomber sur la causeuse avec l'air d'accablement d'une actrice qui vient de jouer le rôle le plus fatigant de son répertoire.

— Mon Dieu ! dit-elle en levant les yeux au ciel, pardonnez-moi cette dissimulation que la nécessité m'impose ; vous lisez dans mon cœur, et vous savez que je n'ai d'autre but que le bonheur de mon fils. — Lui laisser épouser cette grisette, jamais ! ajouta-t-elle tout à coup, en passant de la componction dévote à l'emportement le plus profane. — Séparés dès demain, et pour toujours !

IV

LE PLAIDEUR.

Le lendemain, M. de Roquefeuille, après avoir déjeuné, comme d'habitude, au Café de Paris, monta dans sa voiture et se fit conduire à la place de la Bourse. Les tintements d'oreilles dont il s'était plaint chez sa sœur ne s'étant pas renouvelés et tout symptôme de goutte ayant disparu, le vieux général était de fort bonne humeur, et, selon l'usage des gens qui ont beaucoup de temps à perdre, sa principale préoccupation, en ce moment, était de trouver un emploi à son désœuvrement.

En arrivant devant le théâtre du Vaudeville, M. de Roquefeuille tira le cordon du cocher. Mathieu Courtois, ou plutôt Jean, pour lui donner le nom attaché à son emploi, arrêta les chevaux, descendit de son siége, et vint prendre les ordres de son maître.

— Appelle un commissionnaire, lui dit ce dernier.

L'ex-cuirassier regarda de tous côtés et finit par aviser à l'angle de la rue Vivienne un jeune Auvergnat décoré d'une de ces médailles de cuivre par lesquelles la préfecture de police donne une sorte de caractère officiel à l'honnêteté laborieuse. D'un geste où se manifestait assez orgueilleusement le sentiment de la distance qui sépare un cocher de bonne maison d'un modeste commissionnaire, il lui fit signe d'approcher. Un instant après, l'Auvergnat, sa casquette à la main, était arrivé près de la portière.

— Tu connais l'hôtel de Tours? lui demanda le général.

— Oui, monsieur, répondit le commissionnaire, c'est tout près d'ici, derrière la Bourse.

— Tu vas y aller, tu demanderas si M. Falconet est arrivé. Te rappeleras-tu ce nom ?

— Oui, monsieur. Je demanderai si M. Palconet est arrivé.

— Falconet, drôle.

— M. Falconet.

— Bien. Si l'on te répond oui, tu demanderas si M. Falconet est en ce moment à l'hôtel. Si l'on te répond encore oui, tu ne demanderas plus rien, et tu viendras me retrouver, Marche.

Le commissionnaire, dans son bon sens d'Auvergnat, avait déjà évalué les probabilités de son pourboire, en prenant pour base de ce calcul la beauté des chevaux, le luxe de la voiture, l'arrogance du cocher et l'accent impérieux du maître.

— Voilà un gros bourgeois qui doit être cousu d'or, s'était-il dit; c'est bien le diable s'il ne me donne pas une pièce de quarante sous pour ma peine.

Animé par cette brillante perspective, l'Auvergnat prit sa course avec la rapidité d'un trait d'arbalète. Au bout de dix minutes il était de retour.

— M. Falconet est arrivé à l'hôtel il n'y a guère plus

d'une heure, dit-il au général, et il n'est pas encore sorti.

— Je t'ai dit Falconet, imbécile.

— C'est ce que je dis, monsieur. Salconet, un monsieur qui est borgne, à ce qu'ils m'ont dit à l'hôtel.

— C'est bien ça.

Le général tira sa bourse, y prit une pièce de vingt sous et la laissa tomber dans la main de l'Auvergnat, qui, après avoir fait une grimace de désappointement en voyant son château en Espagne réduit de moitié, se promit de courir moins vite une autre fois, le *bourgeois* fût-il encore plus gros, et y eût-il quatre chevaux à sa voiture.

— Jean, dit alors M. de Roquefeuille en descendant du coupé, tu vas m'attendre devant la Bourse.

Tandis que le cocher exécutait cet order, son maître alluma un cigare, traversa la place et entra dans la promenade plantée de jeunes tilleuls qui borde les deux faces latérales du monument. Le général, qui avait la Bourse à sa gauche, apercevait en face de lui, au bout de la promenade, l'entrée de l'hôtel de Tours, où venait de descendre M. Falconet.

— Arrivé il n'y a guère plus d'une heure, se dit-il en ralentissant le pas, notre forgeron se sera d'abord fait servir une tasse de café à la crème, comme un chien d'avare qu'il est; un déjeuner à la fourchette ébrécherait trop largement ses millions: ensuite, il aura fait sa barbe. En ce moment il endosse son habit noir râpé, et avant un quart d'heure je vais le voir paraître ; car un grippe-sou de cette activité n'est pas homme à perdre son temps dans une chambre d'hôtel garni au lieu d'aller à ses affaires.

Avant la fin du quart d'heure, la conjecture du vieillard fut réalisée. De l'allée où il se promenait il aperçut, sous la porte cochère de l'hôtel de Tours, le maître de forges, qu'il avait résolu d'arrêter au passage. En ce moment, d'une citadine arrêtée depuis quelque temps à l'angle que forme avec la place de la Bourse la rue Notre-Dame-des-Victoires, sortit la tête d'un homme qui sans doute

attendait aussi M. Falconet, car en l'apercevant il tourna le bouton de la portière comme s'il eût voulu descendre de voiture et aller à sa rencontre. Cet homme, dont le général entrevit les traits, qui lui rappelèrent ceux de Georges Broussel, changea subitement d'idée par quelque motif inconnu; au lieu d'achever d'ouvrir la portière, il se rejeta dans la citadine avec une sorte de précipitation et en abaissa le store de manière à se soustraire à la curiosité qu'aurait pu éveiller cette manœuvre mystérieuse.

M. Falconet sortit de l'hôtel d'un air refrogné, traversa la rue, et vers le milieu de la promenade se trouva inopinément en face du général, qui, en l'accostant, joua la surprise comme si, de son côté du moins, la rencontre n'eût pas été préméditée.

— Eh! c'est vous, Falconet, dit le vieillard avec un accent de bonne humeur; depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis deux heures à peine, général, répondit le maître de forges, dont la figure, loin de se dérider, avait pris une expression de froide réserve.

— Quel bon vent vous amène?

— Un fort mauvais vent au contraire.

— Est-ce que les forges vont mal?

— Assez mal, comme toujours; mais le mauvais vent dont je vous parle n'a rien de commun avec le plus ou moins de débit de mes fers.

— Une faillite peut-être?

— Pas tout à fait, quoique, à vrai dire, j'aimerais presque autant une faillite que ce maudit procès.

— Ah! oui, un procès en cour de cassation; votre fils m'en a parlé.

— Vous avez donc vu ce dissipateur de René? demanda l'avare, dont la figure se rembrunit encore.

— Depuis son arrivée je le rencontre tous les jours au Café de Paris, où il déjeune ainsi que moi.

— Il déjeune au Café de Paris? reprit le père de René d'un air d'indignation.

— En cela il fait preuve de goût, dit le général en souriant; et à propos de déjeuner, avez-vous déjeuné?

— Je viens de prendre une tasse de café au lait, selon mon habitude; le matin je ne mange jamais autre chose.

— Une tasse de café au lait! j'en étais sûr. Vrai brouet d'avare! se dit le général, qui, en ce moment, s'estime l'égal des plus profonds observateurs du cœur humain.

— Ce mauvais sujet de René a juré, je le vois, de me faire mourir avant l'âge, poursuivit M. Falconet en fronçant le sourcil d'un air courroucé; mais je ne suis pas assez simple pour prendre à cœur ses déportements, comme il l'espère peut-être : qu'il mange son bien si bon lui semble, je m'arrangerai de manière qu'il ne puisse pas après ma mort manger le mien.

— Allons, Falconet, la jeunesse est la jeunesse, nous avons tous passé par là. On ne déshérite pas un fils unique parce qu'il déjeune au Café de Paris au lieu de se contenter d'un tasse de café au lait.

— Je m'en contente bien, moi. D'ailleurs, ce vaurien de René n'est pas mon seul enfant. J'ai une fille, et si son frère me pousse à bout, elle n'en fera qu'un meilleur mariage; car sa dot s'arrondira de tout ce que je retrancherai à ce mange-tout.

Le maître de forges prononça ces dernières paroles d'un air important, qui voulait dire évidemment : Ma fille est un des meilleurs partis de la Lorraine; sa fortune peut s'accroître encore, et M. de Laubespin se repentira plus d'une fois de ne pas l'avoir épousée.

— Comment se porte-t-elle, cette chère demoiselle Félicité? demanda M. de Roquefeuille, qui ne répondit à cette espèce de provocation que par un redoublement de gracieuseté.

— Toujours un peu rouge. René vous a sans doute dit qu'elle a eu, il y a trois mois, la petite vérole?

— Bagatelle. De notre temps, qui n'avait pas la petite vérole?

— C'est ce que j'ai dit vingt fois à ma fille pour lui remettre la tête, car dans le commencement elle était désespérée ; mais maintenant elle a pris son parti. Et puis, sa tante Richelin, qui vient de mourir, lui a laissé une petite fiche de consolation de quinze mille livres de rente en bonnes terres, qui, ajoutées à ce que Félicité possédait déjà du chef de sa mère, constituent une dot assez présentable: en sorte que ce ne sont pas quelques grains de petite vérole de plus ou de moins qui l'empêcheront de se marier.

— Est-ce que mademoiselle Félicité n'est pas venue à Paris avec vous? reprit M. de Roquefeuille toujours souriant.

— Si fait. Je ne pouvais guère la laisser à la forge, et puis vous savez que les jeunes filles ne tiennent pas en place dès qu'il est question d'un voyage à Paris.

— Elle est donc à l'hôtel de Tours ?

— Non. En descendant de voiture, j'ai commencé par la conduire à la pension où elle a été élevée. L'ennuyeux procès qui m'amène ici me prendra la meilleure partie de mes moments, qu'aurait-elle fait seule pendant ce temps dans un hôtel garni ?

— Mon cher Falconet, permettez-moi de vous dire que vous avez eu tort d'emprisonner cette chère demoiselle Félicité dans ce pensionnat, où elle ne peut pas manquer de s'ennuyer beaucoup. Ma sœur, je n'en doute pas, eût été charmée de lui servir de chaperon, et moi-même j'aurais été heureux de mettre ma voiture à ses ordres, afin de lui faire voir Paris, qu'elle doit connaître à peine, quoiqu'elle y ait été élevée.

— Vous êtes trop bon, général, répondit d'un ton assez ec M. Falconet, et je ne me serais jamais permis de mettre pareille épreuve votre galanterie, non plus que la bienveillance de madame la comtesse de Laubespin.

— Vous ne connaissez pas ma sœur; elle eût été ravie, j'en suis sûr, de faire quelque chose qui pût être agréable à mademoiselle Félicité, car elle l'aime beaucoup.

Le maître de forges s'inclina froidement.

— Je vous demande pardon de vous quitter, général, dit-il ensuite, mais vous savez qu'un homme qui a un procès n'est pas maître de son temps.

— Ah bah ! à demain les affaires, reprit le vieillard avec un accent d'enjouement ; voyons, soyez bon compagnon. Votre tasse de café au lait ne vous empêchera pas de venir voir si les huîtres de Véry valent celles du Rocher de Cancale. Quoique j'aie déjeuné moi-même, je recommencerais volontiers, car j'ai toujours de l'appétit quand il s'agit de vider un flacon de vin de Johannisberg ou de Château-Lafitte avec un ami de trente ans.

Le vieil avare, dont la table était fort peu hospitalière, mais qui en revanche dînait chez autrui assez volontiers, eut quelque peine, malgré la réserve qu'il semblait s'être imposée, à résister à une invitation formulée en termes si séduisants.

— Ce sera pour une autre fois, général, dit-il d'un air moins gourmé, en ce moment il m'est impossible d'accepter. D'abord, comme je vous l'ai dit, j'ai déjeuné, et quand j'ai pris mon café le matin cela me mène jusqu'à six heures, et puis il est nécessaire que j'aille chez le conseiller chargé du rapport de mon procès.

— Comment se nomme-t-il, votre rapporteur ?

— M. de Mareuil.

— Mareuil ? voilà qui se trouve à merveille. Je vous mènerai chez lui.

— Vous le connaissez ?

— Parbleu ! nous avons fait assez de parties ensemble. Cela soit dit entre nous, Falconet. Vous comprenez qu'un grave conseiller à la cour de cassation ne serait pas très-charmé qu'on lui rappelât ses péchés de jeunesse.

— Ah ! vous connaissez M. de Mareuil ? reprit le maître de forges en se rapprochant du général au lieu de le quitter.

— Beaucoup, vous dis-je ; et puisqu'il est le rapporteur de votre procès, nous irons le voir ensemble.

— J'accepte, répondit M. Falconet, dont la froideur et

la réserve parurent définitivement vaincues par cette offre de service, êtes-vous libre en ce moment ?

— Faisons mieux, reprit le général du ton le plus naturel : au lieu d'aller chez Mareuil, que nous ne trouverions pas en ce moment, car il doit être au Palais, allons d'abord chez ma sœur.

— Chez madame la comtesse de Laubespin ? dit le maître de forges avec quelque étonnement.

— Elle connaît aussi particulièrement Mareuil ; c'est un de ses joueurs de whist, et ils se rencontrent dans le monde presque tous les soirs.

— En vérité !

— Vous savez comme ma sœur est obligeante, surtout pour les gens qu'elle affectionne, et vous êtes du nombre. Elle vous arrangera, chez elle-même, un rendez-vous que Mareuil prendra pour une rencontre fortuite, et vous pourrez lui parler à loisir de votre affaire. Cela vaudra beaucoup mieux qu'une visite de solliciteur.

— Peut-être avez-vous raison, général, dit le vieil industriel tout à fait radouci, mais êtes-vous sûr que madame la comtesse de Laubespin soit disposée...

— A vous rendre service? Puisque vous doutez de sa bonne volonté, je veux qu'elle-même vous en assure.

Les deux vieillards se trouvaient devant le péristyle de la Bourse. D'un signe M. de Roquefeuille appela Jean, qui du haut de son siége suivait ses moindres mouvements. Le coupé s'approcha aussitôt, et le général y fit monter le maître de forges. M. Falconet, décidé une heure auparavant à ne pas retourner chez madame de Laubespin, céda pourtant à l'impulsion qui lui était donnée ; car l'intérêt du plaideur lui fit oublier les anciens griefs du père de famille.

— Par bonheur le vieux ladre a un procès, se dit M. de Roquefeuille en montant à son tour dans la voiture ; sans cela j'aurais, je crois, été obligé de l'enlever de vive force, et cela eût constitué un rapt d'une nouvelle espèce.

Au moment où la voiture du marquis se mettait en mar-

che, la citadine qui était restée jusqu'alors immobile à l'angle de la rue Notre-Dame-des-Victoires s'ébranla de son côté.

— Suivez ce coupé bleu à chevaux gris où qu'il aille, venait de dire au cocher l'homme qui, un instant auparavant, s'était dérobé à la vue du maître de forges et à celle du vieux général en abaissant le store rouge de la citadine.

Cet homme, dont M. de Roquefeuille avait cru reconnaître les traits, était en effet Georges Broussel.

V

LA CITADINE.

Lorsque le général de Roquefeuille et M. Falconet arrivèrent chez madame de Laubespin, la comtesse, qui venait d'achever sa toilette, causait dans sa chambre à coucher avec son fils et continuait à l'abuser par le manége hypocrite dont il avait déjà été dupe la veille.

— Tu dois être content de moi, lui disait-elle d'un air d'enjouement; jamais, je crois, je n'ai été habillée de si bonne heure. J'avoue que la curiosité n'a pas peu contribué à me rendre matinale. Il me tarde de voir cette jeune fille, cet ange, comme tu l'appelles; qu'elle ait seulement le quart des qualités que tu lui attribues, je sens que j'aurai peine à me défendre de l'aimer. Mais me voilà prête, continua la comtesse en mettant ses gants, sonne pour qu'on aille chercher une voiture.

A l'instant où Henri exécutait l'ordre de sa mère, le bruit de la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre. Presque aussitôt Lorrain parut.

— M. le marquis de Roquefeuille et M. Falconet sont au salon, dit-il à la vicomtesse.

— C'est bien, j'y vais, répondit madame de Laubespin,

qui, à l'annonce de la visite du maître de forges, modifia subitement son plan de conduite.

— Quel ennui ! dit Henri quand le domestique se fut retiré.

— Je ne puis pas me dispenser de recevoir ton oncle et ce Falconet, puisque Lorrain a commis la sottise de les laisser entrer.

— Tâchez, du moins, de vous en débarrasser promptement.

— Cela me paraît difficile. On ne se débarrasse pas de ton oncle comme on veut, et M. Falconet est de ces gens sans usage qui, une fois entrés dans un salon, semblent ne plus savoir comment en sortir. Me voilà prisonnière pour deux heures.

— Deux heures ! répéta Laubespin d'un air d'impatience.

— Cela me contrarie autant que toi, mais qu'y faire ? Remettre notre petit voyage à demain, ce serait peut-être le meilleur parti. Qu'en dis-tu ?

Cette proposition, dont Henri ne soupçonna pas le véritable motif, lui agréa sur-le-champ, car en secret il désirait aller seul à Madrid ce jour-là, pour préparer Laure à la visite si inattendue de la comtesse.

— Vous avez raison, ma mère, s'empressa-t-il de répondre.

— Tiens-tu beaucoup à jouir pendant une couple d'heures de la conversation de M. Falconet ? reprit madame de Laubespin en souriant avec une affectation de malice.

— Cette corvée me désespérerait au contraire ; mais vous ne serez pas assez cruelle pour me l'imposer.

— Ce serait d'une mère barbare, inhumaine, dénaturée ; le temps est si beau, la promenade à cheval si agréable, et le bois de Boulogne a tant d'attraits !

Après avoir prononcé ces derniers mots d'un air d'indulgente moquerie, la comtesse sortit de la chambre pour aller recevoir M. Falconet, qu'elle attendait avec impatience depuis deux jours.

Sans se douter que sa mère se souciait encore moins de le voir assister à la visite du maître de forges qu'il ne s'en souciait lui-même, et que dans l'aimable congé qu'elle venait de lui donner il entrait beaucoup plus de calcul que de tendresse, Laubespin se hâta de mettre à profit sa liberté. Lorrain reçut l'ordre de seller sur-le-champ Soliman, et un quart d'heure après le comte se mit en route le cœur bercé des plus doux rêves de l'espérance. Au moment où il passait devant la voiture de son oncle, arrêtée à deux pas de la porte cochère, Jean, du haut du siége où il se carrait orgueilleusement, ôta son chapeau avec un mélange de respect, d'affection et de bouderie, qui rappelait le dévouement grondeur des vieux soldats de la garde impériale.

— Bonjour, Jean, lui dit Laubespin en souriant, m'en veux-tu toujours ?

— Sans commander monsieur le comte... répondit l'ex-cuirassier, qui, dans le trouble où le jeta cette question inattendue, ne trouva pas autre chose à dire.

— Je t'ai rudoyé l'autre jour et je t'en fais mes excuses, continua Henri, dont la bienveillance naturelle recevait un nouvel aliment du bonheur dont son cœur était plein, et qui, en ce moment, eût voulu pouvoir rendre heureux le monde entier.

— Des excuses? Ah bien, par exemple, reprit Jean avec une émotion visible, monsieur le comte se moque de moi.

— Pas le moins du monde, mon brave Jean ; je te répète que j'ai eu tort de te parler si rudement l'autre jour, et que je serais très-fâché que tu en conservasses de la rancune.

— S'il y a un seul cheveu de ma tête qui y pense, dit l'ancien soldat, que je devienne cocher de citadine.

Jean éleva la voix en prononçant ces derniers mots et sembla défier d'un regard dédaigneux le conducteur d'un char numéroté, à un seul cheval, qui venait de s'arrêter à quelques pas du coupé.

— Ce cocher ne te dit rien, reprit Henri, pourquoi le provoques-tu?

— C'est au contraire lui qui me provoque, monsieur le comte; depuis la place de la Bourse, ce maragouin-là, sauf votre respect, est sur mes talons. S'il ne cherchait pas les coups de fouet qu'il va recevoir tout à l'heure pour peu qu'il continue à me vexer, est-ce qu'il essaierait de lutter contre mes deux chevaux avec sa méchante haridelle!

— Il en a le droit, répondit Laubespin en riant; c'est à toi de défendre l'honneur de tes chevaux, mais pas de querelle avec ce cocher. Tu en assommerais trois comme lui, et quand on est le plus fort, il n'est pas généreux d'être l'agresseur.

— Monsieur le comte a raison, dit Jean avec un ineffable mépris; je salirais mon fouet.

Le cocher de la citadine avait entendu une partie de ce dialogue; mais, convaincu sans doute de l'infériorité de ses forces, il garda le plus prudent silence et parut exclusivement occupé du soin d'attacher un petit sac d'avoine au cou de son cheval, qui semblait essoufflé et rendu de fatigue.

Laupespin fit un mouvement pour continuer son chemin.

— Sans commander monsieur le comte, j'aurais une prière à lui adresser, lui dit l'ex-cuirassier avec une sorte de timidité.

— Parle; pour peu que ta demande soit raisonnable, elle t'est accordée d'avance.

— Je ne demande rien pour moi: quand on est au service de mon général, on n'a besoin de rien; mais c'est ce pauvre Soliman.

— Soliman! c'est pour lui que tu sollicites?

— Il le faut bien, monsieur le comte, puisque le pauvre cheval ne peut pas le faire lui-même, n'étant pas doué de la parole; et à vrai dire c'est la seule chose qui lui manque.

— Enfin, que demandes-tu pour Soliman? dit Henri, qu'amusait l'air grave et pénétré du cocher.

— Si c'était un effet de la bonté de monsieur le comte d'ordonner à Lorrain d'avoir un peu plus soin de cette

pauvre bête. Je le lui ai déjà dit, mais le vieux fainéant ne m'écoute pas; et comme il est au service de madame la comtesse, il n'y a pas moyen de lui enseigner sur sa propre peau comment on doit étriller un cheval.

— Tu trouves donc Soliman mal étrillé?

— Mal étrillé, le crin mal peigné, les sabots mal cirés, enfin une bête mal tenue; et quand je pense que c'est mon pauvre Soliman qu'on traite comme ça, il me prend des envies d'administrer à ce vieux lâche de Lorrain une petite correction d'ami, comme celle que j'ai donnée hier, avec l'autorisation de mon général, à cet autre polisson de Laflèche.

— Ne t'en avise pas; c'est moi qui me charge de parler à Lorrain, et je te promets qu'à dater d'aujourd'hui Soliman sera traité avec tous les soins qu'il mérite.

— Pauvre bête! c'est que je n'ai jamais aimé cheval autant que celui-là, dit le cocher en contemplant Soliman d'un air attendri.

Laubespin fit un signe de tête auquel Jean répondit par un salut qui annonçait au moins autant de dévouement que de respect, et il rendit la bride à son cheval. Soliman partit aussitôt, mais ce premier élan ne fut pas de longue durée; en jetant par hasard les yeux sur la citadine dont le prudent conducteur avait excité le courroux du cocher à livrée aristocratique, Henri aperçut dans l'intérieur Georges Broussel, qui, la tête à la portière, le contemplait lui-même depuis quelques instants avec le regard fixe et acéré de la haine la plus implacable. A cette vue, le comte arrêta son cheval comme s'il eût subi l'influence d'une fascination irrésistible.

Les deux ennemis se regardèrent en silence. Chacun d'eux semblait attendre la provocation de l'autre. Pendant un instant, à voir la sourde rage répandue sur la physionomie de Broussel, on eût pu croire que de ses lèvres blêmes et contractées allait jaillir une mortelle insulte. Il n'en fut rien pourtant. Après une lutte intérieure, violente, mais

courte, le beau-père de Laure parvint à comprimer sa fureur; bientôt il sourit orgueilleusement en homme qui, ayant su triompher de lui-même, se croit le droit de compter pour rien tout autre ennemi, et, se retirant par un mouvement lent et calme, il s'appuya d'un air dédaigneux dans un des angles de la citadine.

Cette pantomime méprisante irrita Laubespin plus que ne l'eût fait peut-être un outrage direct, et lui ôta le sang-froid qu'il s'était promis de conserver.

— Monsieur, un seul mot, dit-il d'un ton animé en faisant approcher son cheval de la portière.

— Je vous écoute, monsieur, répondit négligemment Broussel sans changer d'attitude.

— Cette rencontre devant la maison où je demeure me donne à penser que peut-être aviez-vous l'intention de me rendre visite.

— Vous m'apprenez que vous demeurez dans cette maison, jusqu'à présent je l'ignorais.

— Cependant votre manière de stationner devant cette porte semble indiquer..

— Que j'attends quelqu'un, c'est possible; mais ce quelqu'un, ce n'est pas vous.

— Excusez mon erreur, monsieur, reprit Henri en rendant à son ennemi le dédaigneux sourire qu'il en avait reçu l'instant d'auparavant; d'après ce qui s'est passé hier, je croyais avoir quelque raison de supposer que la personne attendue par vous pouvait être moi.

— Je ne suis pas un homme du monde, de votre monde, du moins, répondit Broussel d'un ton sardonique, mais pourtant, monsieur le comte, je ne suis pas tout à fait aussi dépourvu d'usage que vous paraissez le croire. Aux termes où nous en sommes, si j'avais quelque chose de particulier à vous faire savoir, je chargerais de ce soin un ou deux de mes amis (c'est ainsi, je crois, que cela se passe parmi les gens qui savent vivre), mais je ne viendrais certes pas vous

attendre dans la rue comme s'il s'agissait d'un rendez-vous avec une grisette.

Confondu de ce flegme imperturbable, qui contrastait de la manière la plus imprévue avec la violence pour ainsi dire fanatique à laquelle son adversaire s'était abandonné la veille, Laubespin inclina légèrement la tête, et fit partir son cheval; mais presque aussitôt une réflexion le retint, et il se rapprocha de la portière.

— Dans le cas où il vous plairait de donner suite à notre pittoresque escarmouche d'hier, dit-il avec un sourire de défi, j'aurais une prière à vous adresser.

— Parlez, monsieur le comte, répondit Georges du même ton, vos prières sont des ordres pour moi.

— Je demeure avec ma mère, et je désire qu'elle ne sache rien de tout ceci. Cela vous paraît, je l'espère, assez naturel?

— Parfaitement naturel. Lorsque le moment sera venu de reprendre la petite escarmouche en question, vous désirez que mes témoins ne se présentent pas à votre domicile officiel, de peur que leur visite n'alarme la tendresse maternelle de madame la comtesse de Laubespin.

— Vous m'avez compris, monsieur.

— Cela, je le répète, me semble excessivement naturel, et à votre place j'agirais de même. Mais la difficulté est sans doute facile à lever. Il me paraît impossible qu'un jeune gentilhomme de votre galanterie n'ait pas dans quelque coin de Paris une petite maison ouverte à ses amis, surtout à ses amies, et où ses ennemis mêmes puissent le trouver au besoin.

Broussel accompagna ces paroles d'un regard perçant.

— Ceci, monsieur, me paraît un anachronisme, dit Henri, qui n'eut garde de tomber dans le piége en livrant à son adversaire le secret de l'asile où Laure vivait depuis cinq mois; nous ne sommes plus, que je sache, au temps de la régence. J'ignore si quelques hommes ont encore aujourd'hui ce qu'on nommait autrefois une petite maison; mais que cela soit ou non. pour moi je n'en ai pas.

— C'est donc poste restante que vous vous faites adresser billets doux et cartels ? demanda Georges avec un accent de persiflage.

— Non, monsieur, répondit froidement Laubespin, mais s'il vous prend jamais fantaisie de m'envoyer quoi que ce soit qui ressemble à la dernière chose dont vous venez de prononcer le nom, je vous prie de vouloir bien vous rappeler que M. de Roquefeuille, mon oncle, demeure rue Taitbout, n° 38 ; c'est chez lui que j'élis domicile. Mon oncle a servi quarante ans ; il a vu d'ailleurs le commencement de l'affaire, et il n'y a pas à craindre qu'il cherche en aucune manière à en empêcher la conclusion.

— Je sais cela, monsieur, et l'avis que vous me donnez est inutile, car tout est déjà convenu depuis hier avec M. de Roquefeuille. Ce duel que vous semblez désirer maintenant autant que moi, aura lieu, n'en doutez pas, mais plus tard. En ce moment je suis exclusivement occupé d'une autre affaire, qui m'oblige à vous demander à mon tour un délai de quelques jours.

— Tout le temps qui vous conviendra, monsieur ; je n'ai pas besoin, sans doute, d'ajouter que vous me trouverez prêt à votre premier appel.

Les deux irréconciliables ennemis échangèrent un salut hautain, et Henri piqua des deux aussitôt.

— Sois tranquille, fat présomptueux, dit alors Broussel en se penchant pour le regarder s'éloigner, nous nous retrouverons, armés, en face l'un de l'autre, et ce jour-là personne ne nous séparera ; mais me crois-tu assez fou pour jouer ma vie contre la tienne avant d'avoir assuré ma vengeance ?

Le cocher de la citadine, à qui le voisinage du formidable Jean semblait inspirer une certaine frayeur, s'approcha de la portière.

— Monsieur, dit-il, est-ce que nous restons ici ?

— Tant que cette autre voiture y restera, répondit Georges Broussel, qui se renfonça dans la citadine et y resta

immobile, les yeux fixés invariablement sur la porte où étaient entrés le général de Roquefeuille et M. Falconet.

VI

L'ARGENT ET LE BLASON.

Madame de Laubespin entra par une porte communiquant à son appartement particulier dans le salon où venaient d'être introduits le vieux général et le maître de forges. Une métamorphose, comparable par sa soudaineté à un changement de décoration à vue, s'était accomplie pendant ce court trajet dans sa physionomie. Au lieu du doux persiflage qu'inspirent à une mère indulgente les pardonnables folies d'un fils bien-aimé, son visage, aussi habilement composé qu'ait jamais pu l'être masque de diplomate, exprimait l'urbanité gracieuse et digne à la fois d'une maîtresse de maison consommée en son métier, qui, en recevant une visite désirée, consent à avouer le plaisir qu'elle éprouve, mais à condition de constater l'honneur qu'elle accorde.

A la vue de la comtesse, M. Falconet s'inclina d'un air empesé. Le vieux général, qui était resté à deux pas en arrière, profita de ce salut formaliste pour lancer à sa sœur un coup d'œil expressif par-dessus la tête du maître de forges.

— Voilà le gibier que je vous avais promis de rabattre, signifiait ce regard; maintenant le reste vous regarde.

— Quelle agréable surprise, monsieur Falconet ! dit madame de Laubespin en montrant un fauteuil au vieil industriel; j'ignorais que vous fussiez à Paris.

— Je n'y suis que depuis ce matin, madame la comtesse, répondit le maître de forges, qui attendit cérémonieusement pour s'asseoir que madame de Laubespin et son frère se fussent assis eux-mêmes.

— Arrivé d'aujourd'hui seulement ?

— Depuis trois heures à peine.

— C'est donc moi qui ai votre première visite ?

— Oui, madame la comtesse, répondit M. Falconet en s'inclinant de nouveau.

— Voilà un procédé tout aimable, et je ne puis vous dire à quel point j'y suis sensible.

— Ma sœur, n'écoutez pas ce sournois de Falconet, dit le général de Roquefeuille d'un air de bonne humeur, il voudrait vous persuader qu'en arrivant à Paris, sa première pensée a été pour vous; mais moi je vous engage à n'en rien croire.

— Général, dit le maître de forges, vous voulez donc donner mauvaise opinion de moi à madame la comtesse ?

— Falconet, ma franchise de vieux soldat ne me permet pas de transiger avec la vérité. Il est certain que si nous ne nous étions pas rencontrés par hasard sur la place de la Bourse, ma sœur n'aurait pas en ce moment le plaisir de vous voir chez elle. Du reste, poursuivit le vieillard en s'adressant à la maîtresse du logis, Falconet fût-il resté une semaine avant de venir vous présenter ses hommages, il n'aurait pas fallu lui en vouloir pour cela, car il se trouve en ce moment dans une de ces positions exceptionnelles qui dispensent un homme de la galanterie et presque de la politesse : il a un procès.

— Un procès où il s'agit de deux cent mille francs au moins, dit le vieux plaideur avec une expression soucieuse.

— Vous me conterez cela, reprit la comtesse d'un air d'intérêt; mais avant tout donnez-moi des nouvelles de cette chère Félicité. Vous l'avez laissée en Lorraine ?

— Non, madame la comtesse; ma fille est venue à Paris avec moi.

— Et vous ne me l'avez pas amenée ! s'écria madame de Laubespin avec un accent d'aimable reproche.

— Je ne me serais pas permis de le faire avant d'être sûr qu'une pareille démarche ne paraîtrait point indiscrète.

— Indiscrète ! quand vous savez combien j'ai toujours

aimé Félicité ! Mais où est-elle en ce moment, cette chère enfant?

— A la pension où elle a été élevée.

Malgré son empire sur elle-même, madame de Laubespin eut peine à contenir un mouvement de dépit ; car elle savait fort bien qu'à leur titre officiel les maîtresses de pension joignent assez souvent la qualité de négociatrices en mariages, pour employer un terme vulgarisé par les annonces de journaux. La comtesse se représenta donc sur-le-champ les séductions conjugales auxquelles une habile concurrence pouvait exposer une personne aussi richement dotée que la fille du maître de forges, et elle ne s'en trouva que plus déterminée à défendre, envers et contre tous, le droit de dîme qu'en qualité de belle-mère elle avait résolu de prélever sur le futur mariage de son fils.

— Ah ! monsieur Falconet, dit-elle d'un ton doucereux, je n'ai pas le droit de vous blâmer, mais il me semble que rien ne vous forçait de remettre en pension cette chère Félicité. Vous ne manquez pas d'amis en ce pays, et dans le nombre il s'en serait trouvé, je parle de personnes offrant toutes les garanties désirables, qui n'eussent pas mieux demandé que de vous rendre un faible service en se procurant un véritable agrément. Félicité est d'une société si douce ! Pour ma part, je l'avoue, le plus grand plaisir que vous auriez pu me faire eût été de me confier cette chère enfant pendant toute la durée de votre séjour à Paris.

— Que vous ai-je dit ! ajouta M. de Roquefeuille en appuyant habilement cette attaque.

Le maître de forges parut d'abord embarrassé, mais bientôt le sentiment de sa supériorité de fortune lui rendit l'aplomb qu'avait un instant ébranlé l'aisance aristocratique de ses deux interlocuteurs.

— Madame la comtesse, répondit-il en se redressant d'un air froid, j'aurais été sans doute honoré de placer ma fille sous votre patronage, mais il me semble qu'une pareille

démarche eût été en contradiction manifeste avec l'état actuel de nos relations.

— Expliquez-vous, dit la mère d'Henri avec un sourire qui semblait stéréotypé sur ses lèvres.

— Je vous demande pardon de revenir sur le passé, poursuivit M. Falconet d'un ton gourmé; mais le tour que vient de prendre la conversation m'y oblige. Il a été question d'un mariage entre M. de Laubespin et ma fille. Ce projet n'ayant pas eu de suite par des raisons qui me sont étrangères, il me semble que ce n'était pas à moi d'en provoquer la reprise; or qu'eût été la démarche dont vient de parler madame la comtesse, sinon une tentative plus ou moins convenable pour renouer les négociations?

M. de Roquefeuille et sa sœur échangèrent un regard rapide comme pour se dire : — Notre homme mord de lui-même à l'hameçon: maintenant tout dépend de l'adresse du pêcheur.

— Voilà la glace rompue, et j'en suis charmé, dit le général, qui sur un signe, de la comtesse, prit la parole. — Voyons, Falconet, expliquons-nous. Ma sœur n'est qu'une femme et je ne suis qu'un vieux soldat; vous, vous êtes un homme rompu aux affaires : par conséquent tout l'avantage est de votre côté; mais la franchise, lorsqu'elle existe de part et d'autre, rend la partie égale. Jouons donc cartes sur table. Il a été question, dites-vous, d'un mariage entre votre fille et mon neveu : c'est vrai. Ce projet n'a pas eu de suite jusqu'à présent, c'est encore vrai. Mais s'ensuit-il de là qu'il faille le regarder comme définitivement avorté?

Le général s'arrêta et parut attendre la réponse du maître de forges.

— Il ne m'appartient pas de résoudre une pareille question, répliqua ce dernier d'un air de réserve : lors de l'espèce de rupture à laquelle a donné lieu ce projet de mariage, je suis demeuré complétement passif; ce n'est donc pas à moi de prendre l'initiative d'un rapprochement.

— Vous avez raison, Falconet, reprit M. de Roquefeuille

avec un accent de franchise militaire, ce n'est pas plus à vous qu'à madame de Laubespin de prendre cette initiative ; car si ma sœur a son orgueil de mère, et quoi de plus honorable qu'un tel sentiment ! vous avez de votre côté votre petite vanité paternelle dont les droits ne sont pas moins incontestables. Cependant, imiter Achille en se confinant de part et d'autre dans sa tente, n'est pas le moyen d'avancer une affaire dont au fond nous désirons tous la conclusion ; c'est donc moi qui, mettant de côté tout amour-propre, entreprendrai de renouer les négociations. Mais, d'abord, ma sœur, me donnez-vous carte blanche ? ajouta l'adroit vieillard en s'adressant à la comtesse.

— Il me semble, répondit madame de Laubespin, qu en ma qualité de femme, j'ai le droit d'attendre que M. Falconet nous fasse connaître ses intentions.

Pris à l'improviste et mis en demeure de s'expliquer sur-le-champ, le maître de forges sortit de sa réserve habituelle et laissa percer assez clairement le secret désir que lui inspirait depuis longtemps une vanité presque égale à son avarice.

— Madame la comtesse de Laubespin et M. de Roquefeuille, répondit-il d'un ton patelin, n'ont jamais douté, je l'espère, du plaisir que me causerait une alliance avec eux.

— Voilà parler, Falconet ! reprit le vieux général en redoublant de cordialité ; les affaires marchent vite et sont bien près de se conclure quand on les traite avec franchise. Voici donc, en résumé, où nous en sommes : vous désirez ce mariage, ma sœur le désire de même et moi aussi ; en conséquence, il me semble que dès à présent nous pouvons le regarder comme décidé.

— Il m'a paru que M. de Laubespin montrait beaucoup de froideur au sujet de ce mariage, dit le père de mademoiselle Félicité du ton d'un homme qui ne demande qu'à se laisser convaincre.

— Je m'engage pour lui, répondit la comtesse sans hésiter.

Le général regarda sa sœur avec un étonnement mêlé d'une sorte d'admiration.

— Voilà un engagement qui me semble un peu hardi, se dit-il en lui-même; mais les femmes ont des ruses de guerre que les plus roués de nous autres n'inventeraient jamais : pour parler si résolûment il faut qu'elle soit sûre de son fait.

Par un geste plein de noblesse, madame de Laubespin tendit sa main au vieil industriel.

— La paix est-elle conclue ? lui dit-elle en même temps avec le plus charmant sourire.

— Voici ma signature, madame la comtesse, répondit M. Falconet, qui, dans un bel accès de galanterie dont il fut étonné lui-même en y réfléchissant par la suite, pressa contre ses lèvres étroites et blafardes la main qui lui était si gracieusement abandonnée.

— Bravo, Falconet ! s'écria le vieux général avec un accent de victoire, nous voilà d'accord sur le point essentiel, et maintenant honni soit qui se dédira !

— J'irai voir cette chère Félicité aujourd'hui même, dit madame de Laubespin non moins triomphante que son frère, mais plus habile à dissimuler la joie que lui causait cette réussite inespérée.

— Nous ne parlons pas de mon procès, reprit le maître de forges, à qui l'heureuse conclusion d'une affaire si importante qu'elle fût ne faisait jamais perdre de vue ses autres intérêts.

— Parlons-en, se hâta de répondre M. de Roquefeuille en jetant un regard d'intelligence à la comtesse ; voici, ma sœur, de quoi il s'agit : Falconet a un procès en cour de cassation, et c'est Mareuil qui en est le rapporteur ; il faut les aboucher l'un avec l'autre, sans que la chose ait l'air d'avoir été concertée.

— M. de Mareuil ? dit madame de Laubespin, bien certainement il passera la soirée chez moi aujourd'hui même. Si monsieur Falconet veut accepter ce soir une tasse de

thé, ou plutôt, ajouta la comtesse en se reprenant, si un dîner sans façon ne lui fait pas peur...

— Falconet, interrompit le vieux général en riant, acceptez la tasse de thé, mais non le dîner sans façon, car c'est aujourd'hui vendredi, et vous savez que ma sœur est dévote. Elle vous ferait faire maigre chère dans toute l'étendue du mot. Nous dînerons ensemble chez Véry..., en maigre, bien entendu, poursuivit le vieillard, qui regarda la dévote d'un air railleur ; et ensuite nous viendrons endoctriner Mareuil. Il faudra que votre procès soit bien mauvais pour que nous ne parvenions pas, ma sœur et moi, à lui persuader qu'il est excellent. A table vous me conterez en gros ce dont il s'agit.

— L'affaire est assez importante, dit le maître de forges, dont la figure s'était tout à fait déridée, et j'avoue que je désirerais beaucoup la voir recommandée à M. de Mareuil.

— Elle le sera, et chaudement, c'est moi qui vous le jure, reprit le général; aux termes où nous en sommes, c'est bien le moins que nous vous rendions tous les petits services qui dépendent de nous.

— Je garderai de celui-là une éternelle reconnaissance ; mais il me semble que madame la comtesse se disposait à sortir, dit le maître de forges, qui se leva, comme s'il eût craint d'être indiscret en prolongeant sa visite.

— Vous me quittez déjà ! répondit madame de Laubespin en se levant à son tour.

M. Falconet la salua beaucoup moins cérémonieusement qu'il ne l'avait fait en entrant, et avec une sorte de familiarité dont la hautaine comtesse fut passablement choquée ; mais elle n'eut garde de laisser deviner son dépit.

— A ce soir donc, dit-elle de son air le plus gracieux ; je vous destine un petit cadeau de noces, mais pour tenir en éveil votre curiosité, je ne veux pas vous dire maintenant de quoi il s'agit.

Après un dernier échange de compliments, M. Falconet et M. de Roquefeuille sortirent du salon.

— Il faut avouer que madame de Laubespin est une des plus aimables femmes qu'on puisse voir, dit le maître de forges au général lorsqu'ils furent remontés en voiture.

— Du moins elle est pleine d'obligeance pour les personnes qu'elle aime, et, je vous le répète, vous et votre famille vous êtes depuis longtemps du nombre.

— Savez-vous quel est ce petit cadeau de noces dont elle a parlé quand nous sommes sortis ? reprit l'industriel, dont les oreilles d'avare s'étaient dressées à ce seul mot de cadeau.

A cet égard, M. de Roquefeuille n'était pas plus instruit que son compagnon ; mais il profita habilement de l'occasion pour renforcer le filet où il se flattait d'avoir pris l'avide et non moins orgueilleux maître de forges.

— Je crois, répondit-il en souriant finement, qu'il s'agit d'une petite surprise que ma sœur vous ménage pour le jour de la signature du contrat.

— Quelle surprise ?

— Me garderez-vous le secret ?

— Sans doute, je ne suis pas un enfant.

— Eh bien !... peut-être allez-vous trouver cela bien frivole ; mais songez que ma sœur a été élevée dans les idées de l'ancien régime, et que le faubourg Saint-Germain, où elle vit, attache toujours de l'importance aux distinctions nobiliaires qui nous paraissent, à nous autres hommes raisonnables, de vrais hochets.

— Mais enfin, quelle surprise me ménage madame de Laubespin ? demanda le maître de forges, dont la curiosité était vivement excitée.

— Le titre de baron, répondit négligemment le vieux général.

— Le titre de baron ! répéta M. Falconet en ouvrant de toute sa grandeur son œil unique.

— Cette idée vous paraît sans doute par trop puérile ? reprit M. de Roquefeuille, qui lut sur-le-champ sur la physionomie de son voisin que le coup avait porté.

— Mais c'est selon la manière dont on envisage la chose, répondit assez naïvement le vaniteux maître de forges.

— Voici comment ma sœur l'envisage, et peut-être, après tout, n'est-elle pas aussi enfant que j'ai bien voulu le prétendre tout à l'heure. M. Falconet, dit-elle, est riche industriel, grand propriétaire, membre du conseil général de son département, chevalier de la Légion d'honneur...

— J'aime à reconnaître que c'est moins à mon mérite ou à mes services administratifs qu'à votre crédit et à celui de madame de Laubespin que je dois mon ruban rouge, interrompit le maître de forges avec une modestie affectée.

— Que manque-t-il donc à M. Falconet, ajoute ma sœur, pour appartenir décidément à l'aristocratie ? Un titre. Qu'il soit baron, le voilà tout à fait des nôtres, comme on dit au faubourg Saint-Germain.

— Mais pensez-vous, général, que madame la comtesse de Laubespin aurait assez de crédit...

— Pour vous faire nommer baron ? interrompit le rusé général. Si ma sœur s'en mêle, ce sera enlevé en vingt-quatre heures. Baron Falconet ! cela ne sonne pas trop mal.

— Baron Falconet ! répéta mentalement le maître de forges, qui, après avoir redressé sa taille par un mouvement involontaire, se renversa d'un air d'importance sur le dossier du coupé.

Le silence régna pendant quelque temps, puis la conversation reprit sur un autre sujet. Ainsi qu'il avait été convenu en sortant de chez madame de Laubespin, le général reconduisit M. Falconet à l'hôtel de Tours, où le maître de forges avait l'intention d'écrire quelques lettres d'affaires jusqu'à l'heure du dîner.

— Il est bien entendu que nous dînons ensemble, dit M. de Roquefeuille lorsque le futur baron fut descendu ; à six heures, je viendrai vous prendre.

Au moment où le coupé du général s'éloignait, la citadine à stores rouges qui l'avait suivi avec une persévérance héroïque, s'arrêta à son tour à la porte de l'hôtel. Il était

temps, car le cheval semblait près de tomber de fatigue.

Georges Broussel descendit aussitôt, et entra sous la porte cochère.

— M. Falconet? demanda-t-il en entr'ouvrant le vasistas de la loge.

— Au numéro 15, répondit le concierge; M. Falconet vient de rentrer à l'instant même.

Broussel n'en demanda pas davantage, et il se dirigea d'un pas rapide vers l'escalier qu'en ce moment même achevait de monter son beau-frère.

VII

LES DEUX BEAUX-FRÈRES.

En entrant dans la chambre qu'il n'occupait que depuis quelques heures, M. Falconet, avant de s'asseoir devant un petit bureau placé près de la fenêtre, pour y écrire sa correspondance, s'approcha de la glace qui surmontait la cheminée et s'y regarda un instant d'un air assez content de lui-même.

— Baron Falconet! dit-il tout à coup à haute voix avec autant d'emphase que le tuteur de Rosine en met à dire : docteur Bartholo!

Peut-être cette agréable contemplation se fût-elle prolongée; mais au moment où le maître de forges commençait à se trouver l'air passablement aristocrate et la physionomie tout à fait baronniale, la porte de la chambre s'ouvrit sans avertissement préalable.

Un peu honteux de s'être laissé voir dans une attitude plus convenable à une jeune femme coquette qu'à un homme mûr et borgne, M. Falconet se retourna brusquement, prêt à rabrouer l'importun qui se permettait de le surprendre d'une manière si indiscrète; mais la parole expira sur ses

lèvres, et il resta immobile d'étonnement en apercevant son beau-frère sur le seuil de la porte.

Celui qui eût vu la veille Georges Broussel la fureur dans les yeux, l'outrage sur les lèvres, le poignard à la main, aurait eu peine à reconnaître ce furieux dans l'homme grave, calme et complétement maître de lui qui venait de s'arrêter à l'entrée de la chambre. Peu de mots suffiront pour expliquer un changement si extraordinaire en apparence.

Georges Broussel était une de ces organisations vigoureuses que la nature semble avoir armées avec un soin particulier, en vue des luttes violentes qu'elles sont destinées à soutenir. Il possédait à la fois l'énergie qui frappe et l'adresse qui pare; son premier mouvement était toujours emporté, mais la réaction ne se faisait pas attendre; après l'indomptable fougue du tempérament, le calcul d'un esprit fort positif parlait à son tour et finissait d'ordinaire par être seul écouté. Chez Broussel, enfin, la passion la plus véhémente et la plus exaltée s'enveloppait au besoin d'hypocrisie, utile fourreau qui, dans les moments où la prudence est nécessaire, cache la lame de l'épée sans en émousser le tranchant.

Tournées au bien et purifiées par leur but, de pareilles facultés eussent été dignes d'éloges; dirigées vers le mal, au gré de cette inexplicable fatalité qui semble dominer invinciblement certaines existences, elles devaient produire les plus désastreux résultats.

Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner, a dit un prince qui s'y connaissait. Le même axiome peut s'appliquer avec non moins de justesse à l'art de venger ses injures. Convaincu de cette vérité, Broussel résolut de mûrir dans l'ombre sa vengeance afin de la rendre efficace et complète.

— Tuer son ennemi, à l'improviste, d'un seul coup, sans qu'il ait le temps de se reconnaître, est-ce le punir? Non, s'était-il dit; cela peut être bon pour une brute incapable de résister à l'instinct qui lui crie de se jeter sur sa proie;

mais un homme, à moins d'être aussi privé de raison que cette brute elle-même, doit procéder autrement. M. de Laubespin, d'ailleurs, mérite bien que je fasse en sa faveur quelques frais d'imagination.

Georges combina aussitôt un plan dont le succès lui parut infaillible, et sa visite à M. Falconet, démarche à laquelle celui-ci s'attendait si peu, n'avait d'autre but que d'en assurer l'exécution.

— Monsieur Broussel, je crois ? dit en réponse au salut de son beau-frère le maître de forges, dont la figure, tout à l'heure souriante, exprima subitement la surprise la moins agréable, ou plutôt le mécontentement le plus manifeste.

Sans se laisser déconcerter par la froideur glaciale de cet accueil, Broussel referma la porte, et s'avança ensuite vers son beau-frère d'un air sérieux et plein d'assurance.

— Monsieur Falconet, lui dit-il alors avec l'accent le plus calme, nos rapports depuis sept ans sont d'une nature si peu cordiale, je pourrais même dire si hostile, qu'il n'a fallu rien moins qu'une impérieuse nécessité pour me décider à la démarche que je tente aujourd'hui près de vous.

Le maître de forges remarqua surtout dans cet exorde l'expression d'impérieuse nécessité ; il en conclut aussitôt que la visite de son beau-frère avait pour but un emprunt, supposition à laquelle l'état de gêne notoire où vivait Broussel depuis plusieurs années donnait une assez grande probabilité. A cette idée la physionomie du vieil avare, fort peu affable déjà, prit une expression refrognée et pour ainsi dire farouche.

— Si c'est de l'argent que vous venez me demander, vous perdez vos peines, répondit-il brutalement, je n'ai d'argent à prêter ni à vous ni à personne.

— Rassurez-vous, reprit Georges avec un sourire de paisible ironie ; je sais que votre portefeuille a un triple cadenas et qu'il y aurait de la folie à essayer de vous le faire ouvrir. D'ailleurs, vous vous méprenez sur ma position et sur mes intentions : je ne manque pas d'argent, et, si j'en avais be-

soin, vous êtes la dernière personne à qui je m'adresserais.

Quoique ces paroles fussent de nature à tranquilliser le maître de forges, sa figure, loin de se dérider, continua d'exprimer une hargneuse défiance.

— Peut-être alors, puisque vous êtes si bien en fonds, et, à vrai dire, je ne m'y attendais guère, venez-vous me renouveler l'aimable proposition que vous m'avez faite jadis, lorsque j'ai eu l'honneur de devenir votre beau-frère?

— Quelle proposition?

— Celle d'être mon associé. Est-ce là par hasard le but de votre visite?

— Cette fois encore, vous vous méprenez complétement, répondit Georges avec un accent aussi calme que celui du vieil industriel devait lui paraître provocant; toutes mes entreprises ont si mal réussi jusqu'à ce jour, que je trouve prudent d'en rester là. En un mot, j'ai renoncé aux affaires, et mon parti est tellement arrêté à cet égard, que si vous me proposiez maintenant de me donner un intérêt dans vos forges, c'est moi, à mon tour, qui refuserais.

M. Falconet hocha la tête avec une affectation d'incrédulité dont son beau-frère eût sans doute relevé l'impertinence, s'il ne se fût pas imposé, dans l'intérêt de ses projets vindicatifs, une impassibilité qui en ce moment touchait à la résignation.

— Vous ne manquez pas d'argent, quoique vous ayez renoncé aux affaires? reprit le maître de forges d'un air sardonique; j'en conclus que vous avez mis la main sur quelque trésor. Recevez donc mon compliment bien sincère. La position d'un homme qui vit de ses rentes sans être réduit à se tuer de travail, comme je le fais depuis quarante ans, m'a toujours paru la plus douce qui soit au monde, et je vous trouve bien heureux de n'avoir eu d'autre peine que celle d'ouvrir votre porte à la Fortune, tandis que tant d'autres — c'est le sort qui m'attend peut-être demain — se cassent le cou en courant après elle.

Broussel écouta sans sourciller ces félicitations dérisoires et n'y répondit que par un sourire tranquille.

— Mais, poursuivit M. Falconet intérieurement piqué de ce flegme imperturbable qui semblait défier les traits les plus acérés de son ironie, tout cela ne m'explique pas l'honneur fort inattendu que je reçois en ce moment, et j'attends qu'il vous plaise de me faire connaître le motif de votre visite.

— Ce motif est sérieux, pressant, extraordinaire, répondit Georges du ton le plus grave, et, à moins d'être doué d'une clairvoyance surnaturelle, il est impossible que vous puissiez, je ne dis pas le deviner, mais seulement vous en former une idée.

— Je ne me pique nullement d'être sorcier, dit brusquement le maître de forges, mais je sais en revanche que j'ai cinq ou six lettres à écrire avant dîner. Ainsi donc, au fait.

Broussel arrêta un instant sur son beau-frère un regard étincelant de pénétration.

— Ce matin encore, dit-il ensuite lentement, lorsque vous êtes arrivé à Paris, vous n'aviez aucune envie de renouer le mariage de votre fille avec M. de Laubespin.

— Qui vous a dit cela? demanda M. Falconet, qui ne put complétement dissimuler sa surprise. Est-ce ce vaurien de René?

Georges Broussel tenait en effet de son neveu les renseignements les plus détaillés, mais il ne jugea pas à propos d'en convenir.

— J'ai à peine vu René depuis son retour, répondit-il froidement; mais permettez-moi de continuer. Ce matin donc, en arrivant à Paris, vous regardiez le mariage de votre fille et de M. de Laubespin comme définitivement rompu. Est-ce vrai?

— J'en conviens; mais à quel propos ce préambule et où voulez-vous en venir?

— En sortant de l'hôtel de Tours, peu de temps après

votre arrivée, poursuivit Broussel, vous avez rencontré sur la place de la Bourse M. le marquis de Roquefeuille, qui vous y attendait depuis près d'une demi-heure.

— M. de Roquefeuille m'attendait sur la place de la Bourse ! s'écria M. Falconet, qui de nouveau parut étonné.

— Depuis près d'une demi-heure, ainsi que je viens de vous le dire. Naturellement vous avez pris cette rencontre pour un effet du hasard, tandis qu'en réalité elle n'était que le résultat d'un calcul dont vous comprendrez mieux tout à l'heure le but et la portée.

Le vieil avare baissa la tête et parut réfléchir.

— Et quand cela serait vrai? finit-il par dire entre ses dents; le meilleur moyen pour se trouver, n'est-ce pas de se chercher?

— Sans doute, répondit Broussel, qui avait entendu cette espèce d'aparté; mais, dans une affaire de cette nature, celui qui cherche l'autre, parce qu'il y a intérêt, doit avoir la franchise d'en convenir; autrement, il est permis de juger ses intentions d'après le jésuitisme de sa démarche.

M. Falconet pencha la tête de nouveau de l'air d'un homme qui commence à craindre d'avoir été pris pour dupe.

— Après quelques instants de conversation, poursuivit Georges, M. de Roquefeuille vous a décidé à aller chez sa sœur, madame de Laubespin, et il vous y a conduit lui-même dans sa voiture.

— Ah çà, Broussel, dit M. Falconet de plus en plus surpris, de qui diantre tenez-vous tous ces détails?

— Vous êtes resté trois quarts d'heure environ chez madame de Laubespin. En en sortant, M. de Roquefeuille vous a ramené jusqu'à la porte de cet hôtel; et à six heures il viendra vous reprendre, car vous devez dîner ensemble.

La figure du maître de forges exprimait un étonnement qu'il n'essayait même plus de dissimuler.

— Il me paraît prouvé, dit-il après un instant de silence, que le trésor déterré par vous, comme je disais tout à

l'heure, n'est autre chose qu'un bel et bon emploi qui met à vos ordres tous les mouchards de Paris. S'il n'y avait pas sous jeu quelque diablerie de la police, comment seriez-vous si bien au courant de tout ce que j'ai fait depuis deux heures? C'est que du commencement à la fin tout est d'une exactitude effrayante. Je parierais même que vous êtes homme à me dire lequel, de M. de Roquefeuille ou de moi, a invité l'autre à dîner?

— C'est M. de Roquefeuille, dit Broussel, qui, connaissant la sordide avarice de son beau-frère, mit dans sa réponse autant d'assurance que s'il eût eu en effet à ses ordres tous les espions de la police ou, mieux encore, quelque démon familier.

— C'est inimaginable! dit M. Falconet d'un air ébahi.

— Maintenant, reprit Broussel en poursuivant son avantage, que s'est-il passé pendant ces deux heures? Dois-je vous le dire?

— Dites, répondit le maître de forges; et si vous tombez juste, je conviendrai que vous êtes un diable encore plus noir que je ne l'ai cru jusqu'à présent : c'est beaucoup dire.

Sans s'arrêter à relever ce que pouvait avoir d'incongru cette espèce de compliment, Georges reprit avec une intonation, où perçait un certain persiflage :

— Vous êtes certes un homme fin, adroit, prudent, et sur lequel il n'est pas facile de prendre avantage; mais aujourd'hui pourtant vous avez trouvé vos maîtres.

— Mes maîtres! interrompit Falconet fort piqué de l'expression.

— Oui, vos maîtres; je parle de cette dévote sur le retour qui s'appelle la comtesse de Laubespin et de ce vieux traîneur de sabre qu'on nomme le marquis de Roquefeuille. Aujourd'hui la noblesse a vaincu la bourgeoisie, et il y a longtemps que cela ne lui était arrivé. La lutte, il est vrai, n'était pas égale, puisqu'ils étaient deux contre un.

— Quelle lutte, et que voulez-vous dire? demanda le maître de forges avec un dépit prononcé.

— Nierez-vous que le projet de mariage envers votre fille et M. de Laubespin n'ait été renoué aujourd'hui même?

— Pourquoi le nierais-je, puisque c'est la vérité ?

— Ainsi, décidé à ne pas marier votre fille à cet aimable gentilhomme au moment où vous arrivez à Paris, il se trouve que quatre heures plus tard vous avez complétement changé d'avis.

— Que vous importe ? dit le vieillard d'un ton sec.

— Entre nous, je vous croyais un peu plus de caractère, répondit Broussel avec un accent sarcastique.

— Encore une fois, que vous importe ? Il me convient de marier ma fille à M. de Laubespin ; cela ne vous regarde en aucune manière, et vous n'avez rien à y voir.

— Peut-être.

— Comment, peut-être ? La plaisanterie me paraît un peu forte.

— Ce n'est point une plaisanterie.

— Vous prétendez donc vous opposer à ce mariage? demanda dédaigneusement M. Falconet.

- Je prétends plus encore, répondit Broussel toujours impassible.

— Quoi donc, de par tous les diables ! s'écria le maître de forges hors de lui.

— Je prétends le rompre.

— Le rompre? Vous êtes fou, mon pauvre Broussel. Et comment, s'il vous plaît, vous y prendrez-vous pour rompre ce mariage ?

— D'une manière fort simple. Je vous prouverai que l'homme à qui vous destinez la main de votre fille est un misérable et un infâme.

— M. de Laubespin un misérable et un infâme ! s'écria le maître de forges plus étonné qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

— Falconet, dit Georges Broussel avec cette espèce d'émotion grave et solennelle qui est une des meilleures armes de l'hypocrisie, depuis sept ans une mésintelligence,

que j'ai déplorée bien des fois, nous a éloignés l'un de l'autre; mais fussions-nous devenus ennemis mortels d'amis que nous étions autrefois, il m'est impossible d'oublier tout à fait cette ancienne amitié et de vous voir près de tomber dans un abîme sans vous tendre la main. Écoutez-moi donc; vous me direz ensuite si j'ai tort d'accuser M. de Laubespin de n'être qu'un misérable et un infâme.

M. Falconet, qui, depuis longtemps, connaissait à fond son beau-frère, n'avait pour lui ni affection, ni estime, ni sympathie; loin de là, il savait par expérience que les assertions de cet homme dangereux n'étaient pas de celles qu'on peut accueillir sans contrôle, et qu'y ajouter une foi implicite c'était s'exposer à être dupe. Ce fut donc avec une défiance disposée à se changer en incrédulité absolue qu'il entendit l'accusation portée par Broussel contre Henri de Laubespin.

Cette accusation toutefois était tellement grave en elle-même et articulée avec une si énergique assurance, que le vieillard, sinon inquiet, au moins fort intrigué, s'assit, ce dont il s'était abstenu jusqu'alors, de peur que son beau-frère ne prît de là occasion de prolonger sa visite; lui montrant alors un siége, il le pria de s'expliquer.

Broussel s'assit à son tour.

— Avant tout, dit-il alors d'une voix dont l'émotion n'était peut-être pas exempte d'artifice, permettez-moi de rappeler en peu de mots un passé triste, douloureux, et dont les souvenirs pleins d'amertume pèseront, je le sens, sur tout le reste de ma vie. Depuis le jour où, contre vos désirs, j'ai épousé votre sœur, j'ai commis des fautes, des fautes graves et nombreuses! Mais quel est l'homme qui ne s'est jamais trompé, qui a toujours suivi le meilleur chemin, et qui, en interrogeant sa conscience, est sûr de ne pas s'attirer pour réponse un reproche?

— Quel diable de jargon! se dit M. Falconet en regardant avec surprise son beau-frère.

— J'ai eu des torts, et je suis le premier à les reconnaître,

poursuivit ce dernier du même ton; mais peut-être une justice impartiale finirait-elle par me trouver plus malheureux encore que coupable; peut-être ferait elle la part de cette fatalité qui se plaît parfois à déjouer les projets les plus fortement conçus, à renverser les espérances les mieux fondées.

— La fatalité, circonstance atténuante... renouvelée des Grecs, marmotta de nouveau le maître de forges.

— Je ne cherche pas à me justifier aux dépens de la vérité, continua Broussel avec un accent de componction; parmi les torts que je me reproche, il en est un surtout qui me semble inexcusable. J'aurais dû rendre ma femme heureuse, c'était le premier de mes devoirs. Ce devoir, je ne l'ai pas rempli aussi complétement que j'aurais dû le faire, je suis forcé de l'avouer, non pas que j'aie été heureux moi-même...

— Ah! çà, Broussel, jouons-nous la comédie? interrompit brusquement M. Falconet; quelle mouche de sacristie vous pique? En ce moment vous me rappelez tout à fait le diable, qui, dit-on, se fit ermite en vieillissant, et la ressemblance me paraît d'autant plus frappante que vous avez furieusement vieilli depuis notre dernière rencontre.

— Les chagrins, les regrets, pourquoi ne pas tout dire? les remords ne rajeunissent pas, répondit Georges qui parut étouffer un soupir.

— A d'autres. Il y a trop longtemps que nous nous connaissons pour que ces grimaces puissent m'abuser. Voudriez-vous, par hasard, essayer de me faire croire que la grâce divine, comme disent les cagots, a subitement amolli une âme aussi coriace que la vôtre? A d'autres, vous dis-je. Ce n'est pas un vieux renard comme moi qui se laisse prendre à un piége si gauchement tendu. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de vos remords, mais des méfaits plus ou moins véridiquement attribués par vous à M. de Laubespin.

— J'y viendrai tout à l'heure. En attendant, permettez-moi de continuer, et croyez qu'aucune de mes paroles n'est

inutile. J'ai donc eu des torts envers votre sœur, envers ma pauvre femme, et il ne se passe pas de jour sans que ce souvenir...

— Dites votre *Confiteor*, ce sera plus tôt fait, interrompit de nouveau le vieil industriel avec une impatience marquée

— Vous ne croyez donc pas au repentir? demanda Broussel, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein d'amertume.

— Je crois à votre orgueil, à votre ambition, à votre soif de l'or, à vos goûts de débauche, aux mille ressources de votre esprit diabolique, je crois à tout cela: mais votre soi-disant repentir me fait hausser les épaules. D'ailleurs, vous fussiez-vous pris réellement d'un goût tout à fait imprévu pour le métier de pénitent, je vous déclare que je n'en ai aucun pour celui de confesseur. Finissons-en donc avec ces doléances hors de saison. Ma sœur est morte, et bien morte; vos regrets, si regrets il y a, ne la ressusciteront pas.

— Ma femme est morte, reprit Georges, dont l'émotion parut s'accroître, c'est là une cruelle et inexorable vérité; mais s'il ne m'est pas accordé de réparer mes fautes, m'est-il donc aussi défendu de les expier?

— Les expier! Je serais curieux de savoir comment vous vous y prendriez pour cela, dit M. Falconet d'un ton d'ironie; un homme comme vous doit faire largement les choses ou ne pas s'en mêler. Si vous étiez toujours le sacripant que j'ai connu autrefois, je vous dirais: Brûlez-vous la cervelle, et je croirai à vos remords. Mais puisque vous tournez à la dévotion, je serai moins exigeant et je me déclarerai convaincu, pour peu que je vous voie, un de ces jours, chartreux ou trappiste.

— Ni trappiste, ni chartreux, répondit Broussel avec le sourire tranquille et un peu dédaigneux que se permet parfois l'homme injustement méconnu; sans tomber dans ces exagérations, je parviendrai, je crois, à vous convaincre de ma sincérité. Ce n'est pas à la dévotion que je tourne, ainsi que vous venez de le prétendre: c'est à la raison, et mes

cheveux blanchis me disent qu'il en est temps. Selon moi, l'accomplissement d'un devoir vaut mieux que l'observance d'une pratique. Ce devoir à accomplir, qui seul peut me réconcilier avec moi-même et me réhabiliter à mes propres yeux, je l'ai trouvé.

— Ah ! vous l'avez trouvé?

— Votre sœur est dans la tombe, et de stériles regrets ne répareront pas les torts dont je me suis rendu coupable envers elle ; mais il est un plus sûr moyen d'obtenir, ou du moins de mériter mon pardon : c'est de protéger, c'est de défendre l'être qu'elle a le plus aimé au monde : en un mot, c'est de consacrer ma vie à sa fille, puisqu'il ne m'est pas permis de détruire le passé pour la lui consacrer à elle-même.

— Consacrer votre vie à qui? demanda M. Falconet en regardant son beau frère avec étonnement.

— A la fille de ma femme, à Laure, répondit Broussel d'une voix véritablement émue cette fois.

— A ma nièce? mais elle est morte?

— Non, elle n'est pas morte ! s'écria Georges avec explosion ; c'est une erreur que j'ai partagée pendant trop longtemps ; erreur déplorable et fatale ! Laure n'est pas morte. Hier je l'ai vue.

— Puissiez-vous dire vrai, dit le vieil avare, dont la figure, en dépit de ses efforts pour paraître agréablement surpris, n'exprima qu'un contentement assez équivoque, car déjà venait de s'offrir à son esprit l'importune idée des dépenses auxquelles l'obligerait peut-être cette résurrection inattendue d'une nièce sans fortune.

— Je l'ai vue, vous dis-je, et votre fils l'a vue comme moi.

— Mais êtes-vous bien sûr de ne vous être pas trompé?

— Me tromper! quand je l'ai vue comme je vous vois! quand je lui ai parlé !

— Allons, tant mieux, je suis charmé de ce que vous m'apprenez là, reprit M. Falconet avec une intonation

assez mélancolique ; à vrai dire, l'aventure est étrange et je ne m'y attendais guère. Et qu'est-elle devenue depuis cinq mois, cette pauvre enfant ?

Les passions qui dévoraient le cœur de Broussel envoyaient un reflet à son visage, et le masque hypocrite dont il était couvert fut près de se détacher.

— Ce qu'elle est devenue, dites-vous? répondit-il à la fin d'une voix frémissante. Que peut devenir la jeune fille la plus pure, la plus innocente, la plus vertueuse, lorsqu'elle est exposée pendant cinq mois aux séductions d'un lâche suborneur ?

— Un suborneur !

— Ce qu'elle est devenue ! reprit le beau-père de Laure avec un accent de fureur qu'il s'efforça aussitôt de modifier ; ah ! je ne veux pas y penser. Ce n'est pas sur elle que doit tomber la vengeance ; c'est sur le séducteur.

— Quel est-il ? Vous ne m'avez pas dit son nom.

— Vous avez besoin que je vous dise son nom ! vous ne le devinez pas ?

Ces paroles furent accentuées par un ton de sarcasme si expressif, que le maître de forges frappé d'une lumière subite, s'écria :

— Monsieur de Laubespin ?

— Oui, monsieur de Laubespin ! répéta Broussel avec une sombre énergie ; le comte Henri de Laubespin, le gentilhomme accompli, le futur époux de votre fille ; c'est lui qui est le séducteur de votre nièce.

— Ce que vous me dites là est grave, dit M. Falconet, qui se leva, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre. Ce n'est pas le tout de porter une pareille accusation, il faut la prouver.

— C'est ce que je vais faire sur-le-champ, répondit Georges Broussel d'un air assuré. Il y a cinq mois, la veille de la mort de ma femme, à une heure assez avancée de la nuit, M. de Laubespin reconduisit Laure jusqu'à la porte de la maison où nous demeurions alors. Le lendemain, sous

je ne sais quel prétexte, il s'est introduit dans notre appartement même. Quelques heures plus tard ma femme était morte, et sa fille avait disparu. Était-elle partie volontairement, avait-elle été enlevée? c'est ce qu'il a été impossible de savoir, puisque toutes les recherches sont restées sans résultat et que tout le monde a fini par croire à un suicide.

Que s'est-il passé depuis cinq mois? Ce point est encore enveloppé d'un noir mystère; mais, à partir d'hier, la lumière est revenue. Hier, donc, au moment où j'allais porter de pieux hommages au tombeau de ma femme, j'ai rencontré au cimetière même Laure et M. de Laubespin. Nous tenons, par conséquent, les deux anneaux extrêmes de la chaîne, et c'est assez pour être maîtres bientôt de la chaîne tout entière.

— C'est grave, fort grave, répéta M. Falconet, qui était devenu soucieux; mais ce que vous me dites là est-il bien vrai?

— Si vous ne me croyez pas, interrogez René, il était avec moi; si vous ne croyez pas votre fils, interrogez M. de Roquefeuille, il était aussi présent; enfin, si vous ne croyez pas M. de Roquefeuille, interrogez M. de Laubespin : il a trop d'orgueil et d'insolence pour se retrancher derrière un mensonge.

— Ainsi, vous croyez que M. de Laubespin a enlevé ma nièce le jour de la mort de ma sœur?

— D'après ce que je viens de vous dire, il est impossible d'en douter.

— Enlevé de gré ou de force?

— La pureté et l'innocence du caractère de Laure ne permettent pas de croire qu'elle ait pu consentir à suivre un suborneur.

— Le jour de la mort de sa mère surtout. C'est tout à fait improbable. Mais en ce cas, c'est donc un rapt?

— Il me semble, dit Broussel d'un air de conviction, que le fait ne peut pas être caractérisé autrement.

— Excessivement grave! reprit le maître de forges en

recommençant sa promenade à travers la chambre; un rapt! sur une jeune fille âgée de moins de dix-huit ans! et dans quelle circonstance! en face d'un lit de mort! Savez-vous, Broussel, qu'il y a là de quoi mener M. de Laubespin devant le jury?

— Pensez-vous toujours à lui donner votre fille? demanda Georges avec un accent de dérision.

— Si ce que vous venez de me dire est vrai, et il est facile de s'en assurer, le mariage est nécessairement rompu. Mais ce n'est pas tout, et les choses n'en resteront pas là.

Un sourire haineux contracta les lèvres minces et décolorées du maître de forges.

— Je vois qu'il y a du sang dans vos veines, dit Broussel, qui étudiait avidement la physionomie de son beau-frère; mais pourquoi vouloir me cacher l'indignation que vous cause l'action de ce beau gentilhomme? Je sais que vous n'êtes pas homme à dévorer en silence un affront de cette nature, car enfin il s'agit ici de l'honneur de votre famille.

— C'est vrai, après tout, dit M. Falconet en fronçant le sourcil; Laure est la fille de ma sœur, ma propre nièce.

— Et si vous n'avez pu empêcher que la fille de votre sœur, que votre nièce devienne la victime d'un odieux attentat, du moins ne souffrirez-vous pas que l'auteur de cet attentat reste impuni.

— Mais comment le punir? demanda M. Falconet dont le petit œil brillait depuis un instant de ce feu âcre et sombre qui annonce l'éveil des sentiments vindicatifs.

— Comment le punir! comment nous venger! Je vais vous le dire, répondit Broussel avec l'accent d'un homme résolu à tout entreprendre pour atteindre son but, et assuré d'avance du succès.

En ce moment on frappa brusquement à la porte, et un instant après, René Falconet entra dans la chambre.

VIII

LE CONSEIL DE FAMILLE.

A la vue de son fils, M. Falconet fronça ses sourcils grisonnants, et sa physionomie exprima un mélange de courroux et d'indignation; mais René, habitué à cet accueil ou trop agité pour s'en émouvoir, parut à peine le remarquer.

— Bonjour, mon père, dit-il d'une voix essoufflée; c'est le cas de dire que vous arrivez comme marée en carême, car il se passe ici de singulières aventures et vous ne serez pas de trop pour les débrouiller. Georges, je viens de chez vous, ajouta le jeune provincial en s'adressant à son oncle; et voilà une demi-heure que je vous cherche partout. A la fin, comme vous m'aviez dit ce matin que vous vouliez avoir un entretien avec mon père, j'ai pensé que peut-être vous aviez eu l'idée de venir voir à l'hôtel de Tours s'il était arrivé.

— Il paraît, dit M. Falconet d'un ton sec, que, sans cette circonstance tout à fait accidentelle, l'idée de vous informer de l'arrivée de votre père ne vous serait pas venue à vous-même?

— Si fait; car depuis hier surtout je vous attends avec impatience. Mais mon oncle vous a-t-il déjà mis au courant? Savez-vous que ma cousine Laure est retrouvée?

— Je commençais à raconter à M. Falconet cet étrange événement, dit Broussel.

Le maître de forges promena de son beau-frère à son fils un regard où se trahissait un reste de défiance.

— Vous avez donc vu votre cousine? demanda-t-il ensuite à René.

— Sans doute, et cela m'a fait l'effet d'un rêve.

— Quand l'avez-vous vue?

— Hier, d'abord.

— Où?

— Au cimetière Montmartre; mais mon oncle a dû vous le dire.

Ces réponses prononcées sans la moindre hésitation, confirmaient trop pleinement le récit de Broussel pour que le maître de forges pût conserver le moindre doute; convaincu de la véracité de son beau-frère, il jugea inutile de pousser plus loin l'interrogatoire.

— Tout ceci demande de mûres réflexions, reprit-il en baissant la tête d'un air pensif.

— René n'est pas de trop, et je puis parler devant lui, dit Broussel, qui fit signe à son neveu de s'asseoir. J'allais vous expliquer...

— Avant toute réflexion et avant toute explication, il faut m'écouter, interrompit René avec un accent plein d'importance; j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre.

— Quelles nouvelles? demanda M. Falconet d'un ton grondeur.

— Je sais où est ma cousine.

— Tu sais où est Laure? s'écria Georges, qui se leva impétueusement.

— Pour un homme si plein de contrition, vous me paraissez diablement vif, lui dit en ricanant le maître de forges.

Déjà Broussel s'était rassis, et toute trace d'émotion avait disparu de son visage.

— Nous t'écoutons, dit-il à son neveu d'une voix composée.

— Vous saurez donc que le hasard m'a fait retrouver ma cousine au moment où je m'y attendais le moins; ce matin, en vous quittant, mon cher Georges, il m'avait pris fantaisie d'aller déjeuner au bois de Boulogne...

— Vous n'avez donc pas déjeuné aujourd'hui au Café de Paris? interrompit M. Falconet avec une ironie aussi amère que s'il eût articulé contre son fils quelque grief monstrueux.

— Non, mon père; le beau temps nous avait décidés à aller à la campagne.

— Nous! Vous n'étiez donc pas seul?

— Va-t-on déjeuner seul au bois de Boulogne? répondit René avec un sourire de fatuité qui s'éteignit aussitôt, car il ne trouva pas plus d'encouragement dans la sombre gravité du beau-père de Laure que sur la physionomie refrognée du maître de forges.

— Il s'agit bien de prendre tes airs de lovelace! dit Broussel impatienté; tu étais ce matin en partie fine au bois de Boulogne, c'est convenu. Maintenant, viens à ce qui nous intéresse, ton père et moi.

— Georges, vous me faites dire ce que je n'ai pas dit, reprit le lion de province en minaudant; je ne conviens pas, je ne puis pas convenir, devant mon père surtout...

— Au diable! s'écria le vieil avare impatienté à son tour; crois-tu que je ne connaisse pas la parabole de l'Enfant prodigue? On ne dévore pas quinze mille francs en trois mois, comme tu l'as fait, sans qu'il y ait quelque histoire de femmes sous jeu.

— Je vous assure que, ce matin, il ne s'agissait que de déjeuner fort innocemment avec un de mes amis.

— Ami ou amie, cela m'est, parbleu, bien égal! Que tu manges ton bien avec d'autres fous ou avec quelqu'une de ces harpies dont le métier est de saigner à blanc les poulets de ton espèce, que m'importe, à moi?

Un dépit d'autant plus suffocant qu'il pouvait moins librement s'exhaler empourpra les joues rougeaudes de René.

— Mon père, dit-il en essayant de prendre un air de dignité, je connais le respect que je vous dois, mais il m'est impossible de ne pas relever l'impropriété de l'une des expressions dont vous venez de vous servir. Puisque j'y suis forcé, je conviens que la personne avec qui j'ai déjeuné ce matin est une femme...

— Qu'est-ce que ça me fait?

— Mais que cette femme, fort bien née et aussi remarquable par son éducation que par son caractère, mérite

cette odieuse qualification de harpie, voilà ce qu'il m'est impossible...

— Au nom du ciel, s'écria Georges, laissons là ces sottises. C'est au bois de Boulogne que tu as rencontré Laure?

— Je vais vous raconter cela, reprit René, qui, ne pouvant parvenir à digérer l'insultante métaphore échappée au courroux paternel, continua son récit en s'adressant exclusivement à son oncle : Au lieu de déjeuner à la porte Maillot ou au pavillon d'Armenonville, nous avions poussé jusqu'à Madrid, où se trouve, à la sortie du bois, un restaurant que vous connaissez peut-être.

— Sans doute, continue.

— Après déjeuner, nous étions remontés en voiture pour faire un tour de promenade, lorsqu'en passant le long du mur d'un jardin attenant au bois, mademoiselle de Beaurepaire me dit...

M. Falconet haussa les épaules avec une moquerie méprisante.

— Mademoiselle de Beaurepaire, reprit René d'un air de majesté offensée, me dit tout à coup : « Mais, voilà cette petite prude de Laure. » Je regarde, et j'aperçois en effet ma cousine au balcon d'un pavillon couvert de chaume qui dépassait le mur.

— Seule ? demanda Broussel.

— Seule.

— Que faisait-elle ?

— Elle regardait l'allée qui mène à Paris.

— Elle l'attendait, se dit Georges en comprimant un mouvement de fureur.

— Comment se fait-il que cette demoiselle de Beaurepaire connaisse ma nièce ? demanda M. Falconet toujours défiant.

— Puisqu'elles ont travaillé ensemble dans le même magasin, répondit René.

— Au moins as-tu bien remarqué la maison? dit Broussel.

— C'est-à-dire, la maison, je n'en ai aperçu que le toit

et encore parce que j'étais en voiture, car elle est tellement entourée d'arbres qu'à pied on ne doit pas la voir du tout. Mais, en revanche, j'ai pris le signalement détaillé du mur, d'une petite porte peinte en gris qui donne dans le bois et du pavillon à toit de chaume où était ma cousine.

— Au besoin, tu y retournerais?

— Les yeux bandés.

— Tu es bien sûr que Laure était seule?

— Parfaitement sûr.

— M. de Laubespin aurait pu être près d'elle sans que tu l'aperçusses.

— Cela est impossible, par une excellente raison.

— Quelle raison ?

— En revenant à Paris, car j'avais hâte de vous faire part de ma découverte, je l'ai rencontré dans l'avenue de Neuilly.

— Allant au bois de Boulogne?

— Au grand trot de son cheval. Nous nous sommes salués; mais au moment où j'ordonnais au cocher d'arrêter, il a pris le galop et je l'ai laissé courir, car j'ai pensé qu'il fallait avant tout vous venir mettre au courant.

— Tout cela est parfaitement clair, dit M. Falconet, qui, depuis quelques instants, écoutait son fils avec attention; quel qu'ait été le début, enlèvement par séduction ou rapt de violence, il est certain qu'il existe aujourd'hui entre M. de Laubespin et ma nièce une liaison intime; et voilà ce que nous ne pouvons tolérer sans accepter pour nous-mêmes une partie de la honte qui en résultera nécessairement pour cette malheureuse enfant le jour où sera percé le mystère dont paraît avoir été couverte jusqu'à présent cette intrigue. La chose, je le répète, est fort grave, et il faut prendre un parti séance tenante. Voyons, Broussel, vous aviez un plan.

Georges connaissait son beau-frère au moins autant qu'il en était connu lui-même. A l'accent avec lequel furent prononcées ces dernières paroles, il reconnut que, soit orgueil

de famille, soit désappointement personnel, tous les instincts rancuniers s'étaient définitivement éveillés dans le cœur du vieil avare, et que désormais il restait peu à faire pour aiguiser cette rancune en vengeance ; sûr, d'autre part, de tordre à sa guise les molles volontés de son neveu, il comprit qu'à partir de ce moment la domination du débat lui appartenait ; mais, en homme habile, il dissimula cet ascendant, loin de s'en prévaloir, et affecta de demander conseil à ceux qu'il n'estimait au fond qu'à titre d'instruments.

— Nous avons tous les trois un égal intérêt dans cette déplorable affaire, dit-il d'un ton pénétré ; Laure est votre nièce, Falconet ; elle est la cousine de René ; elle est ma belle-fille ; il faut donc que chacun de nous donne son avis. René, tu es le plus jeune, à toi de parler.

Tout fier d'être ainsi consulté, car il n'avait guère l'habitude de se voir pris au sérieux, René se dandina un instant sur sa chaise avant de parler.

— Je ne vous cacherai pas, dit-il enfin, que dans le premier moment, après avoir entendu le récit que m'a fait hier mon oncle, j'ai regardé Laubespin comme un abominable scélérat. Peu à peu cependant je suis revenu à des sentiments plus modérés ; et maintenant que je suis tout à fait de sang-froid, voici mon avis : le dénoûment le plus pacifique sera le meilleur, à la condition, bien entendu, que le cher comte s'exécute et nous accorde une réparation convenable.

— Quelle réparation ? demanda M. Falconet d'un ton bref.

— Il me semble qu'il ne peut être question que d'une seule, reprit l'opinant ; qu'il épouse Laure.

Broussel éprouva un tressaillement convulsif ; le maître de forges haussa les épaules.

— De la sorte, ajouta René sans se laisser déconcerter par ces marques non équivoques d'improbation, tout serait en règle, et personne n'aurait plus rien à dire. Pour ma part, j'aurais certainement mieux aimé que Laubespin devint mon

beau-frère; mais enfin, au moyen de ce mariage, nous serions cousins; et, comme dit le proverbe...

— Il est impossible de déraisonner avec plus d'aplomb, interrompit sardoniquement M. Falconet; le comte Henri de Laubespin consentir à épouser une petite bourgeoise sans fortune! la supposition est absurde et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Au milieu des sentiments frivoles, vaniteux et surtout vulgaires dont était composé le fond du caractère de René, germaient çà et là quelques instincts généreux, que l'égoïsme, ce dur compagnon de l'âge mûr, n'avait pas encore étouffés.

— Ma cousine est pauvre, c'est vrai, reprit-il avec la vivacité qui accompagne souvent les mouvements irréfléchis, mais j'ai de la fortune, moi, ma sœur en a davantage; vous-même, mon père, vous êtes riche; à nous trois, en nous imposant un sacrifice, et pour ma part j'y suis tout prêt, nous pourrions donner à cette pauvre Laure une dot...

— Une dot! interrompit le maître de forges d'une voix étranglée; perds-tu la tête, misérable dissipateur? une dot! tu penses sans doute que tu ne marches pas assez vite à ta ruine! Il ne te manque plus pour t'achever que de doter des rosières, ajouta l'avare, qui, dans l'horreur que lui causa la proposition de son fils, s'emporta jusqu'à outrager sa nièce; une dot à une fille sans mœurs, qui s'est laissé enlever de son plein gré, j'en suis sûr maintenant, et qui vit depuis cinq mois avec son amant!

— Falconet! s'écria Broussel pâle de fureur.

— Eh bien, quoi? dit le vieillard en le regardant d'un air surpris.

— Ton père a raison, reprit Georges, qui se retourna brusquement vers René, car il craignit de ne pouvoir se maîtriser s'il répondait à son beau-frère; les gens de la qualité de M. de Laubespin séduisent les jeunes filles sans fortune, mais ils ne les épousent pas. Même en vous imposant un énorme sacrifice, ton père, ta sœur et toi, vous ne par-

viendriez jamais à constituer une dot capable de rassasier l'avidité de cet aimable gentilhomme.

— Bien parlé, Broussel, dit M. Falconet; mais puisque nous sommes tous du même avis, le regard furibond que vous venez de me lancer était de trop.

— Ne m'en voulez pas, répondit Georges avec un accent d'humilité, cette malheureuse affaire me cause tant de chagrin que par moments je ne sais plus où j'ai la tête.

— Voyons votre plan, reprit le maître de forges en se contentant de cette excuse.

— Il me semble qu'il faudrait d'abord discuter le mien dit René, qui, comme on a pu le remarquer, tenait d'autant plus à ses idées qu'elles étaient moins abondantes.

— Le tien est jugé, répondit sévèrement M. Falconet; tais-toi et écoute ton oncle.

— Mon plan peut se résumer en un seul mot, dit Broussel avec un sourire farouche.

— Quel mot? demandèrent à la fois les deux Falconet.

— Vengeance!

— Bien! dit le maître de forges; voilà un plan qui me convient mieux que l'absurde proposition de René. Je commence à croire que madame de Laubespin et M. de Roquefeuille comptent faire de moi une dupe, car il me semble impossible qu'ils ne soient pas au courant de l'aventure...

— Comment cela serait-il possible? interrompit Georges, M. de Roquefeuille a été témoin de ce qui s'est passé hier, et bien certainement il n'aura pas manqué d'en instruire sa sœur, à supposer, toutefois, qu'elle ne sût pas déjà à quoi s'en tenir.

— C'est clair comme le jour, reprit M. Falconet, dont les lèvres, signe de violent dépit, frémissaient convulsivement. Question d'argent à part, M. de Roquefeuille et madame de Laubespin elle-même, malgré son bigotisme, trouvent, j'en suis sûr, fort divertissant de faire épouser à ma fille le séducteur de ma nièce. Ces nobles sont incorrigibles, continua le vieil industriel avec un accent d'aigre antipathie, et

pourtant ce ne sont pas les leçons qui leur ont manqué. Hommes ou femmes, roués ou dévotes, se croient toujours au temps du bon plaisir et continuent à nous regarder, nous autres qui, grâce à Dieu, ne sommes pas de leur caste, comme vilains taillables et corvéables à merci. Nous leur prouverons qu'ils se trompent de date, et qu'entre l'époque du Parc-aux-Cerfs et la nôtre il y a eu deux révolutions.

— Bien, Falconet, bien! dit Georges d'un air de chaude approbation; voilà parler en homme de tête et de cœur; j'avais craint un instant qu'à force de manœuvres hypocrites ces gens-là ne parvinssent à fausser la rectitude de votre jugement...

— S'ils n'y sont pas parvenus, ce n'est point faute d'avoir essayé, interrompit le maître de forges avec un accent de dédain; car il n'est sorte de cajoleries jésuitiques dont ils ne m'aient entouré. Tout à l'heure encore, en me quittant, ce vieux renard de Roquefeuille ne me parlait-il pas de me faire nommer baron? Comme si j'étais assez enfant pour attacher du prix à un pareil hochet!

— Et surtout comme si vous aviez besoin de M. de Roquefeuille ou de madame de Laubespin pour vous faire nommer baron! dit Broussel en haussant les épaules d'un air de pitié.

— Je croyais que pour obtenir ce titre-là il fallait de hautes protections?

— La meilleure de toutes les protections c'est la fortune, et vous l'avez. Ainsi donc, si jamais il vous prend fantaisie de devenir baron ou même comte, comme tant d'autres, vous n'avez qu'à me dire un mot. J'ai quelques amis qui ne manquent pas de crédit, et je prends l'engagement d'emporter l'affaire d'assaut.

— En vérité, vous seriez homme à me donner au besoin ce coup d'épaule? repartit le vaniteux maître de forges subitement réconcilié avec la baronnie qu'il avait paru mépriser un instant auparavant.

— Et je vous donnerai ce coup d'épaule gratuitement, ce

que vos gens du faubourg Saint-Germain n'auraient sans doute pas fait.

— Vous pouvez le dire ; car sans les quarante-cinq mille livres de rente de Félicité et ma fortune personnelle, du diable s'ils daigneraient m'offrir un verre d'eau. Nous reparlerons de cela, Broussel ; mais avant tout voyons votre plan, le résumé m'en plaît beaucoup. Vengeance, avez-vous dit ?

— Vengeance ! répondit Georges Broussel avec une sombre énergie ; vengeance immédiate et complète. — Écoutez-moi.

M. Falconet, qui depuis quelques instants voyait son beau-frère sous un jour beaucoup moins défavorable qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, parut prêt à lui accorder l'attention la plus profonde ; et René lui-même, quoique ce mot de vengeance n'éveillât qu'un faible écho dans son cœur, rapprocha sa chaise d'un air de curiosité.

Après un instant de silence, Georges Broussel reprit la parole en s'adressant au maître de forges.

— Si notre famille n'avait reçu qu'une insulte ordinaire, lui dit-il, j'aurais jugé inutile de vous en avertir avant d'y avoir répondu. Au lieu de venir vous distraire de votre procès et ajouter un souci de plus à toutes vos autres préoccupations, j'aurais usé du droit que me donne un reste de jeunesse pour exiger de M. de Laubespin une réparation proportionnée à l'outrage. René se fût joint à moi, j'en suis sûr, et m'eût remplacé en cas d'échec. N'est-il pas vrai, René ?

Quoique le jeune provincial fût du naturel le plus pacifique, et que la perspective d'une pareille solidarité lui sourît fort peu, il fit un signe d'assentiment en fronçant les sourcils d'un air de brétailleur.

— Malheureusement, poursuivit Broussel, l'affaire qui nous occupe n'est pas de celles qu'on termine l'épée à la main. Tout le sang de M. de Laubespin ne laverait pas la boue que son odieuse action a fait rejaillir sur nous. Re-

mettre au hasard d'un duel le soin de notre vengeance, ce serait donc une puérilité sans excuse ; non pas pourtant que je renonce à m'assurer si le courage de cet illustre gentilhomme répond à son insolence, et je lis dans les yeux de mon neveu qu'il n'y renonce pas plus que moi.

Fort innocent au fond des pensées guerroyantes qui lui étaient si gratuitement attribuées, René pourtant ne sut pas mauvais gré à son oncle de cette méprise. Quel lièvre serait fâché d'être pris pour un lion?

— Toutes les fois qu'il s'agira de défendre l'honneur des miens, on me trouvera, dit-il en s'efforçant de paraître aussi mauvais garçon que le comportait sa débonnaire physionomie.

— Ces rodomontades-là ne nous avancent pas d'une semelle, interrompit le maître de forges d'un ton d'impatience.

— Vous avez raison, Falconet, reprit Georges en s'adressant de nouveau à son beau-frère ; puisque nous ne sommes pas maîtres de la position, il faut l'accepter, sauf à écouter ensuite les conseils d'une indignation trop légitime. Avant de faire de la chevalerie, montrons du bon sens. M. de Laubespin nous a versé la honte, et les démonstrations les plus héroïques ne nous dispenseraient pas de la boire ; buvons-la donc puisqu'il le faut, mais gardons-lui-en la lie pour sa part. Une blessure plus ou moins grave, la mort même trouvée par hasard dans un duel, sont des accidents auxquels chacun doit s'attendre et qui ne déshonorent pas, tandis qu'une condamnation en cour d'assises imprime une souillure indélébile. C'est son honneur qu'il faut frapper avant tout ; nous retrouverons sa chair plus tard.

— Je vois, dit M. Falconet en souriant d'un air de supériorité, qu'après tout, votre fameux plan n'a pour base que les deux ou trois paroles qui me sont échappés tout à l'heure au sujet de la répression judiciaire dont me semble passible l'action de M. de Laubespin.

— Pourquoi ne rendrais-je pas à César ce qui appartient à César? répondit Broussel avec une adresse consommée ; je

ne le nie pas, deux mots que vous avez prononcés sans y attacher peut-être assez d'importance, m'ont indiqué la route à suivre. C'est d'après votre idée que j'ai construit mon plan, heureux de me laisser diriger par un homme de votre expérience. Maintenant, si nous nous trouvons d'accord sur les moyens d'exécution comme nous le sommes déjà sur le fond, le succès me semble infaillible.

— C'est un procès, dit le maître de forges, assez flatté en secret de la large part faite à son amour-propre.

— Ce n'est pas un procès, c'est une accusation, répondit avec assurance Georges Broussel; il y a crime de rapt; nous le dénonçons; le reste regarde le ministère public.

— Nous serons obligés de nous porter partie civile, reprit l'avare en hochant la tête, et si nous échouons, les frais tomberont à notre charge, sans compter les dommages-intérêts.

— Comment pourrions-nous échouer? le fait n'est-il pas incontestable?

— Tout cela est bel et bon, continua M. Falconet d'un air d'embarras ; mais je vous répète que c'est un procès : et d'abord au nom de qui sera déposée la plainte?

Broussel arrêta sur le visage rechigné de son beau-frère un de ces regards aigus qui semblent vouloir percer à jour celui qui les supporte, et il eut quelque peine à dissimuler un sourire de dédain.

— A présent je te tiens, vil et méprisable avare ! se dit-il avec une joie sournoise.

— Au nom de qui sera déposée la plainte? répéta le maître de forges visiblement préoccupé de l'idée des dépens, amende et dommages-intérêts auxquels pouvait être condamnée en cas d'échec la partie plaignante.

— Si ma femme vivait encore, dit Georges avec un accent d'hypocrite regret, l'action serait intentée en son nom, et je m'en chargerais ; mais sa mort a brisé le lien légal qui m'attachait à sa fille. En ce moment quelque affection paternelle que je lui aie conservée au fond du cœur, je

ne suis plus qu'un étranger pour cette malheureuse enfant, aux yeux de la justice du moins, et je n'ai aucune qualité pour poursuivre la réparation de l'attentat dont elle a été la victime. C'est donc à vous son oncle, à vous chef de sa famille maternelle, de prendre l'affaire en main et de déposer la plainte au parquet du procureur du roi.

— Vous moquez-vous de moi ? interrompit M. Falconet d'un ton âpre; croyez-vous que je n'aie pas autre chose à faire qu'à flâner sur les boulevards, le cigare à la bouche, comme vous, qui vivez de vos rentes, ou comme monsieur mon fils, qui mange le fonds avec le revenu ? et mon procès, qui s'en occupera si je perds mon temps à en intenter un autre à M. de Laubespin à propos de cette petite fille, que Dieu confonde?

— Ah ! oui, votre procès, dit Georges en secouant la tête de l'air d'un homme qui se rend à une objection aussi raisonnable qu'inattendue, je ne songeait pas à votre procès.

— Mais j'y songe, moi ! s'écria le vieil avare l'œil en feu : j'y songe jour et nuit, je n'ai que cela dans la tête. Un procès où il s'agit de plus de deux cent mille francs !

— C'est sérieux en effet ; et je comprends que vous ne vous souciiez pas de vous charger en ce moment d'une autre affaire, surtout d'une affaire aussi grave et aussi épineuse que celle dont nous parlons.

— Deux cent mille francs ! reprit M. Falconet, dont la voix prit une intonation admirative ; est-il au monde honneur de fille ou de femme qui puisse entrer en balance avec un intérêt si capital ? Deux cent mille francs !

— Vous avez raison, Falconet, dit Georges en retenant un sourire de mépris, vous vous devez avant tout à votre procès, et je comprends que votre nièce ne doit passer qu'après. Mais alors comment faire ?

— Oui, qui attachera le grelot ? demanda le vieil avare ; car c'est le point qu'il faut décider d'abord.

— Il me semble qu'à votre défaut votre fils pourrait s'en

charger, répondit Broussel doucereusement ; il est le cousin de Laure, il est majeur...

— Moi, traduire en justice Laubespin ! s'écria René d'un ton animé ; merci ! Je vous ai donné mon avis, vous n'en avez tenu aucun compte ; soit. Mais à votre tour ne comptez pas sur moi pour intenter une accusation contre ce cher comte ; passe encore s'il s'agissait de l'appeler sur le terrain, ajouta le jeune provincial en se caressant martialement la moustache.

— Comment donc faire ? répéta Georges Broussel, qui était trop habile pour prendre l'initiative d'un projet déjà tout arrêté dans sa tête, et auquel, d'après la pente que suivait depuis un instant la discussion, il espérait voir son beau-frère arriver de lui-même.

L'événement prouva aussitôt la justesse de ce calcul.

— Mais, j'y pense, dit tout à coup M. Falconet, pourquoi, Broussel, ne vous chargeriez-vous pas vous-même du soin de diriger cette affaire ?

— Je le ferais bien volontiers, répondit Georges avec la joie prudente d'un pêcheur qui sent que le poisson qu'il guette depuis longtemps commence à mordre à l'hameçon ; mais, comme je vous l'ai dit, la mort de ma femme m'a enlevé le seul titre légal que je pusse invoquer pour intenter en justice une action concernant ma belle-fille.

— Je comprends la difficulté ; mais n'y aurait-il pas quelque moyen d'y remédier ?

— Je crois, en effet, qu'il y en aurait un, répondit Broussel en affectant une insouciance que démentaient les battements précipités de son cœur.

— Quel moyen ? demanda M. Falconet avec l'empressement d'un homme qui ne cherche qu'à se décharger sur autrui d'un devoir embarrassant.

— Si Laure n'avait pas disparu au moment de la mort de ma femme, on aurait dû lui nommer un tuteur.

— Un tuteur ! pourquoi faire ? Elle n'a rien.

— La tutelle d'une personne digne de remplir cet office

s'exerce non-seulement sur les biens de son pupille, mais aussi sur sa conduite et sur ses actions. Plût à Dieu qu'à l'époque dont je parle j'eusse été revêtu de cette autorité protectrice! l'événement que nous déplorons aujourd'hui ne serait peut-être pas arrivé.

— Mais, au fait, voilà la difficulté levée, reprit vivement le maître de forges; qui empêche que vous soyez nommé tuteur de ma nièce?

— Rien. Mais ces fonctions vous reviennent de droit...

— Y pensez-vous? avec ce maudit procès et les mille tracas que me donnent mes forges, j'ai bien le temps de me charger d'une tutelle!

— Le titre de tuteur impose des devoirs fort graves, dit Georges en redoublant d'hypocrisie, et je ne me soucie pas de prendre une responsabilité...

— Quelle responsabilité? Laure n'a rien, c'est connu de tout le monde. Personne ne songera donc à vous demander compte d'une fortune qui n'existe pas. Mais, une fois nommé tuteur, vous aurez un titre pour agir contre M. de Laubespin, et voilà la chose essentielle.

— C'est vrai, répondit Broussel, qui eut l'air de se laisser convaincre; la haine que cet homme m'inspire me décidera peut-être à accepter cette tutelle, si décidément vous la refusez.

— Je ne demanderais pas mieux que de m'en charger; mais, je vous le répète, c'est impossible. Il faut donc vous résigner à ce sacrifice, Broussel; il le faut dans l'intérêt de notre vengeance commune.

— Vous faites de moi tout ce que vous voulez, dit le beau-père de Laure en s'efforçant de cacher sous un air de résignation la joie triomphante dont son cœur était rempli.

— Vous acceptez donc? demanda le vieil avare, qui parut respirer plus librement.

— Puisque vous l'exigez.

— Battons le fer pendant qu'il est chaud, dit M. Falconet comme s'il eût craint que son beau-frère ne se dédît. Il me

semble que l'affaire ne peut souffrir aucune difficulté. Il nous faut un conseil de famille : nous voici déjà trois ; où trouverons-nous les autres ?

— J'aurai à ma disposition trois de mes amis, aujourd'hui même s'il le faut, répondit Broussel, dont les mesures étaient prises d'avance pour que rien ne vînt entraver l'acte important qui devait lui donner une autorité légale sur sa belle-fille.

— Vous chargez-vous de prévenir le juge de paix ? reprit le maître de forges.

— Je le préviendrai dès aujourd'hui ; demain, selon toute probabilité, nous nous réunirons sous sa présidence, et la délibération du conseil de famille, qui me confère la tutelle de cette pauvre enfant, pourra être rendue séance tenante.

— Sans aucun doute ; et alors vous prenez l'engagement d'attacher le grelot au cou de Laubespin ?

— Je me charge de le déshonorer d'abord, sauf à le tuer ensuite. Il me fallait deux armes pour cette double exécution : en me nommant tuteur de Laure vous me donnez celle qui me manquait.

— Tout est donc bien convenu, dit M. Falconet en se levant ; avertissez sur-le-champ vos amis et le juge de paix, et envoyez-moi un mot ce soir pour me mettre au courant des arrangements que vous aurez pris. Maintenant laissez-moi écrire mon courrier, car il est déjà tard, et il est indispensable que deux de mes lettres au moins partent aujourd'hui.

Broussel et René prirent aussitôt congé du maître de forges, et sortirent ensemble de l'hôtel de Tours. En arrivant sur la place, le premier fit signe à un fiacre d'approcher.

— Où voulez-vous aller ? lui demanda son neveu.

— Avant tout, au bois de Boulogne, répondit Georges d'une voix concentrée, tu vas me conduire à l'endroit où tu as aperçu ta cousine.

Un instant après, la voiture était en marche et se dirigeait vers la barrière de l'Étoile.

IX

LE PAVILLON.

Tandis que des passions également impitoyables, l'hypocrisie jalouse et la vaniteuse avarice, s'alliaient, sous un prétexte spécieux, pour tourner en crime un amour jusqu'alors innocent, une scène d'un genre tout opposé se passait dans la maison solitaire où, après la mort de madame Broussel, Laure Meynard avait trouvé un asile.

Depuis longtemps déjà l'orpheline, appuyée sur le balcon du pavillon rustique, interrogeait d'un regard inquiet l'allée qui termine le bois de Boulogne du côté de Saint-James. A la fin, à l'une des extrémités de ce chemin tournant, elle aperçut Laubespin, qui arrivait au galop ; son visage s'épanouit aussitôt comme une fleur longtemps languissante que vient de vivifier un rayon de soleil.

En dépit des remontrances scientifiques de son oncle, le comte se tenait courbé sur l'encolure de son cheval, qu'il venait de lancer à fond de train ; mais évidemment cette attitude était moins déterminée par le désir de mettre en pratique un système d'école plus ou moins critiquable, que par cette impatience fébrile qui dévore imaginairement l'espace avant de le franchir en réalité, et croit l'abréger en se penchant vers le but. Grâce à cette allure impétueuse, merveilleusement soutenue par les jarrets de fer de Soliman, la distance fut bientôt franchie. Laubespin, l'éclair du triomphe dans les yeux, s'arrêta devant le pavillon à toit de chaume. Déjà l'orpheline en était descendue ; au moment où il mettait pied à terre, elle parut souriante et mélancolique tout ensemble sur le seuil de la petite porte qui donnait dans le bois.

— Bonjour, ma Laure bien-aimée, bonjour, mon ange et ma vie, dit Henri avec une expression passionnée qui soudain fit éclore sur le pâle visage de la jeune fille toutes les roses du printemps de l'amour.

— Qu'avez-vous? répondit-elle timidement, jamais vous ne m'avez regardée, jamais vous ne m'avez parlé ainsi.

— J'ai le ciel dans le cœur, et j'avoue que ma joie m'enivre, reprit Laubespin en pressant sur ses lèvres la main que lui tendait l'orpheline.

— Il est étrange que nous nous accordions si peu, dit Laure d'un air pensif : avant-hier, par hasard, je ne pleurais pas, et vous êtes arrivé tout rêveur; aujourd'hui je suis fort triste et vous voilà plein de gaieté.

— De gaieté, non. La gaieté n'est qu'une étincelle, et le sentiment que j'éprouve est un feu non moins durable qu'ardent.

— Entrez donc, on pourrait vous voir.

— Qu'on me voie! les jours de mystère sont passés, ceux de bonheur commencent.

Troublée par ces paroles, quoiqu'elle ne les comprît pas, Laure prit Soliman par la bride, ainsi qu'elle en avait l'habitude, et après lui avoir flatté la tête de la main, caresse ingénue où le maître du cheval avait peut-être en secret sa part, elle entra dans le jardin. Laubespin la suivit aussitôt et referma la petite porte; tous deux alors se dirigèrent vers le bâtiment où se trouvait l'écurie, au bout d'une tortueuse allée jonchée de feuilles mortes. Pendant ce trajet, les deux amants gardèrent le silence, soit parce que le sentier était trop étroit pour qu'ils y pussent marcher de front, soit plutôt qu'ils se trouvassent dans un de ces moments pleins de charme où le cœur, en s'écoutant battre, rend la bouche muette.

A l'endroit où le chemin s'élargissait, Henri se rapprocha de la jeune fille; mais avant qu'il eût pu lui adresser un seul mot, Josillon déboucha inopinément d'une allée transversale, son râteau d'une main et sa bêche de l'autre. Il

s'arrêta en face de son maître, ôta avec empressement son bonnet de coton, cligna un œil au point de l'enfoncer dans son orbite et tordit sa bouche d'une façon si extraordinaire qu'on eût dit qu'il voulait essayer de mordre une de ses oreilles. Cette pantomime, déjà suffisamment expressive, fut accompagnée d'une toux subite, dont l'intelligence la plus obtuse devait sans peine comprendre le sens.

A la vue de la burlesque grimace par laquelle l'honnête jardinier, dans une intention sans doute excellente, rehaussait l'expression de sa physionomie, Laure, malgré son émotion, ne put retenir un de ces francs éclats de rire qui semblent aussi naturels aux jeunes filles que le gazouillement aux oiseaux.

— Ayez donc pitié de ce pauvre Josillon, dit-elle à Laubespin, qui, de son côté, avait peine à garder son sérieux; ne voyez-vous pas qu'il a quelque chose à vous dire?

— Parle, mon brave Josillon, dit le comte.

Le fidèle serviteur cligna l'autre œil, tordit sa bouche en sens contraire, et de son menton donna, dans la direction où se trouvait la jeune fille, un simulacre de coup de boutoir non moins significatif que le reste de sa pantomime.

— C'est m'avertir assez clairement que je suis de trop, dit Laure, qui toutefois ne fit aucun mouvement pour s'éloigner.

— Si tu as quelque chose à me dire, explique-toi en présence de mademoiselle, reprit Henri en remarquant la curiosité qu'exprimait depuis un instant la physionomie de l'orpheline.

— J'aurais mieux aimé raconter la chose à vous seul, monsieur Henri, répondit le naïf Josillon; mais puisque vous m'ordonnez de parler devant mademoiselle, mon devoir, comme de juste, est d'obéir. Pour lors donc, tout à l'heure, tandis que mademoiselle était dans le petit pavillon, je rentrais par le bois. Voilà une calèche qui passe; il y avait dedans un monsieur et une dame; la dame un peu

moins jeune que le monsieur, mais crânement bien mise. Un vrai arc-en-ciel.

— Pas de détails, dit Henri; va droit au fait.

— Le fait, c'est qu'en passant près du pavillon... je l'ai entendu comme je vous vois... j'étais tout près de la porte.

— En passant près du pavillon ?

— La dame dit au monsieur, qui fumait un cigare... Je ne sais pas si j'ose dire ça devant mademoiselle.

— Mais parlez donc, Josillon! dit Laure avec un accent d'impatience.

— La dame dit donc au monsieur : Voilà cette prude de Laure. Je demande pardon à mademoiselle de répéter ce mot-là, quoiqu'à vrai dire je ne sache pas trop ce que cela signifie : prude ! Là-dessus le monsieur a eu l'air tout ébaubi, et il a répondu quelques mots que je n'ai pas entendus; ensuite ils ont continué à examiner mademoiselle, sauf votre respect, ni plus ni moins que si elle avait été une bête curieuse. La voiture était déjà loin qu'ils se retournaient encore pour regarder. Ça m'étonnerait bien s'ils n'ont pas attrapé l'un ou l'autre un torticolis.

— Vous n'avez donc pas remarqué cela ? demanda Henri à l'orpheline.

— Non, répondit Laure, dont la figure exprimait depuis un instant une surprise mêlée d'inquiétude.

— J'ai bien vu que mademoiselle n'y faisait pas attention, reprit le jardinier avec un sourire qu'il croyait fort malicieux; elle était dans ses rêveries grecques, comme dit Jeanne, et dans ces moments-là il tomberait des hallebardes...

— Comment était cette voiture ? interrompit Laubespin, qui trouva que Josillon abusait de la familiarité rustique permise jusqu'alors à son dévouement.

— Une calèche brune à deux chevaux, répondit le jardinier en baissant les yeux devant le regard sévère que venait de lui lancer son maître.

— Donne-moi le signalement des personnes qui s'y trouvaient.

— La dame avait un chapeau rose, une robe verte et un manteau blanc comme en ont les Bédouins qu'on voit sur les tableaux des montreurs de bêtes, au boulevard du Temple. Le monsieur était en noir et avait une barbe rouge. Si j'en avais une pareille, je me raserais tous les jours plutôt deux fois qu'une.

— C'est bien; je sais qui c'est. Mène Soliman à l'écurie.

La jeune fille remit à Josillon la bride du cheval; et tandis qu'ils s'éloignaient l'un conduisant l'autre, elle se retourna vers Laubespin.

— Vous connaissez les personnes qui m'ont nommée en me voyant? lui demanda-t-elle avec autant d'étonnement que de curiosité.

— Je les ai rencontrées sur la route de Neuilly avant d'entrer dans le bois. Le signalement donné par Josillon est trop exact de tout point pour que j'aie pu me tromper.

— Mais qui sont ces personnes?

— L'une est une femme qui ne mérite pas que je prononce son nom devant vous.

— Mais au contraire, dit Laure du ton le plus vif; c'est son nom qu'il faut me dire, puisqu'elle sait le mien.

— Vous l'exigez?

— Je vous en prie.

— Eh bien, dit Henri après avoir hésité un instant, figurez-vous que vous allez voir une araignée.

— Une araignée! s'écria la jeune fille, qui jeta tout autour d'elle un regard effrayé.

— Rassurez-vous, reprit Laubespin en souriant, il n'y a point ici d'araignée.

— Vous en êtes bien sûr?

— Parfaitement sûr. Quand j'en aperçois, je les tue avant que vous ayez pu les voir. J'ai parlé de ce hideux animal, dont le nom seul vous fait si peur, parce que je sais qu'aucun autre ne vous inspire autant d'horreur, et que j'ai besoin d'un terme de comparaison.

— Si je voyais une araignée sur ma robe, comme y était,

à ce qu'il paraît, celle que vous avez tuée il y a une quinzaine de jours, je mourrais, dit la jeune fille, qui, à la seule idée de cette épreuve, frissonna de la tête aux pieds.

— Vous aimeriez mieux, je crois, vous trouver en face d'un lion, dit Henri en continuant de sourire.

— Un lion ! c'est beau. J'aimerais assez lui caresser la crinière comme je fais à Soliman. Mais une araignée !

Laure éprouva de nouveau un frisson nerveux, et par un mouvement involontaire elle prit le bras de Laubespin comme pour se mettre sous sa protection.

— Mais cette femme ? dit-elle après un instant de silence.

— C'est cette demoiselle Atala que vous avez connue au passage du Saumon.

— Ah ! fit la jeune fille avec un accent de dégoût, votre terme de comparaison est bien choisi. Et la personne qui l'accompagnait ?

— Votre cousin René.

— Mon cousin ! s'écria l'orpheline, dont la physionomie passa subitement du dédain à la terreur ; mais alors, s'il m'a reconnue, s'il sait où je demeure, il le dira au meurtrier, avec qui il était hier au cimetière. Et quand vous serez à Paris, lui, l'assassin, le bourreau de ma mère, il viendra m'enlever ! — Henri, je n'oserai plus rester ici ! continua la jeune fille avec un accent d'épouvante qui fit tressaillir Laubespin.

— Quelle folie ! dit-il en pressant le bras de Laure sous le sien ; votre crainte des araignées est tout ce qu'il y a de plus raisonnable, comparée à l'affreuse émotion que vous inspire le nom seul de cet homme. Chassez ces terreurs chimériques, et écoutez-moi ; j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

En causant ainsi, Laure et Henri avaient continué de marcher à travers le jardin, et ils se trouvaient revenus au pied du pavillon rustique. Ils y montèrent comme ils avaient l'habitude de le faire tous les jours, et s'assirent sur le banc

où la jeune fille venait d'ordinaire attendre Laubespin lorsqu'elle savait qu'il devait arriver par le bois.

Le ciel offrait cette mélancolique sérénité qui distingue les derniers beaux jours de l'automne. Quelques nuages d'un gris blafard, cheminant avec lenteur, voilaient seuls, çà et là, le pâle azur du firmament. Dans le bois une brise à peine sensible effeuillait les taillis, tandis que leurs cimes jaunies recevaient les stériles caresses d'un soleil sans chaleur. On eût dit le sourire languissant qui, au moment du suprême adieu, vient parfois éclairer une figure déjà flétrie par l'impitoyable souffle de la mort.

La physionomie et le maintien de l'orpheline étaient en harmonie avec cette calme tristesse de la nature près de s'endormir entre les bras glacés de l'hiver. Enveloppée d'un manteau de deuil, le front penché sur la poitrine, les yeux vaguement dirigés vers le bois, peut-être malgré la présence de celui qu'elle aimait, eût-elle fini par tomber dans une de ces rêveries absorbantes, que la vieille Jeanne n'avait trouvé moyen de définir qu'à l'aide d'une épithète empruntée à l'histoire ancienne, si Laubespin, qui la contemplait avec une tendresse inquiète, ne l'eût arrachée à ses réflexions.

— Vous êtes bien peu curieuse aujourd'hui, lui dit-il avec un accent de reproche; je vous annonce une grande nouvelle, et vous ne témoignez aucun désir de la savoir.

— Grondez-moi, répondit la jeune fille en relevant la tête; je réponds trop mal à votre amitié et à votre bonté. Oui, grondez-moi.

— Vous gronder! pourquoi?

— Je ne suis qu'une enfant sans force et sans raison. Depuis hier je suis retombée dans mes pensées lugubres.

— Encore!

— Encore, et je crains bien que ce ne soit toujours. Vainement je me dis : Je suis jeune, et, puisqu'on ne meurt pas de chagrin, il faut m'armer de courage pour supporter le long avenir qui me reste. Effort inutile : mon cœur reste

sombre quand mon visage s'efforce de sourire, sombre comme ce bois au feuillage mourant que les rayons du soleil effleurent, mais ne pénètrent pas. Ainsi, un rayon de gaieté l'effleure quelquefois; mais, au fond, quelle morne tristesse!

— Laure, vous avez juré de me désespérer. J'arrive transporté d'une joie que je n'avais jamais ressentie jusqu'à ce jour, et au moment où je veux essayer non pas de vous faire partager, mais du moins de vous faire comprendre mon bonheur, je vous trouve dans un accablement sans raison et, je dois le dire, sans excuse. Car enfin vous avez dans le caractère une énergie qui parfois me surprend moi-même, et si vous en faisiez usage quand se présentent à votre esprit ces idées fatales...

— Croyez que je ne succombe pas sans résistance, interrompit l'orpheline en s'efforçant de sourire; mais il en est de mon âme comme de la nature en ce moment : elle a beau lutter et se débattre; en dépit de tous ses efforts, le soleil s'en va et l'ombre arrive.

— Votre mélancolie est tout à fait poétique, dit Laubespin avec un enjouement affecté, et ce serait vraiment dommage de vous en guérir. Ainsi, soyez, tout à votre aise, rêveuse, triste, morose, ou plutôt broyons du noir à deux, puisque, je le vois bien, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me mettre de la partie. A l'œuvre donc, et choisissons les sujets de conversation les plus lamentables, mais surtout épuisons-les; car, je vous en préviens, je ne vous accorde le droit de froncer vos noirs sourcils et de retenir captif votre charmant sourire que jusqu'à ce soir.

— Jusqu'à ce soir? répéta Laure.

— Demain, pour employer votre style figuré, il est indispensable qu'à son tour l'ombre s'en aille et que le soleil revienne.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous recevrez demain une visite.

— Une visite! qui donc?

Laubespin contempla un instant la jeune fille, dont la physionomie exprimait enfin l'éveil de la curiosité.

— Devinez, lui dit-il d'un air radieux.

— Vos yeux me disent que cette visite me sera agréable.

— Je l'espère.

— Comment alors pourrais-je deviner? Il n'est personne au monde que je désire voir.

— Je le sais; mais en revanche, il est une personne qui désire vivement vous voir.

— Moi?

— Une personne avec qui j'ai beaucoup parlé de vous hier et ce matin. Elle serait venue dès aujourd'hui sans un empêchement inattendu.

— Mais qui donc?

— Une personne enfin qui m'inspire autant de respect que d'attachement, et à laquelle vous ne refuserez pas quelque amitié en retour de tous les sentiments bienveillants et affectueux qu'elle vous a déjà voués avant de vous connaître.

— Votre mère! s'écria Laure en se levant avec l'impétuosité qui caractérisait tous ses mouvements lorsqu'une vive émotion mettait en jeu les ressorts de cette nature passionnée.

— Oui, ma mère, répondit Henri, qui attacha sur elle un regard d'amour.

La jeune fille pâlit tout à coup et retomba sur le banc.

— Ai-je bien entendu? demanda-t-elle alors d'une voix faible; ne dites-vous pas que votre mère veut venir ici?

— Vous la verrez demain.

— Vous ne me trompez pas?

— Vous ai-je jamais trompée?

— C'est bien vrai? vous me le jurez?

— Oui, Laure, je vous le jure, répondit Henri avec une gravité pleine de tendresse.

Obéissant à un instinct religieux que l'habitude de la souffrance avait développé jusqu'à l'exaltation, l'orpheline

se jeta à genoux. Pendant quelque temps elle parut adresser à Dieu de ferventes actions de grâce. Henri, qu'elle avait complétement oublié, respecta cette prière, qui, par son recueillement, touchait à l'extase. Enfin Laure se releva après avoir fait lentement un signe de croix, et elle se retourna vers son amant le visage baigné de larmes.

— Vous pleurez, lui dit-il d'une voix émue; je suis bien malheureux aujourd'hui : vous pleurez au moment où j'espérais voir renaître sur vos lèvres ce sourire que j'aime tant.

— Cette fois ce sont de douces larmes et j'éprouve du bonheur à les verser, répondit la jeune fille souriant et pleurant à la fois. Je suis bien faible, bien capricieuse, bien folle même souvent; mais du moins je ne suis pas une ingrate. Je viens de remercier Dieu de la grâce qu'il m'accorde, et de lui demander humblement pardon de l'avoir offensé par le découragement coupable auquel je m'abandonnais tout à l'heure. O faveur précieuse et inespérée! Votre mère! l'être qu'au fond du cœur je vénère le plus au monde, puisque ma pauvre mère à moi est dans le ciel! votre mère, si vertueuse, et, m'avez-vous dit, si austère, daigne me tendre une main que je baiserai à genoux! Henri, pouvez-vous comprendre la joie sainte et ineffable que me cause cette seule pensée? je vais voir votre mère, moi qui craignais...

— Que pouviez-vous craindre? dit le comte en voyant que la jeune fille hésitait.

— Qu'elle ne me méprisât! reprit-elle d'une voix concentrée.

— Vous mépriser, Laure! s'écria Laubespin avec une indignation passionnée; vous l'innocence, vous la pureté, vous la vertu!

— Je veux tout vous dire, interrompit l'orpheline en se rasseyant près d'Henri; dans le ciel où vient de me placer l'espoir de voir demain votre mère, il y a encore un nuage; il faut m'aider à le chasser; car seule, avec ces chimères toujours si promptes à se former dans ma tête sans raison,

e n'y parviendrais pas. Lorsque vous avez prononcé le nom de cette femme qui tout à l'heure a passé près d'ici avec mon cousin, un inexprimable sentiment de mépris a subitement rempli mon cœur, mais presque aussitôt je me suis dit, et voilà la cause de ma tristesse soudaine : De quel droit méprisé-je cette femme, moi que l'opinion du monde met sans doute sur la même ligne?

— Quel blasphème contre vous-même! Qu'y a-t-il de commun entre un être de cette espèce et vous?

— C'est que j'ai besoin d'estime, continua l'orpheline en s'efforçant de retenir ses larmes; j'aimerais mieux mourir que de lire dans les yeux d'une autre le dédain qu'ont sans doute exprimé les miens quand vous m'avez parlé de cette femme.

— Voilà donc ce nuage qui obscurcit encore votre ciel! dit Henri d'une voix pleine de douceur; il est de ceux qu'un souffle suffit à dissiper : interrogez demain les yeux de ma mère; ils vous rassureront sur ce point mieux que je ne pourrais le faire.

— Vous croyez donc que votre mère pense du bien de moi? demanda Laure avec une satisfaction ingénue.

— S'il en était autrement, voudrait-elle vous voir! Je vous le répète : quoiqu'elle ne vous connaisse pas encore, ma mère vous apprécie et vous estime; qu'elle vous voie, elle vous aimera.

— Je crains bien, au contraire, qu'en me voyant, elle ne me trouve au-dessous du portrait, sans doute un peu flatté, que vous lui avez fait de moi, et qu'alors ses dispositions bienveillantes ne diminuent au lieu de s'accroître.

— D'abord je n'ai pas flatté votre portrait, dit Laubespin, qui ne put retenir un sourire : je vous ai peinte comme je vous vois.

— Et comment me voyez-vous? demanda Laure en le regardant fixement.

— Telle que vous êtes, répondit Henri, dont la voix trembla subitement : l'être le plus noble, le plus poétique

et le plus pur que l'imagination puisse rêver ; la femme la plus spirituelle et la plus séduisante que le cœur puisse chérir, enfin l'ange le plus digne de respect et d'adoration.

L'espèce de curiosité enfantine qu'avait un instant exprimée le visage de Laure venait de faire place à une confusion pleine de grâce.

— Voilà les beaux mensonges que vous avez faits à votre mère? dit-elle d'une voix à peine distincte.

— Laure, reprit Henri avec l'accent le plus passionné, ce secret que depuis cinq mois je m'efforce de vous cacher, je l'ai dit à ma mère ; et maintenant qu'elle connaît mon amour, pourquoi résisterais-je plus longtemps au bonheur de vous l'avouer, à vous la seule femme que j'aie jamais aimée, à vous à qui j'appartiens sans réserve et pour toujours, à vous qui possédez mon âme et pour qui je donnerais ma vie !

Le charmant visage de la jeune fille s'était couvert d'une rougeur brûlante, et l'expression de ses yeux avait changé du diamant au velours.

— Il faudrait mourir maintenant! dit-elle tout bas en appuyant son front sur l'épaule de son amant.

Au même instant, un cri semblable à un rugissement étouffé sortit du bois. Laure et Henri, arrachés à leur extase, se levèrent par un mouvement simultané. En face d'eux, sur la lisière du taillis, Georges Broussel était debout, le front livide, l'œil égaré, le geste menaçant, tel enfin qu'on se représente le démon de la jalousie lorsque vient de sonner pour lui l'heure de la vengeance.

X

LE DÉPART.

A la vue de l'homme dont l'idée seule la glaçait d'épouvante et d'horreur, Laure poussa un gémissement étouffé,

et se jeta en frissonnant dans les bras de Laubespin comme pour y chercher un asile. Plus prompt que la pensée, Henri l'entraîna dans le fond du pavillon, où il était impossible que Broussel pût l'apercevoir.

— Ne craignez rien, lui dit-il alors; mais surtout demeurez immobile.

Trop émue pour prononcer un seul mot, l'orpheline obéit machinalement.

Laubespin, d'après la scène de la veille, jugeait son rival capable de se porter aux plus meurtrières extrémités; il savait d'ailleurs qu'une paire de pistolets peut se cacher comme un poignard : aussi, dans le premier moment, n'avait-il pas été maître d'un sentiment d'effroi. Il avait craint bien moins pour lui-même que pour Laure une tentative d'assassinat; mais dès qu'il l'eut mise à l'abri de ce danger, peut-être imaginaire, l'appréhension de l'amant fit place à l'orgueil du gentilhomme.

Par un mouvement rapide, Henri se rapprocha du balcon et s'y accouda de l'air calme et insouciant qu'il aurait sans doute essayé de donner à sa physionomie si, sur le terrain d'un duel, il eût attendu le feu de son adversaire. Cette démonstration dédaigneuse resta sans réponse. Vainement il promena ses yeux de tous côtés, vainement il sonda d'un regard de défi les taillis dont la lisière était côtoyée par l'allée, Broussel était devenu invisible. La disparition de son ennemi inquiéta Laubespin, plus que ne l'eût fait sa présence.

— Puisqu'il se cache, se dit-il, c'est qu'il veut revenir, et il attend que je sois parti. Déjà, j'en suis sûr, il est au courant de mes moindres démarches, et il sait que tous les jours avant six heures je retourne à Paris. Oui, je devine son projet. Ce mur est peu élevé, à l'aide du moindre instrument d'escalade il est facile de le franchir. et c'est ce qu'il médite peut-être de tenter cette nuit même. Un furieux de cette espèce ne songe guère à calculer le danger : d'ailleurs il est armé, et puis il n'est pas seul; derrière lui

j'ai entrevu un homme qui semblait s'efforcer de le retenir. Un ami digne de lui sans doute, c'est-à-dire un complice au besoin. Josillon ne manque pas de courage ; mais seul contre plusieurs, que pourrait-il faire? Je ne retournerai pas à Paris, et cette nuit c'est moi qui veillerai.

Après être resté sur le balcon assez longtemps pour ôter à son invisible mais sans doute attentif ennemi le droit de suspecter son courage, Laubespin revint près de l'orpheline. Il la trouva pâle, immobile et inanimée comme une statue de marbre.

— Rentrons, lui dit-il doucement.

Laure prit en silence et d'un air distrait le bras que lui offrait son amant. Ils sortirent du pavillon rustique, et traversèrent le jardin. Pendant ce court trajet, Henri adressa plusieurs fois la parole à sa compagne sans recevoir de réponse. La jeune fille semblait frappée d'une stupeur comparable à la léthargie momentanée où la foudre plonge parfois ceux qu'elle a effleurés dans sa chute.

En arrivant à la maison les deux amants entrèrent dans un petit salon situé au premier étage, où l'orpheline se tenait d'ordinaire pendant le jour. Cette pièce, assez petite, était décorée avec la simple élégance qui convient à l'habitation d'une jeune fille. Quelques siéges couverts d'une étoffe blanche à raies lilas, sur la cheminée une pendule et deux vases de vieux-sèvres, en face un piano d'Érard, près de la fenêtre une table à ouvrage de marqueterie composaient presque tout l'ameublement, mais on retrouvait dans les moindres détails quelque indice du soin amoureux qui avait présidé à son choix.

Laure quitta le bras de Laubespin dès qu'il eut ouvert la porte, traversa rapidement le salon et entra dans sa chambre à coucher, qui en était voisine. Avant que le comte fût revenu de la surprise où l'avait jeté cette brusque retraite, la jeune fille reparut. Elle avait ajouté à son costume un chapeau noir couvert d'un voile, et tenait à la main un petit coffret d'ébène.

— Je suis prête, dit-elle d'un air d'empressement craintif.

— Prête! répéta Henri en la regardant d'un œil étonné.

— Mes préparatifs de départ n'ont pas été longs, n'est-il pas vrai? reprit-elle avec un sourire étrange; voilà les avantages de la pauvreté. Cette cassette contient toute ma fortune : la croix de mon père, quelques-unes de ses lettres et le portrait de ma pauvre mère. Maintenant nous pouvons partir.

— Mais il n'est pas question de partir, répondit Laubespin, qui ne remarqua pas sans inquiétude l'espèce d'égarement répandu depuis un instant sur les traits de l'orpheline.

— Ne pas partir! s'écria-t-elle; vous ne l'avez donc pas vu?

— Je l'ai vu, et je conçois l'impression pénible qu'a dû vous causer l'aspect de cet homme que vous avez tant de raison de haïr. Mais comment le hasard qui l'a amené sous vos yeux pourrait-il vous forcer à quitter cette maison?

— Le hasard! Non, Henri, ce n'est pas le hasard, c'est la fatalité, la terrible et inexorable fatalité! Ne vous avais-je pas bien dit qu'il viendrait? Vous pouvez rire de mes pressentiments; ils ne me trompent jamais : ce matin je regardais le bois, et partout je croyais le voir; dans les murmures du vent j'entendais sa voix, dont le son me glace de terreur; dans la profondeur des taillis, j'entrevoyais son regard de tigre fixé sur moi. Il devait venir, c'était inévitable, et vous voyez qu'il est venu.

— Qu'importe? répondit Laubespin en s'efforçant de faire passer dans l'âme de la jeune fille une tranquillité que lui-même était loin d'éprouver, sa présence en ces lieux fût-elle préméditée et non fortuite, pensez-vous qu'il ose pousser plus loin cette folle démarche?

— Tout ce qu'un homme, je me trompe, tout ce qu'un démon peut tenter, il le tentera.

— Vous craignez qu'il ne se présente ici?

— Craindre, c'est douter, et je n'ai aucun doute. Il viendra.

— Qu'il vienne, je l'attends.

— Oh ! de grâce, partons, dit l'orpheline en joignant les mains avec une expression d'angoisse, ne voyez-vous pas que la seule idée de me retrouver en face de lui me rend folle !

— Voilà une faiblesse pour laquelle je ne puis avoir d'indulgence. De quelle puissance infernale est-il donc revêtu, cet homme, pour que sa vue vous épouvante à ce point ? Quel empire a-t-il sur vous ? Quel droit invoque-t-il à l'appui de ses persécutions ? Quelle autorité peut lui donner l'horrible passion que vous lui avez inspirée ? C'est à lui de trembler devant vous et non à vous de pâlir devant lui. Osez le contempler en face, et son œil, qui vous semble si redoutable, se baissera soudain. Ne vous souvenez-vous donc plus de ce qui s'est passé hier? D'un regard vous l'avez jeté à genoux, d'un geste vous avez courbé son front dans la poussière. Cet irrésistible ascendant de l'innocence et de la vertu, l'avez-vous perdu depuis hier ?

— Oui, répondit Laure d'un air d'abattement : hier, ma mère était près de moi ! et voilà le secret de mon courage. En face de son tombeau je me sentais une invincible énergie que je ne retrouve plus aujourd'hui, et que j'essaierais en vain de rappeler. Aujourd'hui ma mère n'est plus là, je suis seule, et j'ai peur.

— Seule, quand je suis près de vous ! s'écria Laubespin avec un accent d'amertume.

— Ne comprenez-vous pas que, loin de me rassurer, votre présence redouble ma crainte, et que je serais moins alarmée si vous n'étiez pas là ?

— Moins alarmée ? demanda le comte en la regardant fixement.

— Mille fois moins, puisque je n'aurais peur que pour moi.

Il y avait tant de passion dans ces paroles naïves que la

figure de Laubespin s'éclaircit aussitôt et n'exprima plus d'autre émotion que celle de l'amour et du bonheur. Il redoubla d'efforts pour rassurer la jeune fille, la gronda doucement de s'abandonner à des craintes selon lui chimériques, et employa tour à tour le raisonnement et l'ironie pour lui démontrer la puérilité de ses pressentiments superstitieux ; mais tendres réprimandes, raisonnements sans réplique et douces moqueries furent également inutiles. Rien ne parvint à dissiper la morne stupeur où l'apparition de Broussel avait plongé l'orpheline.

— Vous avez raison sans doute, finit-elle par dire à son amant, je suis une enfant, je suis une folle ; mais c'est pour cela même qu'il faut avoir pitié de l'affreuse torture que j'éprouve. Pour l'empire du monde, je ne passerais pas la nuit ici. Il n'y a plus de repos pour moi dans cette maison, où depuis cinq mois j'ai vécu tranquille sinon heureuse. Désormais, je ne verrais pas remuer une branche d'arbre, je n'entendrais pas ouvrir une porte, sans me figurer que c'est lui qui vient d'escalader le mur et qui arrive. Le jour, je rassemblerais peut-être assez de courage pour lutter contre cette idée horrible ; mais la nuit, quand tout est noir, et que le moindre bruit devient effrayant ! Songez-y donc, continua Laure en frissonnant, j'ai déjà si peur pendant la nuit, que serait-ce, grand Dieu ! Je connais ma tête : un rien suffit pour qu'elle s'égare. Je la perdrais donc tout à fait, et alors...

— Alors ?... dit Laubespin avec anxiété.

— Vous savez bien ce qui m'arrive toujours quand ma tête commence à se perdre. Je n'ai pas deux folies. C'est toujours le même rêve cher et douloureux. Je pense aussitôt à mon père, à ma mère surtout. J'entends leurs voix qui m'appellent ; je les vois bien loin dans le ciel ; ils me tendent les bras, ils me font signe de venir à eux : et moi qui serais si heureuse de les revoir de plus près, je finis par me persuader que Dieu a exaucé ma prière, et qu'il m'a donné des ailes pour que je puisse les rejoindre. J'ouvre la

fenêtre alors et il me prend une irrésistible envie de m'envoler...

— Mais ce serait la mort, malheureuse enfant!

— Sans doute, car les oiseaux seuls et les anges ont des ailes, et mon rêve finirait sur le pavé de la cour, au lieu de s'achever dans le ciel.

— Laure, pas un mot de plus! s'écria Laubespin; cette affreuse idée me glace le cœur.

— Ne craignez rien, reprit l'orpheline avec un sourire mélancolique. Dieu m'aime au fond, quoique jusqu'à présent il ne m'ait pas rendue très-heureuse, et il veille sur moi quand je suis folle. Qui sait même, dans le cas où j'essaierais décidément mes ailes, en me jetant par la fenêtre, s'il n'enverrait pas un de ses anges pour me soutenir!

— Pouvez-vous sourire quand vous voyez ma mortelle inquiétude?

— Eh bien! si vous êtes réellement inquiet, si vous craignez que mes songes ne finissent par aboutir à quelque sanglant réveil, et parfois je le crains moi-même, si, en un mot, vous désirez que je vive, emmenez-moi, Henri, emmenez-moi aujourd'hui. La scène d'hier et celle de tout à l'heure ont achevé d'ébranler ma pauvre tête, déjà bien faible, et, je le sens, si je passais la nuit ici, peut-être demain vous me trouveriez tout à fait folle, si vous me retrouviez vivante.

— Je vous conduirai dès ce soir à Paris, dit Laubespin en prenant un parti aussi décisif que soudain; car il connaissait trop bien l'étrange exaltation du caractère de l'orpheline pour ne pas redouter la catastrophe qu'il semblait prévoir. Ma mère devait venir vous voir demain, c'est vous qui la préviendrez.

— Vous me mènerez chez votre mère? demanda Laure, dont la physionomie s'anima aussitôt.

— Cette démarche lui paraîtra aussi convenable que naturelle, dès que je lui en aurai expliqué la cause. Vous resterez chez elle, et j'irai demander l'hospitalité à mon oncle.

— Je suis heureuse, mais je tremble, dit la jeune fille

avec une vive émotion, je voudrais avoir le temps de me préparer à cette entrevue.

— Vous aurez tout le temps nécessaire; car il est trop tard maintenant pour que nous puissions arriver chez ma mère avant six heures, et je sais qu'elle a quelques personnes à dîner : de plus, c'est son jour. Mais on ne reste pas tard chez elle, et en y arrivant à onze heures nous trouverons tout le monde parti.

Ce point réglé, la conversation suivit cette pente irrésistible et charmante où finit toujours par s'engager l'entretien de deux cœurs qui depuis longtemps s'appartiennent sans se l'être avoué jusqu'alors. Henri et Laure parlèrent d'amour et ne parlèrent plus d'autre chose.

A neuf heures, Laubespin envoya Josillon chercher une voiture à la barrière de l'Étoile; mais auparavant il crut devoir apporter quelque modification à sa consigne.

— Cette nuit, lui dit-il, un homme s'introduira peut-être dans le jardin.

— Bon, répondit d'un air tranquille le jeune jardinier; il y a deux balles dans chaque canon de mon fusil.

— Je te défends de faire feu.

— Au fait c'est inutile, de dépenser de la poudre pour un seul homme. Mâchepierre l'étranglera et ça reviendra au même.

— Tu tiendras ton chien à l'attache.

— Au fait, pour venir à bout d'un homme je n'ai pas plus besoin de mon chien que de mon fusil. Je lui casserai la tête d'un coup de bêche, et ça suffira.

— Tu resteras dans ton lit. L'homme dont je parle n'est pas un voleur, et j'entends qu'il sorte du jardin sans la moindre égratignure.

— Comme il vous plaira, monsieur Henri, dit Josillon, qui ne demanda pas d'autre explication; je fermerai bien les portes. Mâchepierre sera attaché dans sa niche, je resterai dans mon lit et je laisserai ce monsieur se promener

dans le jardin, au clair de la lune, tant que ça pourra lui être agréable.

— Bien. Demain matin tu viendras me rendre compte à Paris de ce qui se sera passé cette nuit.

— Ça suffit, monsieur Henri, dit l'honnête jardinier en partant pour aller exécuter l'ordre de son maître.

— De la sorte, se dit alors Laubespin, M. Broussel, s'il lui prend fantaisie de tenter l'escalade, ne pourra pas dire que je lui aie fait tirer un coup de fusil par mon domestique ou que j'aie essayé de le faire dévorer par mon chien, pour me dispenser de me battre avec lui.

Deux heures après, la voiture où étaient montés Henri et Laure s'arrêtait devant la porte de la maison qu'habitait madame de Laubespin.

XI

LA DÉCLARATION DE GUERRE.

La chose que madame de Laubespin nommait un peu prétentieusement son jour de réception ne ressemblait en rien aux routs modernes, car les habitués en étaient plus choisis que nombreux. Ils pouvaient se partager en deux classes bien distinctes. Les uns, gens de plaisir, venaient commencer leur soirée chez la comtesse, et s'esquivaient presque aussitôt pour aller, après s'être acquittés de deux ou trois autres corvées du même genre, se lancer dans ce qu'on appelle en province le tourbillon de Paris. Les autres, personnages d'esprit rassis, de santé chétive ou d'habitudes routinières, consacraient au salon de la rue de la Planche les deux ou trois heures dont ils pouvaient disposer chaque vendredi entre la digestion de leur dîner et les préparatifs de leur coucher. Des mœurs fort opposées, mais concourant à la même fin, de ces deux classes hétérogènes,

il résultait, ainsi qu'Henri l'avait dit à Laure, qu'à onze heures environ le salon de madame de Laubespin se trouvait habituellement débarrassé de toute figure étrangère et rendu aux événements intimes de la vie privée.

Ce jour-là, une trentaine de personnes au plus composaient la société réunie chez la comtesse. A l'un des angles de la cheminée, quelques femmes entre trois âges, jeunes d'intention, à peine épanouies au premier coup d'œil, grâce à leur toilette, mais suffisamment mûres pour peu qu'on les regardât de près, médisaient du prochain et surtout de la *prochaine* avec la plus louable émulation. De l'autre côté se tenait debout un groupe formé d'un duc pur-sang, d'un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, d'un fonctionnaire destitué par la révolution de juillet, et de ce quatrième personnage qu'on est sûr de rencontrer partout sans jamais parvenir à retenir son nom, et que la complainte de Marlborough a immortalisé comme type de l'inutilité. Ce quatuor intéressant se livrait avec une certaine vivacité aux charmes de cette opposition sentimentale, taquine, mais surtout innocente, qui constitue le fond de la politique du faubourg Saint-Germain. Dans un coin une table de whist, pour pendant, un autre tapis vert consacré au respectable culte du boston, quelques verres de sirop et quelques assiettes de pâtisserie circulant à intervalles réguliers, en attendant l'inévitable finale du thé, tels étaient les autres principaux détails de cette soirée, ni plus ni moins ennuyeuse en somme que la plupart des réunions du même genre.

Dix heures étaient sonnées, et, malgré ses efforts pour continuer de remplir ses devoirs de maîtresse de maison avec la liberté d'esprit qu'exige ce laborieux métier, madame de Laubespin semblait soucieuse. A chaque instant, et sans qu'elle pût maîtriser ce mouvement involontaire, ses yeux se dirigeaient vers la porte.

— Quelque ami de la bonne chère, tranchons le mot, quelque pourceau d'Épicure que soit mon frère, se disait-

elle, il est impossible que lui et cet odieux Falconet aient tenu table jusqu'à présent. Ils devraient être ici depuis longtemps. Quel motif peut donc les empêcher de venir?

La préoccupation de la comtesse commençait à se changer en une véritable anxiété, lorsque le nom du marquis de Roquefeuille, emphatiquement annoncé par Lorrain, retentit à l'entrée du salon. Madame de Laubespin se tourna de ce côté avec empressement, mais sa déconvenue égala sa surprise lorsqu'elle eut reconnu que son frère n'était pas accompagné du maître de forges.

— Seul? dit-elle d'un air d'inquiète curiosité au vieux général dès qu'il se fut approché d'elle.

— Tout ce qu'il y a de plus seul, répondit M. de Roquefeuille, dont le front semblait couvert d'un nuage, quoique sa bouche affectât un sourire sardonique.

— Qu'avez-vous donc fait de votre convive?

— Quel convive?

— Mon Dieu! vous savez bien de qui je veux parler.

— Le respectable M. Falconet?

— Sans doute. Ne devait-il pas dîner avec vous?

— C'est vrai; mais il paraît que l'estimable M. Falconet ne ressemble pas à cet honnête Goberval, que j'aperçois là près de la cheminée.

— En quoi ne lui ressemble-t-il pas?

— Vous savez qu'en 1830 Goberval a donné sa démission le jour même où il a appris qu'il venait d'être destitué, et qu'en souvenir de cet acte de fidélité il a fait graver au bas de son écusson la devise chevaleresque : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

— Tout le monde sait cela, dit la comtesse, et tout le monde sait aussi que vous ne manquez pas une occasion de tourner en ridicule ce pauvre Goberval; mais pour en revenir à M. Falconet, quel rapport...

— L'honorable M. Falconet, qui devait dîner avec moi, ne l'a pas fait, d'où il est advenu que j'ai dîné seul. Vous voyez donc bien que le digne forgeron n'adopte pas pour

règle de conduite la loyale devise de notre héroïque préfet, et que par conséquent j'ai raison de dire qu'ils ne se ressemblent guère.

— Vous n'avez donc pas revu M. Falconet ?

— Pas le moins du monde ; mais c'est toute une histoire à vous raconter.

— Racontez-la donc, au lieu de me tenir ainsi sur des charbons ardents !

— Quand vos douairières, vos abbés et vos chevaliers de Coblentz seront partis, dit M. de Roquefeuille, qui, tout en étant du faubourg Saint-Germain par sa naissance, appartenait par son esprit frondeur à l'école voltairienne, par son caractère despotique au système impérial, et au nouveau régime par ses opinions exemptes de préjugés.

Quelques minutes après qu'onze heures eurent sonné, les joueurs de whist, ayant achevé un dernier rob, suivirent l'exemple du reste des assistants, et un instant plus tard madame de Laubespin et le vieux général restèrent seuls.

— J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas, dit la comtesse en se rapprochant vivement de son frère ; mais enfin nous en voilà débarrassés. Maintenant, votre histoire.

M. de Roquefeuille s'assit devant le feu, allongea ses pieds sur les chenets, et se renversa dans sa bergère de prédilection, qu'il avait eu soin de choisir parmi tous les autres siéges.

— Mon histoire, répondit-il, ou plutôt notre histoire, car vous y êtes plus intéressée que moi, me paraît tourner furieusement au drame, pour ne pas dire au mélodrame.

— De grâce, mon frère, pas de détours, suivez tout uniment la ligne droite.

— En affaire je n'aime pas plus les contre-marches que vous ne paraissez les aimer vous-même, reprit le vieillard d'un ton bref ; je vais donc aller au fait à vol d'oiseau. A six heures moins cinq minutes je me présente à l'hôtel de Tours. Point de Falconet : il était sorti sans dire s'il rentrerait. A six heures un quart je retourne audit lieu, et la

démarche était assez méritoire ; car vous savez que si j'aime l'exactitude militaire, c'est surtout au moment du dîner. De nouveau, point de Falconet. Je prends mon parti et je vais chez Véry, supposant que mon convive retardataire aura assez d'intelligence pour venir m'y retrouver. Je me mets à table, et je dîne, pas trop mal, en dépit de ma mauvaise humeur. Bref, une heure, deux heures se passent, et Falconet n'arrive pas. L'affaire devenait sérieuse ; ce ne pouvait être un oubli, car un ladre comme notre forgeron n'oublie pas un dîner passable qui ne doit rien lui coûter. C'était donc un manque de parole ; mais à quel propos ? mais dans quel but ? Voilà ce qu'il m'était impossible de deviner. Passablement contrarié, je rentre chez moi pour y endosser un habit avant de venir ici ; et j'y trouve l'explication du mystère dans la petite épître que voici, et dont je vais vous donner lecture.

M. de Roquefeuille tira une lettre de sa poche, la déplia, et se redressa sur la bergère afin d'approcher le papier de l'un des candélabres de la cheminée.

« Monsieur le marquis... » dit-il en commençant à lire.

— C'est de M. Falconet ? demanda la comtesse.

— Assurément. Remarquez d'abord ce début : « Monsieur le marquis, » placé en vedette à plus de deux pouces du corps de la lettre. Pour qui sait comprendre la valeur et l'importance des petites choses, il y a toute une déclaration de guerre dans ces trois mots écrits de la sorte.

— En vérité, mon frère, c'est pousser la sagacité jusqu'au tatillonnage, dit madame de Laubespin, à qui l'idée d'une nouvelle rupture avec la famille de l'héritière millionnaire était fort peu agréable ; en vous écrivant, M. Falconet vous donne votre titre et vous témoigne de la déférence : que trouvez-vous d'hostile là-dedans ?

— L'emploi de mon titre même et l'exagération de cette déférence. J'ai plusieurs lettres de Falconet : elles commencent toutes par Mon cher général, et le reste suit sans intervalle. Voilà en temps de paix le style de notre homme,

qui a ses petites aversions de roture, comme nous avons, nous autres, nos petits préjugés de noblesse, et qui aime encore mieux me traiter de général que de marquis, par la raison que mon grade le suffoque un peu moins que mon titre.

— Vétilles que tout cela, dit madame de Laubespin avec un accent d'importance ; voyons la lettre.

M. de Roquefeuille approcha de nouveau de la lumière le billet du maître de forges, et il le lut d'un bout à l'autre sans interrompre cette lecture par de nouvelles observations.

« Monsieur le marquis,

« Enlever une mineure, appartenant à une famille honorable, lorsqu'on est gentilhomme et que cette mineure n'est qu'une bourgeoise, cela doit paraître à votre noble faubourg une espièglerie de talon rouge tout à fait plaisante. Solliciter la main d'une jeune fille lorsqu'on a pour tout bien un castel en ruines, et que cette jeune fille possède une fortune assez belle, mais acquise dans l'industrie, ce procédé doit rencontrer également au susdit noble faubourg une chaude approbation ; car on y est, dit-on, fort radouci sur l'article des mésalliances, et les dots les plus entachées de roture, pour peu qu'elles dépassent un million comptant et près du double par la suite, comme dans le cas particulier, sont sûres de s'y voir assez bien accueillies. Mais mener de front l'intrigue piquante et l'affaire sérieuse, la question de plaisir et la question d'argent, le rapt et le mariage, en un mot enlever d'une main la jeune fille sans fortune et épouser de l'autre la jeune héritière, ce serait un trait à la Richelieu, propre à immortaliser son auteur et à lui assurer les plus éclatants succès dans les boudoirs de vos marquises et dans les ruelles de vos duchesses. A défaut d'un succès total, car si la jeune fille sans fortune n'a pas échappé au ravisseur, l'héritière, du moins, ne deviendra pas la proie du coureur de dots ; à défaut, dis-je,

d'un triomphe complet, la gloire d'avoir tenté ce haut fait doit suffire à illustrer M. le comte Henri de Laubespin, votre neveu. Pour notre part, je parle ici au nom de ma famille et au mien, nous contribuerons de tout notre pouvoir à lui assurer la célébrité qu'il ambitionne sans doute, et que ne lui refuseront certainement pas les journaux chargés de rendre compte des débats de la cour d'assises.

« Agréez, monsieur le marquis, avec les excuses que je vous dois pour avoir manqué à notre rendez-vous, l'assurance de ma parfaite considération.

« Chevalier FALCONET. »

— Eh bien ! dit M. de Roquefeuille, trouvez-vous encore que ce sont là des vétilles ?

— Mais c'est épouvantable ! s'écria la comtesse, qui, par un mouvement des plus vifs, saisit la lettre que venait de lire son frère et la regarda attentivement.

— Doutez-vous que ce soit de Falconet ?

— Malheureusement non, répondit-elle après un instant d'examen ; c'est bien son écriture.

— Et c'est bien son style âcre, sournois, venimeux, sous une affectation doucereuse. Du fiel dans du lait. Avez-vous remarqué

Avec quelle irrévérence
Parle des dieux ce maraud ?

Le *noble faubourg*, le *talon rouge*, le *castel en ruines !* Béranger ou Paul-Louis Courier auraient-ils mieux dit ? Et les *boudoirs de nos marquises* et les *ruelles de nos duchesses !* calomniateur de Falconet ! Comme si marquises et duchesses savaient aujourd'hui ce que c'est qu'un boudoir ou une ruelle ! Enfin il n'est pas jusqu'à la *parfaite considération* dont il veut bien m'honorer, qui ne renferme une impertinence ; surtout si on la rapproche du respect affecté du début. Commencer par *monsieur le marquis*, en vedette,

pour finir par de la *parfaite considération!* Le drôle rit dans sa barbe, j'en suis sûr, et j'aurais grande envie de répondre à son épître par un petit billet écrit de mon ancien style de cuirassier, qui du moins le ferait rire jaune. Mais, à quoi bon? cela compliquerait encore cette sotte affaire, déjà assez embrouillée. Et puis, comme dit Regnard :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

— Croyez-vous M. Falconet capable de mettre à exécution ses menaces? demanda madame de Laubespin, qui semblait profondément soucieuse.

— Lui! répondit le général, le sournois, l'envieux, le rancunier Falconet! s'il exécutera ses menaces? Il ira au delà, soyez-en sûre. Que sa bile s'échauffe une bonne fois, vous verrez le renard se changer en hyène. Ne vous y trompez pas, ma sœur, ces tempéraments atrabilaires sont capables de tout quand on les irrite. Je vous l'ai dit plus d'une fois, il y a du Fouquier-Thinville, il y a du Marat dans Falconet.

— Mais alors, c'est une affaire fort grave, et qui peut devenir désastreuse, reprit la mère d'Henri de plus en plus inquiète.

— C'est mon avis.

— Enfin, que pourrait faire cet homme?

— Je ne sais pas tout ce qu'il pourrait faire, mais son épître indique assez clairement ce qu'il fera.

— Je n'ai pas bien compris la fin de cette odieuse lettre.

— Elle n'a cependant rien d'équivoque. Cet homme, comme vous l'appelez maintenant, déposera, si ce n'est pas déjà fait, au parquet du procureur du roi, une plainte contre Henri, en raison de l'enlèvement de mademoiselle Laure Meynard, sa nièce, jeune fille mineure, crime prévu par le Code pénal.

— Qu'arrivera-t-il ensuite? dit la comtesse, dont l'anxiété redoublait à chaque réponse de son frère.

— Ensuite, pour peu que la plainte lui paraisse fondée, et l'on ne peut nier que les apparences ne la rendent très-plausible, le procureur du roi y fera droit, c'est son devoir.

— Et alors?

— Alors, on lancera un mandat d'amener contre mon cher neveu.

— On arrêtera Henri! s'écria madame de Laubespin sérieusement alarmée.

— Sans plus de cérémonie qu'on n'en mettrait à jeter au violon un chiffonnier ivre et querelleur. Voilà, ma chère sœur, où nous a conduits, nous autres qui datons des croisades, cette maudite révolution.

Le marquis de Roquefeuille, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait des opinions fort libérales, ne prononça pas sans quelque ironie ces dernières paroles.

— On viendra l'arrêter chez moi? reprit la comtesse par un retour assez égoïste sur elle-même.

— Chez vous si on le trouve chez vous, dans la rue si on le reconnaît dans la rue, ou à sa petite maison de Madrid, que la police, plus habile que moi, saura bien découvrir, s'il est assez enfant pour s'y cacher.

— Mon fils arrêté! mon fils en prison! mon fils traduit devant le jury! et tout cela pour une malheureuse grisette! s'écria madame de Laubespin avec un mélange de crainte et d'indignation.

— Vous vous trompez, ma sœur, répondit froidement le général, il ne s'agit pas du tout d'une grisette, et c'est tant pis, car, en ce cas, avec de l'argent je me serais chargé d'arranger l'affaire. Mademoiselle Laure Meynard, à la vérité, n'a d'autre fortune que son joli visage, qui est, par parenthèse, ce que j'ai vu de plus séduisant depuis bien longtemps; mais son père était capitaine d'artillerie, un homme fort honorable et très-estimé dans son arme, et puis elle est la propre nièce de M. Falconet, grand industriel très-influent dans son département et deux ou trois fois millionnaire, un de ces personnages enfin pour qui le gou-

vernement a une considération toute particulière. Que le rapt soit prouvé, et vous pouvez être sûre que votre fils sera traité tout aussi sévèrement que s'il avait enlevé la fille d'une princesse.

— Mais c'est aussi absurde qu'infâme ! Il n'y a eu ni rapt ni enlèvement.

— J'en suis parfaitement convaincu pour ma part, car hier, au cimetière, cette charmante jeune fille est partie avec mon cher neveu le plus volontairement du monde. Mais ce n'est ni vous ni moi qu'il s'agira de convaincre de l'innocence d'Henri, ce sera une douzaine de jurés, bonnetiers, marchands de vin ou agents de change, gens en général assez peu bienveillants pour la noblesse, et dont quelques-uns au moins ne seront pas fâchés de trouver l'occasion d'appliquer une férule plus ou moins rude sur les doigts d'un jeune gentilhomme à gants jaunes. Et à propos de notre jeune gentilhomme, qui pour son coup d'essai en galanterie se met une affaire d'enlèvement sur les bras, où est-il ?

Madame de Laubespin sonna.

— Lorrain, dit-elle au domestique, allez voir si mon fils est rentré.

Pendant le temps que mit Lorrain à exécuter l'ordre de sa maîtresse, madame de Laubespin et son frère gardèrent le silence. Le général, dont la figure annonçait plus de mauvaise humeur que de tristesse, tisonnait avec énergie ; la comtesse, au contraire, était abattue : les yeux machinalement fixés sur la lettre du maître de forges, elle semblait y contempler les ruines du château en Espagne auquel son imagination avait travaillé jour et nuit depuis plus de six ans.

Au bout de quelques minutes, le domestique reparut à l'entrée du salon.

— Madame la comtesse, dit-il, monsieur le comte n'est pas dans sa chambre.

— C'est bien, répondit madame de Laubespin en sortant

de sa rêverie ; aussitôt que mon fils rentrera, vous lui direz que je l'attends.

Lorrain referma la porte, et s'éloigna.

— Sorti à deux heures de l'après-midi, et à plus de onze heures du soir pas encore rentré ! dit la comtesse, qui parut prête à retomber, chargée d'un nouveau souci, dans ses sombres réflexions.

— Ce sont là de petites écoles buissonnières auxquelles vous devez dorénavant vous attendre, dit à son tour le général en remettant les pincettes à leur place ; il paraît que le vertueux Henri a définitivement jeté le froc aux orties. C'est désagréable pour vous, j'en conviens, car votre beau système d'éducation en reçoit un rude échec; mais enfin, puisque le mal est sans remède, ce que vous avez de mieux à faire c'est de vous résigner.

— Votre perspicacité, général, et je sais que vous la croyez fort grande, est en ce moment en défaut, répondit madame de Laubespin avec un dépit mal dissimulé.

— En vérité ? dit le vieillard d'un air moqueur.

— Henri est romanesque, Henri a la tête à l'envers, Henri mériterait d'être enfermé à Charenton, je vous accorde tout cela; mais ses sentiments ne sont pas aussi corrompus que vous vous plaisez à le supposer, et sa conduite, si folle qu'elle soit en réalité, ne peut cependant être taxée sans injustice de déréglement et de dépravation.

— Eh ! ma sœur, qui vous parle de déréglement, de dépravation, de corruption? Ce sont là des mots de dévote, de femme pieuse, si vous l'aimez mieux, qui n'entrent pas dans mon vocabulaire; tout ce que j'ai voulu dire, c'est que, maintenant que mon cher neveu a la bride sur le cou, il vous fera voir du chemin, si vous ne prenez pas le sage parti de lui laisser le champ libre.

— Vous êtes complétement dans l'erreur, vous dis-je, reprit la comtesse, Henri m'a raconté dans tous ses détails cette absurde et déplorable aventure. Il a été bien imprudent, bien extravagant, mais non pas coupable dans le sens

qu'une morale moins indulgente que la vôtre, attache à ce mot.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda le général en se tournant vers sa sœur.

— Vous me comprenez à merveille, ajouta la dévote d'un air pincé.

— Que j'aie la goutte dès demain si je sais ce que vous voulez dire, répondit M. de Roquefeuille, dont la physionomie semblait exprimer un étonnement sincère.

— En deux mots, et puisque vous me forcez d'entrer dans des explications qui conviennent assez peu à mon caractère, Henri, depuis cinq mois, s'est conduit à l'égard de cette jeune fille avec autant de réserve et de retenue que si elle eût été sa sœur.

Le général regarda la comtesse avec un ébahissement profond, et l'on pourrait dire naïf ; puis il partit d'un éclat de rire si immodéré, que madame de Laubespin, à son tour, demeura pendant un instant muette et quelque peu déconcertée.

— C'est Henri qui vous a raconté cette édifiante histoire ? dit-il quand cet accès de goguenarde hilarité commença à se calmer.

— Henri ne ment pas, répondit la comtesse d'un ton sec.

— Témoin le conte bleu qu'il m'a fait avant-hier au bois de Boulogne.

— Quant à moi, je ne l'ai jamais surpris à mentir ; aussi ai-je la confiance la plus entière dans sa parole.

— Je ne croyais pas les dévotes si crédules, reprit M. de Roquefeuille en haussant les épaules ; c'est une légende de la Vie des saints que vous a contée là ce bon apôtre de Henri.

— La chose peut vous paraître invraisemblable ; pour moi, qui connais les principes religieux et les sentiments élevés de mon fils, je l'ai trouvée si naturelle, que je n'ai pas songé une seule minute à la révoquer en doute.

— Allons donc ! ce cher neveu vous a servi un plat

d'innocence et de vertu qu'il savait devoir être de votre goût ; mais qu'il se soit contenté de maigre régime, c'est ce que je ne croirai jamais.

— Je le crois, moi, et cela suffit.

— Il s'est moqué de vous, ma sœur.

— Il n'oserait, mon frère.

— Mais enfin...

— Mais enfin je n'ai en aucune manière la prétention de vous convaincre ; à votre tour permettez-moi de conserver mon opinion.

— C'est qu'elle est par trop ingénue, votre opinion. Les chevaliers qui servaient dix ans leur dame avant d'oser lui baiser la main sont aujourd'hui passés de mode. Je le répète, en se posant ainsi en Amadis, Henri s'est joué de votre vertueuse crédulité.

— Comme il vous plaira, dit madame de Laubespin d'un ton qui annonçait le désir de clore la discussion.

— Et s'il ne s'est pas moqué de vous, ajouta le vieillard avec la ténacité d'un controversiste qui ne se laisse pas enlever la parole avant d'avoir parachevé son argumentation ; si, par impossible, cette incroyable histoire est vraie de tous points ; si, en un mot, depuis cinq mois, maître Henri a littéralement accompli le pieux tour de force dont il se vante, je le déclare digne d'être canonisé après sa mort, mais de son vivant je le renie pour mon neveu.

M. de Roquefeuille s'enfonça dans la bergère par un mouvement qui annonçait une sorte d'indignation peu vertueuse, et compléta sa pensée, que le rigorisme de sa sœur l'empêchait sans doute de manifester à haute voix, en grommelant quelques phrases entrecoupées dans le genre de celles-ci :

— Amoureux transi... Une si jolie petite femme... Et dire que cet innocent a du sang de Roquefeuille dans les veines !

Tout à coup, le général interrompit ce soliloque caractéristique pour se redresser sur son siége.

— Ce qu'il y aura de bouffon, dit-il brusquement, à supposer que votre fils ait été aussi niais qu'il l'assure, c'est que sa vertu surhumaine n'aura servi qu'à l'enfoncer la tête la première dans un guêpier tel que je n'en ai pas encore rencontré de pareil dans ma carrière de débauché; car c'est là, je crois, le nom dont vous autres femmes sans reproche baptisez les hommes aimables. J'ai quarante ans de service passés (je ne parle pas du service militaire), sans compter doubles les campagnes, et cependant quelles campagnes! mais je dois vous dire que jamais je ne me suis trouvé dans la position où s'est mis pour son coup d'essai le plus vertueux rejeton qu'ait poussé jusqu'à présent le vieil arbre de Roquefeuille. D'un côté un procès en cour d'assises, de l'autre un duel qui peut être sérieux; le duel ne serait rien, mais c'est ce maudit procès...

— Un duel! interrompit la comtesse en tressaillant.

— Cela m'est échappé, reprit M. de Roquefeuille d'un air de regret; mais le plus prudent commet parfois des étourderies.

— Un duel! interrompit la comtesse avec un accent d'alarme.

— Au fait vous êtes une femme forte, et, au point où sont arrivées les choses, il vaut peut-être mieux que vous sachiez tout.

Le général raconta la scène qui s'était passée la veille au cimetière Montmartre en rétablissant dans leur menaçante vérité les faits, qu'il avait considérablement atténués, lors de son premier récit, pour ne pas effrayer sa sœur.

— Ce Broussel est une énigme pour moi, dit-il en finissant; d'une part il a rendu sa femme fort malheureuse, de l'autre il lui a fait élever un tombeau magnifique.

— Cela se voit tous les jours, interrompit madame de Laubespin, qui, en qualité de dévote, jugeait assez défavorablement l'espèce humaine.

— A la bonne heure! mais ce qui ne se voit par tous les jours, c'est un homme qui, retrouvant sa belle-fille qu'il a

crue morte pendant cinq mois, commence l'explication par jouer du couteau, comme cet endiablé de Broussel était en train de le faire quand je suis arrivé fort à propos pour mettre le holà. A cela René Falconet dit : Mon oncle est fou. — Soit ; je comprends alors qu'il soit sujet à des accès de frénésie. Mais le forgeron en herbe ajoute : La folie de mon oncle est tout ce qu'il y a de plus intéressant et de plus respectable, puisqu'elle a pour cause la mort de sa femme. — Ici je n'y suis plus du tout, et l'énigme me paraît un peu plus obscure qu'auparavant. Car enfin le moyen de comprendre qu'un homme qui passe pour avoir fait mourir sa femme de chagrin la regrette au point d'en perdre la raison ! Le dérangement d'esprit, ou plutôt la démence furibonde de ce Broussel doit donc avoir quelque autre cause ; mais j'avoue qu'il m'est impossible de la deviner.

— Que ne donnerais-je pas, dit la comtesse en étouffant un soupir, pour pouvoir croire, comme vous, que M. Broussel est réellement en démence ! Une partie de mes inquiétude cesserait sur-le-champ, car on n'est pas obligé d'accepter le cartel d'un fou. Malheureusement votre conjecture n'a pas le moindre fondement. M. Broussel n'est pas plus fou que vous ne l'êtes vous-même.

— Merci du compliment.

— Je veux dire qu'il a toute sa raison.

— Laissez donc ! Le mot dont je me suis servi est trop faible au contraire pour caractériser cet emportement furieux dont j'ai été témoin. Ce n'est pas fou que j'aurais dû dire, c'est enragé.

— Et vous n'êtes parvenu à vous expliquer cet emportement furieux qu'en l'attribuant à un accès de démence ? demanda madame de Laubespin, qui regarda son frère d'un air morne, où perçait toutefois une certaine ironie.

— A quoi diantre voulez-vous que je l'attribue ? répondit le vieillard.

— Vous qui vous croyez un profond observateur !

— J'ai en effet cette prétention.

— Vous qui vous vantez de connaître à fond le cœur humain !

— Le cœur des femmes, du moins ; c'est une matière que j'ai assez étudiée pour avoir le droit de me piquer de quelque expérience.

— Vous, d'ordinaire si pénétrant, si sagace, et qui surtout savez si bien de quel limon impur sont pétris la plupart des hommes !

— Trêve de compliments, ou plutôt trêve de railleries. Où voulez-vous en venir ?

— A vous expliquer cette énigme qui vous paraît inexplicable : M. Broussel est amoureux de sa belle-fille.

S'il n'eût été en quelque sorte cloué sur son siége par sa massive corpulence, M. de Roquefeuille aurait bondi d'étonnement à cette révélation inattendue.

— Morbleu ! ma sœur, s'écria-t-il en regardant la comtesse d'un air interdit, je puis dire de vous ce qu'on disait du maréchal de Villeroy, c'est que depuis quelques instants vous me faites marcher de surprise en surprise.

— Voilà ce que vous appelez la folie de M. Broussel, et ce que je nomme, moi, un crime abominable ! reprit madame de Laubespin avec un accent de vertueuse indignation.

— Abominable, en effet ; mais laissez-moi le temps de me reconnaître. Tout à l'heure, c'était un chapitre qui semblait extrait des *Lettres édifiantes ;* maintenant en voici un autre qui paraît emprunté aux *Causes célèbres*. La transition, vous l'avouerez, est un peu brusque.

— Comprenez-vous à présent la véritable cause de la scène affreuse qui, sans vous, m'eût peut-être condamnée dès hier à des larmes éternelles ?

— Tout est expliqué si votre supposition est fondée ; mais êtes-vous sûre qu'elle le soit ?

Pour convaincre le général, madame de Laubespin n'eut qu'à lui répéter en abrégé le récit que son fils lui avait fait à elle-même la veille au soir.

— Allons, il n'y a plus à douter, et le mystère est éclairci, dit M. de Roquefeuille quand la comtesse eut achevé son explication. L'idylle de maître Henri m'avait paru, en dépit des accessoires, d'une innocence un peu fade; elle me rappelait les bergeries de Fontenelle et de Florian, j'y souhaitais un loup. Voilà le loup venu.

— C'est le tigre qu'il faut dire ! s'écria madame de Laubespin avec un accent d'angoisse. L'idée seule de cet homme me glace maintenant de terreur. Il tuera Henri, mon frère, il le tuera !

— Broussel fût-il vingt fois plus tigre que vous ne dites, je ne crains rien pour Henri, qui a quatre ans de salle et qui mouche une bougie à vingt-cinq pas deux fois sur trois.

— S'il ne parvient pas à le tuer en duel, il l'assassinera !

— Bah ! est-ce qu'on assassine ? Ce duel, si toutefois je ne réussis pas à l'arranger, est désagréable, à coup sûr, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète. C'est ce diable de procès. Ce vieux coquin de Falconet, avec un rouleau de papier timbré pour toute arme, me paraît plus redoutable que dix Broussel armés de pied en cap. Les trois quarts du temps on sort d'un duel sans la moindre égratignure ; mais qui peut répondre des suites d'un procès jugé par le jury ?

— Et c'est cette malheureuse fille qui est la cause de tous les dangers que court Henri en ce moment ! s'écria madame de Laubespin, qui se leva comme si la violence de ses émotions ne lui eût pas pas permis de rester plus longtemps immobile; combien je la hais, et quel bonheur j'éprouverais à me venger d'elle si Dieu permettait que je pusse lui rendre une partie du mal qu'elle m'a déjà fait !

A peine la dévote comtesse achevait ce vœu assez peu conforme à la charité chrétienne, que Lorrain entr'ouvrit la porte silencieusement.

— Madame, dit-il à demi-voix d'un air de mystère, monsieur le comte monte l'escalier; il y a avec lui une jeune dame en deuil.

— C'est elle ! se dit madame de Laubespin éclairée par

cet instinct vindicatif qui ne trompe presque jamais ; Dieu a entendu ma prière : c'est elle.

La comtesse se composa subitement par un effort presque surnaturel ; sa physionomie était calme, digne et affectueuse, son regard était doux, sa bouche souriante, lorsque Henri, donnant le bras à l'orpheline, parut à la porte du salon.

XII

L'ENTREVUE.

Les circonstances qui amenaient Laure Meynard chez madame de Laubespin avaient un caractère si étrange, cette démarche d'un homme de vingt-sept ans présentant à sa mère une jeune fille remarquablement belle était si peu conforme aux usages, qu'à la place de l'orpheline la plupart des femmes, même les plus aguerries, eussent, au moment de l'épreuve, senti défaillir leur courage. Cependant, contre toute attente, Laure parut devant la comtesse sans que sa physionomie ni sa démarche annonçassent aucun embarras. Il y a dans la véritable innocence une noblesse native, une assurance modeste, un courage ingénu qui, mieux que la hardiesse naturelle à certains caractères ou l'aplomb acquis par l'expérience, s'élèvent au niveau des situations les plus difficiles. Qui se sent le cœur pur ne craint pas de porter haut la tête. Sans rougir, sans trembler, sans baisser les yeux, la jeune fille traversa le salon et s'inclina devant la mère de Henri avec un mélange de dignité, de respect et de confiance dont la comtesse et le général furent également frappés.

— Voilà une entrée qui, aux Tuileries, ferait honneur à une duchesse, dit M. de Roquefeuille assez haut pour que sa sœur l'entendît et sans s'inquiéter du déplaisir que pouvait lui causer cette franche admiration.

Depuis l'instant où l'orpheline était entrée dans le salon, madame de Laubespin avait fixé sur elle un de ces regards acérés et ardents qui s'attachent à une physionomie comme un brûlot au flanc d'un navire et fouillent l'âme sous le visage. Cet implacable examen contrastait tellement avec le sourire doucereux de la comtesse, que Laure fut affectée de cette dissonance, comme l'est une oreille délicate aux premières notes d'un instrument discord. Instinctivement elle sentit son cœur se serrer. Ce malaise, où il entrait une sorte de pressentiment, donna soudain à ses traits expressifs un caractère d'inquiétude et de vague terreur. Madame de Laubespin remarqua ce changement; aussitôt son regard devint caressant et se mit en harmonie avec l'aménité hypocrite de son sourire.

Henri, qui s'était attendu à trouver sa mère seule, fut d'abord assez désagréablement surpris en apercevant son oncle. M. de Roquefeuille, en effet, avec son esprit railleur et sa morale relâchée, était le dernier confident que dût choisir une âme exaltée et romanesque. Fort expert en galanterie, le vieux général croyait très-peu à l'amour: aussi son neveu se fût-il gardé de lui livrer le secret de son cœur, s'il en eût encore été le maître; mais l'entraînement des circonstances rendait toute réserve impossible et faisait de la franchise une nécessité. Forcément résigné à la présence de M. de Roquefeuille, le comte expliqua en peu de mots à sa mère les motifs de l'étrange démarche à laquelle il avait cru devoir déterminer l'orpheline. Madame de Laubespin, qui semblait s'être imposé une bienveillance à toute épreuve, n'éleva aucune objection au nom des convenances sociales, un peu blessées pourtant: elle parut tout comprendre et tout approuver.

Quoique Georges Broussel fût la cause secrète à laquelle devait se rapporter le changement imprévu qui s'accomplissait en ce moment même dans la position de Laure, son nom fut à peine prononcé. D'un accord tacite, l'un par savoir-vivre, l'autre par délicatesse; celle-là par dissimula-

tion, celle-ci par un sentiment d'horreur, laissèrent dans l'ombre cette figure menaçante et fatale.

Madame de Laubespin désirait avant tout gagner la confiance de la jeune fille. Avec la plus perfide habileté elle dirigea la conversation de manière à provoquer ce sentiment, qui devait lui assurer à elle-même l'ascendant nécessaire à la réussite de ses projets.

A Nancy, une quinzaine d'années auparavant, la comtesse avait rencontré quelquefois le père et la mère de Laure dans le monde hétérogène dont la base se compose principalement des employés du gouvernement, depuis le lieutenant général et le préfet jusqu'au receveur des domaines et au directeur des contributions. Cette société, qui, en raison de ses éléments plus ou moins nomades, a reçu dans la plupart des villes de province le nom caractéristique de la *colonie*, était, avant la révolution de 1830, un terrain neutre où se rencontraient pacifiquement, sinon cordialement, la noblesse et le commerce, l'administration et la bourgeoisie. Dans cette société donc madame de Laubespin avait commencé avec la mère de Laure Meynard une de ces liaisons comme il s'en forme parfois entre deux femmes de même âge, mais de caractère différent, sans que ni l'une ni l'autre y attachât une importance réelle et crût sincèrement à sa durée. Ces rapports accidentels, dont plus d'un caprice était venu troubler le cours et qu'avait définitivement brisés la première absence, furent métamorphosés par la comtesse en un de ces attachements sérieux qui laissent dans le cœur une trace profonde et ineffaçable.

— J'ai été l'amie de votre mère, dit-elle à Laure; sa meilleure amie peut-être; c'est vous dire combien je suis heureuse de pouvoir faire pour sa fille ce qu'elle-même sans doute aurait fait pour la mienne, si Dieu m'en eût donné une, et qu'il eût conservé la vie à cette pauvre Mathilde.

A ces mots, prononcés avec un accent de sincérité et d'affection auquel de plus habiles observateurs se fus-

sent laissé prendre, Henri sentit son attachement pour sa mère s'accroître de toutes les forces de la reconnaissance, et Laure se reprocha en secret le mouvement de doute et d'inquiétude que lui avait fait éprouver le premier regard de la dévote.

— Quels remercîments pourrais-je vous offrir qui fussent dignes de votre bonté? répondit-elle en portant à ses lèvres, avec une respectueuse vivacité, la main que lui tendait la comtesse.

— Ne me remerciez pas, mon enfant; mais tâchez de m'aimer un peu en mémoire de votre mère, reprit la femme hypocrite, qui, s'inclinant à son tour, baisa au front l'orpheline.

M. de Roquefeuille, debout à l'angle de la cheminée, examinait cette scène avec attention.

— Voilà un baiser qui descend en ligne directe de celui du jardin des Oliviers, se dit-il, intérieurement révolté de la duplicité de la comtesse; je n'aime pas cette comédie que joue en ce moment ma chère sœur. Qu'elle s'oppose à ce qu'Henri fasse un mauvais mariage, je le comprends; mais à quoi bon ces tartuferies? Fortune à part, elle est charmante, cette jeune fille, et certes elle mérite une accolade de meilleur aloi que celle dont vient de la gratifier ma sœur, qui, en l'embrassant, semblait avoir envie de la mordre.

Le général s'approcha de l'orpheline avec cette courtoisie familière qui est un des priviléges et parfois une des grâces de la vieillesse.

— Mademoiselle, lui dit-il en tirant de sa voix de trombone les sons les moins rudes que comportât ce sonore instrument, puisque ni ma sœur ni mon neveu ne paraissent se souvenir que je suis là, je prendrai la liberté de me présenter moi-même. Je suis le général de Roquefeuille, grand admirateur de la jeunesse, de la grâce, de la beauté, et par conséquent très-fort votre serviteur. Vous venez de baiser la main de ma sœur, donc j'ai le droit de baiser la vôtre,

et vous allez me permettre d'user de ce droit, à moins pourtant que ma vieille moustache ne vous fasse peur.

Monsieur de Roquefeuille s'inclina galamment devant la jeune fille et voulut lui prendre la main ; mais Laure, par un mouvement plein d'une grâce naïve, lui présenta en souriant son joli visage.

— Voilà un échange dont je ne devrais pas me plaindre, reprit le vieillard après l'avoir embrassée sur les deux joues ; et cependant, voyez comme l'homme n'est jamais content : j'aimerais mieux que vous ne m'eussiez accordé que ce que je vous demandais.

— Pourquoi cela, mon oncle ? demanda Laubespin, que comblait de joie l'accueil fait par ses parents à la jeune orpheline.

— Parce qu'alors j'aurais pu conserver quelque temps encore une illusion maintenant détruite de fond en comble. C'est tout au plus si l'on consentirait à tendre sa main à un jeune homme, tandis que sans en être priée on présente sa joue à un vieillard. Allons, il faut se résigner. Ce baiser si gracieusement offert est pour moi un brevet de patriarche ; je le vois bien, le gouvernement n'a pas eu complétement tort en me reléguant dans la seconde section du cadre de l'état-major.

La conversation continua quelque temps sur ce ton enjoué ; on eût dit qu'en réalité Laure était déjà de la famille. A la fin, l'aiguille de la pendule, qui marquait près d'une heure du matin, décida le général à se retirer. Laubespin accompagna son oncle après avoir dit à sa mère quelques paroles à voix basse et échangé avec l'orpheline un long regard plein d'espérance et d'amour.

— C'est vraiment dommage que cette jeune fille n'ait pas seulement une trentaine de mille livres de rente, dit M. de Roquefeuille à Henri lorsqu'ils furent montés en voiture.

— Vous savez, mon oncle, combien j'attache peu de prix à la fortune, répondit Laubespin avec chaleur ; Laure

a toutes les vertus comme elle a toutes les grâces ; je l'aime depuis cinq mois chaque jour davantage ; je l'aime à un point que je ne puis vous exprimer et que vous ne comprendriez peut-être pas.

— Si fait, parbleu, répondit le général ; quoique passé à l'état de patriarche, je n'ai pas l'entendement aussi obtus que tu parais le supposer. Je crois peu aux grandes passions, il est vrai ; mais je t'accorde qu'il y a lieu ici à une exception. Cette jeune fille est réellement séduisante : fort jolie d'abord, quoique encore un peu maigre ; mais toutes les créatures réellement belles commencent par là, et dans dix ans elle sera irréprochable ; puis de la gentillesse, de la naïveté, du charme, de l'imprévu dans l'esprit ; des idées même, chose si rare chez les femmes ! Enfin le je ne sais quoi,

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Elle est charmante, en un mot, et je ne puis que te répéter ce que je t'ai dit au cimetière : tu es un heureux coquin ; car, poursuivit le vieillard avec un sourire de bonne humeur, je t'estime trop pour ajouter foi à certaine histoire vertueuse, fabuleuse et même miraculeuse au sujet de laquelle j'ai déjà failli me quereller avec ta sainte femme de mère.

— Quelle histoire ? demanda Henri en regardant son oncle.

— Nous en reparlerons plus tard ; en ce moment réponds-moi : il n'est roman si agréable et si intéressant qui ne doive finir. Quel sera le dénoûment du tien ?

— Après ce qui vient de se passer voilà une question qui m'étonne ?

— Il ne s'agit pas de t'étonner, mais de me répondre. Quel sera le dénoûment de ton roman ?

— Le roman deviendra une histoire véritable, répondit Henri d'une voix ferme, j'épouserai Laure.

— Malgré ta mère ?

— Eh quoi, mon oncle, vous avez été témoin de la manière dont ma mère l'a accueillie ce soir, et vous doutez qu'elle consente que je l'épouse?

— Ta mère est une femme pleine de mérite, de sagesse, de dévotion et de vertu, mais...

M. de Roquefeuille s'arrêta sans achever sa phrase.

— Que voulez-vous dire de ma mère? demanda Laubespin après avoir attendu que son oncle s'expliquât.

— Rien, répondit le général d'un ton bref; jusqu'à présent je me suis mêlé de ton mariage un peu plus que je n'aurais dû le faire, car je ne m'aperçois pas que mes efforts et mes services t'aient inspiré une bien vive reconnaissance.

— Voulez-vous, mon oncle, m'en inspirer une éternelle?

— Je ne demanderais pas mieux, ne fût-ce que pour la rareté du fait.

— Joignez-vous à moi pour déterminer ma mère à m'accorder son consentement dans le cas où elle voudrait encore m'opposer quelques-unes de ces froides raisons d'intérêt...

— Je ne te promets pas cela, car je voulais précisément te dire que dorénavant j'entends rester tout à fait neutre. D'un côté, ta mère, femme pleine de sens et de raison, voit la chose au point de vue positif; de l'autre, tu es majeur, et, après tout, on ne peut pas te contester le droit de faire un mariage romanesque, autrement dit une folie, si bon te semble. A droite, je vois mademoiselle Félicité et sa fortune; à gauche, mademoiselle Laure et sa beauté. Jusqu'à présent j'ai penché du côté du million, et c'était fort naturel; mais depuis que cette petite fille a présenté si gentiment son frais visage à ma barbe grise, j'avoue que je suis un peu ébranlé dans mon opinion. Elle m'a ensorcelé, je crois, avec ses grands yeux noirs qui semblent lire dans votre pensée, et son sourire tantôt mélancolique, tantôt malicieux. Oui, je le répète, c'est dommage qu'elle n'ait pas seulement, je ne dis plus trente, mais vingt mille livres de rente.

— Elle vous plaît, n'est-il pas vrai ? demanda Laubespin ravi d'entendre sortir de la bouche de son oncle l'éloge de celle qu'il aimait.

— Beaucoup morbleu ! infiniment; à tel point, en un mot, que si j'étais riche, je te dirais : Épouse-la avec ou sans dot !

— Mon oncle, voilà une parole qui me fait plus de plaisir que ne m'en ferait à coup sûr votre héritage.

— C'est donc parce que d'un côté je me sens un goût prononcé pour cette jeune fille, et que de l'autre je ne puis m'empêcher de trouver les désirs de ta mère excessivement raisonnables, que je suis résolu de garder dorénavant la neutralité la plus absolue.

La résolution du général, fort sincère au moment où il l'exprimait ainsi, devait être mise quelques heures plus tard à une épreuve aussi pressante qu'imprévue.

— D'ailleurs, continua M. de Roquefeuille, ce sont là des propos oiseux. Avant de discuter comment tu te marieras, il serait bon de savoir si l'on te laissera la possibilité de te marier.

— Ah ! oui, répondit Henri en souriant dédaigneusement : la provocation de ce Broussel.

— S'il ne s'agissait que de cela, je ne t'en parlerais seulement pas, car je sais que tu n'es point homme à t'inquiéter pour si peu; mais un duel n'est rien, un procès criminel est beaucoup.

— Un procès ? dit Laubespin surpris.

Le vieillard lui communiqua en résumé la menaçante épître de M. Falconet.

En voyant sous quelles couleurs odieuses une accusation injuste et peut-être déloyale s'efforçait de peindre sa conduite, Henri ne put contenir un mouvement d'indignation. Dans le but de justifier Laure plutôt que pour s'excuser lui-même, il répéta au général le récit qu'il avait déjà fait à sa mère.

— Tout cela est bel et bon, dit M. de Roquefeuille après

l'avoir écouté d'un air assez incrédule ; comme oncle, je serais partial et je dois me récuser ; mais je te déclare que si j'étais juré dans cette affaire, j'aurais quelque peine à regarder comme acquise aux débats l'entière blancheur de ta robe d'innocence. En admettant que le rapt dont on t'accuse n'ait pas été accompagné de violence, et tu es assez joli garçon pour que l'absurdité d'un pareil grief saute aux yeux sur-le-champ, resterait du moins l'enlèvement par consentement mutuel : cela suffirait et au delà pour que l'honneur de cette aimable jeune fille demeurât sur le carreau.

— Mais pour confondre ces infâmes calomnies, s'écria Laubespin avec véhémence, ne suffira-t-il pas de raconter simplement les faits tels qu'ils se sont passés?

— Qui te croira? Cette femme expirante confiant à un jeune homme, qu'elle n'a vu que deux fois, l'honneur de sa fille ; cette orpheline évanouie, emportée avant d'avoir repris connaissance, loin du lit de mort de sa mère ; enfin toute cette scène attendrissante et lugubre peut être assez dramatique, mais, à coup sûr, elle n'est pas vraisemblable. D'ailleurs, ce prologue passât-il sans conteste, le moyen de faire accepter la suite ! Pour moi, vieux bonhomme sans malice, je veux bien croire, puisque tu le jures, que près de toi Hippolyte et Joseph n'étaient que d'effrontés séducteurs ; mais espères-tu convaincre de même de ta vertu angélique l'avocat de la partie civile et le substitut du procureur général? Que l'un ou l'autre fourre le nez dans ton innocente églogue du bois de Boulogne et tu verras si de son plaidoyer l'agneau ne sort pas loup.

— Vous avez raison, mon oncle, reprit Henri, qui était devenu soucieux : un procès de cette nature laisse toujours une tache, même en cas d'acquittement. Pour moi, je fais trop peu de cas de l'opinion publique pour la craindre ; mais Laure!

— Il faut à tout prix assoupir cette sotte affaire, dit le

général d'un air rêveur ; quant au duel, il viendra quand il voudra.

— Ne pourriez-vous aller trouver M. Falconet?

— J'y ai déjà pensé, et j'y penserai encore ; car lorsqu'on a affaire à un vieux forban comme Falconet, il est bon de réfléchir avant d'agir.

— Dans aucun cas, il ne pourrait faire pis que ce dont il me menace.

— Peut-être. Tu ne connais pas le drôle. J'ai une idée, mais elle a besoin d'être mûrie ; et, en ce moment, la chose essentielle, c'est d'aller se coucher. Il sera plus de deux heures quand je me mettrai au lit, continua le général d'un ton grondeur ; ce n'est pas par de pareils écarts de régime que j'éviterai la goutte. En ce moment, je sens au pied droit des élancements qui ne laissent pas que d'être assez désagréables. Voilà ce qu'on gagne à se mêler des affaires d'autrui, au lieu de s'occuper de sa santé.

Cette réflexion, inspirée par la personnalité, qui était un des traits du caractère de M. de Roquefeuille, mit fin à la conversation. Laubespin prit congé de son oncle dès qu'ils furent arrivés chez ce dernier, et se retira dans le petit salon, où il devait coucher provisoirement.

Le lendemain, à sept heures du matin, le général fut réveillé par son valet de chambre, qui, après une assez longue hésitation, s'était décidé à entrer dans la chambre de son maître, quoique celui-ci n'eût pas encore sonné.

— Le feu est-il à la maison? s'écria M. de Roquefeuille en se mettant sur son séant.

— Non, mon général, répondit Honoré, qui, sachant par expérience que son maître avait parfois le réveil irascible, s'était arrêté à une distance respectueuse.

— Eh bien ! alors, misérable que tu es, pourquoi te permets-tu d'entrer dans ma chambre avant que j'aie sonné?

— Mon général, c'est une lettre...

— Au diable! moi qui ne me suis endormi qu'à quatre heures du matin, réveillé à sept par un scélérat de valet de

chambre! comme si ce n'était pas assez de la goutte, qui cette fois me tient tout de bon!

— Mon général, c'est une lettre importante...

— Fût-elle écrite par la plus jolie femme de Paris, je ne la lirai pas, dit le vieillard en s'étendant dans son lit; et toi, coquin, si tu ne détales pas sur-le-champ, chassé sans pitié.

— Mais, mon général, c'est une lettre de madame la comtesse, reprit Honoré, sans trop s'émouvoir de cette menace, car il savait que les emportements de son maître avaient beaucoup moins de durée que de vivacité.

— De ma sœur? dit M. de Roquefeuille, qui se remit brusquement sur son séant; donne.

— Il paraît que c'est une lettre bien pressée, car Lorrain l'a apportée avant cinq heures du matin; il est monté dans ma chambre pour me la donner, et il voulait que j'éveillasse sur-le-champ mon général, sous le prétexte que madame la comtesse lui en avait donné l'ordre, mais je n'ai pas osé prendre sur moi, sachant que mon général s'était couché fort tard...

— C'est bon, va-t'en, interrompit M. de Roquefeuille en décachetant avec un mélange d'impatience et de curiosité la lettre de sa sœur.

Ce billet contenait les lignes suivantes:

Trois heures du matin.

« Vous dormez sans doute, mon frère; elle dort aussi, cette dangereuse créature qui peut nous devenir si fatale: moi seule, je veille en proie aux plus vives inquiétudes et aux plus amers soucis. Quel repos pourrait goûter une mère menacée dans ce qu'elle a de plus précieux au monde, l'honneur et la vie de son enfant? Enfin, après bien des réflexions et bien des larmes, je viens de m'arrêter à un parti qui, en arrangeant toutes choses de la manière la plus convenable, je devrais dire la seule convenable, préviendra, je l'espère, les conséquences que pourrait avoir cette malheu-

reuse affaire, et conjurera une catastrophe dont l'idée seule me fait frémir.

« Je ne vous en dis pas davantage en ce moment, car je suis certaine de votre approbation. Mon projet concilie tout, pacifie tout, termine tout, et le succès en est assuré, pour peu que vous vouliez m'aider. Le service que je vous demande est, du reste, si simple et si facile que j'y compte d'avance, comme si j'avais votre parole. Il s'agit de retenir Henri jusqu'à trois heures de l'après-midi, et d'empêcher à tout prix qu'il ne puisse venir chez moi auparavant. Songez que mon plan ne peut réussir qu'à cette condition. Vous voilà donc, mon cher frère, le gardien d'Henri jusqu'à trois heures au moins ; je vous le répète, tout serait perdu s'il parvenait à échapper à votre surveillance ; mais je ne doute pas que vous ne compreniez l'extrême importance du service que je vous demande, et que vous ne fassiez tout ce qui est en votre pouvoir pour mettre un terme aux angoisses maternelles d'une sœur qui vous aime.

« ROQUEFEUILLE, comtesse de LAUBESPIN. »

— Ma sœur qui m'aime se moque de moi, dit M. de Roquefeuille en froissant avec humeur la lettre de la mère d'Henri. Ne voilà-t-il pas un bel emploi qu'elle me trouve là ! Gardien ! pourquoi pas geôlier ? Si elle voulait à toute force me donner quelqu'un à garder, que ne m'envoyait-elle cette petite Laure qui lui paraît si dangereuse ! je me serais fort accommodé d'un pareil danger, et la corvée du moins eût été agréable. Mais tenir aux arrêts forcés son damoiseau de fils ! le métier est joli, pour un général de l'Empire surtout. D'ailleurs, les amoureux se lèvent matin. Qui sait si l'oiseau que je suis chargé de mettre en cage ne s'est pas déjà envolé ?

Le marquis sonna.

— Mon neveu est-il levé ? demanda-t-il quand le valet de chambre se fut rendu à cet appel.

— Non, mon général, répondit Honoré; monsieur le comte dort encore?

— En ce cas, il est plus heureux que moi, dit le vieillard d'un air d'envie.

— Dois-je aller éveiller monsieur le comte?

— Garde-t'en bien, il a besoin de dormir; ainsi recommande qu'on ne fasse pas de bruit près du petit salon où il couche, et dès qu'il sera éveillé viens me prévenir.

Honoré sortit, assez surpris de l'intérêt que semblait prendre au repos du jeune comte le général, qui d'ordinaire s'occupait assez peu des autres et réservait toute sa sollicitude pour lui-même.

— Allons, se dit alors M. de Roquefeuille, sans le vouloir me voilà en plein exercice dans mes fonctions de geôlier. En ce moment je ne m'en tire pas trop mal, grâce au sommeil de mon prisonnier; mais eût-il du sang de loir dans les veines, il n'est pas probable qu'il dorme jusqu'à trois heures de l'après-midi. Tôt ou tard il s'éveillera, et sa première idée sera d'aller chez sa mère; autrement il ne serait pas amoureux. Comment diantre alors m'y prendrai-je pour lui persuader de me tenir bénévolement compagnie pendant sept à huit heures d'horloge, au lieu de courir, ainsi que je n'y manquerais pas à sa place, s'assurer si les yeux de son infante sont aussi beaux aujourd'hui qu'hier?

En demandant à son frère le service à propos duquel il *monologuait* ainsi, la comtesse de Laubespin avait montré qu'elle connaissait bien son caractère. Désœuvré deux heures sur trois depuis qu'il avait passé le cadre de la réserve, le général regardait comme une bonne fortune toute aventure à suivre, toute intrigue à débrouiller, en un mot, tout incident propre à occuper ses loisirs et à jeter quelque variété dans une existence fort douce mais monotone. Aussi, tout en murmurant contre la corvée que lui imposait sa sœur, déjà il y avait pris goût. De quoi s'agissait-il? De maîtriser par le seul emploi de l'adresse, car il ne pouvait être question

de violence, les désirs les plus impétueux, les volontés les mieux arrêtées d'un jeune homme ardent, énergique, passionné; la question posée en ces termes avait de quoi sourire à l'esprit taquin et un peu tracassier d'un homme de plus de soixante ans, qui regrettait sa jeunesse jusqu'à envier parfois celle des autres.

— Après tout, finit par se dire M. de Roquefeuille en déviant sans s'en douter de la stricte neutralité qu'il s'était promis d'observer quelques heures auparavant, moi qui ai été jusqu'ici le confident et le conseiller de ma sœur, je ne puis guère lui refuser ce qu'elle me demande. Il est vrai qu'au lieu de me parler de ses angoisses, auxquelles je ne crois guère, car c'est une femme pleine d'énergie, et de ses larmes, auxquelles je ne crois pas du tout, par la raison que je ne l'ai jamais vue pleurer, elle aurait pu tout aussi bien me mettre au courant de son projet. Mais je puis m'en rapporter à elle. A coup sûr elle ne commettra aucune imprudence, et l'affaire est en bonnes mains, puisqu'elle s'en charge.

Pendant ce soliloque, Honoré avait allumé le feu dans la chambre à coucher et achevé les préparatifs du lever de son maître, que la lettre de madame de Laubespin rendait plus matinal que de coutume, quoiqu'il se fût endormi fort tard.

— Comment diantre vais-je m'y prendre pour tenir Henri en chartre privée jusqu'à trois heures? reprit en lui-même M. de Roquefeuille tandis que son valet de chambre commençait à le raser. L'enfermer dans sa chambre, il enfoncera la porte. Essayer de le griser en déjeunant, il ne boit que de l'eau. Exiger qu'il m'accompagne à la promenade, il me plantera là sans cérémonie comme l'autre jour. Comment donc faire ? En vérité, puisqu'il doit se battre avec cet enragé de Broussel, je désirerais presque voir la partie se lier pour aujourd'hui même. De la sorte, je tiendrais mon étourdi pour une demi-journée au moins. Les intentions de ma sœur se trouveraient donc littéralement

exécutées, et en même temps ce serait toujours autant de coupé dans notre nœud gordien. Si ce Broussel avait deux grains d'intelligence et de sens commun, il comprendrait qu'un duel doit se servir chaud, et il m'aurait déjà envoyé ses témoins; mais ces pékins, comme nous disions sous l'Empire, ne sauront jamais vivre.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit à demi, et dans l'entre-bâillement on vit s'avancer le museau madré et sournois du groom, que le fouet de Jean avait châtié mais non corrigé l'avant-veille.

— Qu'est-ce que tu veux, mauvais garnement? lui demanda le marquis.

— Mon général, répondit Laflèche d'un air doucereux, M. René Falconet vient de demander si mon général était visible; je lui ai répondu que mon général n'était pas encore levé et ne pouvait le recevoir.

— Qui t'a dit, drôle, que je ne voulais pas le recevoir? s'écria M. de Roquefeuille avec un mouvement si vif, qu'Honoré eut à peine le temps d'écarter son rasoir; cours après M. Falconet, et dis-lui que je serai enchanté de le voir. Surtout ramène-le, sinon gare le fouet de Jean.

A cette menace, qui lui rappelait des souvenirs fort peu agréables, Laflèche prit sa course avec une rapidité digne de son nom.

— Je dois une réparation à ce Broussel, se dit alors le marquis en tendant de nouveau sa joue au rasoir de son valet de chambre. Évidemment Falconet vient de sa part, et je n'en suis pas fâché. Comme dit le proverbe, quand le vin est tiré il faut le boire.

Honoré, dont la curiosité de valet, et c'est l'une des plus vives que l'on puisse imaginer, se trouvait fort éveillée, apportait une lenteur inusitée dans l'exercice de ses fonctions, afin d'avoir un prétexte pour assister à la visite si étrangement matinale du jeune provincial; mais ce calcul fut déjoué par M. de Roquefeuille.

— Dépêche-toi, dit le vieillard d'un ton qui n'admettait

ni réplique ni délai. Dès que M. Falconet sera arrivé, tu nous laisseras ; surtout que mon neveu ne se lève pas sans que j'en sois averti sur-le-champ.

Le général achevait à peine de parler que René Falconet, conduit par Laflèche, parut à l'entrée de la chambre.

XIII

UN DUEL DE CONVENANCE.

Contre son habitude, le fils du maître de forges était presque pâle ; et, en dépit de ses efforts pour affecter un air calme, grave et imposant, sa physionomie trahissait autant de déplaisir que de souci.

— Bonjour, Falconet, lui dit familièrement M. de Roquefeuille, qui d'un geste congédia son valet de chambre, quoique celui-ci n'eût pas complétement achevé son service du matin.

— Général, répondit René en s'inclinant d'un air cérémonieux, je vous demande pardon de me présenter chez vous à une heure si insolite ; mais quand je vous aurai expliqué...

— Pas d'excuses, interrompit le marquis ; un vieux soldat doit être prêt à monter à cheval à quelque heure du jour ou de la nuit que sonne le boute-selle. D'ailleurs vous pouvez remarquer que vous ne me dérangez en aucune manière. Je suis levé, rasé, suffisamment habillé pour recevoir une visite sans façon, ajouta le vieillard en croisant sur ses genoux les pans d'une robe de chambre de cachemire que n'eût pas dédaignée un élégant à la fleur de l'âge. Ainsi donc asseyez-vous, et dites-moi ce qui me procure le plaisir de vous voir.

René Falconet s'assit sur le fauteuil que lui montrait le général ; mais au lieu d'expliquer le motif de sa visite,

ainsi qu'il y était invité, il se contenta de mordre sa moustache rousse et de brosser du coude le feutre de son chapeau.

— Le porteur de cartel ne connaît pas les premiers éléments de son métier, pensa M. de Roquefeuille, qui ne remarqua pas sans une ironique pitié le maintien gauche et l'air décontenancé du personnage en qui son imagination persistait à voir un messager de guerre.

— Général, dit enfin Falconet d'une voix mal assurée, et sans cesser de tourmenter son chapeau, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont si fâcheuses, si désagréables, si pénibles...

— Permettez-moi d'abréger la litanie, interrompit le vieillard avec un accent d'impatience ; en qualité d'ancien cuirassier, j'ai pour principe et pour habitude de charger à fond, au lieu de perdre le temps en escarmouches à la hussarde. Arrivons donc au fait. Je suppose que vous venez de la part de M. Broussel ?

— Non, général, répondit René d'un air étonné.

— Non ! reprit le vieillard, qui, à son tour, parut éprouver une surprise à laquelle se mêlait une sorte de désappointement.

— Ma démarche est tout à fait spontanée ; et je ne viens ici qu'en mon propre nom, répliqua Falconet aussi majestueusement que le lui permit une émotion visible.

— Bah ! dit le général, que ces paroles firent tomber d'une erreur dans une autre, j'avoue que je ne m'attendais guère à celui-là ; mais enfin je ne demande pas mieux que de reconnaître l'injustice avec laquelle je vous ai peut-être jugé jusqu'à ce jour. Si je vous comprends bien, vous allez grandir de six pieds dans mon estime ! mais expliquez-vous, car c'est assez d'une méprise.

— Général, reprit le fils du maître de forges en ouvrant d'aussi grands yeux que si son interlocuteur se fût exprimé dans quelque langue inconnue, vous avez dû recevoir hier soir une lettre de mon père ?

— N'embrouillons pas les choses, repartit vivement M. de Roquefeuille. J'espérais que vous veniez de la part de M. Broussel ; vous me dites qu'il n'en est rien, bon : laissons donc M. Broussel de côté. Vous ajoutez que vous vous présentez chez moi en votre propre nom ; j'accepte la question posée de la sorte, et je ne devine pas alors ce qu'ont à y voir votre père et la lettre qu'il a pu m'écrire. Il ne doit, il ne peut être question ici que de la démarche tout à fait personnelle et, je dois le dire, fort honorable que vous faites en ce moment près de moi pour obtenir de mon neveu la réparation qu'à tort ou à raison vous croyez avoir le droit d'exiger de lui.

— Général ! répéta René, dont les yeux, fort ouverts déjà, s'écarquillèrent à outrance.

La figure du provincial exprimait un ébahissement si sincère que M. de Roquefeuille n'eut pas besoin d'autre réponse pour comprendre que cette fois, encore, il s'était bercé d'une illusion chimérique.

— Je croyais, excusez ma méprise, dit-il avec un sourire un peu moqueur, que dans le but de mettre un terme à la mésintelligence qui s'est élevée depuis deux jours entre votre famille et mon neveu, vous veniez proposer à celui-ci une de ces parties qui, entre gens de cœur, lèvent bien des difficultés et rendent un accommodement plus facile en mettant hors du débat la question d'amour-propre et celle d'honneur.

— Vous vous méprenez complétement sur les motifs de ma visite, général, répondit René, qui parut accueillir avec une froideur marquée l'héroïque expédient que lui suggérait le vieux guerrier ; loin de vouloir proposer un duel au cher comte, pour qui je conserve quand même une véritable amitié, je viens ici, au contraire, dans les intentions les plus pacifiques.

— A la bonne heure ! dit M. de Roquefeuille en dissimulant son désappointement ; je suis moi-même du naturel le plus débonnaire, et je ne demande pas mieux que

de contribuer de tout mon pouvoir au maintien de la paix. Voyons, Falconet, puisque c'est la branche d'olivier que vous nous apportez, et, à vrai dire, je ne m'y attendais guère, expliquez-vous.

— Permettez-moi d'abord, général, de répéter ma question à laquelle vous n'avez pas répondu. Avez-vous reçu une lettre de mon père ?

— La voilà, répondit le vieillard en prenant sur le velours de la cheminée le billet du maître de forges. Si vous avez des intentions pacifiques, et je n'ai aucune raison d'en douter, votre père, en revanche, paraît en avoir de furieusement belliqueuses ; du moins si l'on en juge par cette épître.

— Si vives que puissent être les expressions de cette lettre, dit René d'un air sombre, elles ne peuvent vous donner qu'une faible idée de l'état où est mon père depuis hier. Son irritation contre Laubespin croît à chaque instant, et il ne parle de rien moins que de manger cent mille francs, s'il le faut, pour obtenir contre le cher comte une condamnation judiciaire.

— Propos d'avare en colère, interrompit le vieillard d'un ton sec ; je n'y crois pas plus qu'aux serments d'amoureux ou d'ivrogne. Si votre père débourse jamais, non pas cent mille francs, mais dix mille francs pour une raison étrangère à l'accroissement de sa fortune, c'est qu'il aura perdu la tête ; et alors je vous conseillerai de le faire interdire.

— Je reconnais, général, que mon père serait peut-être un peu embarrassé si on le prenait au mot ; mais en attendant il est résolu, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, à pousser les choses à la dernière extrémité.

— Qu'il les pousse aussi loin qu'il voudra, dit M. de Roquefeuille avec une insouciance affectée, Henri est au-dessus de l'absurde accusation dont on le menace ; et comme il se sent parfaitement innocent, il ne craint rien.

— Parfaitement innocent, parfaitement innocent, répéta Falconet en hochant la tête d'un air d'incrédulité.

— Trop innocent, aurais-je dû dire.

— Trop innocent !

— C'est mon opinion, dit M. de Roquefeuille d'un ton sentencieux.

— Enfin innocent ou coupable, votre neveu va avoir sur les bras un procès terrible, et que, pour ma part je voudrais empêcher à tout prix ; mais je n'ai qu'une voix sur trois.

— Trois, qui ça, trois ?

— Mon père, mon oncle et moi : la famille enfin.

— Broussel est donc d'accord avec votre père pour traduire Henri en justice ? demanda le général, qui n'avait pas prévu cette complication.

— Sans doute, répondit René ; cette malheureuse affaire les a presque réconciliés. Vous comprenez, général, quand il est question de la famille, toute mésintelligence...

— J'y suis ! s'écria M. de Roquefeuille avec un accent d'emportement ; voilà pourquoi ce scélérat de Broussel n'a pas donné suite à ses fanfaronnades. J'étais bien simple, en vérité, de prendre au sérieux sa furie d'avant-hier et de me morfondre à attendre ses témoins. Bon pour un homme d'honneur d'appeler ses adversaires sur le terrain ; mais un gredin de cette espèce s'y prend autrement...

— Général, interrompit René en se levant d'un air ému, mon oncle Broussel n'est ni un scélérat ni un gredin ; et quelque déférence que je vous doive il m'est impossible de tolérer un pareil langage.

— Votre oncle Broussel est le plus noir coquin que j'aie rencontré de ma vie, reprit le marquis du ton le plus absolu ; et pour peu que vous y teniez je vais vous en donner la preuve.

Avant que Falconet fût revenu de la surprise où l'avaient jeté ces paroles, et eût prié le vieillard de s'expliquer, le valet de chambre ouvrit la porte.

— Monsieur le comte vient de se lever, dit-il, et il demande si mon général veut le recevoir.

— Dis-lui que je suis occupé en ce moment, et que je le prie d'attendre quelques instants. Ce sera l'affaire de cinq minutes, dix au plus. Surtout qu'il ne sorte pas sans m'avoir parlé.

— Laubespin demeure donc ici ? demanda René d'un air de surprise quand le valet de chambre fut sorti.

— Oui, répondit M. de Roquefeuille, Henri demeure ici, et tout à l'heure vous allez le voir ; mais d'abord rasseyez-vous et écoutez-moi, car j'ai quelque chose de grave à vous dire : une idée qui me pousse à l'instant même, une véritable inspiration, qui va peut-être changer complétement la face de cette malheureuse affaire, et nous conduire au dénoûment pacifique auquel vous paraissez tenir, et que je désire autant que vous.

René Falconet se rassit.

Depuis un instant la physionomie de M. de Roquefeuille exprimait le contentement qu'il est assez ordinaire d'éprouver lorsqu'à force d'application et de persévérance on est enfin parvenu à trouver la solution d'un problème difficile.

— Avant tout, déblayons le terrain, reprit-il au bout d'un instant, la manœuvre deviendra plus facile. Je vous ai dit tout à l'heure que votre oncle Broussel n'était au fond qu'un noir coquin. Je le prouve. Le chagrin qui le mine depuis cinq mois, ses cheveux blanchis avant l'âge, ses extravagances de l'autre jour, en un mot tout ce que vous attribuez naïvement au regret d'avoir perdu sa femme, a pour cause unique la passion qu'au mépris de toutes les lois divines et humaines il éprouve depuis longtemps pour sa belle-fille, pour votre cousine.

René fit un soubresaut, et la stupéfaction se peignit sur son large visage.

— Général, s'écria-t-il tout à coup, vous m'ouvrez les yeux.

— C'est donc pour cela qu'ils ont l'air de vouloir vous sortir de la tête, dit le vieillard charmé de l'effet qu'il venait de produire.

— Oui, j'y vois clair maintenant, reprit le fils du maître de forges en se frappant le front du plat de la main, le feu qui s'allume dans son regard dès qu'il est question de Laure, son courroux ou plutôt sa rage contre Laubespin, les paroles incohérentes qui lui échappent quoiqu'il paraisse toujours sur ses gardes, enfin tout ce qui me semblait une énigme dans sa conduite se trouve maintenant expliqué.

— Vous l'avez vu au cimetière. A quoi attribuer cet essai de duel au couteau, on pourrait dire cette tentative d'assassinat, sinon à la passion la plus furieuse, à la jalousie la plus effrénée ?

— Hier, au bois de Boulogne, en face de la maison où demeure, à ce qu'il paraît, ma cousine, la même scène a failli se renouveler. Ne voulait-il pas escalader le mur et aller poignarder Laubespin ! Ce n'est qu'à force de supplications et en entrant dans ses idées, en lui représentant qu'il ne fallait pas risquer de compromettre notre vengeance par trop de précipitation, que je suis parvenu à le retenir. « Voir cet homme près de Laure et ne pas le tuer ! » répétait-il à chaque instant en roulant des yeux qui m'auraient fait peur si j'étais facile à effrayer. Vous avez raison, général, ce malheureux Broussel aura conçu pour ma cousine une passion...

— Inexcusable, abominable ! Je sais que votre cousine est fort jolie, fort séduisante, et je comprendrais à la rigueur qu'un homme de mon âge fût assez fou pour en tomber amoureux. Mais folie n'est pas crime. Quoi de plus criminel, au contraire, que l'amour de votre Broussel ? Une jeune fille qu'il a vue presque au berceau ! l'enfant de sa femme, qui aurait dû devenir le sien pour peu qu'il eût eu du sang d'honnête homme dans les veines ! C'est épouvantable, vous dis-je.

— C'est vrai, général, c'est vrai. Mais, quoique je trouve, comme vous, mon oncle digne de blâme, je ne puis m'empêcher de le plaindre ; il a tant souffert lui-même de cette malheureuse passion...

— Falconet, interrompit M. de Roquefeuille d'un ton

grave, réservez votre pitié pour votre tante, que cet homme a fait mourir de chagrin et de misère, pour votre cousine menacée par lui d'un sort plus affreux encore ; car il est une chose qu'une âme innocente et pure redoute plus que le chagrin et la misère, c'est le déshonneur.

— Oui, général, vous dites vrai et vous parlez bien, reprit Falconet visiblement ému. Jusqu'ici j'ai soutenu Broussel en toute circonstance, quoique bien du monde me dît que je le jugeais trop favorablement ; mais j'avoue que cette fois il a passé les bornes. Après tout, il n'est mon oncle que par alliance, tandis que Laure est ma propre cousine. Cette pauvre petite Laure ! elle était si gentille enfant. Je la défendais toujours contre ma sœur quand celle-ci voulait la battre. Mais, j'y songe, ajouta le provincial frappé d'une idée soudaine, il est très-heureux que vous ayez dissipé mon aveuglement. Nous allions faire une fière sottise avec notre conseil de famille.

— Quel conseil de famille ?

— Il s'agissait de nommer Broussel tuteur de ma cousine.

— Le loup tuteur de l'agneau ! s'écria le marquis avec l'énergique vivacité qui, à la moindre émotion, accentuait son langage ; voilà une belle idée. A qui est-elle venue ?

— A mon oncle, du moins je dois le croire, quoique mon père, et pourtant il ne se laisse pas duper facilement, ait fini par se figurer que l'idée de ce conseil de famille et de cette tutelle lui appartenait en propre. Mais je suis maintenant au fait, et les choses ne se passeront pas comme mon cher oncle l'espère sans doute.

— Finissons-en avec cet homme, reprit le général d'un ton tranchant ; de ce que je viens de vous dire, et vous l'avez accepté sans contestation, il résulte évidemment que M. Broussel, poussé par une jalousie qu'il n'oserait avouer, a bien pu chercher querelle à mon neveu, mais qu'il n'a pas le droit de se poser le champion d'une famille où il n'a apporté jusqu'ici que le désordre, le chagrin et le malheur. Ce point est-il convenu ?

Falconet inclina la tête en signe d'acquiescement.

— A l'ambulance donc M. Broussel, et continuons sans lui. Notre intrus écarté, reste un conflit déplorable entre la famille Falconet et la famille Laubespin. Vous voyez que loin d'éluder ou d'affaiblir la difficulté, je la présente au contraire dans toute son importance, sous son aspect le plus grave, et en lui donnant des proportions assez grandioses. Les Falconets et les Laubespins ! cela ne vous rappelle-t-il pas les Montaigus et les Capulets ?

Le fils du maître de forges, dont l'érudition se trouvait en défaut, inclina de nouveau la tête au lieu de répondre.

— Voici le sujet du débat, le *casus belli*, poursuivit le général, qui mettait une certaine complaisance à s'écouter discourir : depuis cinq mois mademoiselle Laure Meynard, nièce de votre père, habite une maison située sur la lisière du bois de Boulogne, et y reçoit assez souvent, tous les jours si vous voulez, les visites d'Henri de Laubespin, mon neveu. Enlèvement et séduction ! dites-vous...

— Permettez, général, interrompit René, je ne dis pas tout à fait cela.

— Si ce n'est vous, c'est votre père. Enlèvement et séduction ! dit donc M. Falconet. Amitié et protection ! répond mon neveu. Lequel a tort ? lequel a raison ? Je ne veux rien décider, et vous voyez que c'est pousser assez loin l'impartialité. Ce qui est évident, ce qui est incontestable, c'est qu'il y a dans cette histoire un air de mystère, d'aventure, d'intrigue en un mot, dont votre famille, je suis forcé de l'avouer, a le droit de se montrer blessée.

— Vous reconnaissez donc, général, que nous n'avons pas tout à fait tort ? s'empressa de dire le jeune provincial.

— Assurément. Ce n'est pas moi qui blâmerai jamais les justes susceptibilités d'une famille aussi honorable que la vôtre. Je le répète, vous avez le droit de trouver que mon neveu s'est conduit à votre égard d'une manière un peu légère. Sans doute, il eût montré plus de raison en plaçant votre cousine sous la garde de votre père qu'en se chargeant

lui-même de ce rôle de protecteur qui, tôt ou tard, devait prêter à des interprétations fâcheuses ; mais il faut faire la part de la jeunesse, de l'irréflexion, de l'entraînement. D'ailleurs Henri vous dira qu'il n'a fait que se conformer aux volontés suprêmes de votre tante : enfin, une circonstance qui atténue singulièrement ses torts, en admettant qu'il en ait quelques-uns, c'est que votre cousine est en ce moment même chez ma sœur.

— Chez madame de Laubespin ? demanda René avec l'intérêt le plus vif.

— Depuis hier soir. C'est vous dire que ma sœur, femme pieuse et austère s'il en fût jamais, est entièrement convaincue de la complète innocence des rapports qui ont existé depuis cinq mois entre votre cousine et son fils. Or, quand une dévote de ce grade se déclare satisfaite, personne n'a le droit de se montrer plus exigeant.

— Général, je suis ravi de ce que vous m'apprenez là, dit Falconet en se frottant les mains. Comme je vous l'ai dit, je ne demande que la paix ; et il me semble que la voilà en beau chemin, puisque ma cousine est chez madame votre sœur.

— La paix, que demandons-nous autre chose ? reprit le vieux général d'un air paterne ; l'essentiel maintenant, c'est de lever tous les petits obstacles qui nous en séparent encore. Résumons-nous donc. Le débat qui s'est élevé si intempestivement entre votre famille et la nôtre ne peut se terminer que de l'une des trois manières suivantes : ou mon neveu épousera votre sœur, ou il épousera votre cousine, ou il n'épousera ni l'une ni l'autre. Dans le premier cas, il restera sur l'épisode du bois de Boulogne une espèce de brouillard qui, j'en conviens, pourrait ternir quelque peu la réputation de mademoiselle Meynard. Dans la seconde supposition, votre sœur, dont le mariage avec Henri a été à peu près conclu à deux reprises, se trouvera peut-être légèrement offensée. Enfin, dans la troisième hypothèse, vous auriez deux sujets de déplaisir au lieu d'un. Quoi qu'il

arrive donc, et quelle que soit la porte par où mon neveu sorte de la position embarrassante où il s'est fourré à l'étourdie, votre famille conservera toujours contre lui un certain grief, une certaine rancune, à moins que, dès à présent, nous n'ôtions tout prétexte aux récriminations ultérieures en accordant à votre légitime mécontentement une réparation complète.

— Il serait, en effet, bien à désirer que la chose pût s'arranger ainsi, dit René en hochant la tête à plusieurs reprises.

— Cela dépend de vous, répondit d'un air gracieux le général.

— De moi! Mais en ce cas la chose est faite.

— Pas tout à fait; mais elle se fera, et cela, si vous m'en croyez, dès aujourd'hui.

— De quoi parlons-nous? demanda le provincial, qui arrêta sur son interlocuteur un regard où se manifestait plus d'étonnement que de sagacité.

— Vous ne me comprenez pas?

— A vrai dire, pas beaucoup.

— Je vais donc m'expliquer catégoriquement. Entre gens de cœur, quand par mégarde on s'est éclaboussé, et que de cette éclaboussure il résulte, d'un côté ou de l'autre, une tache qui pourrait apprêter à rire au public, on se rend, par une belle matinée comme celle-ci, aux carrières de Montrouge ou au bois de Vincennes; là, sans colère, sans haine, sans rancune, on met redingote bas, et l'on se tire une ou deux gouttes de sang, qui suffisent pour laver la tache en question et fermer la bouche aux mauvais plaisants. Me comprenez-vous maintenant?

— A peu près, répondit René, dont le visage rond parut devenir ovale.

— C'est ce que nous autres, experts en la matière, nommons le duel de convenance, à la différence du duel d'inclination, qui ne peut plaire qu'aux mauvaises têtes et aux bretteurs.

— Ah çà, général, dit le jeune provincial en faisant de prodigieux efforts pour sourire, il paraît que vous tenez furieusement à ce que je me coupe la gorge avec mon ami Laubespin. Voilà deux fois que vous y revenez.

— Qui parle de se couper la gorge ? ce n'est pas moi, à coup sûr; car je n'ai qu'une chose en vue dans tout ceci : la paix :

— Une drôle de paix, qui commence par un duel.

— Cela peut vous paraître peu logique, mais, au fond, rien de plus raisonnable ni de mieux raisonné.

— Comment, vous trouvez raisonnable que, pour nous réconcilier, Henri et moi, nous commencions par nous battre ?

— Certainement. L'accolade qu'on se donne après avoir croisé le fer est la plus sincère de toutes. Si vous n'usez pas de ma recette, il vous restera toujours au fond du cœur un levain de rancune...

— Je vous jure, général, que je n'en veux nullement à Laubespin.

— Je parle de votre père, qui est passablement vindicatif et dont, après tout, vous êtes forcé d'épouser les ressentiments. Je suis sûr qu'à votre âge M. Falconet se fût empressé d'accepter l'expédient que je vous propose comme la solution la plus simple et la plus honorable du débat qui divise en ce moment nos familles.

Ces paroles, qui semblaient renfermer une insinuation peu flatteuse pour son courage, blessèrent au vif René Falconet.

— Je ne crois pas avoir dégénéré de mon père, dit-il avec plus de chaleur qu'il n'en avait montré jusqu'alors; tout ce qu'il aurait pu faire à mon âge, je le ferai, s'il le faut.

— Bien, Falconet, reprit le marquis d'un air d'approbation, j'aime mieux cette vivacité que votre engourdissement de tout à l'heure. Il y a du bon en vous, je le sais, et pour vous mettre dans le droit chemin, il suffit de vous le montrer. Après tout, il n'est pas étonnant que, pris ainsi à

l'improviste, vous n'ayez pas compris sur-le-champ les avantages de mon petit arrangement.

— J'avoue, répondit René, dont le feu s'était déjà amorti, que maintenant encore je ne les comprends pas du tout.

— Il faut donc que je vous les explique. Partons d'abord de ce point qu'il ne s'agit que de donner satisfaction aux légitimes susceptibilités de votre famille, afin de faciliter une réconciliation complète. C'est dire que nous resterons dans les limites les plus modérées du duel de convenance. Pas de pistolets. Quand on n'a pas envie de tuer son homme, on vise à côté, me direz-vous. Je le sais; mais les maladroits n'atteignent jamais leur adversaire plus sûrement que quand ils ne le visent pas, et il faut laisser le moins de chances possible à la fatalité. Ainsi donc, l'épée. Les fers croisés, une ou deux bottes et autant de parades, peut-être une égratignure au bras de l'un de vous, peut-être rien du tout, voilà l'affaire terminée. Maintenant examinons-en les conséquences.

— Oui, voyons les conséquences, dit Falconet, dont la figure ne s'était nullement égayée pendant que le vieux général lui expliquait la théorie du duel de convenance.

— D'abord, plus de procès. La chose faite, vous et Henri vous vous donnez la main, puis nous allons tous, bras dessus bras dessous, trouver votre père. — Falconet, lui dis-je, il est inutile d'user de l'encre quand le sang a coulé. — Je raisonne ici dans la supposition où vous ou Henri auriez reçu une petite égratignure; vous comprenez?

— A merveille, répondit René avec une légère grimace.

— De deux choses l'une : ou c'est vous qui êtes écorché, car cela ne peut pas s'appeler une blessure, et alors votre père s'attendrit; ou c'est mon neveu, et alors votre père s'enorgueillit. Le cœur humain est ainsi fait. Dans l'un ou l'autre cas, attendri ou enorgueilli, Falconet ne refusera pas ma main quand je la lui tendrai en disant : Restons amis. — Donc plus de procès.

— Il est possible, en effet, dit le fils du maître de forges

d'un air irrésolu, qu'une pareille scène fasse impression sur mon père, surtout si j'avais blessé Laubespin...

— Cela flatterait énormément votre père ; il n'en conviendrait peut-être pas, mais je le connais. D'ailleurs, tous les pères se ressemblent. La bravoure d'un fils leur est toujours agréable. Nous disons donc : plus de procès. — D'un autre côté, plus de duel avec Broussel.

— Par exemple ! Et comment cela ?

— En raison de la maxime du droit romain *Non bis in idem.*

— *Non bis in idem,* répéta René sans paraître plus instruit qu'auparavant.

— Sans doute, deux duels pour la même cause, c'est ce qui n'est pas admissible, et ce que je ne souffrirais pas. L'affaire terminée par vous, à quel titre Broussel voudrait-il la recommencer ? Comme champion de votre famille ? Le champion légitime, le seul que nous puissions reconnaître, c'est vous ; et d'ailleurs, en admettant que ses prétentions aient la moindre apparence de raison, il y aurait toujours lieu à l'application de la maxime *Non bis in idem.* Broussel osera-t-il déclarer le véritable motif qui le porte à vouloir se battre avec Henri, avouera-t-il publiquement qu'il est amoureux de sa belle-fille ? Non.

— Cela n'est pas probable, en effet.

— Donc, plus de duel avec Broussel, dit le vieillard, qui semblait de plus en plus content de lui-même à mesure qu'il expliquait à son interlocuteur les résultats probables de la démarche belliqueuse où il essayait de le pousser, dans un but tout pacifique.

Pendant quelque temps, Falconet, les sourcils froncés et les coins de sa moustache entre les dents, parut peser dans son esprit la valeur des arguments du général.

— A la rigueur, dit-il enfin, je comprends que, menacé d'un procès sérieux et d'un duel qui le serait peut-être davantage, Laubespin puisse avoir quelque intérêt à simplifier la chose en se battant avec moi ; mais il m'est plus

difficile de deviner quel intérêt je puis avoir, moi, à me battre avec lui.

— L'intérêt de la concorde d'abord.

— Belle concorde ! un duel où l'un des deux peut rester sur le carreau.

— Ne vous ai-je pas expliqué qu'il était indispensable de fermer la bouche à la médisance en montrant que notre famille tient la vôtre en haute estime ?

— De l'estime qui se traduit à coups d'épée !

— Mais il ne s'agit pas de se pourfendre, la moindre égratignure...

— Tout ce qu'il vous plaira, général ; mais en cherchant à s'égratigner, on peut fort bien se tuer.

— Bah ! est-ce qu'on se tue jamais dans un duel de convenance !

— S'estropier, du moins.

— Falconet, dit M. de Roquefeuille avec un sourire caustique, tout à l'heure, lorsque vous vous êtes fièrement écrié que vous n'aviez pas dégénéré de votre père, j'ai cru qu'il y avait en vous l'étoffe d'un homme.

— Vous ne vous êtes pas trompé général, répondit René, à qui son amour-propre irrité inspira de nouveau une énergie momentanée ; je ne manque pas tout à fait de courage, ainsi que vous semblez le croire, et je suis prêt à prêter le collet nu au premier venu, à M. le comte de Laubespin comme à un autre, si cela peut vous être agréable.

— Bravo ! Falconet, je reconnais cette fois le sang de votre père. Fiez-vous à ma prudence. Voudrais-je vous embarquer dans une affaire de cette nature si je n'avais pas la certitude de vous faire arriver à bon port ? Je vais écrire un mot à Ravignac. Nous serons témoins, lui et moi, et cela suffira. De la sorte, nous pourrons conduire l'affaire paternellement, sans que personne y trouve à dire.

Le marquis se leva, et s'approcha d'un petit bureau placé devant la fenêtre.

— Mais, général, c'est donc sérieusement que vous parlez ? dit René d'une voix légèrement altérée.

— Vous me demandiez tout à l'heure quel intérêt vous pouviez avoir à rendre à Henri le petit service que je réclame de vous en son nom, répondit le général, qui s'assit devant le bureau : vous en avez un fort grand dont vous ne vous doutez pas.

— Quel intérêt, général ? demanda Falconet en essuyant quelques gouttes de sueur qui commençaient à humecter la racine de ses cheveux.

— Quand on fréquente le Café de Paris et l'avant-scène de l'Opéra, quand on porte des gants jaunes et qu'on aspire au titre de lion, il est bon de s'être battu bien authentiquement ; cela tient en respect les brétailleurs, ceux que nous nommons les mangeurs de moutons. Henri est un des meilleurs élèves de Grisier et l'un des plus adroits tireurs de chez Lepage. Un duel avec lui vous en épargnera dix autres et vous fera, moralement parlant, le plus grand bien.

Appuyé contre la cheminée, le teint blême, le regard vague et le front couvert de sueur, René Falconet semblait assez peu convaincu du bien qui pouvait résulter pour lui, moralement ou physiquement, d'une rencontre à l'épée avec un des meilleurs élèves de Grisier ; mais le général n'eut pas l'air de remarquer la physionomie effarée du duelliste malgré lui, et il écrivit rapidement un billet de quelques lignes.

— Ayez la bonté de sonner, dit-il à René lorsqu'il eut achevé.

Le fils du maître de forges obéit machinalement et tira le cordon de la sonnette d'un air aussi lugubre que s'il eût sonné le glas de sa propre agonie.

Le valet de chambre parut.

— Je déjeune ici, lui dit son maître ; nous serons quatre.

Que l'on serve à dix heures précises. Envoie sur-le-champ

Laflèche porter cette lettre au baron de Ravignac, et lui dire à Henri qu'il peut venir.

Honoré sortit.

Un instant après, le jeune comte entra dans la chambre de son oncle.

De tous les personnages de cette histoire, Henri de Laubespin était peut-être le seul dont le repos n'eût pas été troublé par le souci ou le ressentiment; il s'était endormi fort tard sans doute, car un cœur amoureux ignore ou dédaigne les douceurs du sommeil, mais les plus riantes illusions avaient charmé son insomnie. L'œil rayonnant, le sourire sur les lèvres, la physionomie ouverte, le geste animé, il eût pu servir de modèle pour peindre l'Espérance, cette divinité de la jeunesse.

Après avoir salué son oncle, Henri se tourna vers Falconet. Jusqu'alors il avait éprouvé peu de sympathie pour le fils du maître de forges, être passablement vulgaire et prosaïque; mais en ce moment il se sentit poussé vers lui par une attraction indéfinissable, et peu s'en fallut qu'il ne lui vît une auréole autour du front: René n'était-il pas, après tout, le cousin de Laure ?

— Bonjour, mon cher Falconet! dit-il de l'air le plus cordial; avant-hier je n'ai pas eu le loisir de vous souhaiter la bienvenue, mais croyez que je suis charmé de vous voir de retour à Paris.

— Ravi de mon côté, balbutia le provincial, qui prit la main que lui tendait son futur adversaire, avec un empressement convulsif.

— A merveille! dit M. de Roquefeuille en se levant, voilà un procédé courtois qui rappelle la rencontre des gardes-françaises et des gardes-anglaises à Fontenoy : le savoir-vivre d'abord, le savoir-mourir ensuite.

— Que voulez-vous dire, mon oncle? dit Laubespin.

— Je me suis laissé entraîner par le plaisir de faire de l'antithèse, répondit le marquis après s'être rapproché de la cheminée: du reste, c'est le défaut qu'on reprochait à

Voltaire. Le savoir-mourir n'a rien à faire ici, je m'empresse de le reconnaître. Falconet, reprenez votre place. Laubespin, voilà une chaise.

Les deux jeunes gens s'assirent, Henri assez intrigué, René plus ému qu'il n'eût voulu en convenir.

— Henri continua le général d'un ton digne et posé, M. Falconet, dans une intention qu'il m'est impossible de ne pas trouver fort honorable, et pour extirper le ferment de discorde qui semble près de se développer entre sa famille et la tienne, désire obtenir de toi une satisfaction que sans doute tu n'hésiteras pas à lui accorder. C'est là le motif de la visite matinale dont il m'honore en ce moment.

— Eh quoi ! René, dit Laubespin, dont la curiosité se changea en surprise, vous voulez vous battre avec moi ?

— Je ne veux rien du tout ! s'écria naïvement le fils du maître de forges ; c'est votre oncle qui s'est mis en tête cette belle idée.

Le général coupa court à une explication qui aurait pu nuire à la réussite de son projet pacificateur.

— Que cette idée, dit-il, soit venue d'abord à vous, à Henri ou à moi, elle n'en est pas moins bonne, et c'est la seule manière de nous tirer d'embarras.

En quelques mots, M. de Roquefeuille mit son neveu au courant de la besogne qu'il lui avait taillée sans que celui-ci s'en doutât.

— Mon oncle, dit Henri après avoir inutilement interrogé du regard le jeune provincial tombé depuis un instant dans une rêverie profonde, je m'en rapporte à votre sagesse, et je suis prêt à faire tout ce qu'il vous conviendra de me prescrire.

— Bien, répondit le général, c'est parler en neveu respectueux et en gaillard franc du collier ; maintenant, mes maîtres, pendant que je vais achever de m'habiller, libre à vous de passer au salon, vous y trouverez du feu et des journaux en attendant le déjeuner.

— Il faut avouer que votre oncle a une étrange manière

d'arranger les affaires, dit Falconet à Laubespin lorsque, conformément à l'invitation du général, ils se furent rendus dans le salon.

— Il a servi quarante ans, répondit Henri ; il a fait toutes les guerres de l'empire ; il a sept ou huit blessures ; il faut donc lui pardonner de ne pas prendre notre duel aussi sérieusement que nous le ferons peut-être nous-mêmes une fois l'épée à la main.

— Avez-vous donc soif de mon sang ? demanda René avec un sourire forcé.

— En aucune manière. Et vous du mien ?

— Pas le moins du monde. Je suis encore à me demander à quel propos nous allons nous battre.

— L'intention de mon oncle est excellente au fond ; et puisque nous ne pouvons reculer ni l'un ni l'autre sans montrer une sorte de pusillanimité, ce que nous avons de mieux à faire c'est de nous laisser diriger par lui.

— C'est bon pour une fois, grommela René en prenant un journal, mais que je devienne sacristain si l'on me rattrape à entamer l'ombre d'une négociation avec ce vieux sabreur.

A dix heures sonnantes, le général de Ravignac, le plus intime ami de M. de Roquefeuille, entra dans le salon : c'était un grand vieillard, droit, sec, nerveux, dont le visage pâle et sévère offrait un contraste frappant avec le teint coloré et la physionomie animée de son ancien frère d'armes.

— Voici l'affaire, lui dit le marquis en le prenant à l'écart : nous allons déjeuner d'abord.

— Soit, répondit le baron de Ravignac avec la gravité qui ne l'abandonnait jamais.

— Pour certaines raisons à moi connues, il faut que le déjeuner nous mène jusqu'à midi.

— Il est dix heures ; pour peu que ton déjeuner vaille la peine d'être mangé, nous n'aurons pas fini à midi.

— En sortant de table, nous monterons en voiture. As-tu ton coupé ?

— Oui.

— Attend-il ?

— Oui.

— C'est bien. En sortant de table donc, nous montons en voiture, et nous allons à Saint-Mandé.

— Qu'allons-nous faire à Saint-Mandé ?

— Je vais te le dire. Une heure pour aller, autant pour revenir, ajouta M. de Roquefeuille en se parlant à lui-même ; le temps de terminer la petite affaire, nous ne serons pas revenus à Paris avant trois heures de l'après-midi, et par conséquent les instructions de ma sœur se trouveront ponctuellement exécutées.

— Quelle petite affaire allons-nous terminer à Saint-Mandé ? demanda M. de Ravignac avec un flegme imperturbable.

Le marquis prit par le bras son ancien compagnon de guerre, et le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre, le plus loin possible des deux futurs adversaires.

— Il s'agit, lui dit-il alors, de prévenir un procès entre la famille de ce jeune homme à barbe rouge et la nôtre. Ils ont donc résolu, lui et mon neveu, d'échanger, après déjeuner, quelques bottes conciliatrices. Tu seras le témoin de M. Falconet ; c'est le nom de notre rougeaud.

Le baron de Ravignac secoua la tête d'un air approbateur.

— Voilà, dit-il, des jeunes gens qui montrent plus de bon sens qu'il n'est ordinaire d'en trouver dans ce siècle d'avocasserie.

En fidèle disciple de l'école impériale, le baron avait voué une haine particulière aux avocats, que par dénigrement il traitait d'idéologues, à l'exemple de Napoléon ; et, conséquence fort logique de cette antipathie, il eût préféré dix duels à un procès. Aussi donna-t-il le plus complet assentiment à l'expédient pacificateur imaginé par son frère d'armes, lorsque celui-ci eut achevé de le mettre au courant de l'affaire.

Le déjeuner se passa sans accident digne d'être rapporté,

Mélancolique et silencieux au début, Falconet s'anima peu à peu. Les éloges que donnaient à son héroïque résolution les deux soldats de l'empire, juges souverains en pareille matière, contribuèrent, non moins que les excellents vins du marquis, à le tirer de sa torpeur, et son courage, car au fond il n'en était pas complétement dépourvu, acheva de se dégourdir vers la fin du dessert.

— Il est midi sonné, dit-il inopinément après avoir achevé son café, il me semble que nous pourrions partir.

— Falconet, vous avez toute mon estime, s'écria M. de Roquefeuille en lui tendant la main.

— Partons, dit M. de Ravignac, qui se leva de table aussitôt.

Cet exemple fut suivi par les autres convives.

Ainsi que cela avait été convenu en déjeunant, le baron prit René dans son coupé; de son côté, M. de Roquefeuille monta dans le sien, où venait d'être serrée par son ordre une boîte longue et étroite contenant deux épées de combat. Laubespin s'assit près de son oncle, et un instant après les deux voitures se mirent en chemin.

XIV

LE RENDEZ-VOUS.

Deux heures après le départ du général de Roquefeuille et de ses trois convives pour le bois de Vincennes, une autre scène se passait à l'hôtel de Tours. Dans une espèce de salon assez convenablement meublé, M. Falconet se promenait à grands pas, les bras croisés sur la poitrine et les lèvres crispées par un sourire sardonique; son petit œil dépareillé pétillait comme un charbon ardent, et sa disgracieuse physionomie offrait une expression triomphante qui, loin de l'embellir, semblait en éclairer la laideur.

A ces indices d'une satisfaction sournoise se mêlait une secrète impatience qui donnait à la démarche du maître de forges quelque chose de brusque et de saccadé. A chaque instant il regardait la pendule, et parfois il s'approchait de la fenêtre pour plonger dans la cour de l'hôtel un coup d'œil interrogateur, comme si par cette pantomime il eût espéré de hâter l'arrivée de la personne qu'il attendait.

— Pour peu qu'il tarde encore, elle sera ici avant lui, finit-il par se dire avec dépit.

La crainte du vieillard ne fut pas réalisée. Un instant après la porte s'ouvrit, et Georges Broussel entra dans le salon. Il serait difficile d'imaginer un contraste plus frappant que celui que présentaient en ce moment ces deux hommes. Autant le maître de forges, mâchant sa joie haineuse comme la vipère son venin, semblait alerte, dispos, prêt à mordre, autant le beau-père de Laure, blessé au cœur par la jalousie, paraissait abattu, sombre et découragé.

— Je commençais à croire que vous n'aviez pas reçu mon billet, dit M. Falconet en accueillant son beau-frère avec un empressement que rendait plus remarquable la froideur qu'il lui avait montrée d'abord le jour précédent.

— On vient de me le remettre à l'instant, répondit Broussel laconiquement.

— Cependant je vous l'avais envoyé avant neuf heures par un exprès, reprit l'avare, à qui le fait d'employer un commissionnaire, au lieu d'écrire par la petite poste, était trop peu habituel pour qu'il le laissât passer inaperçu.

— J'étais sorti dès le matin pour notre affaire, et je ne suis rentré chez moi que tout à l'heure.

— Eh bien, le juge de paix ?

— Il ne sera libre qu'après-demain ; il faut donc attendre jusque-là.

— Cela vous contrarie ?

— Il me tarde d'en finir, dit Broussel d'une voix sourde.

— J'ai vu tout de suite sur votre physionomie que la chose n'allait pas à votre gré.

— Je l'avoue. La haine que m'inspire ce Laubespin me fait paraître tout délai insupportable. Mais qu'avez-vous à me dire?

— Asseyez-vous, répondit M. Falconet.

Broussel s'assit.

— Vous ne me faites pas compliment de mon nouveau logement? reprit le maître de forges en promenant autour de lui un regard de satisfaction vaniteuse.

— En effet, répondit Georges d'un air distrait, ce n'est pas ici que vous m'avez reçu hier. Vous avez changé de chambre?

— La pièce où nous sommes n'est, parbleu, pas une chambre: c'est bel et bien un salon. Il y a une entrée, comme vous avez pu le remarquer, et je couche ici à côté. ajouta l'avare en montrant une porte près des fenêtres. Je sais ce que le tout me coûte; mais une fois n'est pas coutume, l'on ne reçoit pas tous les jours des visites comme celle que j'attends aujourd'hui.

— Cette visite a-t-elle quelque rapport avec ce que vous avez à me dire? demanda Broussel sans parvenir à dissimuler complétement son impatience.

— Vous en parlerais-je sans cela? Je ne suis pas un fat, Broussel; je sais qu'à ma place plus d'un se rengorgerait à propos de cette visite, mais, je vous le répète, je n suis pas un fat. Devinez qui j'attends.

— Une femme?

— Sans doute; mais quelle femme!

— Comment voulez-vous que je devine?

— Une comtesse à seize quartiers, une dévote à vingt-quatre carats.

— Madame de Laubespin! s'écria Georges avec un geste de surprise.

— Elle-même, répondit le maître de forges en se frottant les mains d'un air de jubilation vindicative; c'est madame la comtesse de Laubespin, l'arrière-petite-fille des croisés, et la femme vertueuse par excellence, qui va venir tout à

l'heure dans cet hôtel garni, humilier son orgueil et peut-être légèrement compromettre sa réputation, ajouta le vieillard avec un sourire méchant; car, enfin, elle est belle encore, et de plus vieux que moi, son frère tout le premier, aiment assez à jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes.

— Madame de Laubespin va venir ici? reprit Broussel, dont l'étonnement avait redoublé pendant cette réplique.

— Elle devrait y être déjà; car il est deux heures dix minutes, et c'est pour deux heures qu'elle m'a donné rendez-vous. Il est vrai qu'une femme, une comtesse surtout, a bien le droit de se faire un peu attendre.

— Elle vous a donc écrit?

— Cela vous étonne, n'est-ce pas?... Vous avez peine à croire que tant d'honneur ait pu échoir en partage à un individu qui n'a pas le moindre parchemin dans ses papiers de famille, à un modeste industriel, à un humble forgeron! Cela est fort invraisemblable, j'en conviens, mais cependant cela est vrai, et en voici la preuve.

M. Falconet tira une lettre de son portefeuille et la remit à son beau-frère, qui la lui rendit après y avoir jeté les yeux.

— Avez-vous remarqué l'adresse? reprit alors le maître de forges avec un ricanement affecté : *Monsieur le chevalier Falconet*. Madame la comtesse se figure sans doute que je ressemble aux gens de son faubourg; elle me donne mon titre, croyant par là me flatter. Elle ne se doute guère du profond dédain que m'inspirent toutes ces babioles.

— Cette femme a peur, dit Broussel d'un ton bref.

— C'est mon opinion. Son billet est trop poli, trop aimable, trop mielleux. Ses assurances de haute considération pour ma famille, l'estime particulière qu'elle prétend m'avoir vouée depuis longtemps à moi-même; ses éloges exagérés de Félicité; son désir de maintenir entre nous ce qu'elle affecte de nommer, en plaisantant, *l'entente cordiale;* tout cela est d'un style étudié, frivole à la superficie, mais où perce une anxiété profonde. Vous avez raison, Broussel, cette femme a peur.

— Ce qui me le fait croire, c'est moins encore la forme de sa lettre que le fond. Pour donner un pareil démenti à ses habitudes impertinentes, pour solliciter de vous une audience, car c'est là le véritable caractère de sa démarche...

— C'est que vous avez parfaitement raison, interrompit le maître de forges d'un air radieux ; de quelque périphrase qu'elle ait cherché à entortiller sa pensée, il n'en est pas moins vrai que madame la comtesse de Laubespin, née de Roquefeuille, déroge en ce moment au point de solliciter une audience de votre serviteur. Ne trouvez-vous pas cela assez amusant?

— Vous prévenir qu'elle viendra chez vous, au lieu de fixer le moment où elle désire recevoir votre visite ! ce procédé ne peut s'expliquer que par une alarme aussi vive qu'imprévue, qui, en troublant, en bouleversant ce caractère orgueilleux, lui aura fait oublier ses règles de conduite ordinaires. Se douterait-elle de nos projets?

— C'est-à-dire, au contraire, qu'elle n'en peut pas douter, répondit M. Falconet avec un sourire où se manifestait un parfait contentement de lui-même.

— Qui donc aurait pu l'en instruire? dit Broussel en fixant sur son beau-frère un regard inquiet.

— Un message de ma façon qu'a dû recevoir M. le marquis de Roquefeuille.

— Vous lui avez écrit?

— Hier soir.

— Vous l'avez averti de nos intentions?

— Sans ambiguïté aucune. Au sortir de notre conférence et sous l'impression de ce que vous m'aviez raconté, j'ai composé de verve une petite épître que je vous ferai lire, car j'en ai conservé le brouillon, et dont, je l'espère, vous ne serez pas trop mécontent.

— Ainsi les voilà sur leurs gardes! s'écria Broussel avec un violent dépit ; le général a prévenu sa sœur, celle-ci son fils sans aucun doute : qui sait s'il n'a pas déjà disparu en entraînant dans sa fuite cette malheureuse enfant? Tout

était si bien combiné pour qu'il ne pût nous échapper : nous savions où le prendre ; mais maintenant où le chercher ? Quelle imprudence, Falconet, quelle faute !

— Je vous reconnais bien là, répondit le vieillard, en qui ce reproche éveilla quelque mauvaise humeur, toute idée qui ne sort pas de votre cervelle n'a pas le sens commun, tout ce qui est fait par un autre que vous est mal fait.

— Quelle déplorable imprudence ! répéta Georges sans avoir l'air d'écouter son beau-frère.

— En quoi, s'il vous plaît, ai-je été imprudent ?

— Cette lettre...

— Cette lettre est ce que j'ai écrit dans tout le cours de ma vie de plus fort, de plus salé, de plus mordant ; je suis sûr qu'elle aura lardé ce gros Roquefeuille, et c'est ce que je voulais : je sais qu'il s'est égayé plus d'une fois aux dépens de mon amour de l'ordre, aussi ne suis-je nullement fâché d'avoir trouvé l'occasion de lui montrer que j'ai bec et ongles.

— Ainsi, pour une puérile satisfaction d'amour-propre, vous n'avez pas craint de compromettre...

— Loin d'avoir rien compromis, j'ai jeté l'alarme dans leur camp ; c'est toujours du mal fait aux ennemis, et je ne vois pas que la crainte à laquelle ils sont visiblement en proie en ce moment leur donne le moindre avantage sur nous. Comptez-vous d'ailleurs pour une satisfaction puérile le plaisir de voir arriver ici, humble, abattue, suppliante peut-être, cette orgueilleuse créature dont l'insolence nobiliaire m'a blessé tant de fois ? car elle avait beau faire sa chattemite ; sous la patte de velours la griffe se faisait sentir dès que j'avais l'air d'oublier l'immense distance qui, selon elle, nous sépare. Quand ma lettre n'aurait d'autre résultat que de me donner l'occasion de prendre ma revanche, je m'en applaudirais comme de la plus heureuse idée qui pût me venir. Oui, Broussel, froncez le sourcil tant qu'il vous plaira, cette lettre est un coup de maître, et je ne voudrais pas pour un billet de mille francs ne point l'avoir écrite.

— Et vous croyez comprendre la vengeance, répondit Georges avec un sourire plein du plus amer dédain : la vengeance cette passion vraiment grande, qui naît dans l'ombre comme la foudre dans le nuage, et, sûre une fois de sa force, n'avertit ni ne menace; mais, comme la foudre même, éclate, frappe et tue d'un seul coup! Je vous accorde que votre lettre ait blessé au vif M. de Roquefeuille; ne voilà-t-il pas un beau triomphe! J'admets que dans quelques instants vous teniez à votre merci l'orgueil de cette femme insolente; grande victoire en vérité! Pendant ce temps le coupable vous échappe, et sa victime avec lui. Oh! que n'ai-je écouté la voix qui me criait hier : Venge-toi! demain peut-être il sera trop tard.

Entraîné par l'indomptable passion qui parfois lui ôtait tout empire sur lui-même, Broussel porta la main sous le revers de sa redingotte, et son beau-frère, dont l'œil vigilant avait suivi ce mouvement involontaire, entrevit pendant un instant le manche d'un poignard.

— Pas de folie, Broussel, dit le maître de forges, qui ne fut pas maître d'une certaine émotion; vous êtes armé, à ce que je vois.

— Je le suis toujours, répondit Georges sans remarquer l'inquiétude qui venait de se peindre sur les traits du vieillard.

— La précaution peut être bonne dans une ville comme celle-ci, où, à ce qu'il paraît, dès que la nuit est venue, on vole aussi audacieusement qu'en pleine forêt de Bondy; mais pour mener à bien l'affaire qui nous occupe, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de marcher poignard en poche.

— C'est mon habitude depuis plusieurs années.

— A la bonne heure; mais si vous avez aussi l'habitude de porter la main au susdit poignard pour peu que la discussion s'échauffe, je doute que vous trouviez beaucoup de gens disposés à converser avec vous.

— Pardonnez-moi un geste involontaire ; dès que je pense à cet homme, je ne suis pas maître de moi.

— Tant pis ; si j'avais prévu cela, je ne vous aurais pas écrit de venir ; il est indispensable que vous soyez parfaitement maître de vous pendant l'entretien que je vais avoir avec cette fière comtesse.

— Ne craignez rien, dit Broussel en composant son visage ; je suis calme maintenant, et, si vous l'exigez, je saurai sourire.

— Je n'y tiens pas du tout, répondit le vieillard avec un ricanement sardonique ; il n'est ni gai ni franc, votre sourire, et je me figure que si le diable voulait faire le bon apôtre, il sourirait ainsi.

— Enfin, reprit Georges sans relever ce sarcasme, que le mouvement qui vient de m'échapper ne vous inquiète point : en présence de cette femme je saurai me contenir.

— En présence de cette femme ! Nous ne nous entendons pas, Broussel.

— Expliquez-vous alors.

— Il ne faut pas que madame de Laubespin vous voie.

— Pourquoi donc m'avez-vous fait venir ?

— Vous allez me comprendre et m'approuver. Elle s'attend à me trouver seul, et quoi qu'elle puisse avoir à me dire, devant vous elle ne parlerait pas. Il faut qu'elle parle pourtant, car il est impossible que nous ne tirions pas quelque profit de cette entrevue. Quand nous l'entendrons venir, vous entrerez donc dans ma chambre à coucher, ici, ajouta le vieillard en allant ouvrir la porte qu'il avait montrée à son beau-frère quelques instants auparavant.

— A quoi bon ?

De là vous pourrez tout entendre, et vous verrez qu'au besoin je sais parler à ces gens-là. Quand notre altière princesse aura complétement expliqué le motif de sa visite et qu'il ne nous restera plus rien à apprendre, vous paraîtrez alors. Je ne serai pas fâché de voir la mine qu'elle fera en découvrant que cette humiliation, si pénible déjà pour son âme orgueilleuse, a eu un témoin. Elle est capable de suffo-

quer de dépit. Mais ne vous montrez pas avant que je vous en aie donné le signal.

— Quel signal?

— En m'appuyant contre la cheminée, je renverserai ce chandelier, dit M. Falconet, qui, par une inspiration d'avare ôta la bobèche de cristal qu'il aurait sans doute été obligé de payer si, chose presque certaine, elle se fût brisée en tombant; tandis qu'il était fort peu probable qu'on mît sur son compte le flambeau lui-même, quelque bossué qu'il pût sortir de l'aventure.

— Ne disiez-vous pas que madame de Laubespin devait venir à deux heures? demanda Broussel, qui semblait fort peu s'intéresser à l'épisode dont se réjouissait d'avance l'esprit envieux et rancunier du vieil industriel.

— Sans doute; mais ces grandes dames trouveraient au-dessous d'elles de montrer de l'exactitude à de petites gens de notre espèce. Deux heures vingt-cinq minutes, ajouta-t-il en regardant la pendule; si dans un quart d'heure elle n'est pas arrivée, je croirai qu'elle a voulu se moquer de moi, et alors ce sera un grief de plus à ajouter aux autres.

M. Falconet, dans un nouvel accès d'impatience, s'approcha de la fenêtre, mais il s'en retira presque aussitôt.

— La voici, dit-il vivement : elle est accompagnée d'une jeune dame en deuil. Serait-ce ma nièce?

Déjà Broussel s'était précipité à la fenêtre.

— Laure! s'écria-t-il d'une voix altérée en apercevant l'orpheline, qui traversait la cour de l'hôtel avec madame de Laubespin; c'est Laure! juste ciel!

— Voilà une complication à laquelle je ne m'attendais pas, reprit le maître de forges un peu troublé lui-même, car toute passion vraie est toujours électrique; dépêchez-vous d'entrer là, car déjà elles montent l'escalier.

Sans répondre, Broussel, le visage couvert d'une rougeur brûlante, l'œil égaré, le cœur palpitant, se précipita dans la chambre à coucher, dont le vieillard referma la porte aussitôt.

Un instant après, les deux hommes, également attentifs, sinon également émus, entendirent sonner à l'entrée de l'appartement.

En allant ouvrir, le maître de forges s'efforça de rappeler son sang-froid.

— Pas de faiblesse, se dit-il; voici le moment de la crise. Après ce que je viens de dire à Broussel, il se moquerait de moi si je n'écrasais pas sous le talon de ma botte l'orgueil de cette femme insolente.

Ce fut dans ces dispositions hostiles que le vieillard alla au-devant de madame de Laubespin, mais il sentit mollir sa détermination dès que la porte fut ouverte. La comtesse se présenta d'un si grand air et avec une aisance si parfaite; son maintien était si noble, son front si calme, son regard si imposant, que M. Falconet s'inclina involontairement devant elle, beaucoup plus bas qu'il n'avait l'intention de le faire.

Puisque la montagne ne veut pas venir à moi, je viens à la montagne, lui dit la comtesse en accompagnant d'un gracieux sourire cette parodie d'une parole de Mahomet qui semble annoncer qu'on peut être à la fois prophète et philosophe.

Le maître de forges se courba de nouveau, non moins profondément que la première fois.

— Madame la comtesse, répondit-il avec une espèce d'embarras dont il se savait le plus mauvais gré en lui-même, c'est un grand honneur pour moi que de recevoir votre visite; daignez vous donner la peine d'entrer dans mon modeste logis.

Madame de Laubespin passa devant le vieil industriel, qui se rangeait révérencieusement pour lui faire place, et pénétra dans cet appartement d'hôtel garni, d'un pas aussi assuré et avec une dignité aussi majestueuse que si elle eût fait son entrée, un jour de gala, dans le plus noble salon du faubourg Saint-Germain.

— Ne dirait-on pas la reine de Saba? pensa M. Falconet

un peu déconcerté par ces manières de grande dame; mais, patience, en sortant elle portera la tête moins haut.

Quoiqu'elle eût quitté fort jeune la Lorraine et que plus de sept ans se fussent écoulés depuis qu'elle n'avait vu son oncle, Laure le reconnut aussitôt, car, sans parler de l'œil qui lui manquait, le maître de forges avait une de ces physionomies qu'il est difficile d'oublier. Loin d'ouvrir son cœur à ce sentiment consolant qu'accueille avidement d'ordinaire un être isolé lorsqu'il retrouve une famille, la jeune fille, à l'aspect de l'homme qui, depuis qu'elle était orpheline, aurait dû lui servir de père, éprouva une émotion aussi pénible qu'inattendue. Elle n'ignorait pas à quel point, la veille même de sa mort, sa mère, réduite à implorer cet égoïste vieillard, l'avait trouvé insensible et inexorable. Ce fut donc avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude, d'aversion et de crainte qu'à son tour elle passa devant lui pour entrer dans l'appartement où madame de Laubespin venait de la précéder.

M. Falconet, au lieu de tendre les bras à sa nièce, l'examina un instant du coin de son petit œil de basilic.

— Un deuil de duchesse! se dit-il en évaluant aussitôt dans son esprit habitué à tout réduire en chiffres, les vêtements élégants, quoique modestes, de la jeune fille; point de fortune, et coquette comme sa mère! On se trompe furieusement si l'on se figure que je contribuerai à encourager de semblables gaspillages.

Madame de Laubespin s'assit dans un fauteuil à l'angle de la cheminée, fit signe à l'orpheline de se placer près d'elle et montra un siége au maître de forges, qui obéit à cette invitation muette, quoique cette manière aisée de lui faire les honneurs de son propre logis lui parût au fond passablement impertinente.

— Voilà les grands airs qui commencent, se dit-il avec un secret dépit; parce que je viens de me montrer poli, comme doit l'être tout homme bien élevé qui reçoit la visite d'une femme, elle me croit sans doute prêt à mettre ge-

nou en terre devant ses trente-deux quartiers. C'est bon pour le début, mais tout-à-l'heure nous allons changer de gamme.

M. Falconet, qui s'était attendu à voir la mère d'Henri de Laubespin inquiète, abattue, prête à s'humilier et à demander grâce pour son fils, avait peine à revenir de la surprise où le plongeait la majestueuse assurance de la comtesse. Le vieillard, malgré son expérience, ignorait qu'en certains cas imprévus et décisifs toute femme devient actrice et reste rarement au-dessous du rôle qu'elle a choisi, pour peu qu'elle ait eu le temps de s'y préparer.

Madame de Laubespin, qui se piquait de connaître le cœur humain plus qu'il ne semblait appartenir à une dévote, avait parfaitement compris qu'avec un être de la trempe du maître de forges, montrer de la faiblesse, de l'inquiétude ou de la crainte, c'était s'exposer à un échec certain.

— Si je lui laisse prendre le moindre avantage sur moi, tout est perdu, s'était-elle dit ; quel procédé attendre, quel merci espérer d'un homme sans éducation et sans délicatesse ? Dans cette âme sèche et sordide il n'existe pas un seul sentiment généreux auquel on puisse s'adresser. Chercher à émouvoir son cœur, mieux vaudrait tenter d'attendrir une des enclumes de ses fourneaux. Je n'essaierai donc pas de le toucher, ce serait peine perdue ; mais je l'étonnerai, je lui imposerai, je le dominerai ; et la paix qu'il refuserait à mes prières, il sera le premier à me l'offrir dès qu'il aura vu que je ne crains pas la guerre.

Le moment était venu pour la comtesse d'appliquer cette tactique dont plus d'un gouvernement pourrait faire son profit.

— Monsieur Falconet, dit-elle en prenant la parole avec un accent dont la fermeté n'excluait pas la douceur, vous avez écrit hier à mon frère une lettre qu'il m'a communiquée, et à laquelle, à force d'instances et de prières, je l'ai empêché de répondre. Le général a dans le caractère une [la]cité que sont loin d'avoir amortie quarante ans de ser-

vice militaire. Une correspondance entre vous et lui, continuée sur le ton par où vous avez cru devoir débuter, aurait nécessairement abouti à quelque scène fâcheuse qu'avant tout j'ai cru devoir prévenir.

L'idée d'une querelle sérieuse, d'un duel peut-être avec M. de Roquefeuille ne s'était pas encore présentée à l'esprit du maître de forges, et nous sommes forcé d'ajouter qu'une pareille perspective ne lui parut pas des plus attrayantes. Il fit bonne contenance, toutefois, par vanité plutôt que par courage, et répondit d'un ton rude :

— Madame, un honnête homme qui dit la vérité ne peut pas craindre les suites que peut avoir sa franchise. Je ne rétracte pas une seule des expressions de ma lettre.

— Combien alors je m'applaudis d'être venue ! reprit madame de Laubespin en arrêtant par un sourire plein d'aménité les paroles acerbes qui semblaient près de sortir des lèvres du vieillard : la vivacité de mon frère d'une part, votre franchise de l'autre ; au bout d'un quart d'heure vous auriez fait de belles affaires. Oui, j'ai été bien inspirée en me décidant à venir vous trouver.

Le maître de forges s'inclina d'un air rogue.

— Madame, dit-il ensuite, je ne puis que vous répondre ce que je répondrais à M. de Roquefeuille si c'était lui qui me parlât en ce moment. J'ai l'habitude d'assumer sur moi la responsabilité de toutes mes actions. Ce que j'ai écrit, je le pense, et je saurai le soutenir au besoin.

— Mon Dieu, que vous avez l'air méchant quand vous froncez ainsi le sourcil ! reprit la comtesse avec un enjouement affecté ; si peu vous importe de me faire mourir de peur, ne craignez-vous point d'effrayer cette jeune fille dont vous n'avez pas encore songé à me demander le nom ?

M. Falconet jeta un coup d'œil d'une expression équivoque à sa nièce, qui, pâle, muette et interdite, assistait à cette scène sans la comprendre.

— Avant de vous demander son nom, madame la comtesse, dit-il d'un ton sec, j'attendrai qu'il vous plaise de

m'expliquer le motif de la visite aussi flatteuse qu'inespérée dont vous m'honorez en ce moment.

— Ne viens-je pas de vous le dire? J'ai voulu prévenir une discussion qui, entre deux mauvaises têtes comme vous et mon frère, aurait pu avoir les plus fâcheux résultats. Voilà, avant tout, pourquoi j'ai risqué une démarche qui vous paraît peut-être étrange, et à laquelle je ne me serais certainement pas décidée si j'avais une vingtaine d'années de moins; mais mon âge a ses priviléges, et vous voyez que j'en use. Ce point réglé, j'arrive au second motif de ma visite.

M. Falconet fut pris subitement d'une quinte de toux qui avait peut-être pour but d'éveiller l'attention de Broussel, au cas qu'il se fût assoupi.

— Si dans cette lettre si pleine de dureté et d'amertume vous n'aviez été injuste qu'envers nous, poursuivit la comtesse avec un accent pénétré, quoique ce procédé de la part d'un homme pour qui je professe la plus grande estime m'eût fait beaucoup de peine, je n'aurais pas même essayé une justification, qui a toujours quelque chose de pénible et de mortifiant pour celui qui s'y soumet. Car, si vous avez votre orgueil, j'ai aussi mon amour-propre, et, je l'avoue à ma honte, l'humilité est de toutes les vertus chrétiennes celle dont la pratique me semble la plus difficile. Mais en accusant mon fils d'un crime dont il n'a jamais conçu la pensée, vous avez jeté un blâme plus ou moins direct, plus ou moins grave sur une personne aussi remarquable par sa sagesse exemplaire et sa piété solide que par les dons heureux que lui a répartis le ciel; sur une jeune fille dont le cœur est aussi pur que sa conduite est irréprochable, et à qui, dès le premier instant que je l'ai vue, j'ai voué l'intérêt le plus vif, le plus tendre et le plus sincère; sur un ange de beauté, d'innocence et de vertu; sur votre nièce, enfin, votre nièce que voici et que je vous rends, à vous son protecteur naturel et son second père; car, quelque désir que j'éprouve de la garder près de moi, je dois renoncer,

je le vois bien, à exercer plus longtemps une hospitalité qui a donné lieu à de si odieuses calomnies.

La dévote s'était levée vers la fin de cette longue période débitée avec une action pathétique dont eût pu s'enorgueillir l'orateur le plus habile; en prononçant les dernières paroles sa voix paraissait si émue qu'on eût dit qu'elle allait lui manquer, et des larmes semblaient près de couler de ses yeux.

En voyant le fait que son beau-frère lui avait peint sous les couleurs les plus odieuses subitement métamorphosé en une action complétement innocente pour ne pas dire louable, M. Falconet éprouva une surprise ou plutôt une stupéfaction qu'il n'essaya pas de dissimuler, et à laquelle ne se mêla aucune incrédulité; car madame de Laubespin était une de ces personnes graves, imposantes et considérables, dont l'opinion fait loi, et de la parole desquelles il n'est pas permis de douter.

— Ainsi donc, madame, vous me jurez que votre fils n'a pas enlevé ma nièce? dit-il en se levant à son tour, tandis que Laure, les yeux fixés sur la comtesse, qu'elle semblait avoir écoutée sans la comprendre, restait sur sa chaise immobile et en apparence pétrifiée.

— Mon fils, si injustement accusé, n'a été qu'un intermédiaire entre votre malheureuse sœur et moi, répondit madame de Laubespin en paraissant lutter avec peine contre un attendrissement involontaire; vous savez qu'autrefois à Nancy j'ai été la meilleure amie de cette pauvre Mathilde. Au moment de mourir, elle s'est souvenue de moi; elle a pensé qu'en mémoire de notre ancienne amitié j'accueillerais sa fille, comme elle-même en pareil cas eût accueilli mon enfant! Elle m'avait bien jugée. Mais pourquoi insister sur ces douloureux souvenirs! poursuivit la dévote, qui pressa son mouchoir sur ses yeux; pourquoi nous attrister tous, cette chère Laure surtout, en lui rappelant la mort de ma bien-aimée Mathilde?

Quelque surprise ou plutôt quelque épouvante que lui

causât la duplicité d'une femme qu'elle avait vénérée jusqu'alors à l'égal d'une sainte, Laure, en entendant parler de sa mère, n'avait pu retenir ses larmes.

— La voilà tout en pleurs, cette chère enfant ! reprit la dévote qui, s'approchant de la jeune fille d'un air de tendre intérêt, la baisa au front comme pour la consoler, et profita de ce mouvement pour lui dire à l'oreille d'une voix aussi douce que le sifflement d'une couleuvre :

— Innocente ou coupable, vous voilà blanche comme neige ; ainsi ne soyez pas assez folle pour me démentir.

Laure, qui s'était soulevée à demi, retomba sur son siége, saisie d'une secrète horreur.

— Je vous rends donc votre nièce, ou plutôt je vous la prête, reprit madame de Laubespin en se retournant de son air le plus gracieux vers le maître de forges qui, de son côté, demeurait stupéfait en voyant le tour imprévu que venait de prendre une entrevue dont il avait attendu un résultat tout différent.

— Madame la comtesse... balbutia-t-il en s'inclinant d'un air effaré.

— Il m'en coûterait trop de penser que je dis adieu pour toujours ou même pour longtemps à cette chère enfant, continua du ton le plus affectueux la femme hypocrite ; j'attends donc au premier jour sa visite, et la vôtre aussi, monsieur Falconet, car j'espère que voilà la guerre terminée.

Madame de Laubespin salua d'un signe de tête amical la jeune fille, qui ne lui répondit que par un sourire hagard où semblait percer un commencement de folie, et elle se dirigea vers la porte, reconduite par le vieillard, qui, dans l'étonnement où l'avait jeté le dénoûment de cette scène, semblait avoir perdu la parole.

— Voilà la belle Hélène rendue aux Grecs, se dit la comtesse dès qu'elle se trouva seule ; si les Troyens avaient eu ma sagesse, leur ville n'eût pas été réduite en cendres.

XV

L'ABANDON.

Pendant le temps que M. Falconet avait mis à reconduire la comtesse de Laubespin, Laure était restée plongée dans une stupeur qui semblait de l'anéantissement. Quoiqu'une affreuse clarté vînt de dessiller ses yeux, la jeune fille n'avait pas sondé toute la profondeur de l'abîme où la précipitait une perfidie trop artificieusement combinée pour qu'il lui eût été possible de s'en défier. Elle ignorait encore qu'à quelques pas Georges Broussel, le mauvais génie de sa mère et le sien, attendait, le cœur animé par une épouvantable espérance, l'instant qui devait lui livrer sa proie. A part ce résultat, que la comtesse elle-même n'avait pas prévu, la trahison dont Laure était victime la frappait droit au cœur en la séparant d'Henri. Là était le coup mortel.

— Je ne le verrai plus! s'écria l'orpheline avec une inexprimable douleur; tout est donc fini! Heureuse un seul jour! maintenant il faut subir ma destinée: destinée fatale et terrible! la voix qui me parle en rêve me l'a dit. O mes pressentiments, qu'il traitait de puériles faiblesses! Ne plus le voir, mon ange sauveur, mon Dieu tutélaire, mon Henri!

Tout à coup l'orpheline se leva et se précipita vers la porte; au moment d'en franchir le seuil elle s'arrêta tremblante à la vue de son oncle, qui rentrait le front soucieux, l'œil inquiet et l'air mécontent.

Sans dire un seul mot à sa nièce, sans même la regarder, M. Falconet traversa le salon, et se dirigea vers la chambre à coucher; mais à l'instant où il allait y entrer une réflexion soudaine l'arrêta, et il revint sur ses pas.

— Ne voilà-t-il pas une belle chute! grommela-t-il entre ses dents en faisant quelques tours dans la chambre: une

nièce qui me tombe sur les bras, comme si je n'avais pas assez de mes enfants ! C'est cet enragé de Broussel qui m'a fourré dans ce guêpier ; mais aussi quelle sottise de l'en croire sur parole, lui dont j'ai tant de raisons de me défier ! Qu'avais-je besoin surtout de prendre feu pour une chose qui, au bout du compte, ne me regardait pas ? Sans doute la parenté impose des devoirs, mais ces devoirs ont des bornes. Croit-on, par exemple, que je vais donner un démenti à mes habitudes d'ordre et d'économie en subvenant aux prodigalités d'une jeune étourdie, qui, j'en suis sûr, dépenserait dans un mois pour sa toilette, si on la laissait faire, plus que je ne dépenserais pour la mienne pendant un an ?

En ruminant de la sorte, le vieil avare continuait de marcher à grands pas de long en large, et chaque fois qu'il passait devant l'orpheline, qui était demeurée immobile près de la porte du salon, il lui lançait à la dérobée le regard le moins bienveillant que puisse contenir l'œil d'un oncle. A la fin, il s'arrêta brusquement, comme fait un homme qui prend son parti, et, se posant en face de sa nièce, il lui adressa d'un ton sec cette apostrophe peu faite pour dissiper le chagrin dont elle était accablée :

— Eh bien ! mademoiselle l'héroïne de roman, vous n'avez donc rien à me dire ?

— Rien, répondit Laure sans lever la tête.

— Jolie réponse, en vérité ! reprit le vieillard avec un sourire sardonique ; il paraît que je vais trouver en vous une nièce aussi respectueuse que tendre.

L'orpheline fixa sur son oncle un sombre regard.

— Je ne dois point de tendresse à qui ne m'aime pas, dit-elle d'une voix ferme ; je ne dois point de respect à qui n'a point respecté ma mère.

— Plaît-il ! s'écria M. Falconet, dont le laid visage s'enflamma de colère ; que signifie cette impertinence ?

Laure sourit avec une tristesse mêlée de dédain.

— Je voudrais pouvoir vous honorer et vous chérir, dit-

elle ensuite ; mais est-ce possible et me croiriez-vous si je vous disais que j'éprouve pour vous l'un ou l'autre de ces sentiments ?

— Est-ce là le langage que doit tenir une jeune fille de votre âge au frère de sa mère ?

— Vous osez parler de ma mère, reprit l'orpheline avec véhémence ; de ma mère, que vous avez vue misérable, désespérée, mourante, et pour qui vous n'avez pas eu une seule parole affectueuse, pas un seul mot de consolation ; de ma mère, qui s'est jetée à vos pieds en implorant votre pitié, et à qui vous n'avez pas ouvert vos bras en lui disant : Pas de pitié ; mais dévouement et tendresse, car je suis ton frère ! de ma pauvre mère, qui, repoussée, chassée par vous, est rentrée frappée au cœur, et le lendemain est morte en vous maudissant ; vous osez parler de ma mère !

Les yeux de Laure lançaient des éclairs tout en versant des larmes ; et sa physionomie rayonnait d'une énergique indignation, qui pendant un instant déconcerta le vieillard au point de le rendre muet.

— Je vous étonne, n'est-ce pas ? continua-t-elle tandis qu'un sourire de mépris effleurait ses lèvres frémissantes ; vous êtes riche, moi je suis pauvre, orpheline et abandonnée, puisqu'on m'a séparée du seul être qui m'aimât ; vous vous attendiez sans doute que j'allais implorer votre compassion et me jeter à vos pieds comme autrefois ma mère ; mais, sachez-le bien, cœur impitoyable, si ma mère s'est abaissée devant vous, c'était pour moi : elle ne l'eût pas fait pour elle-même.

— Votre mère était une orgueilleuse, répondit le maître de forges avec une rudesse qui cachait mal son embarras, et je vois qu'à cet égard vous êtes sa digne fille.

— Appelez-vous orgueil mon respect pour sa mémoire ? Je ne m'humilierai jamais devant l'homme qui n'a pas eu pitié d'elle.

— Qui parle de vous humilier ? Sans vous jeter à mes pieds, ce dont je n'ai que faire, il me semble que vous pour-

riez me parler d'une manière plus convenable. Dans votre situation, il serait prudent...

— Je ne vous demande rien, je ne veux rien de vous! interrompit l'orpheline en essuyant ses larmes avec une vivacité nerveuse.

— Vous vous pressez un peu trop de refuser mes bienfaits, répliqua le vieil avare, dont le trouble commençait à se changer en courroux, je ne vous ai pas encore dit, je crois, que je consentisse à me charger de votre sort.

Laure ne répondit à ce propos cruel que par un regard d'écrasant mépris, et d'un pas rapide elle se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? s'écria M. Falconet en l'empêchant de sortir.

— Que vous importe?

— Voulez-vous retourner chez madame de Laubespin?

— Chez cette femme! dit l'orpheline avec un accent d'horreur.

— Quel ton en parlant de votre bienfaitrice! Il paraît que la reconnaissance n'est pas plus votre vertu que ne l'est l'humilité.

— De la reconnaissance! répéta Laure, qui n'acheva sa pensée que par un sourire plein d'amertume.

— Vous ne voulez donc pas retourner chez madame de Laubespin? reprit l'avare, qui paraissait disposé à accepter tout arrangement propre à l'exempter, à l'égard de sa nièce, du devoir que lui imposait une parenté si proche.

— Jamais!

— Mais alors, où comptez-vous aller?

— Dieu me conduira, dit l'orpheline en levant au ciel un regard qui semblait moins implorer la Providence que se soumettre à la fatalité.

— Dieu la conduira! voilà qui est bel et bon! pensa le maître de forges, qui ne remarqua pas sans inquiétude l'exaltation de la jeune fille; déjà une fois elle a voulu s'empoisonner: qui me dit que si je la laisse sortir elle n'ira pas tout

droit se jeter à l'eau ? Avec ces têtes folles il ne faut répondre de rien, et un malheur est sitôt fait !

M. Falconet était égoïste, avare, insensible, détestable parent, en un mot ; mais, à cela près, il était loin de souhaiter du mal à sa nièce : au contraire, il eût été content de la voir heureuse, c'est-à-dire riche, car dans son esprit ces deux idées étaient inséparables, pourvu, bien entendu, qu'il ne lui en coûtât rien.

— Vous ne partirez pas dans l'état d'agitation où vous êtes, lui dit-il d'un ton moins dur.

— Prétendez-vous me retenir malgré moi ? s'écria la jeune fille en s'élançant pour sortir.

Ce mouvement, quoique fort rapide, ne trouva pas en défaut la surveillance du maître de forges, qui, plus rapproché de la porte, la ferma d'un tour de main et en mit la clef dans sa poche.

— Vous voilà ma prisonnière, dit-il alors avec une espèce de ricanement ; rassurez-vous, ce ne sera pas pour longtemps : si ma compagnie n'est pas de votre goût, l'échantillon que je viens d'avoir de la vôtre ne me donne pas non plus grande envie de pousser plus loin l'intimité ; mais entre vous recevoir dans ma maison, comme je l'aurais fait peut-être si vous eussiez eu un meilleur caractère, et vous laisser au milieu de la rue, à la grâce de Dieu, il y a un moyen terme. Je connais une pension où, jusqu'à nouvel ordre, vous serez fort bien, et je vais prendre sur-le-champ les mesures nécessaires pour vous y faire entrer.

— Une pension ?

— Pas d'observation. En ce moment j'ai sur vous tous les droits d'un père, puisque vous n'avez pas de tuteur et que je suis le chef de la famille. Souvenez-vous que vous êtes ma nièce, et qu'à défaut d'affection vous me devez l'obéissance. Vous allez donc m'attendre ici, tandis que je vais dans ma chambre écrire une lettre ; ensuite je vous conduirai à la pension dont je viens de vous parler.

Sans attendre la réponse de sa nièce et sûr qu'elle ne

pourrait s'échapper, puisqu'il avait la clef de la porte d'entrée dans sa poche, M. Falconet passa dans la chambre à coucher, qui n'était séparée du salon que par un cabinet de toilette.

Georges Broussel était assis dans un coin, les coudes sur les genoux et le front dans les mains.

A cette vue le maître de forges éprouva un redoublement de dépit et il s'approcha brusquement de son beau-frère.

— Il est, parbleu, bien temps de dormir, lui dit-il en prenant la précaution de parler à voix basse afin que du salon sa nièce ne pût rien entendre.

Broussel leva la tête, des larmes roulaient dans ses yeux caves et ardents, et son visage si longtemps assombri par le chagrin ou décomposé par la passion rayonnait d'une joie indéfinissable.

— Si vous ne dormez pas, vous rêvez; ce qui revient à peu près au même, reprit le vieillard d'un ton bourru. Quoique vous ayez la larme à l'œil, vos rêves sont fort agréables, si j'en crois votre air de jubilation; mais moi, pendant ce temps-là je porte tout le poids de la chaleur du jour. Cela ne peut pas se passer comme ça, Broussel. Vous m'avez fait descendre dans un puits, et maintenant je crois que vous ne seriez pas fâché de me fausser compagnie comme le renard au bouc; mais ne vous attendez pas que je vous tende sottement mes cornes pour que vous me laissiez au fond de ce maudit puits après vous en être tiré vous-même. Non, Broussel, non, ce n'est pas au vieux Falconet qu'on joue ces tours-là.

— Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas, répondit Georges en essayant de dompter l'attendrissement étrange auquel il s'était involontairement abandonné avant que son beau-frère entrât dans la chambre.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas montré pendant que madame de Laubespin était là?

— N'aviez-vous pas dit que vous me donneriez un signal?

— C'est vrai. Mais après son départ pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— Plusieurs fois j'ai été sur le point de le faire, mais une force invincible m'a toujours retenu.

— Bah ! une force invincible ! qu'est-ce que c'est que ça ? Dites que vous n'avez pas été fâché de me laisser soutenir le premier feu de cette petite fille, qui, malgré sa jolie figure, m'a l'air du plus déterminé démon...

— Un ange ! Falconet, interrompit Georges avec une expression de ravissement ; un ange de beauté, d'innocence et de vertu ! n'est-ce pas madame de Laubespin qui l'a dit elle-même, et comment douter de la parole d'une femme de ce caractère ?

— Qui vous dit que j'en doute ?

— C'est près d'elle, c'est sous sa protection, sous sa surveillance, qu'a demeuré Laure depuis la mort de sa mère.

— Ce sont les propres paroles de madame de Laubespin.

— Moi qui l'accusais ! moi qui la calomniais !

— Après tout, dit le maître de forges, les apparences nous donnaient le droit d'agir comme nous avons agi. Maintenant il paraît que nous nous sommes trompés ; je ne demande pas mieux que de reconnaître mon erreur. Ce sera toujours un procès de moins.

— J'ai peu de religion, Falconet, ou plutôt je n'en ai pas. Eh bien, tout à l'heure je viens de remercier Dieu et de prier. Bonheur inespéré ! Laure est restée pure, et toutes mes craintes, tous mes soupçons, tous mes chagrins, tous mes désespoirs n'étaient que les rêves d'un fou, car voilà cinq mois que je suis fou ; mais, je le sens, ajouta Georges avec une émotion inexprimable, le bonheur rend la raison.

— Voilà qui est fort bien, reprit le vieil avare d'un ton sec et froid qui contrastait singulièrement avec la rayonnante exaltation de son beau-frère ; il paraît, d'après ce qu'a dit madame de Laubespin, et, je le crois comme vous, sa parole mérite toute confiance, il paraît, dis-je, que ma nièce est restée parfaitement sage, honnête et vertueuse. Vous en

êtes charmé, à titre de beau-père, et je trouve cela fort naturel; je le suis également, moi qui suis son oncle, et, pour être moins enthousiaste que la vôtre, ma satisfaction n'en est pas moins sincère. Nous voilà donc tous contents, c'est à merveille. Mais maintenant qu'allons-nous faire de cette petite fille ?

Broussel ferma les yeux à demi, comme s'il eût craint que les éclairs de passion qui en jaillissaient malgré lui n'éclairassent le vieillard, et il hésita un instant avant de répondre.

— Mon avis sera le vôtre, répondit-il enfin d'une voix mal assurée.

— Votre avis sera le mien ; cela n'avance pas beaucoup la discussion, reprit monsieur Falconet d'un ton de mauvaise humeur.

— Que puis-je faire de mieux que de m'en rapporter à votre raison et à votre expérience ?

— Ma raison ! mon expérience ! phrases creuses que cela. Concluons.

— Je vous écoute.

— Vous vous attendez peut-être que je vais me charger de la corvée et prendre mademoiselle Laure chez moi ?

— Il me semble, en effet, que ce serait le meilleur parti, dit Georges, qui épiait avec une ardente anxiété la physionomie du maître de forges.

— En quoi meilleur qu'un autre ? répliqua M. Falconet, dont le mécontentement devenait de plus en plus manifeste. Comment, par exemple, vous y prendriez-vous pour me prouver que Laure serait mieux chez moi que chez vous ?

— Chez moi ? dit Georges en baissant les yeux et d'une voix à peine distincte.

— Sans doute, je suis son oncle, c'est vrai ; mais vous êtes déjà son beau-père et demain vous serez son tuteur. Vos droits sont donc pour le moins égaux aux miens ; or, qui dit droit, dit devoir.

— Je n'ai jamais reculé devant l'accomplissement d'un

devoir, reprit Broussel en appelant à son aide toute son hypocrisie ; par déférence pour vous, j'ai cru devoir m'en rapporter à votre opinion, et je vous déclare de nouveau que je suis prêt à m'y soumettre. Si vous pensez que la place de Laure soit chez moi, elle y trouvera un père.

— C'est bien parler, Broussel, et voilà une action qui efface bien des torts. Au fait, ne sera-t-elle pas mieux chez vous, qu'elle est habituée à regarder comme son père depuis sept ans, que chez moi, qu'elle connaît à peine, puisqu'elle était encore enfant quand elle est venue à Paris avec ma sœur ? Est-ce décidé ?

— Je n'ai jamais retiré une parole donnée. Ce que je viens de vous promettre, je suis prêt à le tenir.

— Encore une fois, c'est fort bien ; je crois qu'en considération de votre belle conduite d'aujourd'hui, je finirai par oublier tout à fait le passé.

Il y eut un instant de silence.

— Malgré ce que vous m'avez donné à entendre hier, j'ai peine à croire que vous soyez fort riche, reprit le vieillard avec une hésitation visible ; Laure est ma nièce, après tout ; si une petite pension... une jeune fille, ça ne dépense pas beaucoup...

— Non, Falconet, interrompit Georges, chez qui tout sentiment d'honneur n'était pas éteint, et qui éprouva une espèce d'horreur à la seule idée de recevoir de l'argent pour prix de la criminelle hospitalité qu'il réservait à sa belle-fille ; non, cette offre vous fait honneur, mais je me trouverais infâme de l'accepter. En ce moment, je suis en passe de refaire ma fortune ; je vous expliquerai cela. C'est moi qui ai ruiné cette pauvre enfant, car elle serait presque riche si je n'avais pas dissipé le bien de sa mère. C'est donc un devoir pour moi de réparer mes torts en consacrant le reste de ma vie à rétablir, à force de sagesse et de conduite, cette fortune qui ne m'appartenait pas et que j'ai détruite par ma folie. Croyez-en ma parole, Falconet, quoique ce soit celle d'un homme qui a bien des fautes à se reprocher.

Dorénavant, ce ne sera pas pour moi que je travaillerai, ce sera pour Laure.

— De mieux en mieux, répliqua l'avare, qui jugea inutile de renouveler une offre qu'au fond il n'eût pas vue accepter sans regrets ; puisque vous êtes décidé à vous bien conduire désormais, ce n'est pas moi qui vous refuserai l'absolution. Surtout, ayez bien soin de cette chère enfant.

— Elle est ma fille, dit Broussel, qui prononça ces paroles sans qu'aucun muscle de son visage trahît l'incestueux démenti que leur donnait son cœur.

— Ainsi nous sommes d'accord, reprit M. Falconet en poussant un soupir de soulagement ; vous prendrez Laure chez vous ?

— Dès que vous le jugerez convenable.

— Aujourd'hui même, morbleu ! qu'en ferais-je dans cet hôtel garni ?

— Aujourd'hui même, puisque vous le désirez.

— Sur-le-champ ?

— Sur-le-champ.

— A merveille. Maintenant il s'agit d'éviter une scène ; car la chère nièce me paraît disposée à jouer le mélodrame, et moi je déteste ce genre-là. Je vais sortir sous un prétexte quelconque, et pendant mon absence...

— Je l'emmènerai.

— C'est ce que j'allais vous dire. Vous l'emmènerez.

— Fiez-vous à moi.

— Je vous laisse donc seul avec elle. Surtout que je ne vous retrouve pas quand je rentrerai.

— Vos intentions seront fidèlement exécutées.

Le vieil avare sortit en se frottant les mains.

— Elle est à moi ! dit d'une voix étouffée Georges Broussel, qui fut obligé de se rasseoir ; car l'horrible bonheur qu'il savourait d'avance lui donnait le vertige.

XVI

LA PREMIÈRE AFFAIRE.

En rentrant dans le salon, M. Falconet trouva sa nièce appuyée contre la fenêtre; son maintien était morne, son regard fixe, sa physionomie inquiète et effarouchée. On eût dit un oiseau qui, dans les premiers instants de sa captivité, se presse contre les barreaux de sa cage et essaie d'y passer la tête, sans se douter qu'en cherchant la liberté il peut trouver la mort.

— Que faites-vous là? lui dit le maître de forges en la prenant par le bras.

L'orpheline se retourna par un mouvement machinal et ne répondit rien.

— Êtes-vous sourde? reprit M. Falconet, qui éleva la voix.

— J'ai peur, dit Laure d'un air craintif; il ne faut pas parler si fort.

— Quel caractère fantasque! dit le vieillard en levant les yeux au plafond; que de mauvais sang m'aurait fait faire une folle de cette espèce!

— J'ai peur, répéta la jeune fille, dont les yeux, vaguement fixés sur son oncle, semblaient ne rien voir.

— Peur de qui? peur de quoi? reprit M. Falconet tout à fait impatienté; est-ce que je songe à vous faire du mal? Si je vous ai tirée un peu fort par le bras, c'est que vous aviez la moitié du corps en dehors de la fenêtre et que je craignais de vous voir tomber dans la cour. C'est qu'il n'y a pas à plaisanter, ajouta-t-il en se penchant sur l'appui de la croisée: jeune comme vieux, un étourdissement peut vous prendre, et nous sommes ici au troisième étage.

Le vieillard se retira et ferma la fenêtre.

— Je suis obligé de sortir pour une affaire urgente, dit-il

alors après avoir pris sur une table son chapeau et sa canne; mais je ne tarderai pas à revenir vous chercher pour vous conduire où je vous ai dit.

M. Falconet attendit un instant une réponse; mais voyant que sa nièce persistait dans son silence et paraissait ne pas l'écouter, il haussa les épaules, et se dirigea vers la porte. Au moment où il allait l'ouvrir, Laure se précipita sur ses pas.

— Où allez-vous? lui dit-elle brusquement.

— Je viens de vous le dire, répondit le vieillard sans se retourner.

— Je n'ai pas entendu.

— Vous n'aviez qu'à m'écouter; mais il paraît que ce n'est pas votre habitude de faire attention à ce qu'on vous dit.

— Il ne faut pas m'en vouloir; souvent je n'ai pas la tête à moi.

— Je n'avais pas besoin de cet aveu pour m'en apercevoir.

— Mais maintenant ma raison est tout à fait revenue.

— J'en doute, ditentre ses dents M. Falconet.

— Vous ne me croyez pas?

— Je crois que si vous n'êtes pas précisément folle, il s'en faut si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

— J'ai toute ma raison, dit l'orpheline d'une voix saccadée; vous êtes mon oncle, ma mère est morte, on m'a séparée d'Henri. Vous voyez donc bien que je me rappelle tout, et que je suis fort raisonnable.

Au lieu de contredire cette assertion, M. Falconet haussa de nouveau les épaules et tourna la clef dans la serrure.

— Avant de sortir, il faut me répondre, reprit la jeune fille, qui se rapprocha vivement de la porte, où allez-vous?

— Je vous l'ai dit, répondit le maître de forges en faisant un geste pour l'écarter; je sors pour une affaire pressée, mais je rentrerai bientôt.

— Et vous voulez me laisser dans cette chambre?

— Sans doute. Je ne peux pas vous emmener avec moi.

— Dans cette chambre? répéta l'orpheline.

— Qu'a-t-elle donc de si effrayant, cette chambre? dit le

vieillard qui prononça ces derniers mots en parodiant l'accent de sa nièce.

— Je ne veux pas rester ici, reprit Laure après avoir promené autour d'elle un regard effaré.

— Voici du nouveau.

— Non, je ne veux pas rester ici.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— J'ai peur.

— Ah çà, est-ce que vos folies vont recommencer?

— Je ne suis pas folle, mais j'ai peur.

— Et moi, je vous préviens que je n'ai pas le temps d'écouter de pareilles sornettes. Au revoir.

— Mon oncle, s'écria Laure avec un accent suppliant, de grâce, ne me laissez pas seule dans cette chambre. Emmenez-moi avec vous. J'irai où vous voudrez, je ferai tout ce que vous exigerez de moi, je vous obéirai en toutes choses; mais, au nom du ciel, ne me laissez pas ici. L'idée seule d'y rester enfermée m'épouvante et me glace.

— Ne dirait-on pas que cette chambre soit un souterrain ou une prison? C'est cependant la plus belle pièce de l'hôtel.

— Ah! plutôt un souterrain! plutôt une prison!

— Mais enfin de quoi avez-vous peur?

— Je ne sais.

— Vous ne savez?

— Un pressentiment me dit qu'il m'arrivera malheur si je reste ici.

— Un pressentiment! répéta le vieillard avec un sourire de pitié : votre mère aussi parlait à tout propos de ses pressentiments; je vois avec peine que vous avez hérité de ses visions et de ses vapeurs.

— Abandonnez-moi et outragez-moi, s'écria la jeune fille en arrêtant sur son oncle un sombre regard, mais n'insultez pas à la mémoire de ma mère.

— Vous m'avez déjà chanté cette chanson-là, répondit M. Falconet d'un ton brutal, ainsi donc je me dispenserai de l'écouter une seconde fois.

A ces mots, le vieillard sortit de la chambre sans que l'orpheline cherchât plus longtemps à l'arrêter ; et, dans la crainte qu'elle ne s'échappât lorsqu'il serait descendu, il referma la porte à double tour. L'appartement avait une autre sortie qui communiquait de l'escalier à la chambre à coucher où était en ce moment Georges Broussel. Le maître de forges ouvrit cette seconde porte et se retrouva en face de son beau-frère.

— Je viens de l'enfermer, lui-dit-il, car, avec une tête comme la sienne, il est bon de prendre ses précautions.

— Que vous a-t-elle dit ? demanda Broussel d'une voix émue.

— Elle ne voulait pas rester.

— Elle sait que je suis ici ? s'écria Georges involontairement.

— Pas le moins du monde.

— Pourquoi ne voulait-elle pas rester ?

— Que sais-je ! elle a peur, elle a des pressentiments ; enfin un tas d'extravagances.

— Vous a-t-elle parlé de moi ?

— A quel propos m'en aurait-elle parlé ? elle ignore notre petit arrangement.

— Ainsi vous ne lui avez rien dit ?

— Rien. Je m'en rapporte à vous pour lui expliquer la chose, et, puisque nous voilà revenus sur ce chapitre, poursuivit le maître de forges de l'air d'un homme qui n'a pas grande envie d'être pris au mot, je vous répète que si une pension... modique....

— Pas un mot de plus, interrompit Broussel avec un accent d'impatience ; dussé-je me condamner à l'existence la plus dure, Laure ne manquera de rien !

— Bien, Broussel, fort bien. Ce que je vous disais là, c'était seulement pour vous montrer que moi aussi je connais mes devoirs ; mais puisque vous faites de ceci une affaire de conscience, et que vous vous croyez obligé à une sorte de restitution envers votre belle-fille, je n'insisterai

pas davantage. Je vous laisse donc le champ libre ; surtout, je vous le recommande, qu'à mon retour tout soit terminé.

Le maître de forges sortit de l'appartement, parfaitement content de lui-même, et la conscience pour le moins aussi tranquille que l'avait été celle de madame de Laubespin quelques moments auparavant.

Tous deux, en effet, la comtesse hypocrite et l'avare sans pitié, ne s'étaient-ils pas conduits de la manière la plus irréprochable ? La première avait préservé son fils d'un danger sérieux en rendant une jeune fille à sa famille ; quoi de plus maternel et de plus moral ? Le mensonge même qu'elle s'était permis afin de lever tous les obstacles qu'auraient pu élever les parents de l'orpheline s'il leur était resté le moindre doute sur sa complète innocence ; ce mensonge qu'avait dû trouver si pénible la conscience d'une dévote, n'était-il pas louable au fond, et ne rentrait-il pas dans la classe de ces fraudes pieuses dont quelques casuites autorisent l'usage, l'intention, selon eux, purifiant le moyen ?

De son côté, en se reposant du soin d'une nièce à laquelle il était à peu près étranger sur l'homme qu'elle devait regarder comme son père puisque depuis sept ans elle vivait sous son autorité, le maître de forges n'avait fait, selon lui, que ce que bien d'autres eussent fait à sa place ; et ce que bien d'autres n'auraient pas fait, ajoutait-il en s'étonnant lui-même de sa générosité, j'ai offert une pension !

A quelle objection, à quelle remontrance, à quel rappel au devoir, à quelle invocation à la pitié n'eussent pas répondu victorieusement ces paroles, qui, dans la bouche d'un avare, atteignaient à l'héroïsme : — J'ai offert une pension ?

Au moment où M. Falconet sortait de l'hôtel en répétant mentalement cette phrase si flatteuse pour son amour-propre et si rassurante pour sa conscience, deux coupés qui se suivaient à fort peu de distance, s'arrêtèrent suc-

cessivement devant la porte. De la première de ces voitures qui venait de lui barrer le chemin, il vit sortir non sans étonnement Henri de Laubespin, qu'accompagnait un grand vieillard d'aspect imposant et sévère.

Dès qu'il aperçut le maître de forges, le comte s'approcha de lui d'un air empressé; mais à peine avait-il eu le temps de le saluer que la portière du second coupé s'ouvrit, et fut un instant obstruée par la large carrure de M. de Roquefeuille. En dépit de la gêne que devait lui causer son embonpoint, le général mit lestement pied à terre et se retourna ensuite, comme s'il se fût apprêté à s'acquitter de l'un de ces devoirs que la politesse prescrit à l'égard d'une femme.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il à René Falconet, dont le large visage, qu'on entrevoyait dans le fond du coupé, se trouvait momentanément privé des vives couleurs qui en relevaient ordinairement l'expression.

Le jeune provincial accepta sans se faire prier le service assez insolite qui lui était offert. La main gauche appuyée sur le bras du vieillard, il s'avança en dehors du coupé; mais avant qu'il eût achevé de descendre, les assistants purent voir se dessiner sur ses traits une crispation de souffrance. Cette grimace involontaire fut sans doute arrachée à sa fermeté fort peu stoïque par le contact où venait de se trouver avec un des montants de la portière son bras droit qu'il portait en écharpe dans le foulard le plus éclatant dont ait jamais pu se servir un duelliste malheureux pour attirer l'attention publique sur sa blessure.

— Donnez-moi le bras, lui dit alors le général, qui, quelle que fût sa galanterie, n'eût pas pu déployer pour la plus jolie femme de Paris plus d'attentions et de petits soins.

René accepta de nouveau l'appui du vieillard, et tous deux s'avancèrent alors d'un pas lent et avec une sorte de dignité martiale vers le maître de forges, qui restait immobile sous la porte cochère, l'œil fixé sur le foulard rouge

dont le bras de son fils, superfluité permise à un débutant, se trouvait enveloppé de l'épaule au poignet.

— Falconet, dit M. de Roquefeuille avec la gravité conciliante qui sied à un plénipotentiaire, votre fils, que je tiens pour un brave garçon tout à fait franc du collier, et mon neveu, à qui vous accorderez une égale estime quand vous le connaîtrez mieux, ont cru devoir vider entre eux la querelle qui menaçait de désunir nos deux familles. Vous voyez donc...

— Je vois que mon fils s'est battu, interrompit brusquement M. Falconet.

— C'est ce que j'allais vous dire, si vous n'aviez pas jugé à propos de me couper la parole.

— Je vois qu'il est blessé, reprit le maître de forges d'un ton qui annonçait plus de mauvaise humeur que d'inquiétude.

— Vous ne vous trompez pas, répondit M. de Roquefouille en souriant d'un air de complaisance ; notre cher et brave René a reçu en effet une petite blessure.

— Il me semble alors que vous auriez aussi bien fait de le conduire chez un chirurgien que de l'amener ici.

— Entendons-nous, Falconet ; il y a blessure et blessure. Celle de votre fils (j'ai acquis le droit de dire que je m'y connais) se guérira fort bien d'elle-même et sans que vous ayez aucun mémoire de chirurgien à payer.

— Il ne s'agit pas de cela, dit en grondant le vieil avare ; on sait que lorsqu'il s'agit d'une dépense raisonnable je ne regarde pas à l'argent.

— Personne ne dit le contraire, répondit le général avec un sourire équivoque.

— Mon père, ma blessure est peu de chose, dit René, dont la physionomie offrait un singulier mélange de souffrance et de forfanterie.

— Pourquoi alors ce bras en écharpe?

— C'est d'étiquette à une première affaire, dit M. de

Roquefeuille en échangeant avec son vieux compagnon d'armes un regard malicieux.

— Le coup n'a porté que dans les chairs, poursuivit le champion malheureux. C'est ma faute, je suis arrivé trop tard à la parade. Mais moi-même, j'ai failli toucher Laubespin.

Personne ne releva cette assertion quoiqu'elle reposât sur une de ces illusions que se font volontiers les vaincus; seulement le général de Ravignac sourit légèrement dans sa moustache grise.

— Je vous le répète, la blessure de votre fils est moins que rien, reprit M. de Roquefeuille, et s'il porte le bras en écharpe c'est par coquetterie plutôt que par nécessité. J'espère donc, Falconet, que vous trouverez la réparation suffisante, et que désormais...

— Qu'appelez-vous réparation? interrompit de nouveau le maître de forges; est-ce par hasard le coup d'épée que vient de se faire administrer cet étourneau?

— Entre gens de cœur... dit René.

— Tais-toi.

— Mais, mon père...

— Tais-toi, te dis-je.

— Cependant...

— C'est assez de faire des sottises, sans m'obliger encore en entendre.

— Vous me permettrez pourtant...

— Je te permettrai de te taire. Ta blessure n'est rien, dis-tu; je le crois aisément : là où un homme laborieux eût été estropié, un fainéant en est quitte pour une égratignure.

— Fainéant! répéta René d'un air de dépit; il me semble qu'avec ma fortune et mes espérances j'ai bien le droit...

— Tes espérances! s'écria le maître de forges avec un redoublement de courroux; je ne suis pas encore mort, dissipateur déhonté!

— Falconet, interrompit le général, qui avait quelque

peine à modérer son irritabilité naturelle, nous avons beaucoup de choses à nous dire, et le dessous d'une porte cochère ne me paraît pas un lieu fort convenable pour y continuer la conversation. Montons chez vous.

A cette demande, le maître de forges éprouva un certain embarras ; car il ne se souciait en aucune manière de rentrer dans son appartement avant que sa nièce eût été emmenée par Broussel, ainsi que cela avait été convenu avec ce dernier. Pendant un instant il parut hésiter et ne savoir à quel parti s'arrêter, mais son indécision fut courte. Il entra au bureau, y prit la clef de la chambre où il avait logé la veille, et se dirigea vers l'escalier qui y conduisait, après avoir invité M. de Roquefeuille et ses compagnons à le suivre.

Au moment où ils traversaient la cour un cri perçant se fit entendre, et presqu'au même instant le bruit d'une fenêtre ouverte avec violence. Chacun leva les yeux vers l'endroit d'où était parti ce cri d'angoisse et de terreur. Un effrayant spectacle s'offrit alors aux regards. Le corps penché en dehors d'une des fenêtres du troisième étage, Laure essayait de se précipiter dans la cour ; derrière son angélique visage, sur lequel se peignait une indicible terreur, on apercevait les traits sinistres de Georges Broussel, qui s'efforçait de l'arracher de la fenêtre, dont elle avait saisi la balustrade avec l'incroyable énergie que développent chez l'être le plus faible la démence et le désespoir.

En voyant l'affreux danger que courait l'orpheline, Henri poussa une exclamation semblable à un rugissement, et il se précipita dans l'escalier.

XVII

LA FIN DU RÊVE.

Restée seule, Laure était retombée dans la sombre rêverie qu'avait un instant interrompue la présence de M. Falconet.

— J'étais trop heureuse, se disait-elle. Un si grand bonheur n'est pas de ce monde, ou du moins il n'est pas fait pour moi. Pendant cinq mois, je n'ai pas vécu, j'ai rêvé; et après avoir rêvé ainsi on doit mourir, car la réalité serait trop cruelle.

Cette méditation, de plus en plus navrante, fut interrompue par le bruit d'une porte ouverte avec précaution.

Laure se retourna en tressaillant et se trouva en face de Broussel.

A sa vue la jeune fille, dont l'exaltation approchait déjà de l'égarement, sentit s'évanouir et se perdre le peu de raison qui lui restait; les joues couvertes d'une pâleur mortelle, le corps agité d'un tremblement convulsif, les mains étendues en avant comme pour se défendre, les yeux attachés par une sorte de fascination à ceux de son beau-père, elle recula lentement jusque contre la fenêtre.

— Laure, je vous effraie? lui dit Georges, qui, pâle et tremblant lui-même, s'était arrêté à la porte du salon.

Au son de cette voix abhorrée l'orpheline frémit de la tête aux pieds.

— Laure, reprit Broussel, que pouvez-vous craindre de moi?

Par un mouvement empreint de folie, la jeune fille au lieu de répondre se blottit dans l'angle de la fenêtre.

— Pourquoi trembler ainsi? poursuivit Georges avec un accent suppliant, n'avez-vous pas tout empire sur moi?

— J'ai peur, murmura Laure en cherchant à se cacher derrière le rideau.

— Peur ! mais c'est moi qui tremble.

— C'est le mauvais génie qui me parle, dit à demi-voix, l'orpheline, qui couvrit ses oreilles de ses deux mains.

— C'est votre esclave; regardez, je suis à genoux et je vous implore.

— Qu'ai-je besoin de regarder ? ne reconnais-je pas la voix de mes rêves ? Elle m'annonce qu'il faut mourir. Eh bien ! je suis prête.

Elle rejeta brusquement le rideau dont elle avait essayé de s'envelopper et resta un instant immobile. Quoique son beau-père fût à genoux devant elle, évidemment elle ne le voyait pas.

— Je suis prête, répéta-t-elle d'une voix assurée; il y a longtemps que ma mère m'appelle, c'est trop la faire attendre.

— Au nom du ciel ! Laure, regardez-moi.

— Henri viendra me rejoindre.

— Henri ! s'écria Broussel avec un accent de fureur.

— Qui parle d'Henri ? dit l'orpheline en promenant çà et là un regard égaré.

Georges s'était relevé précipitamment. Par un mouvement d'une violence indomptable il se précipita vers la eune fille et lui saisit le bras.

— Vous l'aimez donc? lui dit-il au même instant d'une voix sourde.

— Si je l'aime ! s'écria-t-elle avec un accent passionné; vous ne le connaissez pas, puisque vous en doutez.

Broussel poussa un gémissement étouffé et lâcha le bras de l'orpheline, qui passa la main sur son front en cherchant à renouer le fil de ses idées.

— Je me rappelle; on m'a enfermée, dit-elle tout à coup avec un sourire moqueur; on voudrait m'empêcher d'aller retrouver ma mère; heureusement il y a plus d'un chemin, et je connais le plus court.

La jeune fille hocha la tête à plusieurs reprises d'un air de satisfaction triomphante et posa la main sur la poignée

de l'espagnolette avec l'ingénuité gracieuse d'un enfant qui craint d'être surpris au moment où il va commettre une espièglerie.

Alarmé de ce geste, Broussel s'élança vers l'orpheline.

—Malheureuse enfant! s'écria-t-il d'une voix frémissante.

Ce fut alors que Laure, dont ce brusque mouvement avait irrité la folie, poussa le cri perçant qu'on entendit de toutes les parties de l'hôtel, et, achevant d'ouvrir la fenêtre avant que son beau-père eût pu l'en empêcher, essaya de se précipiter.

A peine était-il parvenu à lui faire lâcher l'appui de la croisée auquel elle s'était cramponnée avec l'énergie de la démence, que Laubespin, l'épouvante sur le front et la fureur dans les yeux, se précipita au milieu du salon, dont il venait d'enfoncer la porte. D'un seul bond alors il s'élança sur Broussel, qui aussitôt lâcha la jeune fille et se mit en défense.

Sans explication, sans avertissement, sans prononcer un seul mot, les deux ennemis s'attaquèrent avec une égale fureur. Convenances du monde, règles de l'honneur, lois du duel, ils avaient tout oublié ; l'un et l'autre en ce moment décisif ne vivaient plus que par un seul sentiment, ou, pour mieux dire, par un seul instinct, le besoin d'assouvir sa haine et d'écraser son rival.

La lutte fut courte et terrible, lutte d'animaux féroces plutôt que de créatures humaines !

Laubespin, qui venait d'étreindre son ennemi comme s'il eût voulu l'étouffer dans ses bras nerveux, lâcha prise tout à coup, fit quelques pas du côté de l'orpheline, chancela au moment d'arriver près d'elle, et enfin tomba sur le parquet après avoir poussé un sourd gémissement.

— Adieu, Laure, lui dit-il d'une voix étouffée en levant vers elle un regard déjà obscurci; adieu, mon ange bien-aimé... Je vais mourir... ta main.

L'orpheline se pencha vers son amant, les yeux hagards et les lèvres crispées par l'horrible sourire de la folie.

— Henri, lui dit-elle avec un accent de mystère, lève-toi vite, nous allons aller près de ma mère ; elle nous défendra.

Laubespin fit un effort inutile pour se soulever.

— Mais viens donc, reprit-elle tout bas avec impatience, partons, tandis qu'il ne nous voit pas.

En prononçant ces paroles, Laure jeta à la dérobée un regard craintif sur Broussel, qui, les bras croisés sur la poitrine, contemplait en silence d'un air d'ironique triomphe son ennemi étendu à ses pieds.

— Adieu.... murmura Laubespin en s'efforçant de saisir la main que lui tendait la jeune fille.

En ce moment un bruit de voix confuses et de pas précipités se fit entendre sur l'escalier. Presque aussitôt M. de Roquefeuille, qui, malgré son embonpoint, avait pris l'avance sur ses compagnons, entra dans la chambre. A la vue de son neveu étendu sur le parquet le front couvert d'une pâleur mortelle, le vieux général poussa une exclamation de surprise et de douleur.

— Malheureux ! s'écria-t-il en s'élançant sur Broussel.

— N'approchez pas, dit celui-ci avec une sombre énergie ; tant que j'aurai la force de tenir cette arme, personne ne mettra la main sur moi.

Le poignard que Georges Broussel brandissait d'un air de défi était ensanglanté. A cet aspect, le vieux général éprouva une émotion qu'il n'avait jamais ressentie durant tout le cours de sa vie militaire. Au lieu de chercher à désarmer le meurtrier, il se pencha vers Henri.

— Le misérable l'a assassiné ! s'écria-t-il avec consternation, car, malgré son égoïsme, le vieillard aimait sincèrement son neveu.

— Assassiné ! répéta comme un écho la voix du général de Ravignac, qui venait d'entrer dans la chambre suivi de près par René Falconet.

— Un médecin ! de grâce un médecin ! dit M. de Roquefeuille en entr'ouvrant la redingote de Laubespin, dont le gilet parut taché de sang.

René, oubliant sa propre blessure, s'élança hors de l'appartement et descendit précipitamment l'escalier.,

— Aide-moi, Ravignac, reprit le général, qui s'efforçait de soulever Henri; je n'ai plus de forces, ce coup m'a brisé.

Le maître de forges s'était arrêté au seuil de la porte, et il contemplait d'un œil effaré cette scène tragique.

— Malheureux ! qu'avez-vous fait? dit-il à son beau-frère avec un accent d'indignation.

Georges Broussel ne répondit pas; le front baissé, le regard fixé vaguement sur le couteau-poignard qu'il n'avait pas même essayé de cacher, il semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

De tous les personnages, le général de Ravignac était le seul qui eût conservé son sang-froid. S'assurer du meurtrier lui parut presque aussi urgent que de secourir le blessé. Par un instinct tout militaire, le vieux soldat choisit celui de ces deux devoirs dont l'accomplissement devait être le plus rude et le plus dangereux.

— Monsieur Falconet, dit-il alors, des actions et non des paroles. Aidez Roquefeuille à porter ce pauvre garçon dans le premier lit que vous trouverez sous votre main.

— Il y en a un dans la chambre à côté, répondit machinalement le maître de forges.

— Allons, Roquefeuille, sois homme, ajouta le général en voyant deux grosses larmes rouler dans les yeux de son vieux frère d'armes.

Le marquis se redressa et remua la tête de l'air d'un homme qui ne conserve aucun espoir.

— Toutes les blessures ne sont pas mortelles, poursuivit M. de Ravignac; toi et moi nous en avons bien vu d'autres.

Au lieu de répondre le général de Roquefeuille fit remarquer à son ami par un signe presque imperceptible une sorte d'écume sanglante qui commençait à teindre les lèvres décolorées de Laubespin, et il leva les yeux au ciel comme pour implorer un secours plus efficace que celui que pourrait offrir la science humaine.

— Oui, c'est probable, dit M. de Ravignac en se parlant à lui-même, le poumon est traversé, et en ce cas il est fort à craindre que le médecin n'arrive trop tard.

Aidé du maître de forges, M. de Roquefeuille acheva de soulever son neveu; et ils le transportèrent dans la chambre voisine.

Ce mouvement tira Laure de la stupeur où elle était restée plongée depuis un instant; sans quitter la main d'Henri, elle se mit à marcher à côté du général.

— C'est bien, dit-elle d'un air d'approbation; emportez-le puisqu'il ne veut pas sortir de cette chambre où j'ai peur. C'est très-bien; si j'avais été plus forte, je n'aurais pas eu besoin de vous et je l'aurais porté moi-même.

— Ravignac, dit M. de Roquefeuille en tournant la tête vers son ami, veille sur cette jeune fille, par bonheur elle est folle en ce moment et ne se doute pas de son malheur.

— Folle! interrompit l'orpheline avec un brusque éclat de rire, vous voulez dire sans doute folle de bonheur et alors vous avez raison; dès qu'Henri sera éveillé, n'allons-nous pas partir ensemble pour aller voir ma mère!

— Pauvre enfant! dit M. de Roquefeuille ému de compassion au milieu de son chagrin.

— Ma bonne mère! poursuivit la jeune fille d'un air radieux, comme elle va être heureuse! il y a si longtemps que nous ne nous sommes embrassées!

Les deux vieillards étaient arrivés près du lit; ils y déposèrent Laubespin, qui, à part une respiration sifflante et pénible, ne donnait aucun signe de vie.

— Comme il dort longtemps! dit Laure en se plaçant au chevet du lit; mais cela n'est pas étonnant, puisqu'il est encore nuit.

En prononçant ces mots elle passa la main sur ses yeux comme pour dissiper le nuage dont les avait couverts la perturbation momentanée de son esprit.

M. de Roquefeuille essaya de dénouer la cravate d'Henri,

car une crise de suffocation semblait imminente; mais il ne put y réussir. Le tremblement dont ses mains étaient agitées devint universel, et il serait tombé à la renverse si M. Falconet ne se fût empressé de lui apporter un siége.

— J'ai fait la guerre pendant vingt-cinq ans, mais je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, balbutia le vieillard en s'asseyant; la tête me tourne, et le cœur me manque.

— Remettez-vous, général, dit M. Falconet visiblement troublé quoiqu'il s'efforçât de rappeler son sang-froid, à notre âge les émotions sont dangereuses.

— Je le sais, mais c'est plus fort que moi. Je regardais ce pauvre Henri comme mon fils, et dans quelques instants peut-être...

— Rien n'est encore désespéré. Quand on est jeune, la nature a tant de ressources !

— On n'est donc pas allé chercher de médecin ? interrompit M. de Roquefeuille, qui essaya de se lever mais fut aussitôt forcé de se rasseoir.

— René y a couru, et sans doute il ne tardera pas à revenir.

— Pauvre garçon, reprit le général en jetant sur son neveu un regard morne, s'il n'en revient pas, on pourra nous enterrer de compagnie : car, je le sens, cette fois ce n'est plus une fausse alerte et je n'en serai pas quitte pour la peur.

— Vous trouvez-vous mal ? demanda le maître de forges frappé de l'altération des traits du général.

— Assez mal... mais il ne s'agit pas de moi... C'est de ce pauvre malheureux qu'il faut s'occuper... le médecin ne vient pas ?

— Il ne peut tarder.

— Où est Ravignac ?

— Ce vieux monsieur décoré ?

— Oui.

— Je crois qu'il est resté dans la chambre à côté.

— Aurez-vous la bonté d'aller le chercher ?

M. Falconet se dirigea aussitôt vers la porte.

— Il y a de quoi perdre la tête, se dit-il chemin faisant; M. de Laubespin assassiné et peut-être déjà mort, car il ne bouge plus; ma nièce folle à enfermer, M. de Roquefeuille frappé d'un coup de sang, et ce misérable Broussel menacé de la guillotine ou tout au moins des galères, sans compter la blessure de René;... oui, il y a de quoi perdre la tête.

Pendant ce temps une autre scène s'était passée dans le salon. Resté seul en face de Georges Broussel, et déterminé à ne pas le laisser échapper, dût-il soutenir la lutte la plus périlleuse, M. de Ravignac s'était placé devant la porte d'entrée. Il dévissa alors avec le plus grand sang-froid la pomme d'un jonc solide qu'il portait habituellement; cette opération achevée, le général saisit sa canne par le milieu et demeura immobile les yeux fixés sur Broussel et épiant ses moindres mouvements avec la vigilance d'une sentinelle aguerrie.

Le cri poussé par Laure de la fenêtre et les exclamations incohérentes de René tandis qu'il courait chercher un médecin avaient jeté l'alarme dans l'hôtel. Déjà l'escalier était encombré de curieux à travers lesquels Broussel eût difficilement réussi à se faire jour, lors même qu'il fût parvenu à déjouer la surveillance du vieux militaire ou à lui passer sur le corps.

— On dit qu'il y a un homme tué, dit le plus alerte des arrivants en essayant d'écarter le général.

— Il faut arrêter l'assassin, s'écria un autre; et il joignit ses efforts à ceux du premier pour s'ouvrir le passage.

— Personne n'entrera ! dit M. de Ravignac, qui saisit d'une main vigoureuse un des chambranles de la porte tandis qu'il s'arcboutait lui-même contre l'autre; cet homme est armé, ajouta-t-il en désignant Broussel, et il est inutile que l'un de vous s'expose à être tué.

Ces paroles du général, l'attitude farouche du meurtrier et surtout le poignard ensanglanté qu'il tenait à la main, calmèrent subitement l'ardeur des curieux; un brusque

mouvement de ceux qui se trouvaient au premier rang fit refluer les autres jusque sur l'escalier.

— Il faut aller chercher la garde, s'écria prudemment l'homme qui avait d'abord ouvert l'avis d'arrêter l'assassin.

— Il y a justement un poste près d'ici, dit son voisin en battant en retraite.

— Arrêter un criminel, ça regarde les municipaux ! ajouta un troisième, dont le zèle se trouvait également fort refroidi.

— La garde !... m'arrêter !... s'écria Georges en tressaillant comme s'il se fût éveillé au milieu d'un songe effrayant; on me tuera, mais on ne m'arrêtera pas.

Sans ajouter un mot, il s'élança le poignard levé et les yeux étincelants d'une audace désespérée. Le groupe qui encombrait l'entrée de la chambre s'ouvrit aussitôt comme par enchantement, et ceux qui avaient montré d'abord le plus d'empressement furent les premiers à prendre la fuite.

Au milieu de la panique générale, M. de Ravignac ne démentit pas l'intrépidité qui sur les champs de bataille lui avait conquis successivement tous ses grades. S'effaçant prestement pour se mettre en garde, il fouetta l'air de sa canne, d'où cette secousse fit soudain sortir un dard d'un pied de long.

— Un pas de plus, je vous perce ! dit-il alors d'une voix menaçante.

A la vue de la lame dirigée vers sa poitrine et près de s'y enfoncer au premier mouvement hostile, Broussel s'arrêta, mais sa physionomie ne trahit aucun effroi.

— Frappez, dit-il avec un sourire d'amertume, je suis las de la vie.

— Mon esponton est plus long que votre couteau, reprit le général en brandissant énergiquement sa canne à dard; vous voyez donc que la partie n'est pas égale, et que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de mettre bas les armes.

— Vous pouvez me tuer, répondit Georges qui baissa

son poignard, et présenta sa poitrine ; je vous le jure, je ne me défendrai pas, car la mort sera pour moi un bienfait ; mais que l'on n'essaie pas de m'arrêter, ou il coulera d'autre sang que le mien.

Cette intrépidité frappa le vieux général, qui se connaissait en courage.

— Comment un homme de votre trempe a-t-il pu commettre un lâche assassinat ? dit-il en baissant à son tour son arme.

— J'étais fou ; depuis cinq mois ma tête est bien affaiblie, souvent elle s'égare, et alors je ne sais plus ce que je fais... Depuis cinq mois, l'insomnie, le chagrin, le désespoir... oh ! j'aurais bien des choses à raconter pour ma défense, poursuivit-il avec un ricanement sinistre ; il y a des circonstances atténuantes, ne manqueraient pas de dire les jurés.

— Puisque vous paraissez comprendre la gravité de votre position, ne l'aggravez pas par une résistance inutile. Remettez-moi ce poignard avant qu'on ne vienne vous arrêter.

— On ne m'arrêtera pas, répondit Georges d'un air de sombre résolution ; ce sont les bandits et les voleurs qui se laissent arrêter.

— La blessure que vous avez faite à M. de Laubespin n'est peut-être pas mortelle, reprit le vieux général en continuant de parlementer ; car, la vie de cet homme poussé au crime par l'égarement d'une passion désespérée lui inspirait une sorte de pitié ; vous avez agi sans doute sans préméditation ; et en vous soumettant à votre sort, au lieu de tenter une lutte impossible, vous pouvez obtenir un adoucissement.

— La réclusion au lieu des galères, n'est-ce pas ? interrompit Broussel avec un sourire sardonique ; je suis reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez, monsieur.

En ce moment, M. Falconet parut à l'entrée du salon.

— L'action que vous venez de commettre me paraît le

trait d'un homme furieux plutôt que celui d'un scélérat endurci, poursuivit le général, qui était décidé à épuiser les raisonnements pacifiques, afin de prévenir une nouvelle catastrophe; mais maintenant vous n'auriez plus l'excuse de l'égarement qui a un instant troublé votre raison, et un nouveau crime, un crime commencé de sang-froid et sans prétexte, attirerait sur vous toute la rigueur de la justice.

A la vue du poignard dont son beau-frère venait de faire un si terrible usage, et de l'arme non moins meurtrière qui brillait dans la main du général, le maître de forges s'était prudemment arrêté sur le seuil de la porte.

— M. de Ravignac a raison, dit-il d'une voix mal assurée.

Broussel tourna les yeux vers le vieillard, et une expression de ressentiment se peignit soudain sur son visage.

— Oui, M. de Ravignac a raison, reprit M. Falconet sans se hasarder à intervenir autrement que par des paroles; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous constituer prisonnier.

— Falconet! s'écria Broussel avec une fureur concentrée.

— La garde va venir, dit le général; ne forcez pas des hommes qui ne vous ont fait et ne vous veulent aucun mal à employer la force pour s'assurer de vous. A quoi vous servira votre poignard contre des baïonnettes?

— On vous donne là de bons conseils, ajouta le maître de forges; et à moins d'être pire qu'un loup enragé, il faut les suivre. Votre affaire est déjà assez déplorable, sans que vous l'empiriez encore en jouant du couteau.

— Falconet! répéta Georges d'une voix terrible, ne tentez pas un homme désespéré.

Les yeux du beau-père de Laure lançaient de tels éclairs qu'involontairement le maître de forges fit un pas en arrière.

— Je vous hais, vous ne l'ignorez pas, poursuivit Broussel avec une effrayante énergie, et vous venez de voir comment je traite ceux que je hais

Le regard du meurtrier était si menaçant que M. Falconet tourna la tête en arrière, comme pour s'assurer qu'une retraite lui était ouverte.

— Pour un homme d'ordinaire si prudent, je vous trouve téméraire, continua Georges avec une fureur croissante ; oubliez-vous donc qu'avec vous aussi j'ai un compte à régler.

— Calmez-vous, Broussel, dit le maître de forges plus ému lui-même qu'il n'eût voulu le paraître.

— Et vous, ne bravez pas davantage celui dont le malheur est votre ouvrage.

— Moi !

— Vous. N'est-ce pas votre égoïsme, n'est-ce pas votre dureté, n'est-ce pas votre avarice qui m'ont fermé une carrière où je ne demandais qu'à vivre honnêtement ?

— Vous êtes injuste, Broussel.

— N'est-ce pas vous qui, en me refusant tout appui, tout secours, avez été le premier auteur de mes désastres ?

— Comment pourrais-je être responsable... ?

— Assez ! Lorsqu'on a poussé un homme vers l'abîme et qu'on le voit près d'y tomber, il est prudent de se tenir à l'écart jusqu'à ce que son sort soit accompli.

— Mais vous interprétez mal...

— Assez ! vous dis-je ! je suis debout encore, je suis armé, je vous hais, et l'ivresse du sang que je viens de verser me monte à la tête. Retirez-vous, Falconet, il en est temps.

Broussel serra convulsivement le manche de son poignard, et la violente contraction de ses traits annonça le réveil de l'instinct sanguinaire qu'un premier meurtre n'avait pas complétement assouvi.

— Je ne veux pas vous irriter, balbutia le maître de forges, dont la pâleur prit une teinte livide, car il comprit qu'en ce moment il y allait pour lui de la vie ; plus tard, vous reconnaîtrez que je n'avais que de bonnes intentions.

— Sortez ! cria Georges d'une voix foudroyante. Êtes-vous donc ainsi que moi las de vivre ?

D'un geste expressif, le général de Ravignac fit signe à M. Falconet de s'éloigner ; invitation superflue d'ailleurs, le vieillard n'étant pas homme à s'exposer gratuitement à la rage d'un furieux altéré de sang. Au moment où il se retirait, le groupe qui bloquait les issues de l'appartement, sans oser y pénétrer, s'ouvrit pour laisser passer René Falconet, qu'accompagnait un homme vêtu de noir.

— Voici un médecin, s'écria René à qui l'émotion causée par cette catastrophe imprévue semblait avoir fait oublier sa blessure.

— Entrez, dit M. de Ravignac, et surtout ne perdez pas de temps ; une saignée aux deux bras, sur-le-champ.

— Je connais mon métier, répondit le médecin avec le flegme d'un homme habitué aux scènes de deuil ; où est le blessé ?

— Je vais vous conduire près de lui, dit le maître de forges, qui se dirigea aussitôt vers la chambre où l'on avait porté Laubespin.

René et le médecin l'y suivirent.

Broussel, toujours gardé à vue par le général de Ravignac, resta dans le salon.

A l'entrée de l'appartement, sur l'escalier, dans la cour de l'hôtel, différents groupes de curieux attendaient avec impatience le dénoûment de ce drame sanglant.

XVIII

L'EXPIATION.

Depuis qu'on l'avait placé sur le lit du maître de forges, Henri de Laubespin, à part une respiration faible et pénible, n'avait donné aucun signe d'existence. La tête renversée sur l'oreiller, les sourcils contractés, les yeux ouverts mais fixes et éteints, il gardait cette immobilité raide et lu-

gubre qui distingue la mort du sommeil : une de ses mains, posée sur sa poitrine, semblait chercher instinctivement à arrêter le sang qui sortait de l'horrible blessure qu'il avait reçue près du cœur.

Au pied du lit, M. de Roquefeuille était tristement assis. Affaissé sous le poids du chagrin que lui causait l'état presque désespéré de son neveu ; inquiet du malaise physique dont il se trouvait atteint lui-même depuis un instant et qu'il regardait comme le présage d'un accident fort grave, depuis longtemps redouté, le général dans l'espace de quelques minutes semblait avoir vieilli de plusieurs années.

Debout et immobile près du chevet où elle avait appuyé une de ses mains, la tête inclinée et le sourire sur les lèvres, Laure contemplait Henri, dans l'attitude gracieuse et calme d'une jeune mère qui regarde dormir son enfant.

— Dès qu'il s'éveillera, nous partirons disait-elle de temps en temps à demi-voix; je reverrai ma mère, et nous ne la quitterons plus. Qu'ai-je fait, mon Dieu pour être si heureuse?

Heureuse en effet d'être folle et de prendre pour un paisible sommeil l'agonie de son amant.

Le médecin guidé par M. Falconet entra dans la chambre sans que l'orpheline parût l'apercevoir. A sa vue M. de Roquefeuille se leva péniblement.

— La moitié de ma fortune si vous sauvez ce pauvre garçon, lui dit-il d'une voix mal assurée.

Au lieu de répondre le docteur s'approcha du lit.

— Et quand vous lui aurez donné vos soins, poursuivit le vieillard, je vous prierai de vous occuper aussi de moi ; car je me sens assez mal, j'ai peine à rester debout, et il me semble que ma langue s'embarrasse.

— Allons d'abord au plus pressé, dit le médecin en déboutonnant la redingote et le gilet du mourant.

— Vous avez raison : ce pauvre Henri avant tout, dussé-je être foudroyé sur place par cette damnée apoplexie à laquelle tôt ou tard je n'échapperai pas.

A la première inspection de la plaie, le médecin reconnut qu'il n'y avait aucune ressource, et que, selon toute apparence, le blessé n'avait plus que quelques instants à vivre. Cependant, pour l'acquit de sa conscience plutôt que dans l'espoir d'un succès qui eût tenu du miracle, il crut devoir pratiquer une saignée.

— Madame, dit-il à Laure qui n'avait pas quitté le chevet du lit, vous feriez mieux de passer dans une autre chambre : la vue du sang est un triste spectacle pour une jeune femme, et elle vous causerait sans doute une émotion pénible.

— Le sang est rouge ; c'est une belle couleur, répondit l'orpheline du ton le plus calme.

Le médecin, surpris, la considéra plus attentivement qu'il n'avait fait jusqu'alors.

— Quand je serai près de ma mère avec Henri, poursuivit Laure en prenant l'air souriant que donne à la physionomie une pensée agréable, je quitterai le deuil; car pourquoi resterais-je en noir, puisque ma mère ne sera plus morte ? et alors je mettrai des rubans rouges dans mes cheveux ; le rouge va très-bien aux brunes.

Le docteur regarda sans mot dire M. Falconet, et, par un geste qui exprimait clairement sa pensée, il se toucha le front du doigt.

Non moins silencieux, le maître de forges inclina la tête d'un air affirmatif.

— Deux blessures dont une probablement mortelle, une apoplexie sanguine, si j'en crois les diagnostics, et un cas d'aliénation mentale, se dit le médecin en manière de récapitulation ; voilà une nouvelle clientèle qui s'annonce bien.

Toujours impassible, l'homme de la science se retourna vers la jeune fille dont la folie commençait à l'intéresser à titre de futur revenu.

— Vous avez raison, lui dit-il; le rouge est une fort belle couleur, et je suis sûr qu'on ferait de très-jolis rubans du fichu de soie que porte monsieur.

En disant ces mots, il désignait du doigt René Falconet. Ainsi que l'avait prévu le médecin expérimenté, l'attention de Laure se porta aussitôt sur le foulard éclatant dont son cousin avait jugé à propos de s'envelopper le bras.

— Une écharpe d'un rouge magnifique, dit-elle avec une convoitise enfantine ; ce serait dommage de la couper ; et pourtant quelle belle coiffure, si on la coupait !

D'un regard expressif, le médecin indiqua à René ce qu'il attendait de lui.

Quoique son intelligence fût d'ordinaire assez peu pénétrante, Falconet comprit qu'éloigner l'infortunée jeune fille du lit où allait sans doute mourir son amant, était un de ces devoirs qui n'admettent ni discussion ni retard.

— Venez, dit-il en prenant Laure par le bras ; je vous donnerai cette écharpe, puisqu'elle vous plaît, et vous en ferez une coiffure charmante.

L'orpheline laissa échapper un mouvement de joie, et suivit son cousin avec la docilité que montrent presque toujours les êtres privés de raison lorsqu'on entre dans leurs idées.

— Maintenant, à l'œuvre, dit le médecin à M. Falconet ; il n'y a que vous ici en état de m'aider, et nous n'avons pas un instant à perdre.

La saignée pratiquée à l'instant même parut d'abord produire un effet salutaire. A mesure que le sang s'écoulait par l'ouverture de la veine, le blessé respirait plus librement. Bientôt il fit quelques mouvements, ses yeux éteints se rouvrirent, et l'expression d'une souffrance aiguë éclaira la funèbre immobilité de ses traits !

— Laure ! murmura-t-il si bas que l'orpheline, conduit par René à l'autre extrémité de la chambre, ne l'entendit pas.

— Mon brave Henri, dit M. de Roquefeuille en se levant vivement comme si la voix de son neveu, qu'il n'espérait plus entendre, lui eût rendu à lui-même toute son énergie. Par un douloureux effort, Laubespin se mit sur son séant ;

pendant un instant, il contempla d'un regard vague et étonné les trois hommes qui se tenaient immobiles devant son lit. A la fin, ses yeux restèrent fixés sur M. de Roquefeuille.

— Est-ce vous, mon oncle? demanda-t-il avec une sorte d'hésitation.

— Oui, mon ami, c'est moi. Grâce au ciel, tu ne mourras pas, et nous serons tous heureux.

— Heureux! répéta faiblement le blessé.

— Si tu ne peux l'être qu'en épousant cette jeune fille, je m'engage à obtenir le consentement de ta mère : ta vie et ton bonheur avant tout.

— Ma mère... dit Henri avec un sourire plein d'amertume; c'est elle qui a livré Laure à cet homme;... c'est elle qui est la cause de ma mort,... car je vais mourir,... je le sens...

— Tu vivras, te dis-je, et tu épouseras celle que tu aimes.

— Quand vous verrez ma mère, reprit le mourant d'une voix de plus en plus faible, dites-lui que je lui ai pardonné... et vous, mon oncle, qui me montrez tant de bonté en ce moment... n'abandonnez pas cette pauvre enfant... me le promettez-vous?...

— Que tu vives ou que tu meures, je serai son père! répondit le vieillard les yeux mouillés de larmes.

En ce moment, une rumeur croissante se fit entendre au dehors.

René jusqu'alors était parvenu à occuper l'attention de sa cousine en flattant les puériles caprices de sa folie, et il l'avait tenue éloignée du lit de mort de Laubespin. Alarmé de ce bruit qui semblait l'annonce d'un nouveau malheur, il ouvrit la fenêtre et regarda dans la cour.

— Qu'est-ce donc? lui demanda son père avec inquiétude.

— Des soldats... répondit René d'un air effaré, et il s'élança hors de la chambre.

Quelque horreur que lui inspirât en ce moment son oncle, Falconet, par orgueil de famille non moins que par un reste d'affection, ne pouvait se résigner à le voir traîner en prison comme un vil malfaiteur.

— Georges, on vient vous arrêter, dit-il en entrant dans le salon où le meurtrier était gardé à vue; peut-être aurez-vous encore le temps de fuir.

Déjà Broussel s'était jeté sur M. de Ravignac. Ce mouvement fut si brusque et si imprévu que le général, en ce moment hors de garde, n'eut pas le temps de se mettre en défense et fut renversé par un choc violent. Le meurtrier alors se précipita hors de l'appartement et descendit rapidement l'escalier sans qu'aucun des assistants, tenus en respect par le poignard dont il était armé, osât tenter de l'arrêter.

Lorsque son cousin s'était éloigné, Laure avait paru surprise; mais cette impression s'effaça presque aussitôt. Changeant d'idées avec la mobilité particulière à la folie, elle jeta sur une chaise le foulard qu'elle avait capricieusement détaché du bras de René, et se rapprocha du lit.

— Ah! le voilà enfin éveillé, dit-elle en regardant Henri avec enjouement; qu'attendons-nous pour partir?

— Laure... balbutia le mourant qui rassembla le reste de ses forces pour se soutenir... puisque je te revois, je meurs heureux... donne-moi ta main.

La jeune fille plaça machinalement sa main dans celle de son amant.

— Nous sommes donc à l'autel, dit-elle d'un air d'étonnement, et l'on nous marie?

— Oui, nous nous marions, répondit Henri avec un sourire déchirant : nous nous marions tous les deux... toi avec la folie... moi avec la mort.

— Tu me diras quand il faudra me mettre à genoux, n'est-ce pas? j'ai un nuage sur les yeux, et je ne vois pas même le prêtre.

— Laure... adieu encore une fois... je meurs... je t'aime, murmura Henri en attirant vers ses lèvres la main

glacée de la jeune fille. Ce fut son dernier mouvement; il retomba aussitôt en arrière, se roidit convulsivement, poussa un profond soupir et resta immobile.

— Henri, mon pauvre Henri! s'écria en sanglotant M. de Roquefeuille.

Laure contempla un instant celui qui déjà n'était plus qu'un cadavre, sans que l'intelligence se réveillât dans son regard, sans que le sourire disparût de ses lèvres, sans que rien annonçât qu'elle comprît l'épouvantable drame dont elle venait d'être témoin. Tout à coup elle s'agenouilla.

— On nous bénit, dit-elle tout bas.

L'orpheline parut se recueillir et prier; puis, d'un air de curiosité puérile, elle posa la main sur quelques gouttes de sang qui avaient jailli sur le parquet. Elle se releva alors en faisant un signe de croix qui laissa sur son front et sur sa poitrine l'empreinte du sang de son amant. Après avoir promené çà et là un regard égaré qui cette fois glissa sur le corps d'Henri sans le voir, elle marcha lentement vers la fenêtre :

— Il est parti sans moi, se dit-elle à demi voix en souriant doucement; c'est mal; il aurait dû m'attendre. Mais j'ai des ailes et j'arriverai près de ma mère aussitôt que lui.

Un instant après un cri d'horreur s'élevait de la cour, où venait de se briser sur le pavé le corps de l'infortunée jeune fille.

— Morte! s'écria d'une voix déchirante Georges Broussel en s'arrachant par un effort furieux des mains des soldats qui venaient de se précipiter sur lui pour l'arrêter; morte! et c'est moi qui l'ai tuée!

Le misérable se jeta à genoux près de sa victime, contempla un instant avec un inexprimable désespoir ses traits pâles et charmants que cette mort horrible avait respectés, et s'enfonça son poignard dans le cœur.

— Laure... pardon...

Ce furent les seules paroles qu'il prononça en expirant.

FIN D'UN BEAU-PÈRE.

LE VEAU D'OR

Par quel privilége l'église de l'Assomption et celle de Saint-Roch attirent-elles l'attention de tout promeneur parisien, pour peu qu'il soit philosophe ou artiste, éplucheur de sensations à la Sterne ou chiffonnier moraliste à la suite de Rétif de la Bretonne; pourquoi passe-t-on rarement devant ces deux monuments sans les interroger du regard? pourquoi l'œil arrête-t-il le pied? Peut-être le drame purement imaginatif expire-t-il comme Charles le Mauvais dans le suaire d'alcool où il s'est cousu pour raviver sa décrépitude, tandis que le drame réel court les rues, vivace, pathétique, éternel et nouveau; car la passion éteinte sur la scène revit à Paris en certains lieux, et la

cour de l'Assomption est du nombre. Écartez tout rapprochement profane que justifieraient peut-être le portail à prétention de colonnade corinthienne, la mesquinerie de la cour qui pourrait appartenir à un hôtel aussi bien qu'à une église, et la grille bourgeoise qui l'entoure ; n'est-ce pas un théâtre où sont admis les deux genres, chacun avec ses acteurs, ses émotions et sa mise en scène que fait ressortir un contraste continuel : voitures drapées ou fraîchement vernies, chevaux à cocardes de deuil ou à rosettes blanches, cochers encrêpés au bras ou fleuris à la boutonnière, porte lugubrement tendue pour un cadavre ou joyeusement ouverte au bonheur ; en un mot, mort ou mariage ; cette cour est un écu à deux faces, l'une gaie, l'autre pleureuse ? Or le 19 juin 1827, à onze heures du matin, le destin avait ri en jetant l'écu ; il retournait à la fois mort et mariage dans une même cerémonie.

Pendant la messe, les groupes de laquais, de badauds et de mendiants qui encombraient la cour, et les voitures symétriquement rangées devant la chapelle de Saint-Hyacinthe, n'offraient qu'un spectacle fort ordinaire ; mais quand la hallebarde du suisse fendit en deux flots la foule qui inondait l'escalier, et que derrière ce personnage officiel, apparurent les mariés, tout se dramatisa. Une exclamation de surprise, un ricanement de pitié s'éleva de toutes parts. Le chuchotement des jeunes filles, l'indignation des vieilles femmes, les quolibets de quelques

hommes protestèrent contre l'union que venait de bénir le prêtre et cette réprobation fut justifiée par l'aspect disparate du couple le plus bizarrement assorti qui peut-être eût jamais franchi le seuil de cette église. Un maintien remarquable par sa dignité, vingt ans, une chevelure brune et des yeux noirs, attiraient les regards sur la mariée et communiquaient je ne sais quel charme inaccoutumé à ce costume entièrement blanc, dont il est d'usage d'admirer l'élégance virginale, mais en réalité le plus fade et le plus lourd où puisse s'engoncer la bonne grâce d'une femme. Le frémissement continuel de la couronne de fleurs d'oranger posée sur sa tête, trahissait une émotion dont la jeune femme cherchait à dérober le secret en tenant ses yeux baissés, en gardant une attitude de statue; de loin, elle pouvait paraître indifférente ou sereine ; mais à ceux qui pouvaient la voir de près, ce calme était une contraction suffisamment attestée par la pâleur de son visage ; cependant ses yeux clairs n'avaient point pleuré, elle s'était sans doute conformée à cette réforme d'assez bon goût qui a supprimé les désolations immodérées des jeunes mariées. Et pourtant, si jamais pleurs ont été permis à une femme, c'était certes à celle qui le jour de son mariage se trouvait accompagnée par une sorte de squelette endimanché, caricature du Lazare de l'Évangile, et dont la figure décharnée eût inspiré le même effroi que causa jadis le vieux ressuscité, si l'expression grotesque de sa physionomie n'eût pas excité je ne sais quel rire mêlé

de pitié. Ce vieillard portait une perruque gris rouge qui sentait le grenier, les habitudes et la cassette d'Harpagon ; puis le coloris jaunâtre de son teint, les rides bizarres qui sillonnaient en tous sens son visage, semblables aux membrures d'une feuille de vigne, et la voûte irrégulière de ses épaules qu'on eût prise pour une gibbosité, si l'on n'y eût reconnu l'affaissement graduel que l'âge inflige à la charpente humaine; tout permettait au spectateur le plus bénévole de donner soixante et dix ans à ce personnage grimé comme un acteur chargé des rôles à manteau. Néanmoins, si le marié marchait lentement, il affectait une fierté joyeuse et semblait faire de prodigieux efforts pour redresser sa taille. Un sourire fin et moqueur plissait ses lèvres étroites, et ses petits yeux verdâtres promenaient, sur la foule prête à le huer, un regard de défi dédaigneux. Il donnait la main droite à sa femme, et s'appuyait de l'autre sur un grand jonc à pomme d'or, fort nécessaire en apparence pour assurer à sa marche un aplomb convenable.

Le couple était dominé par une grosse figure annonçant la soixantaine, rubiconde sous son chef gris pommelé, réjouie, sournoise et lacrymonieuse à la fois. Tout le monde devinait ce personnage que la courtoisie sociale a nommé beau-père, on ne sait trop pourquoi, l'espèce en général n'en étant ni très-belle ni très-paternelle. Puis venaient ces nauséabondes physionomies de tantes et de cousins, qui semblent stéréotypées pour toutes les noces,

tant elles sont identiques dans toutes les familles où l'on convoque pour ces solennités l'arrière-ban des parentés oubliées.

Au moment où la mariée montait dans sa voiture, un jeune homme fort pâle s'éleva sur le flot de têtes dont il était environné, comme un plongeur pointe hors de l'eau pour respirer. Quoiqu'il fût derrière la jeune femme, celle-ci l'aperçut par un effet d'optique particulier à l'œil féminin qui semble doué de la propriété rétrospective de celui du colimaçon. La couronne de fleurs d'oranger trembla tout à coup comme si quelque vent d'orage l'eût traversée; et, sans s'appuyer sur la main que son vieil époux lui offrait, la mariée s'élança dans la voiture; ses yeux qui voulaient éviter ceux du jeune homme les rencontrèrent une seconde fois, car par un mouvement aussi rapide que celui de la voiture, il avait fait le tour du coupé, et sa figure pâle et altérée fut la première qui s'offrit aux regards de la jeune femme. Tandis que cet incident remarqué par une partie des assistants, éveillait une curiosité générale et faisait craindre un éclat, les deux acteurs de cette scène imprévue croisèrent leurs regards: l'un plein de reproche et de douleur, l'autre rapide et tranchant comme l'éclair, et dans lequel rayonnait la tyrannie dont une femme sûre d'être aimée contracte volontiers l'habitude; ce regard disait si impérieusement: Retirez-vous, que la mariée fut obéie. Au même instant le jeune homme s'enfonça dans la foule, en laissant lire sur

son visage le désespoir soumis du noyé qui coule à fond.

— As-tu remarqué le regard par lequel ils se sont défiés ? dit un des invités à un jeune homme blond assis à sa droite, dans un cabriolet où ils venaient de monter ensemble.

— Le mariage aujourd'hui n'est qu'une prostitution, répondit celui-ci d'un ton de courroux ; nous crions contre la traite des noirs et nous faisons celle des blanches. Cette jeune fille n'est-elle pas vendue ?

— Où déjeunons-nous ? reprit le premier, en coupant court à l'indignation de son compagnon ; je me suis gelé les pieds à la messe et rien n'ouvre l'appétit comme le froid. Allons chez Laiter. Réellement Villars fait peine à voir, regarde-le donc ; il a pris racine sur le trottoir.

Les deux interlocuteurs se penchèrent en dehors du cabriolet, et fixèrent un instant le jeune homme à figure sombre, qui contemplait, dans une morne immobilité, la voiture des mariés près de disparaître dans la rue Duphot.

— Il l'aime depuis trois ans, reprit le sensible conducteur du cabriolet, en faisant partir le cheval ; mais il n'a pas de cœur : si nous avions des mœurs colorées comme elles le sont encore...

— Où, mon cher ?

— En Hongrie, dit le jeune homme embarrassé de trouver des mœurs énergiques en Europe, il aurait tué ce vieux renégat de d'Aubarède. Athénaïs méritait un autre

amant. On doit enlever sa maîtresse plutôt que de la céder à un monstre de pagodes quand elle est jolie comme une Circassienne! qu'elle a des yeux célestes, les yeux que j'aime, jaune violacé, cette nuance qu'on trouve souvent dans les tableaux de Fiésole et de Masaccio.....

— Des yeux qui ressemblent à des cerises à l'eau-de-vie, dit l'autre.

— Quelle absurdité gastronomique! ton appétit a des expressions de mauvais goût.

— Je maintiens l'exactitude de ma comparaison, c'est la nuance favorite de toute la vieille école italienne...

— Des dents perlées! reprit le jeune homme avec chaleur.

— Si tu veux énumérer toutes ses grâces, nous en avons pour jusqu'à demain.

— Et tu n'es pas indigné?

— Je ne m'indigne plus; d'ailleurs, ce mariage est fort convenable.

— Germagny, tu n'as pas d'âme.

— Ce n'est pas une raison pour fouetter ma jument comme si elle était le mari. Si tu entres dans tes fureurs de sensiblerie, laisse-moi conduire; voilà deux fois que tu manques d'accrocher. A table, je te prouverai que tu n'as pas le sens commun.

Le cabriolet s'arrêta devant la porte du restaurant de la rue de Rivoli. Les deux jeunes gens y entrèrent, et tandis qu'un garçon mettait le couvert et faisait ouvrir

les huîtres, Germagny dit à son ami : — Voici l'histoire en deux mots. Ce nabab, comme disent les Anglais, aussi vieux que Mathusalem, mais presque aussi riche que Salomon, reconnaît à sa femme cent mille écus de dot et lui assure dix mille livres de rente de douaire. Si la jeune personne entend son affaire, un bon testament lui donnera le reste avant six mois. Voilà du positif; le tout sans préjudice des droits imprescriptibles du premier amour. La main au vieil époux, le cœur au jeune amant; cela est parfait de justice et de convenance. Si j'étais ministre, je proposerais une loi qui obligeât toutes les jolies femmes à épouser de vieux maris; ce serait une législation qui mettrait beaucoup de charme dans la société, et qui de plus aurait le mérite d'être éminemment progressive.

— Tu oublies ce qu'on a donné au père. Athénaïs est une victime indignement vendue. C'est le sacrifice d'Abraham !

Germagny partit d'un éclat de rire moqueur :

— Mon cher de Prêle, aujourd'hui on ne se laisse plus vendre, on se vend ; et s'il y a un sacrifice, c'est à coup sûr un sacrifice au Veau d'or.

De Prêle avait vingt ans, son compagnon en avait trente ; entre ces deux chiffres, il se trouve un siècle moral, une période élargie par l'expérience. De Prêle était à la recherche de l'ange, pardonnable manie à tout cœur qui débute ; en passant sur le boulevard, il noyait en imagination les jolies femmes qu'il y rencontrait, pour avoir le

plaisir de sauter à l'eau après elles; il allait en amour comme Marlborough allait en guerre, sans savoir s'il en reviendrait; sa fortune la plus sérieuse était quelques cheveux blonds ou noirs, délicatement roulés en spirale dans un médaillon de cristal qu'il aurait voulu s'incruster entre cuir et chair; le duvet frais et velouté que rien n'avait flétri sur sa joue annonçait qu'il en était encore aux dévouements chevaleresques, aux premières duperies de la croyance, et qu'il aurait volontiers acheté le plus fugace des amours au prix d'une extrême souffrance. Mûri dans les serres chaudes de Paris, Germagny riait de son compagnon comme l'élève en rhétorique rit du cerceau et de la toupie dont s'amuse un écolier de septième; chez lui, déjà l'intelligence avait hérité de la sensibilité, le cerveau du cœur; il contrastait de tout point avec de Prêle : au moral comme au physique, il avait moins de cheveux et plus de barbe.

Pour de Prêle, M. Monricher était un père à la façon de Jephté; le gendre appartenait à cette race de vieux et féroces pachas que nos poëtes nous représentent avec un tigre léchant leurs babouches, qui achètent leurs femmes, et les jettent à l'eau proprement cousues dans un sac, au moindre soupçon; Villars et Athénaïs étaient cet éternel duo d'amants malheureux sur qui pleureront les âmes sensibles de tous les siècles : Pyrame et Thisbé, Roméo et Juliette, Conrad et Médora; couple toujours identique, vieux comme le globe, et qui sera nouveau jusqu'à la fin,

tant il est bien le premier rêve, le dernier regret et la jeunesse de tout homme. Tout en mangeant sa sole normande, de Prêle disait : Frère, à l'amant ; Raca ! au père ; il se plaignait des mœurs nouvelles qui ne permettaient pas de couper les deux oreilles à l'époux, et de les clouer à la porte de l'Assomption, en forme de mandement à l'usage des vieillards amoureux. Pour Germagny, cette union était une transaction commerciale d'un cours aussi régulier que celui de la Bourse. Il avait si bien appris, peut-être à ses dépens, que la jeune fille de Paris, quelque raffinée en désintéressement que la suppose notre galanterie, sait quelle épaisseur de dorure peut exiger sa couronne rouillée de vicomtesse ou de marquise, à quel nombre de chevaux lui donne droit sa beauté, quels cachemires doivent lui faire prendre rang de femme, quels diamants payer le bouquet de roses de son âge, qu'Athénaïs, qui recevait soixante mille livres de rente en échange de ses trésors de vingt ans, lui semblait un négociateur habile, beaucoup plus qu'une victime sacrifiée. Il trouvait que si l'une des parties contractantes avait droit de se croire un peu lésée dans le marché, c'était certainement le vieux mari, et il était tout prêt à s'attendrir sur celui-ci, comme Racine s'attendrissait sur ce *pauvre Holopherne*.

L'expérience sardonique de l'homme de trente ans était en effet plus près de la vérité que le sentimentalisme du jeune poursuivant d'amour. M. Monricher était tout sim-

plement un père comme on en voit beaucoup, un peu grondeur, très-calculateur, extrêmement égoïste, aussi madré qu'un vieux procureur à la rédaction du contract, et larmoyant par décorum à la bénédiction nuptiale. Sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, et possesseur d'une médiocre fortune de six mille livres de rente, M. Monricher s'était trouvé veuf en même temps que père. Une fille, dans ce cas, est le présent le plus embarrassant par lequel le ciel puisse consoler la douleur d'un époux. Pendant quelque temps, Monricher fut comme Grandgousier, ne sachant s'il pleurait de la naissance de son enfant ou s'il riait de la mort de sa femme. La première émotion passée laissa prévaloir l'égoïsme d'un homme de quarante ans, à qui son crêpe donnait une recrudescence de jeunesse, et dont les goûts de liberté eussent été fort contrariés par les soins qu'exige l'éducation d'une fille. Athénaïs passa de nourrice en gouvernante, de gouvernante en pensionnat, sans que son père s'occupât d'elle autrement que pour subvenir aux frais de son éducation, et ils demeurèrent à peu près étrangers l'un à l'autre. Lorsqu'à dix-huit ans la jeune fille rentra enfin dans la maison paternelle, sa venue y fut une gêne plutôt qu'une joie, car elle froissait les habitudes secrètement libertines et indulgentes à tous les vices, qui composent le bonheur des vieux garçons et des hommes veufs. Aussi, l'idée fixe de Monricher fut-elle de concilier ses devoirs de père et son indépendance de célibataire en se débar-

rassant de sa fille par tous les moyens que les lois et les mœurs tenaient à sa disposition. Comme il ne pouvait la remettre ni en nourrice ni en pension, il résolut de la mettre en mariage.

Tandis que cette pensée labourait le cerveau du vieux sous-chef qui cherchait, parmi toutes ses connaissances, un parti convenable, un neveu de sa femme, surnuméraire dans ses bureaux, Gaston Villars, garçon d'assez fière mine, de cœur vacant et inflammable, à la tête un peu légère, à la bourse habituellement vide, compliqua les difficultés de sa situation. Le premier jour où Gaston se vit assis à la table de son oncle, à côté de sa cousine, il conçut sans en perdre un coup de dent une de ces passions qui font dans le cœur l'effet d'un coup de tomahawk sur l'occiput. Amoureux le premier jour, fou le lendemain, il avait parlé dans la semaine, sa cousine l'avait écouté, et quinze jours après ils s'entendaient parfaitement selon l'usage des cousins : race féline ! Si, à peine marié, vous découvrez, en déroulant amoureusement la belle chevelure de votre jeune femme, une touffe étrangement courte et lente à repousser, si cette épouse adorée prend en haine votre nœud de cravate ou la coupe de vos favoris ; si, chose plus grave, elle vous appelle Alphonse, tandis que vous vous nommez Joseph ; soyez sûr qu'un cousin a passé par là. L'éducation recherchée, pour ne pas dire précieuse, de mademoiselle Monricher, l'avait disposée à apprécier le mérite d'un jeune homme dont

les manières étaient élégantes et l'esprit artiste, assez fort sur le piano, chantant mieux, croquant sa pochade au besoin, et forcé de manger la presque totalité de son revenu en habits d'Humann, en gants et en cravates de Boivin par la nécessité de bien encadrer ses yeux noirs, sa pâleur espagnole et de faire valoir une taille et des formes qui sont parfois toute une fortune et tiennent souvent lieu d'esprit. Les ressources de cette dépense excessive étaient un mystère qui faisait souvent hausser les épaules à l'oncle, mais dont la cousine ne s'inquiétait guère : les gants de Gaston étaient toujours si frais, ses redingotes pinçaient de si bonne grâce sa taille élancée, sa tournure avait une assurance si cavalière, ses yeux un regard si pénétrant ! Entre le cousin et la cousine, les sympathies du cœur s'augmentèrent donc de celles de la toilette. Aussi, après un hiver pendant lequel ils se virent tous les jours, dansèrent ensemble six contredanses par bal, chantèrent d'une voix et d'une âme également émues : *La ci darem la mano* ou *Vacilla a questi accenti*, avaient-ils semé toutes les fleurs d'un heureux amour sans en avoir rien cueilli.

Un matin, avant d'aller à son bureau, le père entre dans la chambre de sa fille, en affectant l'air mystérieux, important et presque narquois qui sert d'exorde aux grandes confidences matrimoniales entre un père et sa fille.

— Que dirais-tu, Naïs, si monsieur Coutanceau te demandait en mariage ? dit-il.

Le mot mariage fit jaillir des lèvres de la jeune demoiselle un *non* sec, aussi prompt qu'un coup de pistolet quand le doigt presse la détente. Le vieux sous-chef baisa le front de sa fille, lui jura qu'il l'aimait trop pour la contrarier, qu'il la laissait entièrement libre dans le choix d'un mari, et partit pour son bureau, avec la ferme conviction d'être le modèle des pères de famille. Le parti était médiocre.

Six semaines après, Monricher fit une seconde invasion matinale dans l'appartement d'Athénaïs. Cette fois le clignement de ses yeux était plus fin, ses mains plus acharnées à je ne sais quel frottement diplomatique, et la voûte mobile de ses épaules offrait une vague ressemblance avec le dos bombé d'un chat en belle humeur. A cet aspect la jeune fille eut le cœur serré, car, malgré des insinuations, des demi-mots, des précautions oratoires, elle avait prévu cette phrase : — Que répondrais-tu, Naïs, si monsieur Laurencin m'avait décidément parlé de toi ?

— Je vous répondrais, dit-elle, que quand vous m'avez parlé de monsieur Coutanceau, vous m'avez laissé la libre disposition de ma personne.

A cette réponse, le sous-chef posa sa canne et son chapeau sur un fauteuil pour se faciliter l'argumentation par la liberté de la tête et des mains, et commença une attaque en règle.

— Ma fille, vous devez au moins me dire pour quelles raisons vous refusez un parti de trente-six ans, fort bel homme et qui jouit de douze mille livres de rente sans

compter sa place ? A l'âge où vous êtes, il n'y a que deux existences possibles, le mariage ou le couvent ; choisissez, car je ne veux pas m'être sacrifié, avoir donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous élever brillamment sans profit pour notre famille.

Il alla chercher ses livres de comptes, où pendant dix-huit ans il avait inscrit jour par jour les moindres articles de la dépense d'Athénaïs, depuis le savon de la nourrice jusqu'aux leçons de Bordogni. Mais quand il voulut les lire, la pauvre fille l'arrêta en répondant d'une voix douce : — Je ne refuse pas de me marier, pourvu que ce soit avec Gaston.

Monricher fut étonné, car il était de ces gens que tout étonne.

— Gaston ! un drôle ! qui met ses économies en gants jaunes et que je destituerais s'il n'était pas mon neveu !

Monricher posa le livre sur une table, s'assit sur un fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et dit : — Dieu se sert donc de nos enfants pour nous punir de nos fautes ! Eh quoi, Naïs, veux-tu me faire mourir de chagrin ? épouser un mauvais sujet qui n'a rien et qui mange ce qu'il a ? Tarare ! Au nom de ta mère qui est dans le ciel et qui nous entend ! Je te donnerai ses diamants, ma bonne petite Naïs, et sa parure d'améthystes ! Fais-moi revivre dans tes enfants, moi qui me suis voué au célibat ! Est-ce là le respect dû à mes cheveux blancs ?

Les siens n'étaient que gris, et de plus il portait per-

ruque ; mais un père dit toujours : Mes cheveux blancs ! dans les occasions où il s'agit de son pouvoir. Cette douche d'éloquence paternelle, tour à tour tendre, pathétique, courroucée, coula sans ébranler la jeune fille. A toutes les attaques elle se contenta de répondre avec l'accent d'une volonté bien arrêtée : — Je n'épouserai jamais que mon cousin Gaston.

Monricher fut sur le point de donner sa malédiction, mais il se contenta d'un coup de canne sur le parquet, et sortit en enfonçant son chapeau sur ses yeux. Dès lors le père déclara à sa fille une de ces guerres où l'âme est déchirée, au lieu du corps, par mille piqûres incessamment envenimées : reproches, mots amers, silence glacial, humeur bourrue, récriminations, rabâcheries querelleuses, doléances infinies sur le malheur d'être père. Athénaïs n'opposait à ces grêlons continuels qu'une résignation froide, inflexible, provoquante par l'exagération d'un respect superficiel qui voilait mal la révolte cachée et la réplique railleuse toujours à fleur de lèvres. Par mesure première de punition et de prudence, Villars avait été banni de la maison ; mais quand le père n'était pas là, qui pouvait voir entrer le cousin ? Le chapeau du jeune employé était bien souvent seul au ministère où le sous-chef se trouvait prisonnier, ne pouvant, en raison de la double gravité de son âge et de son emploi, faire des visites en voisin à une demi-lieue de son bureau. Dès les premiers jours, Gaston, désespérant de fléchir son oncle,

avait parlé de fuite, d'enlèvement, de tous ces beaux plans dont le danger et la folie ont à vingt ans de si entraînantes séductions ; mais Athénaïs, quoique plus jeune, avait une raison plus mûre que celle de son cousin ; chez elle le feu du cœur n'envoyait pas de fumée à la tête. On répète tant aujourd'hui que la poésie s'en va, on se plaint tellement de l'envahissement des idées positives, qu'il est permis au moraliste de rechercher d'où vient le prosaïsme qui détruit chaque jour l'originalité des mœurs françaises. Si la jeune fille, cet être angélique dont autrefois le couvent conservait religieusement l'âme vierge de tout contact social, n'existe plus, la faute n'en est-elle pas à notre éducation moderne qui l'initie à toutes nos idées de calcul d'intérêt, de spéculation et d'égoïsme, enfin tout ce qui s'appelle en ménage des idées raisonnables ? La naïveté de cœur qui ignore son prix, croit à celui des autres, et préfère la faute de se donner à l'indignité de se vendre, est le plus dangereux peut-être, mais aussi le plus adorable trésor des jeunes filles ; ce trésor devient rare : aujourd'hui les demoiselles savent le cours de la rente ; il n'est pas de pensionnat où *une chaumière et son cœur* n'excitât des sourires aussi sympathiques que ceux des loges du Gymnase. Ainsi que nous l'avons dit, Athénaïs avait été fort bien élevée, elle abhorrait les chaumières ; l'élégance des habitudes, la quiétude de position, en un mot le duvet et la dorure de la vie étaient pour elle des conditions de bonheur aussi

impérieuses que l'assouvissement des besoins du cœur. La fascination du luxe était d'autant plus puissante sur son esprit que le train de la maison paternelle ne satisfaisant pas ses exigences, laissait à sa pensée toute l'ardeur du désir, toute la magie du rêve. Au premier mot d'enlèvement elle répondit par un sourire. Son jugement acquis domina son amour. Avec un sang-froid d'agent de change, elle fit à Gaston le calcul de leur fortune; ce n'était pas long : lui, selon le dire de Monricher, n'avait rien et le mangeait; elle, encore mineure, ne pouvait réclamer le bien de sa mère, d'ailleurs fort médiocre; en réunissant tout l'argent qu'il pouvait trouver il n'y avait pas de quoi vivre deux ans, sans parler de tous les autres écueils d'une pareille démarche; elle avait raison, sans doute, mais de cette raison mathématique et démonstrative qui dans la bouche d'une femme fait souhaiter qu'elle ait tort.

Pendant près de deux ans l'opiniâtreté du père qui ne voulait pas de Gaston pour gendre et de sa fille qui voulait son cousin pour mari ne se démentit pas. Ils luttèrent ainsi comme certains champions des jugements de Dieu, à qui tiendrait le plus longtemps les bras en croix. Athénaïs la première, après avoir refusé une demi-douzaine de prétendants, sentit faiblir son courage. Entre son père et son amant elle se voyait dans une voie sans issue, heurtant à chaque pas une impossibilité. A ce choc sans trêve ni résultat la volonté la mieux trempée s'émousse à la fin; celle de la jeune fille fléchissait de guerre lasse; un chan-

gement, quel qu'il fût, lui semblait parfois préférable à une existence de plus en plus froissée; et comme en se sentant faible on devient humble d'ordinaire, sa lassitude la courbait aux idées de soumission plus qu'elle ne l'exaltait aux coups de tête romanesques. Un jour, après une discussion assez vive avec son père, sa pensée secrète lui échappa dans une plainte qu'elle ne put retenir et trahit le besoin qu'elle éprouvait d'un dénoûment.

— Si quelque homme bien vieux, bien respectable, dit-elle, consentait à me traiter comme sa fille, en vérité je crois que j'accepterais sa main. J'ai besoin d'un père.

Le propos parut d'abord irrespectueux à Monricher; puis il lui fit faire de profondes réflexions; quelques jours après il ramena la conversation sur ce sujet.

— Tu me disais donc que si un homme d'un âge respectable consentait à voir en toi une fille, tu pourrais consentir à ton tour.....

— Folie ! interrompit Athénaïs. D'ailleurs, quel homme voudrait faire un mariage pareil?

— Bim, bem, bam, bum ! chanteronna le sous-chef d'un ton mystérieux.

Trois jours après il eut plusieurs personnes à dîner, et parmi les convives présenta à sa fille M. d'Aubarède. A la vue d'un petit vieillard déjeté, lézardé, craquant ruine du haut en bas, Athénaïs ne put se défendre d'une vague et mystérieuse appréhension. Sous ces traits ridés et décrépits elle crut retrouver ceux d'une figure

qui, depuis quelque temps, se rencontrait partout sur ses pas, aux promenades, au théâtre, collée aux vitres des magasins où elle entrait, cachée derrière un pilier de l'église où elle allait le dimanche. Mais, entre le vieillard présenté et le poursuivant inconnu, il existait une différence d'âge qui rendait tout soupçon d'identité impossible; le premier eût été le père de l'autre. L'impression de cette ressemblance imaginaire ne fit donc que traverser l'esprit de la jeune personne, remplacée bientôt par un sujet d'émotion plus sérieux et plus positif. Un mois après la présentation de monsieur d'Aubarède, de qui les fréquentes visites avaient été parfumées de la galanterie aux mille fleurs que distillent les vieillards, Athénaïs vit son père entrer chez elle, porteur de la physionomie officielle qu'elle lui savait dans les grandes occasions. Cette fois, il n'y eut pas de préambule; le langage de Monricher fut calme et tranquille, comme il convient à un homme sûr de vaincre.

— Monsieur d'Aubarède, dit-il, rapporte des Indes soixante mille livres de rente; tu penses bien qu'il n'est pas amoureux de toi et se soucie fort peu de toutes tes grâces. A soixante et onze ans, et avec une hydropisie de poitrine qui l'emportera peut-être dans six mois, on ne songe plus à l'amour. Mais tu lui as inspiré de l'intérêt, de l'affection : n'ayant pas d'héritier, il a besoin d'un attachement pour ses derniers jours, il voudrait trouver une femme qui serait sa fille et à laquelle il pût laisser son nom et sa

fortune ; enfin il veut une famille et il a pensé à nous.

— Il voudrait m'adopter ! demanda la jeune fille, en rougissant malgré elle de l'hypocrisie de cette question.

— Il m'a demandé positivement ta main. Et comme ses propositions sont les plus belles, les plus délicates, les plus magnifiques qui puissent jamais t'être adressées, je crois que tu pourrais l'épouser.

— Mon père, cette proposition demande de longues réflexions, car vous savez bien qu'il ne s'agit pas de moi seule.

Monricher, à qui une longue habitude de controverse avait appris à lire dans la physionomie de sa fille, n'en demanda pas plus pour la première fois. Il alla combiner avec le vieux soupirant le plan d'attaque qui devait enlever un consentement formel. Villars était depuis quelque temps à Bordeaux où l'avait appelé une grave maladie de son père. Sa cousine, seule, indécise, découragée d'amour, fut subitement circonvenue de tout ce que Monricher put lui déterrer de tantes, de cousines et d'amies de pension. Ce corps auxiliaire, appelé à la rescousse des idées positives, fit merveilles comme savent faire les femmes quand elles prennent à cœur le succès d'une entreprise. La jeune fille se vit incessamment flanquée d'autant d'ardentes conseillères que le roi de France avait jadis de gardes de la Manche. Ce fut un édifiant concert que celui de toutes ces voix féminines criant anathème à l'amant de vingt-cinq ans ! hosannah au septuagénaire ! La for-

tune de monsieur d'Aubarède devint quelque chose d'inouï, de fantastique, de prestigieux, de monstrueux; elles en eussent nourri toutes les vanités et désaltéré toutes les coquetteries de leur sexe. La chambre d'Athénaïs fut une forge, les deux millions du futur devinrent un lingot, les bonnes amies se métamorphosèrent en batteurs d'or, et sous les marteaux de leur éloquence le lingot fut tellement battu, pétri, étendu, laminé, filé, tordu, tressé, tramé, qu'elles en composèrent un filet où Jeannie Deans se serait prise. Dans ce réseau à mailles d'or voltigeaient aux yeux d'Athénaïs comme autant de papillons à sa merci, l'hôtel splendide, le château seigneurial, la villa de fantaisie, la loge de face à l'Opéra; les attelages les plus élégants, chevaux de jour, chevaux de nuit, chevaux de selle, la remonte d'un escadron; les livrées les plus complètes, un chasseur d'une toise, un groom de trois pieds; et les parures de Lecointe, et les plumes d'Hocquet, et les cachemires de Gagelin; tous les plaisirs, tous les succès, tous les triomphes; la haute vie, en un mot, la vie glorieuse, resplendissante, tourbillonnante; la vie de duchesse, la vie de reine. A force de se mirer aux ailes éblouissantes de ces papillons symboliques, la jeune fille, à son tour, devint papillon et se prit au filet.

Une lettre un peu honteuse apprit à Gaston la détermination de sa cousine. Huit jours après, il était à Paris tremblant, indigné, furieux. Une scène pathétique eut lieu entre les amants; une de ces scènes où la volonté la

plus forte saisit l'autre, l'assouplit, la tord, la brise et la jette dans le moule qu'elle-même adopte. La supériorité réelle d'esprit et de caractère d'Athénaïs, l'avantage que possède toujours l'égoïsme en concentrant sa force, là où la passion exhale la sienne, décidèrent le résultat. Villars, qui avait commencé l'explication par un cri de rage, la finit par un de ces consentements à demi-voix, lâcheté dont on rougit aussitôt qu'elle est commise, mais qui enchaîne. Quels engagements furent pris dans ce tête-à-tête, quelles consolations données, quelle récompense promise à sa soumission? Jusqu'à quelle profondeur les deux amants plongèrent-ils dans la nuit du temps? Quelle étoile virent-ils renaître et briller après l'orage qu'il fallait subir? L'avenir contenait la réponse à ces questions.

Un mois après, avait lieu, à l'église de l'Assomption, la cérémonie par le récit de laquelle commence cette histoire.

Ordinairement les vieillards ont le bon esprit de ne pas donner d'éclat à leur mariage et de dérober leur bonheur à la malignité publique; M. d'Aubarède parut se faire un plaisir de festoyer sa victoire; loin de se voiler, il se drapa. Le soir du mariage, un bal eut lieu chez son beau-père. La société, entassée dans les appartements, était exclusivement composée de la famille et des amis de M. Monricher. Nul ne connaissait le marié, on ne savait de lui que sa fortune, sa vieillesse et sa laideur. Cette ignorance donnait lieu selon l'usage aux récits les

plus contradictoires, aux conjectures les plus étranges. Où la vérité manque, l'imagination crée. Selon les mieux informés, le nouveau marié n'était autre qu'un ancien comédien, jeté dans les affaires par les sifflets, et qui, après avoir ruiné deux ou trois théâtres, était devenu millionnaire aux Indes; mais en combinant certaines dates, il se trouvait d'étranges erreurs de calcul dans cette histoire : le comédien eût eu vingt ans de moins que le mari, c'était l'inverse du comte de Saint-Germain, qui était toujours merveilleusement plus jeune que son âge. Chaque fois qu'il traversait le salon, appuyé sur son grand jonc à pomme d'or, il imposait un respect silencieux bientôt suivi de chuchoteries aussi bienveillantes que la mousqueterie par laquelle une troupe de chasseurs salue un sanglier qui force l'enceinte.

— *O che muso! che figura!* chanteronnait un dilettante. — Mon Dieu, maman, qu'il est laid! disait une petite demoiselle. — C'est donc ce vieux squelette! — Pauvre ange! — Cela crie vengeance! — Et vous seriez volontiers le vengeur, monsieur de Prêle? — Surtout, Madame, si vous étiez la victime, répondait le jeune homme blond qui, tout en faisant une élégie sur la mariée, menait sa petite barque assez gentiment sous le pavillon d'une des plus jolies femmes du bal. — C'est à donner le cauchemar. — Vieux vampire! disaient en murmurant une demi-douzaine de jeunes gens qui tous eussent disputé à de Prêle l'honneur de venger la victime.

Du mari, la curiosité allait à l'amant, et la malédiction devenait alors pitié. Villars, invité comme parent, réconcilié d'ailleurs avec son oncle depuis la conclusion du mariage, était venu au bal, poussé par cette fascination qui jette le moucheron à la flamme, l'oiseau au serpent. C'était un spectacle pénible, mais qui par moments tournait au plaisant, que de le voir rôdant de chambre en chambre, pâle, étouffé, stupide, déchirant ses lèvres avec ses dents et sa chemise avec ses ongles, écrasant les pieds des danseuses sans leur demander pardon, partant de temps en temps d'un éclat de rire à mettre le diable en fuite, commettant en un mot toutes les niaiseries de désespoir par lesquelles un amant malheureux peut rehausser le triomphe de son rival. Entre son mari à moitié mort et son amant à moitié fou, Athénaïs dansait; pendant longtemps son courage fiévreux ne se démentit pas ; mais quand Gaston, dont elle avait constamment évité les regards, vint lui offrir son bras pour la conduire à la contredanse, elle ne put maîtriser entièrement son émotion.

— Vous voulez me faire mourir, lui dit-elle tout bas en lui serrant la main avec force ; ayez pitié de moi et partez, je vous en conjure.

— Vous avez raison, répondit-il d'une voix entrecoupée, je finirais par ne plus être maître de moi...

— Gaston, si vous m'aimez, obéissez-moi et taisez-vous ; mon mari ne doit-il pas être un second père, et n'avez-vous pas consenti ?

— Oh ! j'étais fou.

— De Prêle, toi qui connais Villars, dit Germagny à son compagnon, tu devrais lui conseiller de s'aller coucher ; il abuse de la permission d'avoir le diable au corps.

— Je le lui ai dit ; il m'a proposé de me battre avec lui.

— Ou ces deux enfants-là s'entendent, et alors il devrait se conduire en homme qui sait vivre ; ou il a perdu tout espoir, et sa présence ici est du plus mauvais goût : voilà mon sentiment.

— Mais on dit que le mari s'est solennellement engagé à imiter en tout point saint Joseph, répondit de Prêle.

— Il serait bien embarrassé d'être parjure, dit Germagny en riant.

— Mais regarde donc Villars ; veut-il la compromettre dès le premier jour, et lui faire perdre contenance ? La pauvre femme doit avoir assez de ses propres émotions.

— L'amant sera toujours un animal égoïste et grossier.

En faisant cette réflexion philosophique, Germagny se leva, se glissa entre la banquette et les danseurs, jusqu'à la place où figuraient la mariée et son partner, et eut l'air de regarder avec grande curiosité un petit paysage de Valenciennes ; mais ses oreilles écoutaient la conversation des deux amants, par une indiscrétion assez fréquente dans le monde.

— Cette petite femme ira très-loin, vint dire Germagny à de Prêle en se rasseyant après la contredanse. Regarde, Villars prend son chapeau et sort. Maintenant elle marche droit à son vieux mari, elle lui parle, elle l'écoute, elle sourit, elle prend un air filial...

— Elle ramasse la canne du bonhomme, dit de Prêle en sautant sur sa banquette.

— Elle a autant de manége qu'une coquette à chevrons, répondit Germagny ; son regard profond sait tout dire et tout taire ; sa voix parle plus à l'œil qu'à l'oreille ; son corsage immobile a maîtrisé ces gonflements qui disent le secret des femmes. Sur mon âme, n'était Villars, je m'en ferais amoureux cette nuit même.

— Et tu ne trouves pas indigne un mariage qui expose une jeune fille à de semblables observations !

— Tu sors toujours de la question ; ce n'est pas un mariage qu'elle fait, c'est un veuvage. Avant trois ans, Villars jouira de la survivance, et d'ici là quelle jolie coadjutorerie pour prendre patience. Et le niais s'arrache les cheveux ! Pardieu ! l'abbé de Bernis attendait bien !

— Si elle est aussi dépravée que tu le supposes, elle voudra mieux. Avec soixante mille livres de rente, on épouse un pair de France.

— Tu commences à comprendre Paris.

— S'il en est ainsi, répondit de Prêle avec chaleur, c'est sur le vieux coquin que je vais reporter mon intérêt. Quoi ! cet ange serait un démon !

— Ni ange ni démon, mon pauvre de Prêle. Les Parisiennes ne méritent ni auréole, ni chaudière ; leur atmosphère n'est pas plus la lumière que la nuit ; c'est une sorte d'entre chien et loup moral. Ton fanatisme de vingt ans te fait voir toutes les femmes ou blanches ou noires, en réalité, elles sont grises ou pies, selon que le bien et le mal se fondent en elles en se neutralisant par le mélange, ou se juxtaposent sans se dissoudre l'un dans l'autre comme la vanille et le marasquin de ce sorbet. Pour moi je préfère les femmes panachées ; cette belle Athénaïs est du nombre. Créature vraiment distinguée et séduisante, dans tout ceci je ne lui vois qu'un tort.

— Lequel ?

— Celui d'avoir exigé cette clause *Joséphine*. Mieux conseillée, elle renoncerait à cet enfantillage, dans l'intérêt de son amour ; elle rentrerait dans le droit commun au lieu d'invoquer une jurisprudence conjugale exceptionnelle. Il est un moyen infaillible de finir promptement le vieux mari avec toute la moralité imaginable.

— Je te comprends, Satan, répondit de Prêle, qui, malgré sa mélancolie, ne put réprimer un sourire ; nous savons combien peu de temps a duré le bon roi Louis XII, le père du peuple, après son mariage.

Poursuivi par ces sarcasmes, dont presque toutes les autres conversations étaient un écho plus ou moins ironique, M. d'Aubarède semblait défier par sa verte contenance son *Requiem* anticipé. Pendant toute la nuit on le

vit circulant par le bal sans que le moindre symptôme trahît le besoin de repos que devait réclamer son grand âge. Ses petits yeux verdâtres, loin de s'éteindre à l'exemple des bougies à demi consumées dans leurs bobèches, pétillaient de plus en plus, comme deux charbons dont un soufflet eût perpétuellement ravivé la braise. A l'expression de leur regard, un observateur eût pressenti une de ces joies sournoises et intimes dont Louis XI et Cromwell devaient parfois se délecter à fond de cale de leur hypocrisie. Il était trois heures du matin. Sur les banquettes dégarnies s'affaissaient çà et là quelques figures de mères et de vieilles filles, victimes dévouées du plaisir; leur somnolente résignation, l'immobilité de leur attitude, justifiaient le nom de tapisserie que l'armée active du beau sexe donne sans pitié à ses vétérans. Près des portes où l'air courait plus frais, quelques jeunes gens à chevelure moite, à cols de chemise recroquevillés s'éventaient de leurs claques, chipotaient leurs glaces ou bâillaient dans des verres de punch; les joueurs étaient maussades ou bons princes, selon leur fortune à l'écarté; les danseurs détiraient leurs jambes inquiètes, sous le pantalon collant, des crampes de la nuit prochaine. De chambre en chambre, le pendule à pendule, erraient, comme des âmes en peine, quelques-uns de ces maris, qu'on rencontre vers la fin des bals, un boa sur le bras, et au besoin une paire de souliers blancs hors de combat dans leurs poches; maris exemplaires jusque-là, mais qui en revanche ont

l'égoïsme de trouver les danses longues, l'infirmité d'avoir sommeil à minuit, et la tyrannie de venir dire à leur femme toutes les cinq minutes : Chère amie, la voiture est là. Une seule contredanse, à peu près complète, manœuvrait à l'aise au milieu du salon et surprenait d'abord l'oreille par un petit clapotement aigu qui marquait le rhythme à chaque mesure ; puis on reconnaissait l'encaustique du parquet réduit par la chaleur à un état de glu dont maugréaient les danseurs à prétention, qui, à chaque glissade, y empoissaient leur légèreté. Les archets n'avaient plus de colophane, le cuivre sonnait le fer-blanc; les doigts des violonistes chatouillaient les cordes au lieu de les marteler; le cor ronflait naïvement dans l'embouchure de son instrument; la clarinette abusait outrageusement de la ressemblance de l'anche avec le bec d'un canard; enfin le quadrille du *Siége de Corinthe* semblait un hymne au Sommeil modulé par les dièzes et les bémols les plus illégaux que puisse commettre un peloton d'artistes lisant leur partie d'un œil et dormant de l'autre.

A cette heure, où le bal finissait comme finit toute chose, par la lassitude et l'ennui, une femme enveloppée d'un léger manteau, la figure cachée sous un chapeau de paille, sortit par un petit escalier qui de l'appartement descendait dans une seconde cour. Son bras était passé sous celui d'un homme en grande redingote de soie grise qui, à chaque degré, se cramponnait à la rampe, comme s'il eût craint une chute. A cette sortie clandestine, à l'é-

trange disparate du couple dont un domestique éclairait avec précaution la marche mal assurée, il était facile de reconnaître les nouveaux époux dérobant à la curiosité railleuse leur premier pas vers la chambre nuptiale. Madame d'Aubarède n'avait pas de mère qui réglât les graves minuties du cérémonial d'usage, elle dut trouver en elle-même la décision dont une jeune femme a besoin dans cette épreuve. La fièvre, qui la nourrissait depuis quelques jours, fut encore son courage. Le moment venu, elle se jeta dans sa destinée les yeux fermés. Son adieu à son père fut bref et froid : dans leur rapprochement il n'y avait jamais eu de tendresse, il n'y eut à leur séparation ni bénédiction ni larmes.

Devant la porte attendait une voiture qui devait conduire les mariés à la maison de campagne de M. d'Aubarède, à quelque distance de Neuilly. Athénaïs s'y élança avec la brusque violence du condamné, pressé d'en finir, et qui escalade l'échafaud ; au moment où elle venait de s'asseoir, et tandis que son mari était encore occupé des préliminaires plus longs de sa propre ascension, la tête d'un homme entra par la portière de droite à côté d'elle ; une main qui, malgré le gant, lui parut brûlante, saisit la sienne, et une voix bien connue balbutia à son oreille ces mots presque inintelligibles :

— Athénaïs, un mot, et je t'enlève....

Par une présence d'esprit qui abandonne rarement les femmes dans leurs plus fortes émotions, elle se pencha

rapidement pour dérober cette scène à M. d'Aubarède, mais son étouffement l'empêcha d'articuler un seul mot. Les fleurs et la gaze de sa toilette de bal, bruissant comme le feuillage du tremble un jour d'orage, furent sa seule réponse.

— Si tu ne peux parler, serre ma main pour dire oui, reprit Gaston, prêt au premier signe de consentement à ouvrir la portière où il était cramponné.

Au lieu de lui répondre, madame d'Aubarède lui jeta les deux bras autour de la tête par une de ces fureurs imprévues qui, dans certains moments, font croire que de petites griffes vont pousser aux mains des femmes. La passe de son chapeau, fort compromise par la vivacité de ce mouvement, emprisonna subitement la figure de Gaston. Le jeune homme sentit alors un baiser sillonnant son front sa joue, ses lèvres; mais avant qu'il eût pu le goûter, les mains passionnées, plongées dans ses cheveux comme deux harpons d'ivoire, lâchèrent prise et le repoussèrent avec une force qui le rejeta hors de la voiture. Athénaïs se retourna brusquement vers son mari qui venait de s'asseoir à côté d'elle.

— Monsieur, qu'attendons-nous? dit-elle d'une voix brève.

Les chevaux partirent.

— Qui donc vous parlait à cette portière? demanda un moment après le mari.

— Un domestique, dit la jeune femme qui leva la glace,

s'enveloppa de sa pelisse et s'appuya dans l'angle du coupé, le plus loin possible de son voisin, entrant ainsi avec l'aplomb d'une reine dans le mensonge perpétuel qui devait être désormais sa vie.

La voiture roulait rapidement; les époux gardaient le silence ; M. d'Aubarède assez empêché peut-être de son rôle et soucieux de la mer où il lançait son vieux navire; Athénaïs en proie à un malaise étrange. Les ténèbres faiblement blanchies par les lanternes, cette voiture fermée où il fallait rester, ce vieillard assis à ses côtés, seul avec elle, lui causaient une oppression de plus en plus poignante. Elle se crut près d'un cadavre; à la fin, cette idée l'étouffa: n'y tenant plus, elle baissa violemment la glace de la portière et mit sa tête en dehors, pour respirer un air qui fût à elle seule et n'eût point passé sur les lèvres de ce vieil homme. La nuit était sereine, le ciel était étoilé, les sombres massifs des Champs-Élysées fuyaient aux bords de la grande avenue ; à chaque réverbère, les ombres longuement projetées des chevaux et du coupé se resserraient contre eux, en augmentant d'intensité. Le vieux mari avait l'intelligence de se taire. Ce silence, la trépidation monotone de la voiture, l'air frais qui y pénétrait à chaque élan, par petites bouffées, calmèrent peu à peu l'irritation de madame d'Aubarède, qui ferma les yeux en cherchant à se persuader qu'elle était seule ; insensiblement elle tomba dans cette langueur où s'engourdissent à la fin les émotions trop vives. Le phénomène

qui, dans ce cas, rend l'âme et le corps presque étrangers aux objets extérieurs, lui déroba bientôt le sentiment de sa position. Sa pensée devint un songe, et parmi les souvenirs qui étoilèrent le ciel obscur où elle planait, il y en eut un qui bientôt absorba son âme. Dans ces chers projets d'avenir, si familiers aux amants, Gaston lui avait parlé bien des fois du jour de leur mariage; leur programme était tout fait pour cette fête, leur château bâti. De son voyage d'Italie, l'amant se rappelait, au milieu du lac de Côme, une île riante et fleurie; tous deux devaient s'y envoler comme deux colombes qui cachent leur nid; ils devaient s'y livrer à tout l'égoïsme de l'amour, sans œil profane qui contrôlât leur félicité; ils devaient partir ainsi la nuit, furtivement, après le bal, seuls dans leur voiture, par une nuit douce et dans une voiture ailée, protégés par ces ténèbres pudiques qui rassurent les jeunes filles contre l'éblouissement de l'amour et permettent à leurs joues de ne pas rougir, à leurs yeux de ne pas se baisser. En ce moment l'illusion devint une vérité pour Athénaïs; elle eut froid, et, se penchant vers son mari par une insinuation pleine d'amour, son front, sans avoir sommeil, chercha le sein où il devait dormir. Ce fut la fin du rêve. Avant que l'intelligence ne fût clairement revenue, le frisson de ses épaules lui dit que l'homme sur lequel elle s'appuyait n'était pas Gaston.

— Monsieur! cria-t-elle d'une voix pleine d'indignation et de colère en croyant à une surprise.

— Me reprocherez-vous même les bonheurs du hasard? dit M. d'Aubarède, qui, s'il s'était trompé sur la cause du premier mouvement de sa femme, ne pouvait se faire illusion sur la répugnance qu'il lui inspirait.

En ce moment Athénaïs comprit pour la première fois toute la misère de sa fortune. Les cornes du veau d'or qu'elle avait adoré la frappèrent au cœur. En rencontrant, au lieu du regard bien-aimé de Gaston, ces yeux de vieillard qui avaient acheté le droit de se rajeunir dans les siens, elle se sentit mourir de honte, de chagrin et de regrets. A demi suffoquée, elle se pencha de nouveau en dehors de la portière et pleura. Ses larmes coulèrent avec la placide désespérance habituelle aux femmes condamnées au malheur.

— Qu'avez-vous donc, Athénaïs? demanda à la fin M. d'Aubarède, en voyant les épaules de sa jeune femme frémissantes d'un tremblement continuel et convulsif. Levez cette glace, l'air est froid, et vous avez dansé.

Elle obéit docilement.

— La nuit est si belle! dit-elle ensuite d'une voix douce, entre deux sanglots. Puis laissant tomber sa tête contre le panneau du coupé, elle mit son mouchoir entre ses dents, pour que l'homme à qui elle appartenait désormais ne l'entendît pas pleurer.

Les premiers jours du mariage de madame d'Aubarède ne continuèrent pas la torture sans relâche que présa-

geait ce début. En arrivant à leur villa, son mari l'avait conduite à l'appartement qu'il avait fait meubler pour elle, avec un luxe plein de bon goût. Là, fut justifié le propos du bal rapporté par de Prêle à son ami, et relatif à une clause secrète du contrat. Après avoir intronisé sa femme chez elle, M. d'Aubarède lui prit la main et la baisa lentement ; puis, avec un sourire mélancolique et résigné, seule grâce de la vieillesse, il lui souhaita un doux repos, et se retira chez lui.

Quelle que fût la raison de cette conduite, volontaire ou prescrite, elle devint la règle des jours suivants. L'appartement d'Athénaïs fut un sanctuaire respecté par l'affection conjugale. La jeune femme y retrouva sa chambre de jeune fille, non plus simple et presque mesquine comme chez son père, mais embellie de tout ce que la femme du monde la plus exigeante peut rêver de recherche et d'élégance. Le reste de la maison était un terrain neutre, commun aux deux époux : ce lieu fut à elle seule. Avec une merveilleuse entente de ses désirs et de ses intérêts, elle arrangea toute sa vie sur la même base : partage dans tout ce qui était de son mari, propriété réservée de ce qui était d'elle ; et, comme sa gracieuse personne faisait à peu près toute sa dot, ce fut exactement communauté de biens et séparation de corps ; système formellement contraire au Code ; mais que peut la loi contre le vouloir d'une femme aimée ? Deux mois après son mariage, madame d'Aubarède était donc ce qu'elle avait

voulu être le jour où elle avait donné son consentement : une jeune fille en cachemire, une demoiselle à diamants, la plus jolie des femmes surnuméraires.

Dans la conquête de cette position, désormais indisputable, elle avait employé des ressources infinies d'esprit et de prévision. Avant son mariage, sa lutte de chaque jour avec son père et son amour pour Gaston l'avaient précocement mûrie. Livrée à des pensées de femme, elle avait pris en souverain mépris la vie et les plaisirs de pensionnaire; mariée, elle y revint par calcul, et rétrograda, pour ne pas avancer. Toute cette petite existence végétative et fleurie, ces amusements puérils, ces travaux plus enfantins prennent du temps, occupent les heures et sont des prétextes naturels de retraite et de solitude; elle en organisa un système de défense complet contre les essais d'intimité trop fréquents qu'eût pu tenter son mari. Dès le premier jour, ce fut une fureur d'application et d'étude depuis longtemps oubliée. Son piano, sa boîte d'aquarelle, son métier à tapisserie, son histoire, sa géographie, son anglais et son italien, sans compter le perroquet et les serins dont elle s'était passionnée subitement, furent autant de barricades au milieu desquelles elle planta le drapeau de sa virginale indépendance. Dans ce bastion d'un nouveau genre, elle ressemblait à ces enfants qui se font une redoute de leurs chevaux de bois et de leurs polichinelles, dans l'angle de chambre concédé à leur tapage. La jeune femme d'ailleurs ne manquait pas de prétextes pour jus-

tifier sa ferveur d'étude : c'était son ignorance dont elle rougissait, son éducation à compléter, son désir de devenir une femme distinguée, de faire honneur au choix de son mari, et autres raisons admirables qui ne pouvaient qu'enchanter celui-ci, et dont l'effet réel était de réduire peu à peu à l'heure des repas la vie commune des deux époux.

M. d'Aubarède reçut sans sourciller le semis de chevaux de frise qu'on lui jetait aux jambes, pour le maintenir à distance respectueuse. Parfois son sourire quelque peu moqueur annonçait qu'il n'était pas dupe des petites ruses de cette stratégie féminine ; mais il n'y mit aucun obstacle, et se soumit avec une grâce parfaite à l'arrangement de journées adopté par Athénaïs. Loin d'employer l'autorité pour franchir ces barricades, il n'eut pas même recours à ces contre-ruses faciles qui fussent venues en idée à des cœurs moins résignés, ou à des têtes moins politiques. Il ne feignit ni fanatisme musical, ni connaissances en peinture, pour avoir le prétexte d'assister aux études de sa femme. Il ne lui offrit pas davantage ses secours de maître de langue pour l'anglais et l'italien, qu'il savait également bien. Il la laissa s'ébattre dans ses retranchements en toute confiance et liberté et se tint coi comme une araignée d'expérience, qui reste tapie au fond de sa toile tant que la mouche vole. Ce serait une étude assez curieuse que celle des marches, contre-marches, campements et escarmouches des deux époux pendant

ces premiers mois. Pour la science prudente des combinaisons, on eût dit, en pacifique miniature, la campagne du Rhin, dernier et sanglant duel de Turenne et de Montécuculli. Les bénéfices du mariage sans ses charges, tout recevoir et ne rien rendre, tel était le but pudiquement égoïste de la jeune femme. D'autre part, l'amour fort évident du mari, que ses yeux dardaient parfois en rayons plus jeunes que son âge, impliquait le vœu d'un dénoûment fort opposé. Mais, si la vue de sa charmante adversaire soufflait à son vieux courage l'envie d'imiter Henri IV, et de conquérir son royaume, il savait l'ensevelir dans les plus profonds replis de son âme. L'air glacial d'Athénaïs, le froncement imperceptible de ses noirs sourcils au moindre mot de tendresse qui n'était pas suffisamment poudré à blanc, présageaient un trop rude échec à toute tentative de passion sérieuse, pour qu'il s'y aventurât à la légère; on tolérait le vieillard, l'homme eût été détesté; il le devinait, et pour ne pas empirer sa position, il apportait autant de soin à conserver les béquilles d'un patriarcat inoffensif, que d'autres, à sa place, eussent mis de prétentions à les jeter pour faire les ingambes et les verts galants. D'ailleurs, quelque temps après son mariage, la nature sembla imposer comme nécessité la retenue qu'avait jusque-là conseillée la prudence. La santé de M. d'Aubarède s'altérait sensiblement, à en juger par l'affaiblissement de sa voix et la lenteur de plus en plus pénible de sa démarche. Il se cassait, pour employer

l'expression consacrée à peindre le salut de la vieillesse à la tombe où elle va descendre. Sans doute l'hydropisie de poitrine, pour laquelle la Faculté l'avait, disait-on, condamné, faisait des progrès invincibles; car, en passant devant madame d'Aubarède, le médecin prenait un air lugubre, pronostic probable de veuvage. La jeune femme, qui avait étudié avec anxiété la laide figure de son mari, sans pouvoir se rendre compte de l'étrange couleur de quelques-unes de ses rides, ni du changement de teinte ou de direction qu'elles lui paraissaient quelquefois subir, attribua alors à la violence du mal les variations qui, jusqu'alors, l'avaient surprise et parfois effrayée. En le voyant dans cet état, indice d'une décomposition intérieure et d'une fin prochaine, elle eut presque un remords de l'ingratitude dont elle se sentait coupable envers lui. Son cœur fit une distinction subtile pour vaincre sa répugnance. Cet homme mourant, ce n'était plus un mari dont elle eût abhorré l'amour, c'était un second père dont les bontés méritaient tout son dévouement; elle n'était plus épouse, mais fille; ses soins n'étaient pas tendresse, mais charité. Son rôle ainsi compris, elle le remplit avec le zèle et l'abnégation d'une hospitalière. Par les belles soirées d'été, sur la terrasse de la ville de Neuilly, c'était un touchant spectacle de voir M. d'Aubarède se promenant à pas lents, appuyé sur le bras d'Athénaïs. Ce groupe, où le devoir conjugal empruntait à la piété filiale ses soins les plus attentifs, rappelait à l'esprit Adèle de Sénange;

et, plus le vieillard trébuchait dans les ombres naissantes de la mort, plus les bras de la jeune femme se pressaient sous le sien pour le soutenir, plus sa compassion cherchait à lui adoucir la pente douloureuse. A mesure que déclinait le mari, le dévouement de l'épouse brillait d'un éclat plus vif, comme les étoiles qui naissent quand le jour tombe. Bien portant, elle n'eût pas touché sa main sans un sentiment d'aversion, malade, elle la pressait, mort, elle l'eût baisée. Cette union, accueillie par de si cruelles railleries, promise à tant de catastrophes, s'acheminait donc vers un dénoûment plein d'édification. Aucune distraction n'arrachait Athénaïs à son pieux devoir. Les visites de Gaston, toujours reçues officiellement, en présence du mourant, étaient rares et froides. On eût dit que son amour craignait de profaner par un souffle adultère un sanctuaire où se pratiquaient de si attendrissantes vertus. Enfin, malgré l'ironique prophétie de Germagny, rien ne semblait s'opposer à ce que le respectable M. d'Aubarède s'endormît dans le Seigneur, sinon sur les lauriers, du moins avec les honneurs de la guerre matrimoniale, l'épée dans le fourreau, mais l'écu sans souillure.

Au commencement d'une belle soirée de septembre, le vieux malade et M. Monricher étaient assis dans un petit kiosque qui couronnait un rocher factice à l'extrémité du jardin. De ce point assez élevé, l'œil pouvait suivre dans ses spirales le ruban de la Seine noué à quelque distance par le pont et les îles princières de Neuilly.

Les deux vieillards, placés l'un vis-à-vis de l'autre, se livraient à un passe-temps de Turc ou de jeune homme ils fumaient. Les sons du piano d'Athénaïs semblaient apportés jusqu'au fond de ce pavillon par les bouffées légères de la brise du soir, qui pénétraient à travers son treillis moresque. M. d'Aubarède, pesamment ou nonchalamment étendu sur un fauteuil en canne, marquait la mesure de la tête et du pied droit, tout en aspirant son cigare, fort gaillardement pour un mourant.

— Avouez que je vous ai donné là une femme pétrie de talents, dit, en voyant l'air de béatitude de son gendre, le vieux sous-chef, qui, depuis le mariage de sa fille, était devenu assez tendre père, surtout après dîner.

— Un ange ! répondit le mari ; une charmante enfant, dont je ferai une femme encore plus charmante.

Monricher toussa comme si la fumée de son cigare l'eût étranglé.

— Vous croyez toujours à la réussite de votre plan? Elle ne se doute de rien ? demanda-t-il ensuite avec quelque hésitation.

— De rien. D'ailleurs, avant d'avoir fait fortune, je n'ai pas joué les manteaux dix ans sans apprendre mon affaire.

— Et vous croyez qu'elle finira par vous aimer... j'entends... là... d'amour?

— D'amour. *Mi amerà, mia sarà,* roucoula le mourant avec le sourire d'un homme sûr de son fait, et en jetant nonchalamment une jambe sur l'autre.

Le beau-père aspira coup sur coup une demi-douzaine de bouffées.

— Je le souhaite de toute mon âme, mais je veux être destitué si je comprends rien à votre système de séduction. Prenez-y garde, Athénaïs est fine comme l'ambre.

— Mon cher beau-père, je ne me figure pas que les femmes aient été la grande étude de votre vie.

— J'ai toujours été leur adorateur très-fervent, mais...

— Écoutez-moi. Pour les connaître, il faut en avoir tué au moins une et créé une autre, moralement, bien entendu. — J'en ai tué quelques-unes, continua M. d'Aubarède avec une fatuité digne de la régence ; Athénaïs sera ma création. Vous verrez dans un an. Je vais vous dire le secret de toute politique galante. Le cœur féminin a plusieurs portes ; mais la jeunesse seule entre par la grande. Quand on a perdu le droit de s'y présenter, il faut savoir se rendre justice et frapper aux autres. Une fois dans l'église, qu'importe qu'on soit arrivé par le grand parvis ou par quelque porte latérale ? le tout est d'entrer. Quatre-vingt-dix-neuf individus sur cent ne comprennent pas cela et se cassent le nez à la porte fermée au lieu de chercher celle qu'ils pourraient se faire ouvrir. Qu'est l'expérience ? la science des chemins de traverse et des escaliers dérobés. Si j'avais suivi le pont aux ânes, comme ont fait tous les niais qui ont voulu avant moi épouser votre fille, j'aurais été éconduit comme eux. Au lieu de cela, je me suis enterré comme la taupe ou comme le mi-

neur, et un beau jour vous me verrez au cœur de la place. Aujourd'hui mari, et bientôt amant; et, pardieu ! beau-père, on vous fera grand-père.

Monricher secoua la tête à plusieurs reprises d'un air qui n'annonçait pas une confiance parfaite dans les promesses de son gendre.

— Dieu le veuille ! dit-il; mais, attention au commandement. Voici votre femme.

Par une des fenêtres du kiosque, on apercevait en effet Athénaïs traversant une petite pelouse au milieu du jardin. Un changement soudain eut lieu dans la contenance et dans la physionomie de son mari; ses yeux brillants, tandis qu'il parlait, se voilèrent, son dos se voûta, tout son corps s'affaissa sur le fauteuil, et il jeta vivement son cigare après l'avoir éteint entre le pouce et l'index, sans s'inquiéter de la brûlure.

— Surtout ne lui dites jamais que je fume, dit-il à son beau-père en souriant.

— Saperlotte, vous la gâtez, répondit Monricher, elle n'est pas si bégueule. Il y a longtemps que je l'ai habituée à l'odeur du tabac.

— Je suis trop vieux pour me permettre un défaut de sous-lieutenant, et puis je connais les femmes; le tabac paternel, passe; mais celui du mari... abomination de la désolation ! Je sais deux ménages où la pipe conjugale a mis le feu au contrat.

Madame d'Aubarède entra dans le kiosque, un sourire

gracieux sur les lèvres, et d'un pas aussi léger que le sautillement d'une fauvette. Elle portait sur un bras une redingote de soie grise qu'elle déploya aussitôt.

— Il commence à faire un peu frais, dit-elle à son mari, voici votre robe de chambre.

Le vieillard fit un effort pour se lever, et présenta successivement ses deux bras avec une docilité qui semblait un plaisir. Quand il se fut laissé envelopper dans le vêtement ample et ouaté, il retomba pesamment sur son siége et prit dans ses deux mains celles de son attentif et charmant valet de chambre.

— Merci, mon enfant, dit-il en la regardant avec tendresse. Tu as mis un chapeau ; est-ce que tu sors ?

— Je vais voir la petite fille du jardinier qui est malade, répondit Athénaïs en baissant la tête. Son mari profita de ce mouvement pour déposer sur son front un baiser qu'elle reçut sans essayer de s'y soustraire.

— Va, lui dit-il doucement, les anges doivent être à tous ceux qui souffrent, à l'enfant comme au vieillard.

— Surtout ne tardez pas à rentrer, dit la jeune femme; le serein commence à tomber. Papa, c'est vous qui êtes le plus raisonnable, je vous recommande mon mari.

Elle fit aux deux hommes un gentil salut de la tête et de la main, et sortit du kiosque aussi rapidement qu'elle y était entrée. Dès qu'elle eut le dos tourné, elle porta la main à son front, qu'elle essuya à plusieurs reprises, comme pour effacer le baiser de son mari qui, pendant

ce temps, la suivait d'un regard plein de reconnaissance, de tendresse et de bénédiction. Après être sortie du jardin par une petite porte cachée derrière une charmille, elle se trouva dans une ruelle qui menait directement au bord de la Seine. Elle la suivit et côtoya ensuite pendant quelque temps la rivière, dans la direction de Neuilly. Elle venait de perdre de vue le toit italien de sa maison et la coupole vernissée du petit kiosque, lorsqu'elle entra dans un étroit chemin bordé de noyers qui serpentait dans un de ces terrains à culture variée, si communs dans les environs de Paris. Plusieurs sentiers ombragés s'entre-croisaient en tous sens dans cette marqueterie potagère où l'on voyait des carrés d'asperges sous la garde d'une haie de groseilliers, et des massifs de roses enclavés dans des parallélogrammes de pois ramés ou de pommes de terre. La jeune femme avait sans doute le fil du labyrinthe de plus en plus encaissé et feuillu où elle s'était engagée, car elle changea plusieurs fois de chemin sans que le ralentissement de son pas trahît la moindre hésitation. A une espèce de rond-point formé par l'intersection de l'allée qu'elle suivait alors et d'une tranchée ambiguë, ravin par la sécheresse et ruisseau par la pluie, elle s'arrêta. Un jeune homme assis au revers de ce fossé, sur un tronc d'arbre nouvellement abattu, se leva vivement à son approche et vint au-devant d'elle.

— Il y a une heure que je vous attends, lui dit-il avec un accent de reproche.

— Gaston, ne me grondez pas, répondit Athénaïs toute rose et haletante de la rapidité de sa marche, mon père est ici, et vous savez qu'il dîne longuement. J'ai cru que nous ne sortirions jamais de table.

— Il y a deux heures que vous êtes à votre piano, reprit son cousin avec cette exagération illogique que cause la mauvaise humeur.

— Vous êtes encore venu près de la maison ! Quelle imprudence ! Ne serez-vous jamais raisonnable ?

Moitié boudant, moitié souriant, Villars lui prit le bras et voulut le passer sous le sien; mais madame d'Aubarède, se dérobant par un mouvement d'oiseau, décrivit un demi-cercle et se trouva de l'autre côté de lui.

— Voici le vôtre, dit-elle en lui présentant le bras gauche.

— Toujours ce partage ! grommela Gaston entre ses dents, d'un ton bourru.

— Le droit est mon bras de sœur de charité, reprit Athénaïs avec une onction qui n'était pas exempte d'emphase; êtes-vous jaloux d'un devoir que j'accomplis ? M. d'Aubarède a été très-mal aujourd'hui.

Ils marchèrent quelque temps en silence dans le sentier, de ce pas plein d'ensemble et d'harmonieuse intelligence que les amants apprennent un peu plus vite que les soldats. Gaston, qui paraissait singulièrement préoccupé, reprit le premier la parole avec l'accent de brusquerie qui avait jusqu'alors accentué son langage.

— Votre mari a-t-il bu depuis hier la fiole de Cagliostro, ou s'est-il fait bouillir dans la chaudière de Médée ?

— Gaston ! interrompit Athénaïs en retirant son bras ; quelle odieuse légèreté en parlant d'un vieillard, d'un mourant peut-être !

— Votre mari a-t-il un frère beaucoup plus jeune que lui, ou un fils ? reprit le jeune homme en la regardant fixement.

— Ni l'un ni l'autre, répondit madame d'Aubarède d'un air étonné ; pourquoi cela ?

— Si ce n'est pas votre mari que j'ai vu hier sur le boulevard Poissonnière, marchant aussi droit et plus vite que moi, c'est quelque suppôt de Satan qui lui aura volé sa figure. Au moment où je m'approchais, il est monté dans un cabriolet de place et m'a échappé... N'est-il pas allé hier à Paris ?

— C'est vrai ; il était obligé de voir son banquier ; mais il était si faible, que j'ai fait mettre plusieurs oreillers dans la voiture, et que Jean y est monté près de lui ; je craignais qu'il n'eût une faiblesse en route. Comment auriez-vous pu le voir à pied ?

— Alors je crois au diable et à la sorcellerie du docteur Faust, dit Gaston en fauchant avec sa canne les branches basses d'un noyer sous lequel passaient les deux amants.

— Ne dites pas ces vilains mots, reprit la jeune

femme; on trouve souvent de ces ressemblances extraordinaires; moi-même, à l'époque de mon mariage, j'ai été frappée de celle de M. d'Aubarède avec cet étranger dont je vous ai parlé. C'est peut-être lui que vous avez rencontré. Plût à Dieu que vous eussiez vu, en effet, mon mari marchant comme un jeune homme !

Athénaïs poussa un petit soupir qu'il ne tint qu'à son cousin de prendre pour un accent d'inquiétude et de tendresse conjugale, et qui changea subitement le cours de ses idées.

— Il est donc plus mal ? dit-il en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être trop bien entendu.

— Bien mal ! répondit au bout d'un instant Athénaïs d'une voix émue. — Et avec cela, si bon pour moi ! si reconnaissant de mes soins ! si résigné !...

— Tout le monde a besoin de résignation, reprit Villars avec une sorte de gravité douce et compatissante; vous-même, ma bonne Athénaïs, bientôt peut-être.... plus tôt que vous ne croyez.... j'ai vu aujourd'hui le médecin.

— Ah ! fit madame d'Aubarède en relevant subitement la tête et en le regardant avec des yeux où étincelait un singulier mélange de dépit, de mécontentement et de curiosité..... Et vous l'avez interrogé ? quelle indiscrétion ! quelle inconvenance ! Et que vous a-t-il dit ? poursuivit-elle d'un ton plus bas.

Gaston prit dans sa main le bras de sa cousine par un

geste familier aux consolateurs, et le pressa quelque temps en silence.

— Une lampe qui s'éteint ! dit-il ensuite d'une voix appropriée à ces paroles lugubres.... Voilà la sentence du docteur. Il paraît que les fins d'automne sont redoutables pour ces maladies de poitrine.... la chute des feuilles....

Il n'acheva pas, soit qu'il voulût ménager la sensibilité de sa cousine en n'insistant pas plus explicitement sur un sujet si triste, soit qu'il éprouvât quelque pudeur des pensées couleur de rose qui fourmillaient dans son cœur malgré le deuil de son langage. Par un mouvement qu'elle ne put réprimer, Athénaïs, à ces mots : chute des feuilles ! leva les yeux vers les arbres qui bordaient le chemin ; un petit vent frais courait en frémissant à travers leurs cimes rougies çà et là par les premières haleines de la saison meurtrière. A chaque instant, quelques feuilles déjà mortes sur leurs branches s'en détachaient et tombaient lentement en tournoyant sur elles-mêmes. A cette vue, la jeune femme rougit et baissa la tête comme si elle eût été honteuse du sentiment qui la lui avait fait lever. Les deux amants observèrent pendant quelque temps un silence grave et presque religieux ; le même instinct de délicatesse, ou peut-être d'hypocrisie, leur disait sans doute quelle inconvenance inhumaine serait dans un moment pareil une seule réflexion ou un seul mot de tendresse, en songeant à

cette tombe près de s'ouvrir; ils se trouvèrent embarrassés et presque interdits en face l'un de l'autre. Sans se parler, ils se comprenaient trop bien pour que le plaisir de leur tête-à-tête ne fût pas insensiblement corrompu par cette honte mutuelle d'une complicité inavouée. Madame d'Aubarède, surtout, finit par trouver intolérable le supplice de rougir devant celui qu'elle aimait, et par éprouver un besoin de le quitter aussi vif que l'avait été son empressement à venir le trouver. Gaston, embarrassé d'un silence de plus en plus pénible et cherchant vainement une phrase banale pour renouer la conversation, serra doucement contre sa poitrine le bras d'Athénaïs, geste fort en usage parmi les amants dont l'éloquence tarit. Quelle que fût la discrétion et l'innocence de cette muette expression de tendresse, la jeune femme en fut choquée; tant une conscience inquiète rend le cœur effarouchable. Elle dégagea son bras avec une sorte d'impatience.

— Adieu, dit-elle, on a peut-être besoin de moi.

Une femme appelle toujours son amant *il* et son mari *on*. Sans attendre la réponse de Villars, un peu surpris de ce brusque adieu, madame d'Aubarède s'éloigna d'un pas dont la rapidité ne l'empêchait pas d'éviter avec une crainte superstitieuse les feuilles mortes qui partout tachetaient les sentiers. Quelques instants après, et plus que jamais attentive et dévouée, elle était assise à côté de la chaise longue du soi-disant moribond.

L'usage qui fait du mot de femme le synonyme de celui de délicatesse, n'est pas seulement une de ces galanteries avec lesquelles le sexe fort entortille les chaînes de son esclave, c'est une justice rendue à une incontestable qualité. La nature, en gantant les mains des jeunes filles choisies d'une peau plus douce et plus blanche que celle des mitaines de Boivin, enveloppe aussi leur âme d'une hermine qu'un contact trop rude effarouche, et qui se désole d'une tache plus que d'un accroc. Cette pudibonde mignardise donne à la vertu en cornette un charme dont sont privées les actions les plus méritantes des hommes; mais c'est surtout aux choses d'une honnêteté douteuse qu'elle applique un fard imposant. En apprenant la dissolution probable de son mariage, Athénaïs sentit son âme, bondissant vers la liberté prochaine, subitement emmaillottée par la plus subtile de toutes les hypocrisies. Au moment de perdre son mari, elle voulut se persuader qu'elle l'aimait, et blanchir ainsi sa conscience de tous les péchés véniels qu'elle pouvait avoir commis contre son devoir. Les regrets d'une veuve affligée lui semblèrent préférables aux remords d'une épouse ingrate. Puis rien n'encourage aux belles actions comme la brièveté de l'épreuve à subir; tout soldat ne trouve-t-il pas de la patience pour une faction d'un quart d'heure?

La jeune femme se pénétra si vivement de son rôle d'Artémise qu'elle finit par s'abuser elle-même. Il est

dans l'hypocrisie un degré de raffinement qui touche pour ainsi dire à la vérité. A la longue, presque tous les menteurs croient à leurs mensonges. C'étaient des soupirs véritables qui s'échappaient du sein d'Athénaïs à la vue du déclin rapide de son mari; des larmes humectaient ses paupières quand quelques-uns de ces mots tristement prophétiques, familiers aux mourants, venaient émouvoir les sources de sa sensibilité conjugale, et ses soins étaient alors si vigilants, ses paroles si affectueuses, son dévouement enfin offrait un caractère si tendre et si consolateur, que, malgré la sagacité que donne l'esprit et que double l'expérience, le vieillard à son tour y fut trompé. D'ailleurs, le désir conduit à la croyance. Quel cœur a jamais repoussé par un scepticisme inflexible la pensée du bonheur? Par une illusion trop séduisante pour être longtemps combattue, M. d'Aubarède se persuada que l'heure qu'il avait prédite à son beau-père était enfin sonnée; sa femme pleurait, il se crut aimé.

L'art semblait de plus en plus inhabile contre les progrès de la maladie, et tout présageait un dénoûment fatal. Un jour, Athénaïs vit sortir de l'appartement de son mari un personnage vêtu de noir de la tête aux pieds, qui lui adressa en passant un salut grave et silencieux. C'était un notaire, cet être à la fois si positif et si dramatique, qui lie le médecin au confesseur et complète avec eux un trio presque aussi funèbre que celui des Parques. Quelques moments après, un domestique vint prévenir la

jeune femme, singulièrement émue de cet incident, que M. d'Aubarède désirait lui parler.

Dans une chambre à laquelle une tenture de couleur sombre et des rideaux de fenêtre soigneusement fermés donnaient l'aspect d'une chapelle ardente dont on n'a pas encore allumé les cierges, à l'angle d'une cheminée où brûlait un grand feu, malgré la douceur de la température, le vieillard était assis tristement sur un fauteuil garni d'autant d'oreillers que celui d'Argante. Il voulut se lever en apercevant sa femme; mais, après un effort inutile, il s'affaissa sur le siége où il semblait être cloué par sa faiblesse. Un sourire de résignation parut sur son visage, et trahit la mélancolie que lui faisait sans doute éprouver cette débilité de funeste augure. Athénaïs, marchant sur la pointe des pieds, précaution que le tapis rendait superflue, vint s'asseoir sur une chauffeuse auprès du malade, prit une de ses mains qui pendait le long du fauteuil, et la lui replaça sur les genoux après l'avoir serrée doucement; puis elle se releva pour arranger avec un soin scrupuleux les oreillers, dont l'ordonnance ne satisfaisait pas sa sollicitude. Le vieux mari reçut ces soins en silence, lui fit signe de se rasseoir, et lui dit d'une voix faible : — J'ai voulu te parler, Athénaïs, et maintenant j'hésite. Ton attachement et ta sensibilité me sont si connus que je redoute une conversation dont le sujet pourrait t'attrister. Cependant cet entretien est nécessaire; dans ma position, on ne doit

rien remettre au lendemain. As-tu vu M. Brumoy?

C'était le nom du notaire. Cette interrogation imprévue frappa madame d'Aubarède avec la précision d'un coup porté au défaut de la cuirasse. Sans se rendre compte bien clairement du sentiment qui soudain fit affluer le sang à ses joues, la jeune femme baissa les yeux et mentit: — Non, répondit-elle; est-il venu vous voir?

— Il a bien fallu le faire appeler.

— Vous voulez toujours acheter la maison de la rue Caumartin? reprit Athénaïs en essayant de regarder son mari d'un air calme.

Le vieillard hocha la tête à plusieurs reprises.

— La maison que j'habiterai bientôt ne me coûtera pas aussi cher que celle-là. Écoute-moi, ma chère enfant; le moment est venu de faire preuve de résignation. C'est pour toi que je parle, car mon parti est pris depuis longtemps. Je ne me fais aucune illusion; je sais que ma position est désespérée. Allons, du courage! ne pleure pas. J'ai voulu connaître la vérité sur mon état, et le médecin ne me l'a pas cachée.

— Non! il se trompe; n'avez-vous pas dit vous-même que vous alliez mieux depuis quelques jours? dit Athénaïs, qui d'une main serrait celle de son mari, et de l'autre essuyait ses yeux.

— Laisse-moi achever, reprit le malade, et épargne-moi. Ton affliction épuise les forces qui me restent. J'ai fait venir Brumoy pour mettre ordre à mes affaires et

lui dicter mes dernières volontés. Je n'ai pas d'héritier direct, continua-t-il en poussant un soupir; je puis disposer comme bon me semble de ma fortune qui d'ailleurs est bien à moi, puisque c'est moi qui l'ai faite. A qui aurais-je pu laisser ce gage de mon souvenir et de ma tendresse, si ce n'est à toi, mon Athénaïs, si bonne, si dévouée; à toi qui n'as pas dédaigné d'être l'ange gardien d'un pauvre vieillard?

— Ah! Monsieur... mon ami!... s'écria la jeune femme avec émotion, et s'inclinant sur la main que lui présentait son mari, elle y déposa en même temps un baiser et une larme.

En entendant cette épithète qu'Athénaïs lui donnait pour la première fois, M. d'Aubarède tressaillit, et ses yeux s'animèrent; à son tour, il se baissa vers la tête gracieuse penchée sur ses genoux; peut-être éprouva-t-il la tentation d'effleurer d'une caresse ces cheveux bruns et parfumés, dont cette attitude livrait à ses regards les torsades roulées en diadème; mais il eut le courage de se contraindre, et quand sa femme releva la tête, il avait repris sa physionomie de moribond.

— Ne me parlez pas ainsi, dit-elle; vous vivrez longtemps encore; et il m'est si doux de me consacrer à votre bonheur!

— Le bonheur! toi seule pourrais me le donner; et alors n'ai-je pas raison de mourir?

—Que dites-vous? s'écria-t-elle troublée par ces paroles.

— Je suis un insensé, répondit-il d'une voix mélancolique. Quand on souffre, il y a de la faiblesse à se plaindre; mais pardonne-moi, il me reste si peu de temps à souffrir! pardonne-moi de manquer en ce moment de résignation à un malheur que tu ne peux comprendre.

— Quel malheur?

— Le plus grand de tous, un cœur jeune et des cheveux blancs!

Au lieu de répondre, Athénaïs rougit. Pendant un instant son mari la contempla, en scrutant les plus fugitives expressions de sa physionomie; puis il reprit d'une voix dont les inflexions pénétrantes et onctueuses semblaient ne plus appartenir à l'organe cassé de la vieillesse :

— Chère enfant, va : la tombe sera moins douloureuse, moins humiliante que cet arrêt auquel je me suis soumis, dont je ne me suis jamais plaint, malgré sa dureté, et qui a créé pour moi l'isolement dans le mariage. Pourquoi regretterais-je la vie? Je ne suis pas aimé!

Madame d'Aubarède éprouva une sensation comparable à celle que cause l'importunité d'un créancier dont on reconnaît le droit sans vouloir acquitter la dette. Son regard aigre-doux présageait une réponse peu sympathique; mais elle vit son mari si pâle, si triste, si débile, qu'elle eut un remords anticipé à l'idée de lui causer la moindre peine. Malgré la jeunesse de son langage, il était ployé en deux sur son fauteuil, et ses paroles dignes de

Céladon semblaient sortir des lèvres de saint Jérôme, tel que l'a peint le Dominiquin.

— Mais je vous aime, dit la jeune femme, qui par compassion laissa tomber cet aveu comme on jette des fleurs sur une tombe.

— Oui, vous m'aimez, répondit-il en souriant avec amertume ; la sœur de charité aime aussi le malade à qui elle s'est dévouée ; mais cet attachement ce n'est que de la vertu.

— J'ai pour vous l'amour qu'une fille a pour son père, reprit-elle doucement.

— Quand le cœur a tout donné, il devient exigeant, injuste peut-être ; une demi-tendresse semble plus cruelle à la passion extrême que l'indifférence ou l'ingratitude.

La physionomie de M. d'Aubarède exprimait si douloureusement toutes les pensées de désenchantement qui doivent navrer l'homme dont l'âme seule est restée jeune, qu'Athénaïs se sentit émue, et éprouva je ne sais quel besoin de le consoler. Quelle femme d'ailleurs eût été assez cruelle pour torturer ce pauvre vieillard un jour de testament ?

— Vous m'aimez donc comme une fille aime son père? reprit-il, en articulant chaque mot avec un accent de dérision sans espoir.

Elle hésita et baissa les yeux.

— Comme une épouse, dit-elle enfin d'une voix à peine intelligible.

Le regard du malade brilla soudain de cette ardeur étrange qui l'enflammait souvent lorsqu'il n'était plus observé par sa femme ; ses bras enveloppant les épaules d'Athénaïs l'attirèrent doucement, et ses lèvres entr'ouvertes par un sourire de triomphe hasardèrent un baiser d'homme plutôt que de vieillard, tandis que la jeune femme restait immobile dans une attitude pudiquement soumise. On eût dit d'Agar docile à l'amour d'Abraham.

En ce moment, un fracas de piano auquel se mêlaient les roulades désordonnées d'une jolie voix de ténor, troubla le tête-à-tête conjugal. A ce bruit, Athénaïs s'arracha des bras de son mari avec la honte qu'éprouve une jeune fille surprise au milieu de son premier rendez-vous.

— C'est ton cousin, va le recevoir, dit M. d'Aubarède, à qui ses yeux étincelants malgré lui, et ses joues empourprées sous leur réseau de rides jaunâtres, donnaient l'aspect le plus extraordinaire qu'ait jamais offert un poursuivant d'amour.

J'ai besoin de quelque repos, continua-t-il ; tu reviendras à quatre heures, n'est-ce pas, chère Athénaïs ?

— Dès que je me serai débarrassée de sa visite, répondit-elle, en se disposant à sortir.

Il l'arrêta en lui pressant la main, et d'un ton doucereux qui faisait un singulier contraste avec son âge :

— Pourquoi ne m'appelez-vous jamais par mon nom ? soupira-t-il.

— Vous voulez que je vous dise Ferdinand, répondit-

elle en laissant tomber sur lui un regard qui semblait accepter la lettre de change tirée par le testament du mourant sur la reconnaissance de l'épouse.

Assis au piano du salon, Villars continuait ses arpéges et ses fioritures avec la verve imperturbable d'un homme qui rirait au besoin de la fin du monde. Depuis le mariage de sa cousine, son caractère naturellement prodigue et imprévoyant avait subi une transformation de plus en plus prononcée; les idées de calcul qu'elle avait semées dans son âme pour lui arracher son consentement, avaient insensiblement trouvé ce limon que recèlent les ames les plus généreuses, et dans cette lie du cœur elles avaient germé au delà de toute espérance. Peu à peu le jeune homme s'était apprivoisé à la pensée d'abord honteuse et timorée de la survivance du vieillard; puis il s'était enhardi à se regarder comme son légitime héritier, et alors son imagination, subjuguée par la fascination de ses soixante mille livres de rente en expectative, avait saisi cette truelle des châteaux en Espagne, qui devrait figurer au blason de tous les collatéraux. Au milieu de méditations essentiellement positives et spéculatrices, l'exaltation la plus romanesque s'attiédit et doit infailliblement s'éteindre. Par une conséquence naturelle de la position qu'avaient acceptée les deux amants, Gaston avait senti confusément son amour se compliquer des préoccupations de la fortune qu'il espérait de son sacrifice. L'image d'Athénaïs encadrée de diamants avait donc un peu pâli

dans cette éblouissante bordure. La jeune femme s'était créé une rivale, la plus redoutable de toutes, sa propre fortune; et à la fin, si Gaston eût été obligé de faire un choix, peut-être à son tour eût-il ployé le genou devant l'idole dorée, tant étaient loin déjà ces jours où il provoquait le sourire railleur de sa maîtresse par cette noble niaiserie : une chaumière avec toi! Depuis quelque temps, Villars s'était pris pour les biens de M. d'Aubarède d'une affection qui faisait grand tort dans son esprit à l'amour sous le chaume; il passait régulièrement tous les jours dans la rue Joubert, où le vieillard avait une maison, pour le seul plaisir de regarder la façade; l'appartement du premier lui convenait; à Neuilly, son imagination de successeur bouleversait à chaque visite les jardins, ou édifiait quelque pavillon dont il avait le plan tout prêt; en ce moment il jouait à *son* piano avec des doigts de propriétaire qui avaient le droit de briser les touches si tel était leur bon plaisir.

— Vous n'avez donc pas d'âme? lui dit tout à coup Athénaïs qui, au milieu de ce vacarme musical, était entrée dans le salon sans qu'il l'eût entendue venir.

— *Gia viene l'oro, gia vien l'argento,* répondit le jeune homme.

— Gaston! fit-elle d'un ton impérieux, vous ignorez donc dans quel état se trouve M. d'Aubarède?

— Si fait, j'ai vu Brumoy : si je chante, c'est par convenance; il faut être gai chez les malades.

— Et vous avez interrogé le notaire ? qu'aura-t-il pensé?

— Je l'ai rencontré en venant, et c'est lui qui m'a parlé le premier. Vous serez riche, continua le cousin avec une mélancolie un peu diplomatique, trop riche pour que je ne sois pas inquiet. Au milieu des hommages qui vont vous entourer, n'oublierez-vous pas celui qui vous aime?

La jeune femme fit deux pas en arrière et se posa dans une attitude que Diane ou Minerve n'eussent pas désavouée.

— Mon mari se meurt, dit-elle, et sans être coupable je ne puis plus entendre votre langage. Le malheur dont je suis menacée me dicte ma conduite. Aucun sentiment étranger, quelque justifiable qu'il puisse être, ne doit me distraire de mes devoirs d'épouse. Gaston, nous ne nous verrons plus...

Villars, tout étourdi de cette déclaration, ouvrit de grands yeux sans répondre.

— Tant que j'aurai des devoirs à remplir, dit madame d'Aubarède en achevant sa phrase.

— A la bonne heure! pensa l'amant rassuré par cette conclusion; puis, entraîné par l'ascendant de la vertu, il se leva avec une sorte d'exaltation.

— Athénaïs, s'écria-t-il, vous êtes une noble femme! Quelque cruel que soit pour moi le sacrifice que vous m'imposez, je me montrerai digne de vous: j'obéirai. Vos scrupules sont inspirés par des sentiments trop purs pour que je ne les respecte pas; je ne me pardonnerais jamais

de vous causer l'ombre d'un remords. Oui, je vous laisserai tout entière à votre pieux devoir, et mon amour s'agenouillera devant la porte de ce douloureux sanctuaire dont vous êtes l'ange.

— Bien, mon ami, répondit-elle; vous verrez qu'il est doux d'être en paix avec soi-même. Malgré l'innocence de nos entrevues, si vous saviez combien de fois je me les suis reprochées! car enfin c'était le tromper, et il est si bon pour moi.

— Oh! parfait, admirable! Brumoy m'a raconté les détails les plus attendrissants.

— Avec quelle joie je renoncerais à cette fortune pour conserver mon second père! Si l'affection que je lui ai vouée n'égalait pas son attachement pour moi, n'est-il pas vrai, Gaston, je serais la plus ingrate des femmes?

— Oui, aimez-le ce respectable vieillard, il le mérite si bien! soyez la consolation et le charme de ses derniers jours; qu'il s'endorme doucement, bercé par votre tendresse filiale. Je dois l'avouer, je l'ai haï longtemps, mais sa conduite admirable désarmerait la haine la plus invétérée; maintenant je voudrais être votre frère pour avoir le droit de partager votre dévouement.

La voix de Gaston était émue; des larmes roulaient dans les yeux d'Athénaïs; l'espèce d'oraison funèbre qu'ils débitaient par répons alternatifs, avait excité en eux la plus généreuse émulation de sensibilité; et si le vieux mari eût assisté à cet embaumement anticipé, sans doute il eût

été consolé de sa mort. Après le départ de son cousin, qui t'était éloigné de l'air d'un homme qui prévoit un deuil dans la huitaine, et se compose un maintien et une physionomie convenables, madame d'Aubarède resta seule assise dans le salon, le front dans sa main et la pensée perdue en un chaos dont l'analyse exigerait un volume, mais dont l'ensemble pouvait se formuler par le seul mot veuvage! La nuit commençait, lorsqu'un domestique vint l'arracher à sa rêverie en lui disant que son mari désirait lui parler; son imagination avait tellement anticipé sur l'avenir depuis quelques heures, qu'au nom de son mari, elle crut entendre parler d'un revenant etfrissonna de la tête aux pieds.

— Monsieur est chez Madame, dit le domestique d'un ton mystérieux.

— Chez moi! répéta la jeune femme surprise et presque effrayée d'un incident fort naturel en apparence, mais qui en réalité ne s'était pas encore présenté depuis son mariage dont il semblait menacer la clause secrète. Appelant à son aide le courage qui lui était nécessaire, soit qu'elle voulût maintenir son droit ou l'abdiquer, elle entra dans sa chambre que ses yeux parcoururent avec inquiétude. Un homme était debout devant une des fenêtres; il tournait le dos à la porte et Athénaïs ne vit pas d'abord son visage; mais sa tournure que faisait valoir un habit d'une élégance presque prétentieuse, avait quelque chose de mince ou plutôt de pincé qui annonçait la jeunesse; au bruit

que fit la porte, il se retourna lentement, et madame d'Aubarède resta pétrifiée sur le seuil. Son mari était devant elle, non plus moribond comme elle l'avait vu le matin, mais rajeuni de vingt ans, la tête haute, le jarret tendu, l'œil brillant, le sourire sur les lèvres, sans perruque et presque sans rides, paré en un mot de tous les avantages qu'un homme d'un âge mûr, mais encore vert, peut devoir à une excellente santé et à une science approfondie de la toilette. Malgré sa stupeur, un seul regard suffit à la jeune femme pour lui faire reconnaître le poursuivant inconnu qui se trouvait en tous lieux sur ses pas, quelque temps avant son mariage.

— Chère Athénaïs ! s'écria cet étrange personnage en se jetant à genoux avec l'aisance d'un jeune premier habitué à plier le jarret devant Chimène ou Rosine.

L'émotion de madame d'Aubarède lui causa un accès de vertige; elle vit tous les objets renfermés dans la chambre exécutant autour d'elle une sorte de ronde conduite par cet individu diabolique qu'elle apercevait vaguement à ses genoux; à la fin, ne pouvant plus se soutenir, elle se laissa tomber sur un fauteuil à côté d'elle.

— Athénaïs, répétait son mari de l'accent le plus pathétique, reviens à toi; dis-moi que tu me pardonnes le stratagème dont je me suis servi pour conquérir ta tendresse; un mot, je t'en supplie; parle-moi comme tu me parlais ce matin; dis que tu m'aimeras toujours. Si la pas-

sion la plus vraie, la plus ardente est digne d'éveiller quelque sympathie, qui mieux que moi...

— Quel âge avez-vous donc? dit tout à coup la jeune femme, en lui décochant en dessous un long regard, sournois comme l'est un coup de seconde.

— Le cœur n'a pas d'âge, répondit M. d'Aubarède dont l'éloquence fut un moment glacée par cette question menaçante; mais il maîtrisa presque aussitôt son embarras, car l'intelligence dramatique qu'avait développée en lui son premier état, lui montra le danger qu'il y aurait à rester court au milieu d'une scène capitale et la nécessité d'enlever la victoire en brûlant les planches.

— Athénaïs! ma vie! mon ange! mon âme! reprit-il avec une impétuosité de débit, une véhémence d'accent et une plénitude d'organe qui présageaient une suite interminable à ce commencement de litanies amoureuses.

— Mais quel âge avez-vous? dit la jeune femme en l'interrompant une seconde fois.

Au ton d'impatience de ces paroles, l'ex-vieillard comprit qu'il fallait répondre bien ou mal.

— Si je ne connaissais pas ton cœur, dit-il après avoir encore hésité un instant; si je n'avais pas éprouvé la maturité de ta raison, si je ne savais pas combien peu tu partages les sentiments frivoles qui gâtent souvent les bonnes qualités des jeunes femmes, je craindrais de te paraître encore un peu vieux; mais quelques années de plus ou de moins ne sont pas un malheur fort grave quand

la santé répond à la violence des sentiments. On n'a jamais que l'âge qu'on veut avoir, et depuis que je t'aime, il me semble que j'ai vingt ans et non cinquante.

— Cinquante ans! fit Athénaïs.

— Pas encore, reprit M. d'Aubarède, qui eût pu sans mentir ajouter une demi-douzaine d'années; et mon âme est restée si jeune, si ardente...

Il voulut se lever pour continuer sa période, car il savait que l'agenouillement est une de ces choses utiles en elles-mêmes, dont il ne faut pas abuser; mais, tandis que la grâce de sa transition se trouvait légèrement compromise par le retard qu'apportait le jarret un peu rétif de l'homme entre deux âges, Athénaïs, avec la promptitude de la pensée, s'élança hors de la chambre dont elle ferma la porte, courut à travers l'appartement jusqu'au vestibule, et sortit de la maison avant que personne se fût aperçu de sa fuite. Malgré la nuit qui approchait, elle poursuivit sa course jusqu'au pont de Neuilly et monta dans une voiture; une heure après, elle était à Paris, rue de Provence, et entrait pour la première fois dans la maison où demeurait son cousin.

En rentrant chez lui, Gaston s'était assis à son piano, car les événements accomplis pendant la journée, et peut-être ceux qu'il prévoyait, lui avaient causé une de ces excitations nerveuses qui veulent de l'action et du bruit. Au milieu d'une improvisation qui avait déjà coûté une demi-douzaine de cordes au clavier, il tressaillit sur son

tabouret au bruit de la sonnette, dont la voix grêle retentit tout à coup, aussi brusque et aussi impérieuse que le tam-tam dans *la Vestale*. Lorsqu'il eut ouvert la porte, la surprise que lui avait causée cette interruption inattendue se changea en un ébahissement profond à la vue de sa cousine, tête nue, sans châle sur les épaules, et portant sur son visage les traces d'une agitation extraordinaire. Sans dire un mot, Athénaïs se précipita dans la chambre et tomba sur la première chaise qui s'offrit à elle.

— Qu'est-il donc arrivé ? s'écria Gaston, qui, en remarquant l'espèce d'égarement de la jeune femme, les rapides bondissements de sa poitrine et la contraction de ses lèvres que la parole semblait avoir abandonnées, la crut folle ou veuve. A la fin, elle ouvrit ses yeux de toute leur grandeur et fit un effort violent.

— Cinquante ans ! dit-elle.

— Cinquante !... soixante mille livres de rente ! reprit Villars, qui, comme cela arrive souvent, ne répondait pas à ce qu'il entendait, mais bien à la pensée dont il était occupé depuis longtemps.

Madame d'Aubarède s'élança de sa chaise.

— Cinquante ans ! s'écria-t-elle de nouveau d'une voix éclatante.

La brusquerie de son mouvement, cette exclamation semblable à un cri accrurent l'étonnement inquiet du jeune homme ; pensant que sa cousine, par quelque cause inconnue, était en proie à un paroxysme nerveux qui

pouvait n'être pas sans danger, il l'enleva dans ses bras sans qu'elle fît de résistance et l'assit dans un grand fauteuil à la Voltaire; puis, avec la précipitation et la gaucherie ordinaires en pareil embarras, il lui fit respirer un petit flacon d'huile antique qu'il prit pour du vinaigre anglais, et, après avoir brisé un sucrier sur le parquet, il finit par lui apporter un verre d'eau dans lequel, au lieu de fleur d'orange, il avait versé une fiole d'essence de vétiver. Ce breuvage eut un succès que n'eût pas obtenu peut-être une potion plus conforme aux lois de l'art médical; madame d'Aubarède, écartant vivement le calice amer que lui présentait son cousin, se leva de nouveau, et avec une énergie lucide qui annonçait le retour de l'intelligence dans toute sa plénitude :

— Mais vous ne comprenez donc rien! s'écria-t-elle, je vous dis qu'il a cinquante ans. C'est une trahison infernale; il m'a trompée, et sans doute mon père est son complice. Gaston, j'en deviendrai folle si vous ne me sauvez pas. Réponds-moi donc, dis-moi que tu me sauveras, et comprends ce que je te dis. Il n'est plus vieux, entends-tu. Il n'a plus de perruque, plus de rides, il se tient droit en marchant; à chaque seconde il semble rajeunir, il est horrible...

— Qui? Mais de qui parlez-vous? demanda Gaston, qui, à chaque parole, ouvrait de plus grands yeux

— De lui, en est-il deux au monde? dit Athénaïs en se tordant les mains.

— Ton mari ?

— Ah ! ne dis pas mon mari ; il ne l'est pas, il ne *le* sera jamais. Il y a des juges, je ferai casser ce mariage ; la loi ne peut vouloir qu'une femme soit ainsi victime d'un infâme complot. Si cela devait être, vois-tu, je me tuerais aujourd'hui. Ils casseront mon mariage, n'est-ce pas ?

Gaston, qui, à travers ces phrases incohérentes, avait enfin deviné la vérité, se promenait à grands pas dans la chambre, comme tourne dans sa cage un loup de mauvaise humeur.

— Cinquante ans, et il se porte bien ; alors il est assez jeune pour que je lui envoie une balle dans la tête. Quand je te disais que je l'avais vu sur le boulevard Poissonnière ; c'est ton père qui a tramé tout cela. Oh ! s'il n'était pas ton père !

— Casseront-ils mon mariage ?

— Non, répondit Villars.

— Eh bien ! enlève-moi, dit-elle tout à coup en se jetant dans ses bras.

Cette fois, ce fut lui qui, malgré son désappointement et sa colère, sourit au mot d'enlèvement.

— Je vous aime trop pour vouloir vous perdre, répondit-il ensuite d'un ton grave.

Madame d'Aubarède s'arracha de ses bras.

— Vous êtes un homme, vous m'aimez et vous me refu-

sez, dit-elle en le foudroyant du regard le plus dédaigneux que puisse lancer l'œil d'une femme.

— Nous parlerons de cela quand nous serons plus calmes tous les deux. Tu verras, ma chère Athénaïs, que ton intérêt seul....

— Bien, dit-elle impérieusement, envoyez chercher une voiture.

Il voulut se rapprocher d'elle ; elle l'arrêta par un geste. En ce moment on sonna; Gaston mit un doigt sur sa bouche pour inviter la jeune femme à garder le silence.

— Ouvrez, dit-elle à haute voix et avec un sourire de dédain, qu'importe qu'on me voie chez vous? Malgré ses efforts pour la retenir, elle alla ouvrir la porte elle-même, et se trouva en face de M. Monricher, derrière lequel un autre personnage voulut se cacher à l'aspect de la jeune femme. Elle devina son mari ; mais sans se laisser troubler, elle rentra la première dans la chambre et promena ensuite un regard de reine outragée sur les trois personnages de cette scène, qui gardaient le silence, mutuellement interdits en présence les uns des autres. M. d'Aubarède, pincé à outrance dans son habit de ci-devant jeune homme, où se trahissaient la ouate et le corset, paraissait aussi mal à l'aise qu'un acteur sifflé qui n'est qu'au commencement de son rôle ; Villars, pétrifié par la métamorphose du mari, le regardait d'un œil à la fois stupide et furieux; M. Monricher, enfin, brossait son chapeau avec sa manche et fronçait le sourcil pour essayer de maintenir

intact par la sévérité de l'attitude et de la physionomie, l'honneur de l'autorité paternelle.

— Eh bien, Naïs, dit-il enfin en pensant que c'était à lui de prendre la parole, nous faisons donc des escapades de pensionnaire? Allons, donne-moi ta main; voilà ton mari qui t'aime et....

— J'allais chez vous, mon père, dit madame d'Aubarède, j'ai une seule question à vous adresser, car il est inutile de parler du passé. Vous êtes sans doute le confident de Monsieur...., continua-t-elle en montrant son mari.

— Ah! ah! ah! n'est-ce pas que nous avons bien joué nos rôles, répondit Monricher en riant d'un rire forcé, mais qu'il cherchait à rendre bruyant et communicatif; de quoi te plains-tu? Il y a des femmes qui croient épouser un jeune homme et qui trouvent un vieillard, et toi au lieu d'un vieillard tu trouves un jeune homme; car je te préviens que d'Aubarède est un vert galant. Regarde-le, ne l'aimes-tu pas mieux comme ça qu'avec sa robe de chambre à ramages? Allons, que diantre, d'Aubarède, ne soyez donc pas timide et honteux comme un lycéen; embrassez votre femme....

— C'est mon pardon, qu'avant tout je dois obtenir, dit M. d'Aubarède avec un embarras et une humilité qui confessaient quel coup mortel avait porté à ses illusions la fuite de sa femme.

Sans répondre au regard suppliant de son mari,

Athénaïs se plaça en face de M. Monricher par un mouvement plein d'empire et de décision.

— Je suis votre fille, lui dit-elle; vous me devez aide et secours : j'ai été victime de la plus odieuse tromperie ; le respect m'empêche de croire que vous avez pu y prendre part, et je m'adresse à vous comme à mon protecteur naturel. Repousserez-vous votre fille qui vous demande asile?

— Brrr, fit Monricher en reculant de deux pas. Que veut dire cet enfantillage? Je suis bon père, c'est vrai; j'ai même toujours été trop bon père, et c'est ce qui t'a un peu gâtée ; mais aujourd'hui tu as un mari, et je lui ai transmis toute mon autorité sur toi. Eh, que diable ! d'Aubarède, vous arrivez chez moi comme un fou pour y chercher cette autre petite folle, et maintenant que nous la tenons, vous voilà muet comme un brochet, tandis que je sue sang et eau à plaider votre cause. Bon soir ! arrangez-vous.

— Mon père, vous me repoussez, vous ne voulez pas me recevoir chez vous? reprit Athénaïs avec une sombre énergie.

— Mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce! Naïs! je t'aime trop pour cela.

Madame d'Aubarède salua M. Monricher d'un air soumis, mais glacé, qui laissait percer l'antipathie vindicative développée dans le cœur de la jeune femme par l'égoïsme paternel. Ses yeux ensuite interrogèrent rapide-

ment ceux de son cousin; devant ce regard, dont l'expression passionnée exigeait une réponse décisive et ne laissait de choix qu'entre la paix et la guerre, le jeune homme à cerveau mûri détourna la vue. Athénaïs baissa la tête et resta un instant immobile; mais l'émotion sous laquelle fléchissait son âme et que trahissaient les pénibles gonflements de son corsage, fut promptement vaincue! son visage, qui s'était incliné morne et éteint par le découragement, se releva resplendissant de tous les feux dont le dédain et l'indignation peuvent enflammer la figure d'une femme. Sans plus regarder son père ni son amant, elle se tourna vers son mari.

— Vous connaissez maintenant ma pensée, lui dit-elle, comme je connais votre visage. Mutuellement, nous ne nous tromperons plus. Mon père me repousse; personne ne veut de moi; emmenez-moi si bon vous semble; et rappelez-vous une chose, Monsieur: la loi me condamne à porter votre nom et à vivre près de vous, mais ma personne est à moi.

M. d'Aubarède prit, sans avoir la force d'articuler un seul mot, le bras que sa femme lui offrait. Tandis que les deux époux sortaient lentement de l'appartement reconduits par Gaston, celui-ci, profitant de l'obscurité de l'escalier, voulut se rapprocher de sa cousine, mais Athénaïs retira dédaigneusement la main qu'il avait saisie et lui jeta à l'oreille ces seuls mots: — Je vous méprise!

La métamorphose de M. d'Aubarède avait produit, sur

les personnes qu'intéressait son succès ou sa déconvenue, l'effet d'un coup de vent dans un champ de joncs ; elle les avait pliées sans les briser, car le roseau de la fable est surtout l'emblème de l'âme : elles sont rares, ces natures de chêne qui rompent et ne se courbent pas. Après le premier moment de stupeur, causé par la scène où, sans la prudence de Gaston, Athénaïs eût été perdue, tous les personnages relevèrent la tête comme le roseau. Selon son caractère, chacun d'eux accepta la position nouvelle que lui avait créée une péripétie aussi inattendue. M. Monricher, assez embarrassé de son rôle, se retrancha majestueusement dans l'irresponsabilité de la puissance paternelle, débita un sermon à sa fille sur ses devoirs d'épouse, souhaita à son gendre tout l'heur imaginable dans ses amours, et se retira chez lui la conscience tranquillisée et les mains lavées de ce que pourrait enfanter de désastres la tromperie qu'il avait permise. En voyant le résultat du changement de peau par lequel il avait terminé son rôle de serpent, le mari resta pendant quelque temps atterré ; un seul regard d'Athénaïs avait foudroyé sa théorie galante ; mais le souvenir des conquêtes d'actrices ou de bayadères qu'il avait faites pendant sa double carrière de comédien et de nabab réchauffa l'espoir qui n'abandonne jamais le cœur humain, et le berça bientôt d'une illusion nouvelle. Comme tous les gens en proie à une passion, il ne manqua pas de se duper lui-même par des raisonnements spécieux.

— Si j'avais fait sa conquête avec mes rides, se dit-il, ma perruque gris rouge et mon dos voûté, je devrais m'affliger, car mon triomphe eût démontré en elle une véritable folie ou un goût étrangement dépravé. Quand j'ai jeté le masque, elle a été effrayée, effarouchée; je le crois bien! le coup de théâtre en eût bouleversé bien d'autres; j'avais joué mon rôle avec tant d'art! Monrose en serait mort de dépit. Et ces imbéciles de Carpentras qui me sifflaient! Mais, arrière Géronte! en avant Valère! le vieillard a escobardé la main, le jeune premier doit conquérir le cœur, et je le conquerrai. Si je n'ai pas de succès dans mon nouvel emploi, j'attendrai! dit-il en se posant comme Talma dans Sylla. Athénaïs ne restera pas toujours solitaire, son veuvage anticipé doit durer longtemps, elle s'ennuiera, j'aurai pour moi l'occasion et j'aurai surtout les avantages de la suprême puissance. Elle ira dans le monde, elle voudra des succès, elle sera prodigue ou légère, elle aura des grâces ou des pardons à me demander; mais je l'observerai.

Tandis que M. d'Aubarède s'encourageait ainsi à la victoire en réparant devant une glace ses grâces quinquagénaires, Gaston se promenait à grands pas dans sa chambre, et ses pensées se formulaient par un monologue plus turbulent encore, que celui du mari.

— Ah, elle me méprise! se disait-il avec un accent de rage. Voilà bien la justice et la loyauté des femmes! Elle m'a ployé à sa volonté comme un enfant; elle a été

sans pitié pour mon amour : non contente de se vendre, elle m'a fait parapher l'infamie, maintenant je suis raisonnable, je refuse de lui faire perdre les avantages qu'elle a si chèrement achetés, elle me méprise ! Eh bien, je l'aime, moi ! Je l'aime, plus que je ne l'ai jamais aimée, et je la vengerai malgré elle. Oui ! vieux traître. A nous deux maintenant ! Tu m'as enlevé Athénaïs, garde-la bien; car entre nous c'est une guerre à mort. Ah ! Sixte-Quint conjugal, tu as jeté tes béquilles ; eh bien, je t'en casserai la tête.

La ruine de ses châteaux en Espagne entrait au moins pour moitié dans sa colère ; mais Gaston se faisait amant jaloux pour ne pas s'avouer son désappointement d'héritier. Poussé par le triple mobile de la vanité humiliée, de l'amour à demi satisfait et de l'intérêt blessé à mort, il se mit sans délai à son œuvre de vengeance : et pour mieux en assurer le succès il se modela sur la dissimulation, sur la rouerie de son ennemi. Pensant avec assez de sens qu'il fallait laisser à l'irritation de sa cousine le temps de se calmer, ses premières démarches eurent pour but exclusif la captation du mari ; demi-lune, quelquefois rude à enlever, mais par laquelle commence son siége tout amant qui connaît la stratégie de cette guerre.

Jusqu'alors entre le vieil époux et le jeune cousin, il n'avait existé que de simples rapports de politesse, auxquels une grande différence d'âge et d'habitudes, autant que leur politique respective, n'avait jamais laissé

prendre un caractère d'intimité. La position changea entièrement. Rajeuni de vingt ans en réalité, M. d'Aubarède se trouva jeté par ses prétentions dans une voie de fatuité qui combla toute distance entre Gaston et lui. Il regarda comme un système de haute diplomatie d'établir le contraste le plus tranché entre son ancienne physionomie et son nouveau rôle d'amant. Il dépouilla non-seulement le moribond, mais encore le vieil homme; il prit une redingote courte, le pantalon mi-collant, la cravate empesée e les bottes vernies d'un élégant de vingt-cinq ans. Un chapeau mis cavalièrement sur ses cheveux soigneusement épilés, remplaça le bonnet à fontange, et ses bottes éperonnées firent crier les parquets habitués aux semelles pesantes de ses pantoufles hypocrites ; enfin pour peindre d'un mot sa métamorphose au moral comme au physique, il jeta la canne à pomme d'or pour brandir la cravache ; car vu la gravité des circonstances et la rébellion flagrante d'Athénaïs aux lois matrimoniales, il mit en pratique le conseil qu'on donne aux rois dans les jours de danger, il monta à cheval. Aux premières avances de Gaston le dandy de cinquante ans répondit alors avec la cordialité d'un confrère en jeunesse et en fashion. Grâce à la cécité dont sont affligés les maris à l'égard des petits-cousins, cécité qu'Athénaïs et Monricher avaient soigneusement entretenue, jamais l'idée qu'il pût avoir quelque chose à craindre de Villars ne s'était présentée à l'esprit de M. d'Aubarède. Loin de le regarder comme

dangereux, il vit en lui un auxiliaire, dont il pourrait utiliser l'influence sur sa femme. Ces deux hommes, ennemis naturels, alternativement dupes l'un de l'autre, rivaux également malheureux, commencèrent une des plus étranges parties qui puissent se jouer entre amant et mari. Des deux côtés les dés étaient pipés; il s'agissait de savoir lequel serait Bertrand et ferait de l'autre un Raton.

Madame d'Aubarède comprit ce machiavélisme mutuel, sans daigner y mettre obstacle. Après la scène où s'était accomplie la pétrifiante transfiguration de son mari, elle avait rappelé toute l'énergie de son caractère. Ses espérances anéanties, sa liberté vendue, sa jeunesse flétrie furent un secret entre ses yeux baignés de larmes et l'oreiller de sa couche que le mariage et l'amour laissaient également solitaire. Cette torture comprimée chaque matin, triomphant chaque soir, endurcit son âme au lieu de la briser. De cette épreuve où elle avait perdu pour ne les retrouver jamais les illusions de la jeune fille et les vanités de la femme, elle sortit altérée de vengeance contre l'époux qui l'avait trompée, pleine de mépris pour son père qui ne l'avait pas défendue, irritée contre son amant qui lui avait refusé son secours et sa vie, appréciant le monde et les hommes par une critique désenchantée, et pour comble d'infortune ayant pour elle-même un égal dédain. Mais cette précoce expérience de la vie n'altérait pas la sérénité grave répandue sur ses traits; et

personne ne pouvait soupçonner les convulsions de cet orage qui n'atteignait encore que l'âme. Son jeune visage, plus pâle de jour en jour, s'embellit, à la vérité, de cette poétique mélancolie, grâce douloureuse, enchanteresse pour ceux que n'a pas visités la souffrance. Ce fut le seul signe qui annonça une blessure secrète, blessure qu'elle rendit bientôt au centuple à ceux qui la lui avaient faite. Avec une volonté qui ne souffrait ni discussion, ni résistance, ni ambiguïté, madame d'Aubarède traça autour d'elle un cercle en dehors duquel elle laissa soupirer, gémir, pleurer son amant d'un côté, son mari de l'autre. Inflexible et immuable comme une statue de la Justice, elle pesa leurs passions rivales dans une balance aussi impartiale que rigoureuse qui les rejeta tous deux avec un constant mépris. Tout ce que l'instinct vengeur d'une femme outragée peut inventer d'ironie, d'humiliation, de tourment fut prodigué par elle à ces deux hommes dont l'amour, par une contradiction assez ordinaire, s'accroissait à chaque torture. Mais si les cœurs des deux rivaux luttaient avec acharnement, leur esprit ne tarda pas à se décourager. En face de cette femme de marbre, tous deux virent s'épuiser successivement les ressources diverses de leur séduction. Outre les fleurs étiolées d'une rouerie de cinquante ans, M. d'Aubarède perdit encore l'ascendant que peut avoir un mari millionnaire et qui a l'intelligence de dominer les questions de sentiment par les questions financières. Gaston y dissipa les avantages

de sa jeunesse, de son élégance, de sa jolie figure, et les mille tentatives du premier amour. Après six mois, le mari et l'amant, repoussés sur tous les points, battus, honteux, désespérés, en étaient réduits à rechercher ces conseils et ces consolations d'amis toujours invoqués quand on ne sait plus où donner de la tête. Par des raisons assez faciles à concevoir, M. d'Aubarède rechercha le vicomte de Germagny. L'ami de Gaston se rapprocha volontiers d'une femme que les romanesques incidents de son mariage commençaient à mettre à la mode, sans qu'elle s'en doutât.

Dans ces circonstances, vers la fin du mois de juin mil huit cent vingt-huit, Gaston dévorait le chemin de Neuilly à Paris, comme si le salut de l'État eût dépendu de la rapidité de sa course. Arrivé devant une des plus belles maisons de la rue d'Artois, il s'élança de la voiture, escalada deux étages et sonna de manière à briser le cordon; la porte fut ouverte aussitôt par un groom plus petit que le nain du roi de Pologue.

— Germagny est-il chez lui ? demanda-t-il.

Sur la réponse affirmative du page, il traversa l'antichambre et la salle à manger, ouvrit une dernière porte, se trouva dans un petit salon aussi coquettement décoré que le parloir d'une femme à la mode, et au milieu duquel le maître du logis, étendu sur un divan, paraissait jouir du plus paisible sommeil. Trop occupé de ses propres sentiments pour respecter le repos des autres, il prit

le bras de Germagny et le secoua avec une égoïste énergie qui eût réveillé les sept dormants.

— Rouge, pair et manque, balbutia le vicomte qui avait passé une partie de la nuit à Frascati.

— Au diable la roulette ! dit Villars ; après les femmes, c'est ce qu'il y a de plus odieux et de plus abominable au monde ; mais, je dis après les femmes. Éveillez-vous, Germagny ! j'ai besoin de vos conseils. Vous voyez un homme outré, furieux, désespéré ; un homme prêt à reprendre à Melmoth son marché et à signer un pacte à l'encre rouge s'il connaissait la formule pour conjurer Satan ou Beelzébuth.

— Ce préambule sent le crêpe ou l'amour malheureux, dit Germagny en se mettant sur son séant.

— Je viens de Neuilly, reprit Gaston ; en passant sur le pont, j'ai failli sauter de mon cabriolet dans la rivière. Cette femme, Germagny, me fera mourir de chagrin ou devenir fou. Il est impossible que ce caractère de fer n'amène pas une catastrophe. Je commets journellement toutes les bassesses imaginables ; enfin je viens de me mettre à ses genoux et j'y ai pleuré, sans que son visage ait trahi la moindre émotion. Voilà dix mois que cela dure.

— Elle a bien quelque droit de vous garder rancune.

— Parce que je n'ai pas voulu l'enlever le jour où le vieux coquin a jeté le masque. N'avais-je pas raison ?

— Avec les femmes, c'est presque toujours un tort d'avoir raison, dit Germagny en riant.

Gaston fit quelques tours dans la chambre d'un air irrésolu.

— Voulez-vous me rendre un service? dit-il enfin.

— Dix plutôt qu'un, mon cher ami, répondit le vicomte, de quoi s'agit-il?

— Vous êtes un profond diplomate, et si quelqu'un peut me tirer du mauvais pas où je suis, c'est vous. Vous voyez d'Aubarède, je sais que ma cousine a de la considération pour vous et reconnaît votre supériorité. Si vous le vouliez, vous prendriez sur elle l'ascendant que vous avez sur toutes les femmes qui vous connaissent.

— Vous croyez, dit négligemment Germagny en le regardant d'un air observateur; où voulez-vous en venir?

— Soyez mon avocat auprès d'Athénaïs; vous êtes seul capable de négocier mon raccommodement, et entre nous, si vous ne réussissez pas, j'aurai bien des raisons de me brûler la cervelle.

Le vicomte Germagny se renversa sur les cousins du divan et partit d'un éclat de rire homérique.

— Qu'y a-t-il de si plaisant dans mes paroles? dit Gaston dont les joues se colorèrent soudain.

— Cher Villars, laissez-moi rire. Je sais tout ce que l'on doit au malheur, car notre pauvre de Prêle.... je puis vous dire une chose qui va se savoir dans deux heures.

— Quoi? dit Villars.

— Eh bien, mon cher, dit pathétiquement le vicomte,

cette nuit même il s'est laissé enlever par une Anglaise de quarante-deux ans.

— A-t-elle de la fortune ? dit Gaston.

— Mon cher, les Anglais sont riches, mais les Anglaises rarement. Je sais que vous avez des dettes, car le pied de guerre de vos derniers six mois a été coûteux. Votre cousine ou la mort ! voilà votre cri.

— Eh ! dit Gaston, il ne s'agit pas de mes dettes ! Ne savez-vous pas combien je l'aime ?

Germagny se mit à rire de nouveau.

— Écoutez, mon cher, votre requête est la répétition presque littérale de celle que m'a présentée hier une personne dont, en conscience, les droits sont meilleurs que les vôtres ?

— Qui donc ?

— *Il sposo,* dit le vicomte en riant.

— D'Aubarède !

— *C'est toi qui l'as nommé,* reprit Germagny. Hier votre très-honoré cousin, qui se lance dans le monde élégant, recherche mon amitié, ou pour mieux dire, mon patronage d'homme à la mode, m'a fait des confidences et m'a raconté ses tribulations. Il paraît que si votre belle cousine est mauvaise parente, elle se montre épouse non moins cruelle. Le pauvre nabab, avec ses prétentions surannées de Lovelace, est complétement démoralisé : il gémit, il jaunit, il maigrit ; si cela continue, il en mourra, et cette fois ce sera *pour de bon.*

— Et vous plaiderez sa cause ?

— Il m'a ému, répondit le vicomte ; mais après ce que vous venez de me dire, je suis tout à vous par amitié d'abord, et puis par esprit de corps. Il est mari, nous sommes garçons ; mon devoir est tracé.

— Comment, il vous a raconté....

— Je vous jure que la confidence était curieuse et originale. Ah, mes maîtres, vous avez trouvé plus fort que vous ! Savez-vous qu'en vous peignant de chaque côté de cette belle inhumaine, on ferait un superbe tableau d'église : la vierge entre deux martyrs.

— Oui, martyr ! répéta Villars en se donnant un coup de poing dans le front.

— Allons, calmez-vous, je dîne demain à Neuilly, vous êtes invité de droit ; nous irons ensemble. Là, pendant que vous occuperez l'Adonis, je verrai s'il y a moyen de réparer vos sottises, car vous avez commis des sottises.

— Qu'avais-je à faire ? dit Gaston étonné.

— Après le second refus qui a suivi la grande scène, il fallait faire la cour à madame de Cérisy ; mais la bonne madame de Cérisy sera votre dernière ressource.

Un peu calmé par cette promesse, Gaston emmena son protecteur au café de Paris, où ils dînèrent. Germagny était un des lions de cette élégante ménagerie dans laquelle Villars avait pris rang lors de ses rêves de succession, et où il avait mangé, par avancement d'hoirie, son

minime patrimoine. La liaison qui existait déjà entre les deux jeunes gens s'était resserrée et avait pris ce caractère extérieurement cordial et intime, au fond parfaitement égoïste, qui distingue les amitiés de club ou de loge. Avec l'indiscrétion familière aux gens qui en menant la vie de garçon à Paris ont effeuillé les éphémères délicatesses du cœur, Villars avait choisi pour confident son nouvel ami, car les conseils d'un homme aussi roué que l'était Germagny ne semblaient pas superflus pour radouber, calfater, ragréer et mettre à flot cet amour désemparé.

Au jour indiqué par Germagny, Gaston vint le prendre pour aller à Neuilly. Aucun étranger ne dînait à la villa; cette circonstance peu favorable à une conversation particulière, semblait devoir différer la négociation dont le vicomte s'était chargé; mais la mélancolie empreinte sur les traits d'Athénaïs et tempérée seulement par la grâce prévenante que n'abdique jamais chez elle une femme du monde, inspira au conciliateur une passion soudaine pour son rôle. Attendre au lendemain lui parut aussi peu supportable que s'il eût dû parler pour lui-même.

— Si vous voulez que je plaide votre cause, emmenez le cousin, dit-il à M. d'Aubarède; puis, se penchant à l'oreille de Villars : — Si vous voulez que je parle en votre faveur, débarrassez-moi de M. Boissec, dit-il en se servant du sobriquet que les deux amis avaient imposé

au ci-devant vieillard devenu ci-devant jeune homme.

— Gaston, vous me devez une revanche, dit le mari à l'amant.

— J'allais vous la proposer, répondit le cousin.

Tous deux entrèrent naïvement dans la salle de billard.

Germagny était un de ces hommes qui, par l'aisance de leurs manières, par la vivacité de leur esprit, et par une courtoisie insinuante, doucement moqueuse, au besoin chevaleresque, éveillent une sorte de sympathie chez la plupart des femmes, leur inspirent une confiance parfois assez mal méritée, conquièrent le droit de tout leur dire, et réussissent souvent par des hardiesses qui ne seraient point pardonnées à d'autres. Avec un aplomb imperturbable, souriant à demi des lèvres et des yeux, il s'approcha de la jeune femme, qui, placée à une fenêtre donnant sur le jardin, semblait absorbée par quelque vision en harmonie avec la calme tristesse d'un beau soir d'été.

— Madame, je suis chargé d'une mission près de vous, dit-il sans autre préambule.

Athénaïs prit ce sourire poli et banal par lequel une femme accueille dans le monde les paroles qui ne l'intéressent pas, et répondit au regard du négociateur par un regard distrait, en pensant évidemment à autre chose.

—Tu m'écouteras, et tu me répondras, se dit Germagny; formule quelque peu insolente, mais la pensée tutoie toujours.

— M. d'Aubarède m'a fait l'honneur de me choisir pour son ambassadeur, reprit-il en s'inclinant avec une gravité affectée.

La jeune femme garda le silence, mais l'expression de ses traits annonça que sa curiosité était éveillée, et que désormais elle écouterait.

— Je remplis un rôle étrange, dit le vicomte en poursuivant; ne trouvez-vous pas quelque chose d'héroïque, de surhumain dans l'abnégation dont je fais preuve en ce moment? Plaider auprès de vous la cause d'un autre ! Que puis-je espérer du succès?

— Que vous a-t-on promis?

— Hélas, madame, M. d'Aubarède n'a rien à me donner, et je suis seul dans le secret de ce que j'aurai perdu, si je réussis...

— A quoi? dit-elle.

— Allons, je l'ai promis, dit-il en affectant de faire un grand effort, j'accomplirai ma mission. M. d'Aubarède m'a fait une si douloureuse confidence.....

— Il vous a dit...

— Tout, madame; ses angoisses, ses tourments, son martyre; il a versé sa désolation dans mon sein, il m'a raconté les tortures inouïes et renaissantes d'une passion désespérée; il m'a conjuré de chercher à attendrir le cœur dont la conquête peut seule lui donner le bonheur, il a pleuré dans mes bras, madame; c'était, je vous jure, un émouvant, un pathétique spectacle, que celui de ces

armes de vieillard, je veux dire d'homme entre deux âges....

Le choc des billes et le mot onze, prononcé d'une voix claire par M. d'Aubarède, interrompirent le plaidoyer de son défenseur ; à cet incident, un sourire moqueur, qui passa simultanément sur les lèvres d'Athénaïs et sur celles du vicomte, révéla l'immuable aversion de l'une pour son mari, et la trahison de l'autre à l'égard de son client. Mais la jeune femme, fut-ce dignité, fut-ce compassion ? réprima promptement le sourire qui la rendait complice de son déloyal interlocuteur, et reprenant la physionomie gracieusement impassible d'une reine de salon : — Votre audience est finie, dit-elle à Germagny en le saluant légèrement. Je ne vous renvoie pas, mais ne soyez plus ambassadeur de personne ; je suis tellement blasée sur la fausseté, sur l'hypocrisie, que les mensonges les plus spirituels ne me trompent plus, et n'ont même pas de piquant pour moi.

— Soupçonneriez-vous ma bonne foi quand je vous parle de ce pauvre vieillard ? Le mot m'échappe toujours, mais heureusement il ne peut m'entendre. Je vous jure qu'il m'a ému ; car enfin, comme il le dit lui-même, le cœur n'a pas d'âge ; et d'ailleurs, il n'a que cinquante-six ans. Prenez un moment au sérieux cette passion de damoiseau, sous ces cheveux grisonnants, et dites : n'est-il pas réellement à plaindre ? Il donnerait, à ce qu'il prétend, la moitié de sa fortune pour dé-

couvrir un moyen de vous plaire. Que voudriez-vous qu'il fît ?

La réponse du père des Horaces vint aux lèvres de madame d'Aubarède ; mais les femmes ne disent pas ces mots sublimes.

— Étiez-vous hier à la *Gazza?* répondit-elle d'un air glacial.

— Laïus est mort, pensa Germagny, laissons en paix sa cendre. — Non, madame, dit-il tout haut. J'étais aux Français, où l'on jouait *l'Avare*. A propos de *l'Avare*, vous vous rappelez maître Jacques ?

— Pourquoi ?

— Je me trouve en ce moment dans sa position, si je n'ai pas deux costumes, j'ai deux emplois et, malgré votre injonction, il faut encore que je parle d'une seconde personne...

— Ah ! dit madame d'Aubarède, s'il est ridicule de trouver un jeune cœur chez un vieillard, n'est-il pas horrible de rencontrer un cœur de vieillard chez un jeune homme ?

— Mais, madame, dit Germagny avec la fausse chaleur d'une amitié bien jouée, n'êtes-vous pas coupable de cette seconde métamorphose ?

— Expliquez-vous.

— Madame, Gaston nous a assez prouvé par sa conduite, même après votre mariage, combien il était jeune, ardent, enthousiaste, désintéressé, tout de premier mou-

vement, incapable de calcul. Est-ce lui qui s'est marié, madame ? et toutes ces pensées d'intérêt qui l'ont vieilli, ces espérances incessamment trompées qui l'ont mis dans une voie mauvaise, car il est criblé de dettes, ne sont-elles pas les conséquences de la position dans laquelle vous vous êtes mis tous deux ? Il a perdu le repos, sa probité souffre, vous lui devez le bonheur pour indemnité... — Ecoutez-moi, continua-t-il en voyant l'impatience se peindre sur les traits de la jeune femme, je ne parle pas pour moi, vous devez m'entendre ; mon désintéressement, dont peut-être vous ne comprenez pas toute l'étendue, doit me faire pardonner l'indiscrétion de mes paroles ?

— Je vous écoute, dit-elle en fronçant imperceptiblement ses noirs sourcils et en froissant sa ceinture. L'habile homme savait bien que les femmes ne pardonnent pas à leur amant les torts qui viennent d'elles.

— Madame, reprit-il, Gaston n'avait pas jugé la vie. Pour de telles crises, il faut des hommes réellement supérieurs, des âmes d'une noblesse éprouvée. Gaston est un étourdi, étourdi dans ses calculs comme il l'a été dans son amour. Je ne prétends pas qu'en l'épousant vous eussiez été heureuse, mais certes en le voyant tel qu'il est, comme un homme plein d'amour, n'a-t-il pas raison ? car il vous aime follement, il a suivi toutes les impressions que vous lui avez données, il aime comme on aime à vingt-deux ans. Un homme de trente ans qui aurait subi

toutes les expériences par lesquelles un homme doit passer dans la vie, qui aurait trouvé dans quelque noble ambition une pâture à son activité trompée, aurait su vous attendre en vous adorant avec constance, en se trouvant heureux par la seule entente des cœurs, qui après tout est la source la plus pure, une source intarissable de vrai bonheur. Ne punissez donc pas Gaston des fautes qui vous ont été communes.

— Pas un mot de plus, s'écria-t-elle les joues ardentes et les yeux étincelants ; tout à l'heure vous m'avez fait une blessure, si vous continuiez ainsi, ce serait un outrage; j'ai pu supporter l'une, je ne souffrirais pas l'autre. Mon âme s'est épurée au creuset de la souffrance, et je ne tarderai pas à prendre un parti.

— Il y a encore de l'amour dans cette colère, se dit Germagny, haro sur le petit cousin ! — Oui, vous avez raison, pas un mot de plus, reprit-il en se rapprochant d'Athénaïs. Ses traits ainsi que sa voix, toute son attitude prirent subitement l'expression d'une pitié pleine de respect, de dévouement et d'exaltation. Pas un mot de plus ! car ma bouche ne retrouverait pas les paroles qu'elle avait promis de vous redire; et si je cherchais ma mémoire dans mon cœur, je n'aurais plus le courage de parler pour un autre. Pas un mot de plus ! car en prenant le parti de ces deux hommes qui vous ont si mal comprise ou si indignement trompée, il m'est impossible d'être de bonne foi, vous l'avez deviné. Il y a dans cette destinée de jeune

femme victime de tout ce que la fausseté a de plus hypocrite, et l'égoïsme de plus lâche, quelque chose qui navre le cœur en même temps qu'il l'indigne. Cette tristesse empreinte sur vos traits est leur ouvrage. Ce sont eux qui vous ont ainsi pâlie et désenchantée ; eux qui ont versé le calice amer de leur outrageant amour sur la fleur de votre âge et de votre beauté. L'un vous a achetée, l'autre vous a vendue ; et ils me disent à moi qu'ils vous aiment. A moi ! répéta Germagny avec un accent dont on eût pu comparer la tendresse à l'hypocrite lamentation d'un crocodile qui guette une proie.

Ce pathos à l'usage de tous les consolateurs obtint un succès qui manque rarement aux entreprises opportunes. Athénaïs était arrivée à cette période où la souffrance, usée comme la meule à force d'avoir broyé, commence à laisser dans l'âme un vide accessible à des sentiments nouveaux. En ce moment plus que jamais, elle voyait dans le vicomte le personnage que le vicomte avait voulu jouer près d'elle, celui de l'homme supérieur méconnu ; l'homme dont le cœur était assez fort pour être fidèle, dont l'intelligence était assez étendue pour embrasser les ressources que la société présente aux ambitions bien placées ; l'homme de nom et de talent, qui pauvre l'aurait faite riche, qui riche l'aurait placée au sommet de la société. Sans se courroucer de ce langage qui emportait avec lui la condamnation du mari et de l'amant, elle jeta sur le vicomte un regard oblique et rapide, et pour

la main à sa poitrine pour comprimer un long soupir.

— Je me suis trompée. Oui, ma vie est perdue, dit-elle plaintivement en se penchant à la fenêtre et en promenant ses regards au dehors comme si elle eût demandé au ciel le bonheur qu'elle n'espérait plus.

— Perdue ! répéta tout bas Germagny en se plaçant près d'elle. Vous êtes belle, vous avez vingt ans, et il se trouve autour de vous trois cœurs qui voudraient verser tout leur sang pour avoir le droit d'essuyer vos larmes, ne vous dites pas perdue.

Athénaïs trouva la voix de cet homme trop impérieuse, ses yeux lui parurent trop expressifs ; elle quitta la fenêtre qui lui sembla trop étroite ; et, lançant à son consolateur un de ces regards de femme dont le rayon infini attache une étoile au ciel obscur de l'avenir : — Allez rejoindre ces messieurs, dit-elle.

— Qui a gagné ? demanda-t-il en entrant au billard.

— Personne, répondit Gaston.

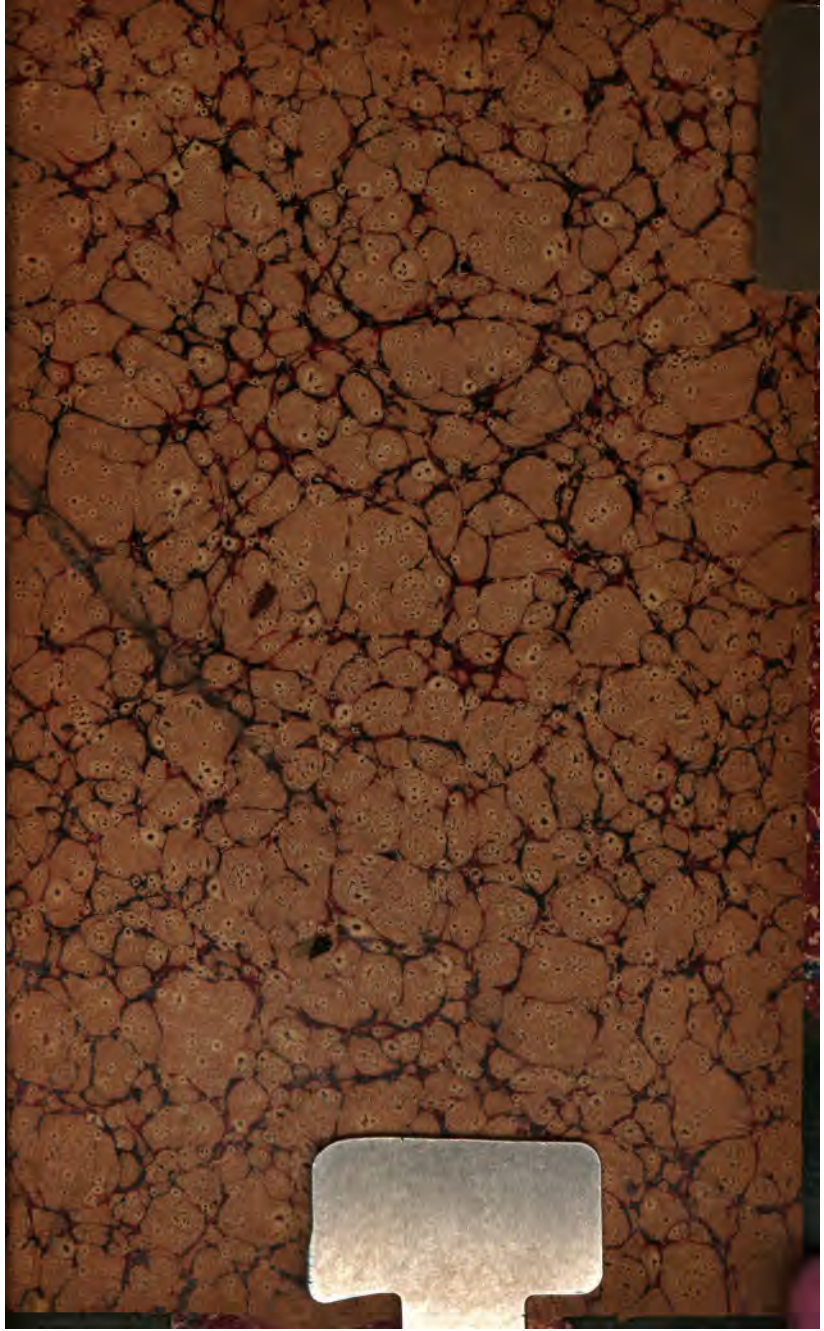
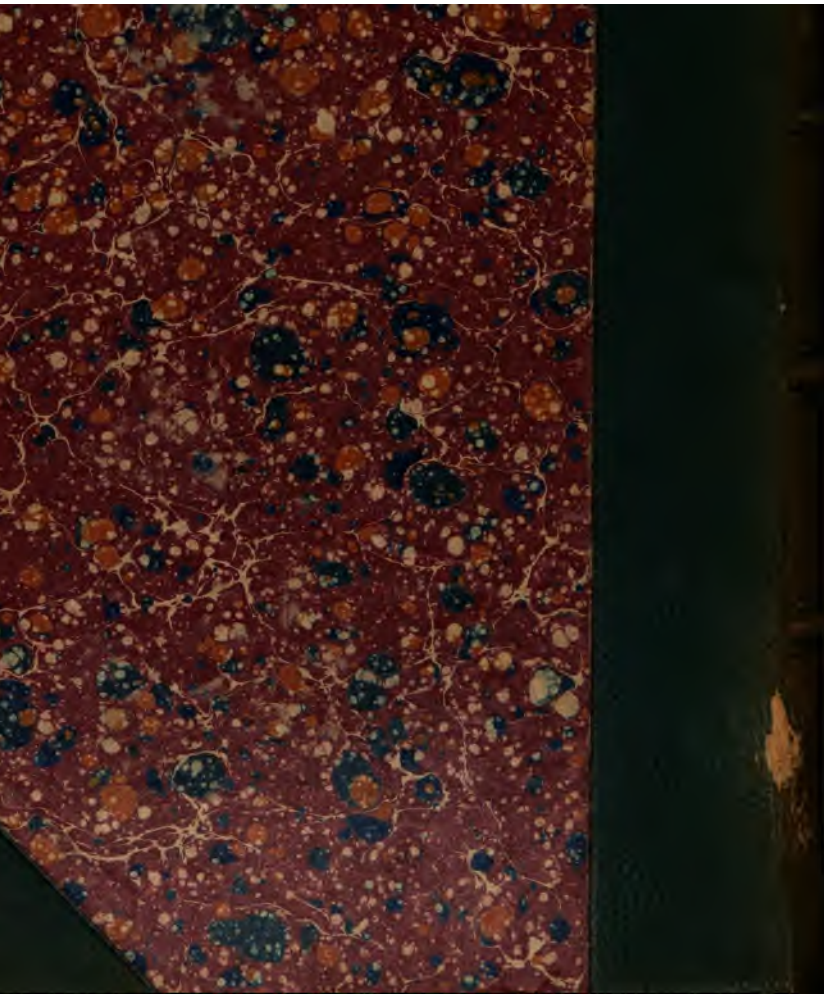
— Nous sommes manche à manche, ajouta M. d'Aubarède ; voulez-vous faire une partie ?

— Volontiers, dit Germagny en riant, je vous ferai la chouette.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

		Pages.
I.	— Le Café de Paris	1
II.	— Au cimetière Montmartre	18
III.	— Le viveur et la dévote	36
IV.	— Le plaideur	50
V.	— La citadine	58
VI.	— L'argent et le blason	66
VII.	— Les deux beaux-frères	75
VIII.	— Le conseil de famille	90
IX.	— Le pavillon	106
X.	— Le départ	117
XI.	— La déclaration de guerre	125
XII.	— L'entrevue	142
XIII.	— Un duel de convenance	157
XIV.	— Le rendez-vous	177
XV.	— L'abandon	193
XVI.	— La première affaire	203
XVII.	— La fin du rêve	212
XVIII.	— L'explation	224
	LE VEAU D'OR	231

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.